30 Centimes — Tous les Jeudis

LES ROMANS CINÉMA

JUDEX

Par ARTHUR BERNÈDE et LOUIS FEUILLADE

DOUZIÈME ÉPISODE

LE PARDON D'AMOUR



Arthur Bernède

JUDEX

(1917)

PREMIER ÉPISODE

L'ombre mystérieuse

I

LE CHEMINEAU DU DESTIN

Sur les bords de la Seine, entre Mantes et Bonnières, presque en face du château des Sablons, dont la silhouette imposante se dessine somptueusement au milieu des frondaisons d'un parc immense, un chemineau, au visage ravagé par la fatigue et la misère, examinait d'un air sombre un vieux moulin, jeté sur un des bras du fleuve et qui, depuis longtemps abandonné, disparaissait aux trois quarts sous un inextricable fouillis de vigne vierge et de lierre.

Bientôt, un sanglot douloureux secoua la poitrine du vagabond.

– Dire que tout cela a été à moi ! s'écria-t-il. Ma pauvre femme !… mon fils… tout mon passé… tout mon bonheur ! Mieux vaudrait en finir tout de suite… Mais je n'ai pas le droit de me tuer. J'ai mon fils à sauver… Mon fils !… Allons, courage !… Il le faut… Oui, courage ! ! !

Après avoir enveloppé d'un regard noyé de larmes ce coin agreste qui éveillait en lui de si poignants souvenirs, l'inconnu traversa la route, s'arrêta devant une grille monumentale dont les dorures étincelaient sous les rayons d'un clair soleil de juin et se mit à contempler, à travers les barreaux, avec une sorte d'avidité farouche, les allées aux cailloux fins, les pelouses émaillées de fleurs rares, les belles statues toutes blanches, et la demeure vraiment princière devant laquelle, dans un vaste bassin de marbre, des cygnes nageaient majestueusement, parmi le jaillissement svelte et continu d'un jet d'eau digne du

palais de Versailles.

Au lointain, c'était le murmure d'un orchestre au rythme enveloppant et tendre ; et dans l'intervalle des bosquets, des couples, tout de jeunesse et d'élégance, tournoyaient enlacés en une danse de printemps et d'amour.

Les larmes du chemineau s'étaient séchées.

Maintenant, ce n'était plus du désespoir que reflétaient ses yeux… c'était une haine grandiose, superbe, qui donnait à ses traits une expression de noblesse en même temps que de mystère et le faisait ressembler à quelque envoyé du destin venu pour troubler la fête.

Un homme d'un certain âge, à la barbe et aux cheveux blancs, d'allure distinguée, mais d'apparence frêle et délicate, s'approcha, demandant au vagabond, sur un ton de bienveillante pitié.

– Que voulez-vous, mon brave ?

– Parler au banquier Favraux.

– M. Favraux est très occupé… Je suis son secrétaire… et je puis peut-être…

Tirant de sa poche une pièce d'argent, Vallières la tendit au vagabond qui protesta aussitôt avec une énergie farouche :

– Je ne demande pas l'aumône… je vous répète qu'il faut que je parle à M. Favraux.

Comprenant qu'il se heurterait à une volonté inébranlable, Vallières s'en fut rejoindre le banquier.

À l'écart de ses invités, dans un discret berceau de verdure d'où l'on apercevait un panorama splendide auquel, presque au premier plan, le vieux moulin aux trois quarts ruiné ajoutait une note charmante et pittoresque, Favraux se penchait amoureusement vers une fort jolie personne à la mise très simple et au maintien réservé.

– Monsieur…, annonça le secrétaire, il y a devant le portail

un homme que je ne connais pas, et qui insiste vivement pour vous voir.

Avec un geste d'impatience, M. Favraux dont la maturité robuste, la sobre élégance, le visage glabre et le regard d'acier en faisaient le prototype de nos grands marchands d'or modernes, demanda sèchement :

– Quel est cet individu ?

– Un chemineau… monsieur.

– Un chemineau !… et c'est *pour ça*… que vous me dérangez ?

– Ce malheureux paraît très excité ; et j'ai craint qu'il ne se livrât à quelque extravagance.

À ces mots, un nuage rapide passa sur le front du banquier… Puis, tout en enveloppant d'un regard de passion violente la très séduisante créature qui se trouvait près de lui, il fit d'une voix dont il s'efforçait d'atténuer la rudesse naturelle :

– Vous permettez… ma chère amie ?

– Je vous en prie…, répliqua la jeune femme en baissant avec modestie ses yeux qu'elle avait noirs et profonds.

Favraux, accompagné par son secrétaire, s'avança d'un pas résolu vers le portail, devant lequel le vieil inconnu attendait, et tout de suite, arrogamment, il interpella :

– Que me voulez-vous, bonhomme ?

Jetant à terre son chapeau de feutre jauni par les intempéries et découvrant un visage torturé par la plus atroce des douleurs, le chemineau s'écria :

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Je ne vous ai jamais vu !

– Je suis Pierre Kerjean.

– Pierre Kerjean ! répéta le banquier, qui ne put réprimer un léger tressaillement.

– Allons, continuait le vagabond, rappelez-vous, monsieur Favraux… J'étais jadis un honnête homme… Je possédais, tout près d'ici, de l'autre côté de la route, un moulin, quelques terres. Je vivais heureux, avec ma femme et mon enfant… Un jour, vous êtes arrivé dans le pays… Vous avez acheté cette propriété des Sablons… Pour agrandir vos domaines, vous m'avez demandé de vous vendre mon bien… Séduit par la somme importante que vous me proposiez, je vous ai cédé… Puis, endoctriné par vos belles paroles, je vous ai confié mon argent… Alors, non seulement vous m'avez ruiné, mais vous êtes cause que je me suis laissé entraîner, moi un brave homme, à des spéculations hasardeuses et même à des actes malhonnêtes… Seulement, je n'ai pas eu autant de chance que vous… Je me suis fait prendre… tout de suite… c'était fatal !… J'ai été condamné à vingt ans de travaux forcés… Ma femme est morte de douleur et de honte… Et je ne suis sorti du bagne que pour apprendre, à la mairie de ce village, que mon fils, laissé seul, livré à lui-même, était devenu un scélérat !…

– Et après ? bravait insolemment le banquier qui s'était ressaisi.

– Je ne vous réclame pas d'argent…, poursuivit le vieux. Je ne veux même pas me venger… J'exige simplement que vous m'aidiez à retrouver mon fils et à le sauver !

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire…

– Tu ne sais pas ! rugit le chemineau en avançant le poing à travers les barreaux… Tu es donc encore plus misérable que je ne le pensais ?

– Si vous avez des droits à faire valoir, adressez-vous à la justice.

– La justice ! ricana l'ex-forçat. Ah ! je la connais, la justice ! Pendant vingt ans, elle a fait de moi un damné, tandis que toi, le vrai, le principal coupable, tu continuais à t'enrichir avec le bien des autres, accumulant sur ton passage toutes les ruines et tous les désastres ! Et quand je viens te réclamer un peu de pitié… tu me dis de m'adresser à la justice ! Tu veux donc

m'écraser jusqu'au bout ?… Ah ! c'est lâche ! c'est abominable ! Puisqu'il en est ainsi, le peu de temps qui me reste à vivre, je veux le consacrer à te haïr ! Oui, chaque jour et à chaque heure, tu me verras me dresser devant toi, reproche vivant de tes crimes et de tes infamies !… Tu m'entendras te crier : « Tu n'es qu'un voleur et un bandit ! »

Tandis que Favraux, haussant les épaules d'un air méprisant, s'éloignait de la grille, et que Vallières avec des paroles pleines de mansuétude et de pitié s'efforçait de calmer la colère du vieux Kerjean, celui-ci eut un dernier rugissement :

– Sois maudit, banquier Favraux, sois maudit à jamais !

Puis, ramassant son chapeau et remontant sa besace, il reprit sa route… tout en grinçant entre ses dents :

– Je me vengerai… oui… je me vengerai !

Cet effort l'avait brisé…

À peine eut-il parcouru un demi-kilomètre, qu'il dut s'arrêter… S'effondrant sur un tas de pierres, laissant tomber près de lui son sac et son bâton… la tête entre les mains, il se mit à pleurer, évoquant comme à travers un lointain brouillard les années heureuses… hélas… si vite envolées !

Tout à coup, Kerjean tressaillit…

Le grondement rapproché d'une automobile venait de lui faire redresser la tête.

Un cri rauque lui échappa :

– Favraux !

Sur le siège d'une luxueuse 40 HP, au volant, à cinquante mètres de lui, le vieux Kerjean venait de reconnaître son ennemi.

Alors, affolé de la haine la plus terrible qui eût jamais ulcéré un cœur, il s'élança vers la voiture, en clamant, les bras tendus en avant :

– Canaille ! Canaille !

Le malheureux, happé par une des ailes du véhicule… tomba sous les roues… tandis que le banquier, qui n'avait même pas appuyé sur la pédale de frein… continuait son chemin, sans s'inquiéter le moindrement de celui qu'il venait d'écraser et qu'il laissait sur la route blanche, déserte, et bientôt tachée d'une mare de sang.

Presque aussitôt… le vieux Kerjean rouvrit les paupières.

Il eut encore la force de se soulever et d'apercevoir au loin, dans un nuage de poussière, l'auto qui emportait son bourreau, son assassin…

Le regard vitreux, la bouche tordue en un spasme suprême, il retomba en arrière, le visage tourné vers le ciel, et râlant en un cri d'agonie :

– Dieu te punira !… Dieu te punira !…

II

LE MESSAGE MYSTÉRIEUX

Dans son merveilleux cabinet de travail du plus pur Empire qui occupait le rez-de-chaussée entier de l'aile principale du château des Sablons, le banquier Favraux, toujours matinal, était déjà depuis plus d'une heure au travail, lorsqu'on frappa discrètement à la grande porte à deux battants qui donnait dans l'antichambre.

– Entrez…, fit le banquier, sur un ton de légère impatience.

Mais aussitôt, son visage s'éclaira.

La jolie femme brune, avec laquelle il causait si intimement la veille, s'avançait, tenant à la main un adorable garçonnet de cinq ans, véritable ange blond, que l'on eût dit échappé d'une fresque du Dominiquin ou d'Andréa del Sarto…

L'enfant, tout de suite, se précipita vers le financier, et, sautant familièrement sur ses genoux, il s'écria :

– Bonjour, bon-papa !

– Bonjour… Jeannot ! répondit Favraux qui, après avoir embrassé le petit, le posa à terre, tandis que ses yeux, brillants de désir, cherchaient ceux de l'institutrice.

Tandis que le bambin se précipitait vers une des larges fenêtres qui donnaient sur le parc, Favraux, avec l'accent de la passion la plus intense, murmura à la jeune femme qui semblait fort troublée :

– Marie, comme je vous aime !

– Monsieur…

– Je vous adore, et je veux… Oui, je veux que vous soyez à moi.

– Votre maîtresse, jamais !

– Et ma femme ?

– Monsieur Favraux…

– Aussitôt après le mariage de ma fille…, murmurait le banquier.

Mais une voix féminine demandait doucement de l’autre côté de la porte :

– Puis-je entrer, père ?

– Mais oui, maman chérie, répliqua spontanément le bambin en quittant la fenêtre.

Une jeune femme, radieusement jolie, au regard très doux, mais un peu triste, apparut sur le seuil, dans un seyant costume d’amazone qui faisait valoir ses lignes toutes de grâce harmonieuse et de frêle souplesse :

– Bonjour, Jacqueline, lança froidement Favraux.

– Bonjour, père…, répondit la fille du banquier, en s’avançant vers lui et en l’embrassant avec une visible expression de craintive déférence.

– Tu montes à cheval ce matin ? interrogea Favraux.

– Oui…, répliqua Jacqueline… Je m’en vais faire un tour en forêt avec M. de la Rochefontaine.

À ce nom, le petit Jean qui s’était emparé de la main de sa mère interrogea naïvement :

– Dis, maman… c’est vrai que je m’en vais avoir un nouveau papa ?

– Mais oui…, répondit la jeune femme, en rougissant légèrement.

– Comment faudra-t-il que je l’appelle ?…

– Père…

– Est-ce qu'il est aussi riche que bon-papa Favraux ?

Jacqueline, doucement, grondait :

– Mon chéri, ce sont des questions que ne doivent jamais poser les enfants bien élevés… Allons, va… mon petit… va prendre ta leçon avec Mlle Verdier ; et tâche, surtout, d'être bien sage et bien obéissant.

– Oui, maman… je te le promets.

L'enfant s'en fut avec son institutrice, tandis que Jacqueline soupirait tout en le regardant s'éloigner, avec cette expression de tendresse divine et d'orgueil souriant qui n'appartient qu'aux mères :

– Cher petit ange… comme j'aurais voulu me garder toute à toi !

– Allons, bon ! sursauta Favraux avec nervosité… Te voilà encore avec tes idées ridicules…

– Père… vous m'avez mal comprise… Laissez-moi vous expliquer…

– Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu es stupide, ma fille… stupide !

À cette phrase lancée brutalement, Jacqueline avait baissé le front, tandis que la tristesse grandissait sur son visage.

C'est qu'au milieu de tout le luxe qui l'entourait, Jacqueline n'avait jamais été heureuse…

D'abord, elle avait perdu très tôt sa mère, personne timide, effacée, que Favraux avait épousée aux heures difficiles et qui était morte écrasée par la fortune comme d'autres sont vaincus par la misère.

Puis, au sortir du couvent, son père qui, dans son égoïsme féroce, avait froidement résolu de se servir de sa fille comme d'un nouvel instrument de fortune, la mariait à un jeune ingénieur, Jacques Aubry, dépourvu de tout argent mais dénué

de tout scrupule et doué du véritable génie des affaires…

Favraux, qui l'avait discerné entre tous, comptait en faire mieux que son associé, c'est-à-dire son complice. Mais au bout d'un an, Aubry périt dans un accident d'automobile, au cours d'un voyage d'études en Amérique pour le compte de son beau-père… Jacqueline, désireuse d'échapper à une tutelle dont elle avait déjà senti toute l'amertume, résolut de se consacrer entièrement à son enfant. Pendant plusieurs années, le banquier, absorbé en de nouvelles et formidables besognes, ne parut pas disposé à contrecarrer le désir de Jacqueline.

Mais, un jour, ayant senti la nécessité de pénétrer dans le monde aristocratique qui, jusqu'alors, lui était impitoyablement fermé, il attira fort habilement chez lui un jeune gentilhomme royalement fauché, mais en possession de toutes les relations dont le marchand d'or avait besoin pour grandir encore sa clientèle.

En quelques semaines, avec le despotisme d'un tyran devant lequel tout s'incline, Favraux bâcla ce mariage, imposant ainsi une seconde fois sa volonté à la pauvre jeune femme ; et celle-ci, comme la première fois, courba le front devant cette autorité de fer qui lui était toujours apparue comme une force de la nature.

Maintenant, en face de ce père qui n'avait jamais été pour elle qu'un tyran, elle s'effrayait déjà de lui avoir laissé entrevoir un peu du secret douloureux de son cœur ; et elle allait s'en excuser dans toute la timidité de son âme fragile et douce… lorsque le sifflet d'un tube acoustique retentit.

– Voici mon secrétaire, dit Favraux à sa fille. C'est l'heure du courrier… laisse-nous, et va faire ta promenade… Va ! et tâche d'être un peu gaie ce matin au déjeuner.

– Au revoir, père.

– Au revoir !

Jacqueline se retira toute dolente, mais soumise et résignée.

Comme elle passait devant Vallières qui venait d'apparaître et s'effaçait respectueusement devant elle, le banquier lui lança :

– Mes amitiés au marquis !…

Une fois seul avec son secrétaire, il fit en baissant la voix :

– Et cette affaire du chemineau, vous en êtes-vous occupé ?

– Oui, monsieur.

– Ah ! eh bien ?

Vallières, d'un ton posé, expliqua :

– J'ai acquis la certitude que personne ne vous soupçonnait d'être l'auteur involontaire de ce regrettable accident.

– Je préfère cela.

– Quant à Kerjean, quelque temps après votre passage, il a été relevé par des paysans qui l'ont transporté dans une charrette à Mantes, à la clinique du docteur Gortais.

– Il n'a rien dit, au moins ?

– Non, monsieur, *et il ne dira rien.*

– Il est mort ?

– Cette nuit, il est entré dans le coma, sans avoir repris connaissance ; et tout à l'heure, quand j'ai quitté la clinique, il ne donnait plus signe de vie.

– Allons, tout va bien !

Et, désignant le volumineux courrier qu'un valet de pied apportait sur un plateau d'argent, Favraux s'écria :

– Maintenant occupons-nous de choses un peu plus intéressantes.

Tandis que le domestique se retirait, le banquier, s'emparant d'un coupe-papier, commençait à dépouiller sa correspondance lorsque son attention fut attirée par une grande enveloppe jaune sur laquelle une adresse était tracée d'une écriture bizarre, aux caractères gothiques et tourmentés :

Au banquier Favraux

château des Sablons, près Mantes

(Seine-et-Oise)

Urgente Personnelle

Le père de Jacqueline, quelque peu intrigué, décacheta aussitôt l'enveloppe et lut à haute voix :

Non content de ruiner et de déshonorer les gens, il faut encore que vous les assassiniez. Je vous donne l'ordre, pour expier vos crimes, de verser la moitié de votre fortune à l'Assistance publique. Vous avez jusqu'à demain soir, dix heures, pour vous exécuter.

Le mystérieux message était signé d'un seul nom tracé en grosses lettres rouges et suivi d'un point d'exclamation qui ressemblait à une larme de sang :

JUDEX !

– Judex ! Judex !… répéta Favraux tout surpris…

– C'est un mot latin qui signifie « Justicier », traduisit le secrétaire.

– Oui, oui, je sais.

Et le banquier, d'un air qu'il voulait rendre méprisant, grommela entre ses dents :

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

III

LE MARCHAND D’OR

Maurice-Ernest Favraux était un de ces caractères qui, soit qu’ils choisissent le bien, soit qu’ils optent pour le mal, deviennent fatalement un très grand homme ou une immense fripouille.

Favraux avait choisi la seconde route, uniquement parce qu’elle devait lui permettre d’atteindre plus facilement et plus rapidement le but vers lequel le portaient ses appétits effrénés.

Il y avait marché à pas de géant.

Fils de modestes négociants du Havre, qui s’étaient saignés aux quatre membres pour lui donner une instruction solide et complétée par plusieurs séjours à l’étranger, il se dit qu’il n’y avait plus guère qu’à la Bourse que l’on peut faire une fortune rapide et brillante.

À dix-huit ans, petit employé dans un établissement de Crédit, à vingt-cinq ans commis principal chez un agent de change, à trente, grâce à l’apport de capitaux importants dont la source était toujours demeurée mystérieuse, il fondait, boulevard Haussmann, la Banque moderne de l’Industrie et du Commerce qui, sous son impulsion vigoureuse, ne tarda pas à prospérer de la façon la plus éclatante.

D’une audace inouïe, d’une souplesse extraordinaire, doué d’une formidable puissance de travail et d’une force de persuasion incomparable, le marchand d’or avait toujours été assez habile, tout en manœuvrant sans cesse en marge du code,

pour ne pas se mettre en défaut contre la loi.

Écrasant impitoyablement ceux qui le gênaient, sacrifiant sans vergogne tous ses complices devenus compromettants ou inutiles, sachant acheter sans marchandage les concours précieux et les silences indispensables, Favraux n'avait pas tardé à se créer dans le marché mondial une situation financièrement et moralement inexpugnable.

Et c'était en plein triomphe, à la veille de la véritable apothéose qu'était pour lui le mariage de sa fille avec le marquis de la Rochefontaine, que venait le surprendre le message mystérieux de Judex.

– Oui… qu'est-ce que cela veut dire ? répétait-il. Est-ce que par hasard cette étrange missive aurait quelque rapport avec mon aventure d'hier ?…

« Pourtant, personne n'est au courant… et vous venez de me dire vous-même, mon cher Vallières, que le vieux Kerjean n'avait pas pu parler. Reste Martial, mon chauffeur… Mais je suis sûr de lui ; il m'est très dévoué. Il tient beaucoup à sa place… en tout cas, s'il voulait me faire chanter, ce garçon qui sait à peine lire et écrire n'irait pas choisir ce pseudonyme latin de Judex.

– Évidemment, approuvait le secrétaire.

– Par conséquent, concluait Favraux, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie à laquelle j'aurais bien tort de m'arrêter.

Puis, il ricana :

– Fichtre, il va bien, ce cher monsieur Judex !… La moitié de ma fortune à l'Assistance publique !… Dites-moi, Vallières, vous qui êtes au courant de la plupart de mes affaires, vous ne soupçonnez pas qui pourrait bien être l'auteur de cette mystification ?

– Ma foi non ! déclara le secrétaire. C'est bizarre tout de même !

– Allons…, s'écria le banquier en affectant un calme

parfait… Voilà bien du temps perdu pour des bêtises. Au travail !

Avec une grande tranquillité apparente, Favraux reprit le dépouillement de son courrier, dictant les réponses à son secrétaire d'une voix toujours impérieuse, mais où, par instants, il y avait un peu de tremblement, indice d'une sourde et vague inquiétude.

Quand il eut terminé, tandis que Vallières se retirait dans son bureau pour rédiger les réponses, le marchand d'or devenu tout à coup inquiet, nerveux, laissa échapper d'une voix angoissée :

– C'est égal ! je donnerais bien dix mille francs pour savoir ce que c'est que ce Judex !

*

* *

Quels n'avaient pas été la joie et l'orgueil de M. Cocantin, le récent héritier et successeur de M. Ribaudet, directeur de l'Agence Céléritas, 135, rue Milton, en voyant entrer dans son bureau, M. Favraux, l'un des rois de la Finance européenne !

Mais, bien plus grande encore fut sa surprise lorsque le banquier, sur ce ton bref, hautain, qui le caractérisait, lui déclara :

– Monsieur, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de demander à votre prédécesseur certains renseignements confidentiels… J'ai toujours été très satisfait de ses services. J'espère qu'il en sera de même avec vous.

Et, tendant au détective privé le message de Judex, Favraux ajouta :

– Je viens de recevoir cette lettre. J'ai la conviction qu'elle est l'œuvre d'un mauvais plaisant. Mais comme je n'aime pas que l'on se moque de moi, je vous prie de faire l'impossible pour en démasquer promptement le signataire ; car je tiens à lui

prouver qu'on ne s'attaque pas impunément à un homme de mon envergure.

– Cher monsieur, répliqua Cocantin, ravi de l'aubaine, veuillez me confier ce papier.

Et, avec l'ardeur d'un débutant, il déclara d'un air de confiance présomptueuse :

– Je me fais fort… avant vingt-quatre heures, d'établir l'identité de votre mystérieux correspondant.

– Je vous remercie.

– Où devrai-je, monsieur, vous faire parvenir le résultat de mon enquête ?

– Demain, je ne quitterai pas mon château des Sablons, où je donne le soir un grand dîner… Peut-être pourrez-vous me téléphoner ?

– Oh ! pas de téléphone, monsieur, je vous en prie !

« Si la prudence est la mère de la sûreté, le téléphone est l'ennemi de la police. Je viendrai donc vous apporter moi-même le fruit de mes recherches.

– C'est entendu.

Lorsque le lendemain, à deux heures précises, le directeur de l'Agence Céléritas arriva au château des Sablons, il fut immédiatement introduit dans le cabinet du banquier.

Celui-ci l'attendait avec une certaine impatience.

En effet, depuis qu'il avait reçu cette lettre signée Judex, bien qu'il s'efforçât de réagir avec son énergie habituelle, Favraux ne cessait de sentir grandir en son esprit la sourde et instinctive inquiétude qui s'était emparée de lui aussitôt que son regard s'était arrêté sur l'enveloppe.

Bien des fois, il avait reçu des missives anonymes contenant de pareilles menaces… Et toujours, en haussant les épaules, il les avait jetées au panier, sans y prêter la moindre attention.

Pourquoi celle-ci lui causait-elle une impression aussi

désagréable ? Pourquoi, involontairement, tremblait-il chaque fois que ses doigts rencontraient l'étrange papier ?

Pourquoi… rien que ce mot « Judex », suffisait-il à le plonger dans un trouble tel qu'il n'en avait jamais ressenti ?

Le banquier avait beau faire appel à toute sa raison, analyser les sensations qui l'agitaient, interroger sa mémoire, qu'il avait prodigieuse, il n'obtenait de lui-même aucune explication plausible, aucune réponse satisfaite… Et malgré tous ses efforts pour se dégager de cette hantise pénible, de cette obsession qui finissait par devenir douloureuse, il se sentait de plus en plus gagné, envahi par une sorte de mystère, inexplicable autant qu'inattendu.

À chaque instant, sans qu'il le voulût, il se surprenait en train de murmurer :

– Judex… Judex… qu'est-ce que cela veut dire ?…

Il avait l'impression qu'un poids très lourd pesait sur ses épaules et qu'il en serait ainsi tant qu'il n'aurait pas déchiffré cette énigme.

Aussi, lorsqu'il vit apparaître Cocantin, une lueur d'espoir brilla en ses yeux. Et ce fut avec un accent de cordialité sympathique qu'il interrogea.

– Eh bien, monsieur Cocantin, avez-vous quelque chose de nouveau à me raconter ?

Le détective privé, qui n'avait pas découvert le plus petit indice capable de le mettre sur le chemin de la vérité, se crut cependant obligé de bluffer.

– Vous pouvez être tranquille, cher monsieur, absolument tranquille… Dans vingt-quatre heures, et même avant, j'aurai certainement démasqué ce Judex.

Mais un valet de pied apportait le courrier de l'après-midi.

Et le détective se préparait à se retirer lorsqu'il vit le banquier, visiblement troublé, se dresser d'un seul mouvement, et ordonner d'un accent impératif à son domestique qui se

retirait :

– Qu’on me laisse seul avec monsieur, et que personne ne me dérange.

Cocantin venait de constater que Favraux tenait dans ses mains une grande enveloppe jaune semblable à celle qui contenait le premier message de Judex.

Le banquier la décacheta nerveusement.

Puis il lut, scandant chaque mot, chaque syllabe :

Si ce soir avant dix heures, vous n’avez pas versé à l’Assistance publique la moitié de votre fortune mal acquise, ensuite, il sera trop tard. Vous serez impitoyablement châtié.

JUDEX !

Cocantin crut devoir souligner en un sourire gouailleur :

– La plaisanterie continue.

– Mais moi, gronda le banquier en fronçant les sourcils, je trouve qu’elle a suffisamment duré !…

– Ne vous fâchez pas… monsieur Favraux…, suppliait Cocantin… Le coupable est peut-être plus près d’ici que nous le pensons. Je vais me livrer tout de suite à une inspection très sérieuse de votre maison et de ses alentours. Et je ne doute pas un seul instant que ce sinistre farceur ne tombe bientôt en mon pouvoir.

Cocantin, qui avait placé la seconde missive de Judex dans son portefeuille, à côté de la première, s’écria, en regardant d’un air protecteur le grand financier dont les yeux brillaient d’une flamme sombre :

– Rassurez-vous, monsieur… je veille !

Demeuré seul, le banquier se laissa tomber sur son fauteuil comme s’il eût été frappé d’un mal soudain ou saisi d’une profonde épouvante.

C’est que depuis un moment, il voyait devant ses yeux, et sans pouvoir s’en débarrasser, l’énigmatique signature, les

lettres rouges, le mot terrible… Judex !… Judex !… que suivait le point d'exclamation sanglant et si ressemblant à une étrange et lancinante menace !

Le financier évoquait toutes les ruines qu'il avait accumulées autour de lui, tous les désastres qui avaient marqué chacune de ses ascensions vers la fortune, tous les cadavres qu'il avait laissés sur son chemin !

En proie à une terreur irrésistible, il se sentait envahi par l'intuitif pressentiment qu'il ne s'agissait plus, ainsi qu'il l'avait cru d'abord, d'une de ces farces stupides, comme en inventent les envieux ou les mauvais plaisants… mais d'un danger terrible qui l'enveloppait peu à peu d'une atmosphère de mystère et de mort…

Et cette question angoissante, terrible, se posa à son esprit :

– Si c'était vrai ?… Si réellement, parmi mes victimes, l'une d'elles se relevait… furieusement, implacablement révoltée… et me déclarait dans l'ombre une guerre atroce et sans merci ? La moitié de ma fortune ! songeait Favraux, dans le désarroi de tout son être… La moitié de ma fortune !… Si je cède, je suis perdu ! Tout le reste y passera !… Non, non ! c'est impossible… Je ne veux pas !… Et pourtant !…

Alors il eut l'impression affreuse qu'une main invisible le serrait à la gorge cherchant à l'étouffer, à l'étrangler…

Un cri rauque lui échappa :

– Marie !

L'image de la jeune institutrice aux yeux noirs, d'un noir d'enfer venait de lui apparaître en une vision de volupté indicible.

À la pensée de la femme tant désirée, il se ressaisit.

– Céder à une pareille injonction, se dit-il, ce serait une lâcheté, une folie ! Si vraiment cet ennemi existe… mieux vaut l'attendre de pied ferme… accepter le défi… engager la bataille.

Galvanisé par sa passion pour Marie Verdier, brave de toutes

ses luttes passées, audacieux de tous les crimes impunis, conscient de la force indomptable que lui donnaient à la fois sa puissance acquise et sa volonté victorieuse, il s'écria :

– Maintenant, je ne te crains plus et j'accepte la lutte !… Eh bien, à nous deux, Judex !… Qui que tu sois, nous verrons bien si tu es de taille à m'abattre.

IV

ET LORSQUE DIX HEURES SONNÈRENT

Les salons du château des Sablons, ornés à profusion des fleurs les plus belles, tout étincelants de lumière et d'or, regorgeaient de l'élégante cohue que le marchand d'or avait cru devoir inviter aux fiançailles de sa fille.

Amaury de la Rochefontaine, superbe, magnifique et rayonnant de bonheur, ne quittait pas sa fiancée.

Jacqueline, qui ne songeait qu'à son fils adoré, écoutait d'une oreille distraite les paroles toutes de tendresse enveloppante que lui prodiguait le beau marquis.

Quant au banquier, il allait d'un groupe à l'autre, recevant les félicitations de ses invités, plastronnant suivant son habitude, lançant de temps en temps un coup d'œil rapide vers Mlle Verdier à laquelle il avait dû faire doucement violence pour qu'elle assistât au dîner.

La jeune institutrice se tenait modestement à l'écart, comme si elle s'effrayait de se trouver au milieu d'un monde trop brillant pour elle…

Favraux semblait avoir complètement oublié les menaces de Judex, lorsque Cocantin, qui, impeccable dans son frac de soirée, s'était mêlé aux invités, s'approcha du banquier.

Prenant un air solennel, il lui murmura à l'oreille, sur un ton d'énigmatique importance :

– Tout va bien !

La vérité était que le détective avait en vain fouillé le château de la cave au grenier, exploré les communs et les dépendances, sondé les buissons les plus épais du parc ; il n'avait absolument rien trouvé… sauf Favraux… qui, à l'abri d'un épais berceau de verdure, échangeait avec Mlle Marie les plus tendres propos.

Cocantin n'eut d'ailleurs pas le temps de bluffer davantage.

Une porte s'ouvrait à deux battants, laissant apercevoir un majestueux maître d'hôtel, qui lança d'une voix sonore :

– Monsieur est servi !

Les convives pénétrèrent dans la superbe salle à manger du château où les attendait une table merveilleusement décorée.

Dans cette atmosphère toute de plaisir et de bonne chère, promptement la conversation devint brillante, animée…

Par instants, un éclat de rire féminin, sonore comme un choc de cristal, dominait le ronronnement actif des bavardages emmêlés…

Compliments, potins, critiques, médisances allaient leur train habituel…

Dans un salon voisin un orchestre égrenait en sourdine tout un chapelet de valses lentes… lorsque Favraux se leva, la coupe à la main, pour porter le toast d'usage.

La pendule monumentale fixée à l'un des panneaux de la salle marquait exactement dix heures moins deux minutes.

Le silence s'établit non sans peine.

Puis, d'une voix quelque peu altérée, et dont les circonstances expliquaient l'émotion, Favraux commença :

– Mesdames, messieurs, permettez-moi de vous proposer la santé de ma fille, Mme Jacqueline Aubry, et du marquis Amaury de la Rochefontaine.

Un murmure approbateur circula dans l'assemblée.

Favraux continuait :

– C'est avec une joie d'autant plus grande qu'elle se manifeste au milieu de vieux amis, que je vous exprime, mon cher Amaury, ainsi qu'à toi ma chère enfant, tous les vœux de bonheur que je forme…

Soudain, le banquier s'arrêta comme si la parole lui manquait.

C'est qu'instinctivement ses yeux venaient de se porter vers l'horloge et de constater que les aiguilles touchaient presque à l'heure fatidique annoncée par Judex…

Alors le père de Jacqueline se rappela l'effroyable menace.

Une angoisse indicible le secoua d'un frisson mortel.

Toute son énergie, toute son audace l'abandonnèrent en une seconde ; car il se dit de nouveau :

– Si c'était vrai ? Si, en ce moment même, la main de ce justicier inconnu allait s'appesantir sur moi ?

Cependant, il luttait encore…

Avec une force contrainte, d'un ton nerveux, saccadé, il voulut reprendre, s'adressant aux jeunes mariés :

– Oui, tous les vœux que je forme pour votre bonheur.

Mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge…

Une sueur froide apparut à ses tempes… Un tremblement convulsif agita ses mains… Pour dissimuler son trouble, il porta à ses lèvres la coupe de champagne qu'il vida d'un trait.

Dix heures sonnaient à l'horloge.

Alors, le visage de Favraux se contracta en une convulsion hideuse…

Sa coupe lui échappant des mains se brisa sur la table…

Par trois fois, il battit l'air de ses bras affolés, et tandis qu'un râle effrayant s'échappait de sa gorge, il s'effondra abattu, foudroyé.

Judex avait tenu parole !

En un tumulte indescriptible, on se précipite au secours de Favraux qui ne donne plus signe d'existence.

On le transporte au salon ; on l'étend sur un canapé. Malgré tous les soins qui lui sont prodigués, on ne peut le rappeler à la vie…

Un médecin, ami de la famille, qui assiste au dîner, constate que le financier a succombé à une embolie…

Jacqueline, que son fiancé, ainsi que Vallières ont en vain essayé d'arracher à ce triste spectacle, Jacqueline obligée de se rendre à l'horrible évidence, s'écroule à genoux, sanglotant éperdument auprès du corps de son père, tandis que Marie Verdier, l'institutrice du petit Jean, d'un regard où se lit à la fois l'amertume et l'épouvante, contemple, dissimulée derrière une tenture, le cadavre du marchand d'or dont le faciès conserve dans la mort un atroce rictus de mystérieuse terreur, de surhumaine épouvante !…

V

JACQUELINE

Cocantin, qui s’était empressé de quitter le château en emportant les deux lettres de Judex, était rentré chez lui littéralement affolé.

– Pour mes débuts, se disait-il, en voilà une histoire ! Que dire ? Que faire ! Je ne sais plus, moi !… C’est effrayant ! J’en suis malade !

Le fait est qu’il y avait de quoi bouleverser un homme qui, trois semaines auparavant, menait une vie des plus joyeuses en même temps que des plus banales, et que rien, d’ailleurs, ne prédisposait au métier de détective.

En effet, jusqu’à l’âge de quarante ans, Cocantin avait vécu d’une rente assez rondelette que lui faisait son oncle, le sieur Ribaudet, fondateur-directeur de l’Agence Céléritas.

Il avait partagé son existence entre deux passions : les femmes et Napoléon.

Il va de soi que la première lui avait coûté infiniment plus cher que la seconde.

L’héritage Ribaudet était venu fort à propos pour le tirer d’embarras. Mais l’oncle ayant exigé par testament que son neveu lui succédât effectivement dans ses fonctions, Prosper Cocantin avait été forcé, presque à son corps défendant, de prendre du jour au lendemain la direction de l’agence.

Et voilà que, pour sa première affaire, il tombait sur le drame le plus déconcertant et le plus redoutable que l’on pût

imaginer !

– Si j'allais, se disait-il, raconter tout à la police, à la grande, à la vraie, à la seule qui devrait exister !

Mais, au moment de sortir, il se ravisa.

– Voyez-vous qu'à la Préfecture, on me prenne pour le complice de Judex… ou pour Judex lui-même ! Le mieux pour moi est de garder le silence sur cette ténébreuse affaire. C'est dit : je me tairai !

Il crut avoir retrouvé le calme et la paix… Mais pas du tout ! Pendant deux jours, il lutta contre la hantise de Judex… Pendant deux nuits, il ne cessa d'être en proie aux cauchemars les plus terrifiants…

Afin d'échapper à cette obsession, Cocantin se préparait à déchirer en tout petits morceaux les deux lettres auxquelles commençait à trouver une sorte de parfum diabolique, lorsqu'il songea :

– Favraux avait une fille… Ai-je le droit de la laisser dans l'ignorance des circonstances si troublantes qui ont précédé la mort de son père ?

Fort perplexe – car c'était un très honnête garçon –, il continuait à contempler les deux messages, lorsqu'il releva la tête.

Lentement, son regard se dirigea vers le buste de Napoléon placé sur le haut d'un cartonnier ; et le détective malgré lui se demanda :

– Qu'eût-*Il* fait à ma place ?

La réponse ne se fit pas longtemps attendre… Cocantin venait d'avoir l'impression que la voix du maître vibrait à ses oreilles, lui lançant impérieusement cet ordre :

– Préviens la famille !

Le directeur de l'Agence Céléritas n'avait plus qu'à obéir… Quelques heures après, il arrivait au château des Sablons et

faisait prier Mme Aubry de bien vouloir lui accorder un entretien confidentiel au sujet d'une affaire très grave et très urgente.

Bien que Jacqueline, qui venait d'assister à l'enterrement de son père, fût toute brisée de chagrin et d'émotion, elle consentit à recevoir le détective qui, après s'être incliné respectueusement devant elle, attaqua :

– Madame, je vous demande pardon de venir vous troubler dans votre peine. Mais, en possession d'un secret de famille qui vous intéresse tout particulièrement, j'ai compris que je n'avais pas le droit de garder le silence.

Puis, avec la plus complète franchise, le successeur de Ribaudet raconta à Mme Aubry la démarche que le banquier avait faite à son agence, ainsi que tous les événements qui l'avaient précédée et suivie.

Et lui remettant les deux lettres de Judex à l'appui de ses dires, il conclut, satisfait de lui et la conscience en repos :

– Maintenant, madame, que j'ai fait tout mon devoir, il ne me reste plus qu'à vous adresser, avec tous mes regrets, l'hommage de mon profond respect.

Jacqueline, qui avait lu les deux messages, s'écria avec l'accent de l'indignation la plus vive :

– Ces lettres sont une infamie et préludent sans doute à quelque chantage !

– Madame…, protesta Cocantin, avec l'accent de la plus vive sincérité, je vous jure que je suis tout à fait incapable…

– Monsieur, interrompit la fille du banquier, je ne vous accuse nullement ; je vous remercie, au contraire, de votre si parfaite loyauté. Mais vous comprendrez que je sois bouleversée à la pensée que la mémoire de mon père puisse être un instant suspectée… Aussi, je tiens avant tout à éclaircir cette affaire.

– Vous avez raison, madame.

– Et si j'ai besoin de vos services ?…

– Vous pourrez entièrement compter sur moi, promit le directeur de l'Agence Céléritas qui se retira après avoir salué Mme Aubry jusqu'à terre.

Demeurée seule, Jacqueline relut d'abord la première sommation.

Non content de ruiner et de déshonorer les gens, il faut encore que vous les assassiniez. Je vous donne l'ordre, pour expier vos crimes, de verser la moitié de votre fortune à l'Assistance publique. Vous avez jusqu'à demain soir, dix heures, pour vous exécuter.

JUDEX !

Puis, ce fut l'autre, véritable glas d'avertissement suprême :

Si avant dix heures, vous n'avez pas versé à l'Assistance publique la moitié de votre fortune mal acquise, ensuite, il sera trop tard. Vous serez impitoyablement châtié.

JUDEX !

Et la jeune femme, envahie par une terreur indicible, songeait que *c'était précisément lorsque dix heures sonnaient à l'horloge de la salle à manger, que le banquier était tombé foudroyé.*

– Plus de doute ! s'écria-t-elle en un sanglot déchirant… Mon père a été victime d'un complot tramé dans l'ombre. Mon père a été assassiné !

Jacqueline qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais soupçonné l'intégrité du financier, traitant, comme tant d'autres, de mensonges odieux et de calomnies stupides les rares et vagues accusations qu'elle avait entendu çà et là porter contre lui, se demanda, avec un sentiment de sourde terreur si ces rumeurs ne reposaient pas sur un fond de vérité.

Aussitôt, elle se révolta contre elle-même.

– Mon père un voleur, un assassin ! Certes, il aimait l'argent… il était âpre au gain, et impitoyable envers ceux qui se jetaient en travers de ses projets. Mais de là à commettre des

crimes aussi épouvantables… Non, non, c'est impossible !… Père, père chéri, pardonne-moi d'avoir pu effleurer ta mémoire d'un pareil soupçon !…

Tout en s'efforçant de redevenir maîtresse d'elle-même, Jacqueline sonna un domestique.

– Bontemps, interrogea-t-elle, M. le marquis de la Rochefontaine a-t-il quitté le château ?

– Oui, madame. Il est parti pour Paris, en auto, il y a environ un quart d'heure.

– Alors, dites à M. Vallières que je désire lui parler.

Quelques instants après, le secrétaire de Favraux se présentait devant Jacqueline.

Pâle, silencieuse, la fille du banquier le considéra d'un de ces longs et profonds regards qui expriment : « Êtes-vous vraiment un ami ? »

L'expression de bonté sincère et même attendrie qui se lisait sur les traits de Vallières la rassura aussitôt ; car tout de suite, elle fit sur un ton plein d'énergie :

– Monsieur Vallières, mon père avait pour vous beaucoup d'estime. La veille de sa mort, il me disait encore combien il était reconnaissant à son ami William Simpson – de New York – de vous avoir adressé à lui.

Comme Vallières s'inclinait d'un air grave, ému, Jacqueline continua :

– Je sais donc que l'on peut avoir entièrement confiance en vous.

Et, lui tendant les deux lettres de Judex, elle ajouta :

– Voici ce qu'un agent d'affaires vient de m'apporter… Lisez…

– M. Favraux m'avait mis au courant, répliqua le secrétaire, en reconnaissant les deux messages.

– Ah ! vous saviez ?

– Oui, madame, et je dois ajouter que Monsieur votre père n'avait prêté à ces lettres qu'une très médiocre importance.

– Et pourtant, s'écria Jacqueline, il a succombé juste à l'heure indiquée par elles !

– C'est exact !

– Voilà pourquoi je ne puis rester dans une aussi terrible incertitude… Je vous demanderai donc de m'accompagner à la Préfecture de police.

Vallières, considérant Jacqueline d'un air de douloureuse sympathie, reprenait :

– Voulez-vous, madame, me permettre de vous donner un respectueux conseil ?

– Je vous en prie.

– N'allez pas à la Préfecture.

– Pourquoi ?

– Ne me forcez pas à préciser.

– Au contraire, reprenait Jacqueline, je veux tout savoir.

– Contentez-vous de pleurer votre père, sans chercher à savoir ce que fut son passé.

– Son passé ! fit Jacqueline en un cri de terrible angoisse. Son passé ! Les accusations contenues dans ces lettres seraient donc vraies ? Alors pourquoi déjà m'avoir caché l'existence de ces deux messages ? Oui, pourquoi ces réticences et tout ce mystère ?… Monsieur Vallières, au nom du ciel, parlez !…

– Madame…, hésitait encore le secrétaire tout tremblant d'émotion.

– Vous ne voyez donc pas que vous me torturez affreusement…, s'écria Jacqueline en éclatant en sanglots. Oh ! je vous en supplie, dites-moi que mon père est innocent ! Au nom de mon fils, je vous en conjure, affirmez-moi, jurez-moi qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire !

Tout en inclinant tristement le front, Vallières articula d’une voix dans laquelle il y avait des larmes :

– Hélas ! madame… *C’est la vérité !*

VI

LE DOSSIER RÉVÉLATEUR

Jacqueline, fléchissant sous le poids de cette nouvelle douleur, s'était laissée tomber sur un canapé, prête à s'évanouir.

– Ah ! madame ! s'écria Vallières sur un ton de respectueux reproche… Pourquoi m'avez-vous forcé à vous révéler ces choses ?

La jeune femme, faisant appel à toute son énergie, répliqua :

– Non ! laissez… je serai forte ! Ne vous excusez pas, monsieur Vallières. Vous avez bien fait… oui, très bien fait de me prévenir. Maintenant, achevez ! Je vous répète que je veux tout connaître… C'est à la fois mon droit et mon devoir !

– En ce cas, madame, veuillez me suivre, invita Vallières en offrant son bras à Jacqueline et en la conduisant jusqu'au cabinet de travail du banquier.

Tandis que la jeune femme s'asseyait devant le bureau de son père, Vallières s'approcha d'une boiserie sculptée qui ornait un angle de la muraille et fit jouer un ressort secret. Un panneau se déplaça, laissant apparaître une excavation pratiquée dans la muraille.

– C'est là, déclara le secrétaire, que M. Favraux dissimulait ses documents confidentiels. Il n'y a que très peu de temps qu'il m'avait révélé l'existence de cette cachette en me faisant lui jurer, s'il venait à disparaître, de brûler tous ces papiers… J'allais le faire, madame, au moment où vous m'avez appelé près de vous…

Jacqueline eut alors le sublime courage de se plonger dans l'étude du dossier volumineux que Vallières avait déposé devant elle et qui contenait la preuve indiscutable que Favraux, par ses manœuvres, aussi sournoises que criminelles, avait provoqué le krach du *Continental Consortium,* la banqueroute de la *Rente universelle,* la faillite des *Phosphates du Delta,* l'incendie des Docks de *New-City*. Le bilan effroyable se chiffrait par plusieurs milliers de familles ruinées, par de nombreux suicides et enfin par la mort, dans les flammes, de plus de cent travailleurs.

– Vous saviez tout cela, monsieur Vallières ? reprenait Mme Aubry, d'une voix lourde de sanglots. Comment, vous, un honnête homme, avez-vous pu rester le secrétaire de… M. Favraux ?

À ces mots, une lueur étrange passa dans le regard de Vallières qui, courbant le front, murmura d'une voix étranglée :

– Je n'ai pas toujours été un honnête homme…

Prise de vertige en face de l'abîme d'infamie et de honte qu'elle venait d'apercevoir tout à coup, Jacqueline articula simplement :

– Laissez-moi, monsieur Vallières.

– Madame…, exprima le secrétaire, je n'ai pas besoin de vous dire que tout ceci restera enfermé à jamais entre nous.

Et, l'air mélancolique d'un homme qui n'a plus rien à espérer sur terre, il se préparait à partir.

Jacqueline le retint.

– Monsieur, fit-elle, avec une expression de dignité admirable, je souhaite que la franchise un peu tardive dont vous avez fait preuve à mon égard vous assure le pardon des fautes que vous avez pu commettre.

Vallières s'inclina. Deux larmes discrètes, lointaines, apparaissaient au fond de ses yeux. Et il sortit, plus voûté que de coutume.

Alors, la fille du banquier put donner libre cours à son

désespoir.

– Ainsi, se disait-elle, mon père que j'aimais et que je redoutais, tant il m'apparaissait supérieur aux autres, n'était qu'un misérable qui a causé la ruine de tant de braves gens… la mort de tant d'innocents ! Cette fortune qu'il nous a laissée à mon fils et à moi a été acquise dans le sang et dans les larmes ! Quelle chose abominable ! Il me semble que je vais entendre sans cesse monter à mes oreilles les malédictions et les plaintes des victimes. Oui, déjà ils me crient : « Tout cet or… il n'est pas à toi… ni à ton fils… il est à nous… Ton père nous l'a volé ! »

Alors un cri déchirant lui échappa :

– Mon fils… mon Jean bien-aimé !

C'est qu'une pensée encore plus atroce, une crainte encore plus épouvantable venait de lui broyer le cœur.

– Judex !… Judex !…, songeait-elle…

« Quel est cet homme assez puissant pour avoir frappé à l'heure fixée par lui, au milieu d'une fête, mon père que rien n'a pu arracher à son destin ? Qui sait si, poursuivant sa vengeance, il ne va pas me frapper à mon tour, ainsi que mon enfant ? Peu importe !… Je suis prête à tout ! Mais mon petit !… Pitié pour lui !… Pitié !

Une phrase terrible vibra soudain à l'oreille de l'infortunée :

– Est-ce que ton père, lui, a eu pitié des innocents ?

– Mon Dieu !…, sanglota-t-elle, éperdue… Comment détourner la menace que je devine suspendue sur nos têtes ?… Comment désarmer Judex ?

Tout à coup, le visage de Jacqueline cessa de refléter le désespoir et la terreur. Une sorte d'ardeur mystique illumina son regard. Une expression de volonté sublime et surhumaine se répandit sur ses traits, transformant miraculeusement la créature frêle et désemparée en une femme noblement vibrante de tous les courages et de toutes les énergies. Puis, s'emparant des dossiers révélateurs, elle les serra contre sa poitrine et les

emporta dans sa chambre en murmurant sur un ton de résolution farouche :

– Je sais maintenant ce qui me reste à faire !

VII

L'ARGENT INFÂME

Dans sa garçonnière de la rue de Prony, le bel Amaury de la Rochefontaine, à demi étendu sur un divan, et tout en fumant une khédive parfumée, se laissait aller aux plus souriantes espérances.

Convaincu que la mort du banquier ne faisait que reculer de quelques semaines la date de son mariage, il échafaudait les projets les plus magnifiques… Dans son égoïsme de viveur invétéré, il laissait déjà au second plan, presque dans l'ombre, l'adorable silhouette de Jacqueline, dont il n'avait pas compris un instant le douloureux sacrifice, lorsque la sonnerie du téléphone strida.

Nonchalamment… Amaury se leva et, tout en saisissant le récepteur, il lança rudement dans l'appareil :

– Allô !

Mais sa voix s'adoucit aussitôt.

– Ah ! c'est vous, ma chère Jacqueline ? Comment va ?… Bien triste… Je le comprends… Vous désirez que je vienne tout de suite aux Sablons ?… Vous savez bien que je suis et serai toujours à vous… Rien de grave, j'espère ?… Vous ne pouvez pas me dire cela maintenant ?… Bien, j'accours…

Raccrochant l'appareil, Amaury devenu soucieux, se demanda :

– Qu'est-ce qui a bien pu se passer là-bas ?… Jacqueline avait la voix contractée de quelqu'un qui vient d'apprendre une

catastrophe… Si son fils était malade, elle me l'eût dit certainement… Alors ?…

Pour la première fois depuis la disparition du banquier, une légère inquiétude s'empara du marquis.

– Ah ! ça, se dit-il, est-ce que la petite aurait changé d'avis ?…

Reprenant le téléphone, M. de la Rochefontaine demanda à son cercle une auto qui le conduisit directement et rapidement aux Sablons.

Jacqueline l'attendait dans un petit salon.

Tout de suite, au visage ravagé de la jeune femme, à l'expression de détresse que révélait toute sa personne, le marquis se dit :

– Il est certainement arrivé un malheur !

Troublé cette fois, il interrogea :

– Jacqueline, ma chère amie… votre petit Jean ?…

– Il va très bien, rassura aussitôt la jeune femme, qui résolument attaqua :

– Amaury, vous m'aimez, n'est-ce pas ?

– Si je vous aime ! répliqua aussitôt le gentilhomme avec effusion… La mort de votre pauvre père, en me créant de nouveaux devoirs envers vous, n'a fait que grandir le sentiment déjà si puissant que vous m'avez inspiré.

– Je vous remercie, reprit Jacqueline. Maintenant, écoutez-moi…

D'une voix ferme, assurée, elle poursuivit :

– Je viens d'apprendre une chose terrible : par des preuves, hélas ! sans répliques, par des documents terriblement accusateurs que j'ai mis en sûreté dans un lieu que seule je connais, j'ai acquis depuis hier la certitude que mon père avait gagné sa fortune d'une manière illicite… je devrais même dire d'une façon criminelle.

« Ne voulant rien garder d'un argent dont je n'ai, hélas ! que trop profité jusqu'à ce jour, j'ai décidé d'abandonner à l'Assistance publique toute la part qui me revient de l'héritage paternel… Me Vigneron, mon notaire, accompagné de deux témoins, attend dans le salon que je signe l'acte de donation qu'il a préparé sur mon ordre. Quant à la part de mon fils, je n'ai pas le droit d'en disposer… Mais elle restera déposée entre les mains du notaire qui en assurera la gestion légale. Lorsque Jean aura atteint sa majorité, je lui mettrai sous les yeux les raisons qui ont provoqué ma décision. J'espère – que dis-je ? –, je suis sûre que, comme moi, il ne voudra pas profiter de l'argent infâme et qu'il le donnera, lui aussi, aux pauvres. Voilà, mon cher Amaury, tout ce que j'avais à vous dire ! »

En écoutant cette déclaration si noble, si émouvante, qui brisait subitement et irrémédiablement ses espérances, M. de la Rochefontaine avait pâli.

Parvenant néanmoins à se dominer, il formula :

– Je ne puis, ma chère Jacqueline, que m'incliner très bas devant le geste généreux, je devrais dire l'acte sublime que vous vous préparez à accomplir… Cependant, me sera-t-il permis de vous donner un très affectueux conseil ?

– Parlez !

– Il me semble qu'avant de réaliser une décision aussi grave, vous pourriez peut-être prendre le temps de la réflexion. Somme toute, vous n'êtes en rien responsable des erreurs de votre père, et je trouve injuste que vous vous dépouilliez ainsi, au profit d'inconnus, de la totalité d'une fortune…

– Recueillie dans la boue et dans la honte ! interrompit violemment Jacqueline… Oh ! monsieur de la Rochefontaine, comment pouvez-vous penser un seul instant que je pourrais conserver la moindre parcelle d'un tel héritage ?

– Je vous en prie, calmez-vous !

– Me calmer !… Je m'attendais de votre part à une autre réponse… Je me figurais que vous alliez me dire : « C'est bien,

ce que vous avez fait là… Je ne puis que vous en aimer davantage… Plus que jamais, je veux être le compagnon de votre vie… » Et au lieu de cela, après avoir blêmi de déception, et presque tremblé de colère devant ces millions qui vous échappent, vous osez me déconseiller un acte qui fera désormais tout mon orgueil de femme sans tache et de mère sans reproche !

– Jacqueline !…

– N'insistez pas, monsieur ! Je suis fixée sur la sincérité de vos sentiments à mon égard… Et puisque vous n'en voulez qu'à cet or que je repousse et que, malgré toute l'infamie dont il est entaché, vous eussiez volontiers accepté, moi qui ne vous ai jamais aimé…

– Madame !

– Moi qui ne vous épousais que pour obéir à la volonté d'un père devant lequel j'avais toujours tremblé, c'est avec un sentiment de soulagement profond que je vous rends votre parole… et votre liberté.

– Laissez-moi vous dire…

– Pas un mot… monsieur, je vous en prie ! Je vous quitte sans rancune et sans haine… Je vous ai déjà oublié !

Jacqueline passa dans le grand salon où l'attendait le notaire.

S'approchant de la table où Me Vigneron avait déposé l'acte de donation en bonne et due forme, la fille du banquier, dont le visage reflétait l'ardeur du sacrifice librement accepté et grandiosement accompli, signa d'une main qui ne tremblait pas l'abandon aux pauvres de toute sa fortune.

Quelques instants après, le bel Amaury, fou de colère, quittait le château.

VIII

VERS L'INCONNU…

Jacqueline avait résolu d'abandonner, sans délai, les Sablons.

Aussitôt le notaire parti, elle rassembla tous ses domestiques ; prétextant un revers de fortune inattendu, elle les congédia, non sans avoir gratifié chacun d'eux d'un souvenir particulier et d'affectueuses paroles.

Puis, elle reçut Vallières qui lui renouvela ses protestations de dévouement sincère et de discrétion absolue et se retira visiblement ému…

Elle fit ensuite ses adieux à Mlle Marie Verdier dont elle était à cent lieues de soupçonner l'intrigue avec son père ; et elle lui exprima avec beaucoup d'affabilité tous ses regrets d'être obligée de se séparer d'elle.

L'institutrice, qui s'était composé une attitude de tristesse simple et sans excès, ne sut prononcer que quelques paroles toutes de convenable banalité… Mais, lorsqu'elle franchit le seuil du salon, une expression de menace, de rancœur, se répandit sur ses traits…

L'instant le plus douloureux était venu pour Jacqueline…

Ayant appelé près d'elle le vieux valet de pied Bontemps et sa fille Marianne qui avait été la nourrice du petit Jean, elle leur dit avec l'accent de la plus touchante simplicité :

– Mon cher Bontemps, vous m'avez dit que vous comptiez vous retirer avec votre fille à la campagne… aux environs de

Paris, dans une petite maison que vous avez achetée avec vos économies ?

– Oui, madame.

– Je suis ruinée, complètement ruinée. Il ne me reste plus rien ; je vais être obligée de travailler.

– Est-ce possible ?

– Cela ne m'effraie pas, au contraire ; mais comme je ne pourrai plus m'occuper de mon fils, je viens vous demander de le prendre avec vous… Ah ! c'est un rude sacrifice que je m'impose… Me séparer de ce petit être que j'adore par-dessus tout… C'est affreux, voyez-vous… mais il le faut ! Écoutez-moi, Bontemps, et vous aussi Marianne. Je veux que mon fils soit avant tout un honnête homme… Je sais qu'il ne peut pas tomber en de meilleures mains que les vôtres, voilà pourquoi je vous le confie et je vous remercie d'avance de ce que vous ferez pour lui.

– Croyez, madame, affirmait le vieux Bontemps que nous sommes très touchés…

– Oh ! oui, alors…, déclarait Marianne tout près de pleurer.

– Vous acceptez ?

– De grand cœur, fit Bontemps…, et comptez sur nous… Nous l'aimons tant ce cher petit… Il est si doux, si bon et si beau !

Jacqueline qui sentait son cœur se briser, ajouta :

– Emmenez-le dès ce soir… Cela vaudra mieux. Dès que j'aurai trouvé un logement, je vous enverrai mon adresse. Oh ! j'irai voir souvent mon chéri… Et puis, vous me l'amènerez aussi, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui madame…, sanglotait Marianne, gagnée par le chagrin de sa maîtresse…

Courageuse jusqu'au bout, Jacqueline achevait :

– Me Vigneron vous fera parvenir régulièrement la pension

du cher petit. Allons, embrassez-moi, Marianne, et vous aussi, mon cher Bontemps… Vous, au moins, vous êtes de vrais amis.

Puis, appelant son fils, qui jouait dans une pièce voisine, Jacqueline le prit sur ses genoux ; et, dissimulant l'atroce douleur qui la déchirait, elle fit :

– Mon mignon, je vais être obligée de partir en voyage…

– Tu m'emmènes avec toi, maman chérie ? s'écria aussitôt le bambin.

– Non, mon petit, c'est impossible.

– Tu seras longtemps partie ?

– Quelques jours seulement… Pendant ce temps-là, tu t'en iras à la campagne avec Bontemps et ta nourrice.

Et Marianne intervenant, promit :

– Vous verrez, monsieur Jean, comme vous serez heureux avec nous… Vous vous amuserez bien… Il y a un petit âne avec une belle voiture…

– Un petit âne ! s'écriait l'enfant, avec l'adorable versatilité de son âge. Oh ! je veux partir tout de suite, tout de suite… Tu veux bien, maman ?

– Oui, oui, mon ange… Va, amuse-toi, sois heureux.

Et l'étreignant une dernière fois contre son cœur, elle fit toute pantelante :

– Je t'aime et je te bénis !

Puis, se tournant vers Bontemps et sa fille, elle ajouta :

– Emmenez-le ! Je n'en peux plus ! c'est trop ! À bientôt ! À bientôt !

La fille du banquier, demeurée seule au château, commença ses préparatifs de départ, puisant dans la beauté de son acte l'héroïsme dont elle avait besoin pour aller jusqu'au bout de sa tâche.

Comme vers le soir, elle se disposait à se rendre à la gare…

une sonnerie retentit dans le petit salon…

– Qui peut téléphoner à cette heure ? se demanda la jeune femme.

Et se rendant à l'appareil, elle saisit le récepteur et écouta…

Soudain… son visage se convulse.

Un cri étouffé s'échappe de sa gorge…

Jacqueline vient d'entendre et de reconnaître la voix de son père qui lui clamait :

– Ma fille… ma fille… pardonne-moi !

Convaincue qu'elle était l'objet d'une atroce hallucination, elle s'enfuit à travers les grandes pièces vides… gagna le parc… et disparut sous les arbres, s'enfonçant peu à peu dans la nuit qui s'était refermée sur elle.

*

* *

Le lendemain matin, de très bonne heure, une jeune femme, en grand deuil, et qui semblait brisée de fatigue, suivait, une valise à la main, une rue déserte de Neuilly.

À plusieurs reprises, haletant, oppressée, elle avait dû s'arrêter pour reprendre haleine.

Or, depuis un moment déjà… une ombre… dont il lui eût été impossible de s'expliquer l'origine… s'était attachée à ses pas… s'arrêtant avec elle, fluide, impalpable, étrange, mystérieuse…

Était-ce quelque protecteur envoyé de là-haut ?

Était-ce la menace de nouveaux malheurs et de pires détresses ?

Quelle était cette ombre ?

DEUXIÈME ÉPISODE

L’expiation

I

LA MAÎTRESSE DE PIANO

– Une lettre pour vous, madame Bertin.

– Merci, madame Chapuis.

– Comment cela va-t-il, ce matin ? Pas trop fort, n'est-ce pas ? En voilà des yeux rouges !… Je parie que vous avez encore pleuré toute la nuit.

– Mais non, j'ai très bien dormi…

– Il ne faut pas me dire cela, mon enfant. Vous avez du chagrin, ma pauvre petite…

Et Mme Chapuis, personne d'une quarantaine d'années, à la tenue extrêmement correcte, à la physionomie avenante et sympathique, ajouta, tout en enveloppant d'un regard de bienveillance émue, une ravissante jeune femme qui, vêtue d'une robe noire toute simple, demeurait debout dans l'entrebâillement d'une porte :

– Il n'y a pas très longtemps que vous êtes chez moi… Eh bien, je ne vous le cacherai pas, rien qu'en vous voyant, j'ai deviné que vous étiez une brave créature ; et si jamais vous avez besoin de moi je ne vous en dis pas davantage.

– Moi aussi, je me suis aperçue combien vous étiez bonne, répliquait la jeune femme d'une voix aux vibrations harmonieuses.

– Allons, bon ! le téléphone ! Il faut que je redescende au bureau… Au revoir, mon enfant, et bon courage.

Celle que Mme Chapuis venait d'appeler « mon enfant » avec tant d'insistance, rentra aussitôt dans une chambre des plus simples, mais très propre, et presque gaie… Puis, s'asseyant devant une table à ouvrage, elle décacheta la lettre que venait de lui remettre Mme Chapuis et lut ce qui suit :

Chère Madame,

Tout d'abord, laissez-moi vous dire que nous avons été bien heureux d'avoir de vos nouvelles et que votre petit Jean se porte à merveille. Les premiers jours, le soir surtout, il a pleuré en demandant sa maman… Mais nous l'avons consolé de notre mieux en lui promettant que nous le conduirions bientôt vous voir. Il a dansé de joie quand je lui ai lu votre lettre ; et j'ai dû la lui donner pour qu'il la garde sur son cœur ! C'est un vrai chérubin du bon Dieu ! Nous sommes satisfaits de savoir que vous êtes tombée à Neuilly sur une bonne pension de famille et que vous avez déjà trouvé quelques leçons de piano et d'anglais. En tout cas, chère madame, vous pouvez compter entièrement sur notre dévouement ainsi que sur notre discrétion.

Mon père se joint à moi pour vous adresser tous ses respects.

MARIANNE BONTEMPS.

au Verger… Loisy (Seine-et-Oise).

Un post-scriptum à la grosse écriture mal formée suivait ces lignes :

Marianne me tient la main pour t'envoyer mille caresses… en attendant de te voir bientôt, toi… ma vraie petite maman.

Ton petit garçon qui t'aime,

Jean.

La jeune femme approcha de ses lèvres la tendre et naïve missive… Puis ses yeux se dirigèrent vers le portrait de son fils.

– Mon Jeannot chéri, murmura-t-elle. Oh ! oui, comme je t'aime ! Désormais, tu es tout pour moi… mon bien-aimé !

Réconfortée par l'amour maternel, la jeune femme se coiffa

d'un modeste chapeau autour duquel s'enroulait un long voile de crêpe… et, prenant un carton à musique, elle partit après avoir envoyé un long baiser à l'image radieuse de son enfant. Vite, elle gagna la rue, marchant d'un pas rapide, assuré, lorsque soudain, elle s'arrêta, tandis qu'un nom lui échappait :

– Monsieur Vallières !

Un homme d'une soixantaine d'années s'approchait d'elle, son chapeau à la main en une attitude pleine de déférence affectueuse.

– Madame, fit-il, je vous demande pardon de vous aborder ainsi. Mais puisque j'ai l'avantage de vous rencontrer en ce lointain quartier où j'avais une course à faire, me sera-t-il permis de vous demander de vos nouvelles et de celles de votre cher petit Jean ?

– Mon fils est à la campagne, chez les Bontemps, répliquait la maman du petit Jean. Quant à moi, je vais aussi bien que possible… Et vous, cher monsieur ?

– J'ai eu la chance de trouver une situation, qui, sans valoir celle que j'occupais auprès de Monsieur votre père…

– Monsieur Vallières, interrompit la jeune femme en pâlissant… vous m'avez donné, récemment, dans de bien cruelles circonstances, une preuve d'amitié loyale que je n'ai pas oubliée !… Eh bien, laissez-moi vous dire que pour vous comme pour tous, Jacqueline Aubry, la fille du banquier Favraux, a cessé d'exister pour faire place à Mme Jeanne Bertin… professeur de piano et d'anglais… Vous voyez… je me suis tenu parole… je travaille… Et j'en suis toute fière et très heureuse…

– Vous êtes la plus noble femme que j'aie jamais connue… affirma Vallières en s'inclinant respectueusement devant Jacqueline qui reprit :

– Excusez-moi, monsieur Vallières… je suis attendue et je ne voudrais pas être en retard… Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles. Je demeure tout près d'ici, à Neuilly, 10, impasse

Saint-Ferdinand… Mais pas un mot à personne, je vous en prie.

– Je vous le promets.

*

* *

La fille du banquier continua sa route. Absorbée par les souvenirs douloureux et angoissants que sa rencontre avec Vallières venait de réveiller en son cœur, elle n'avait pas remarqué que, depuis un moment, elle était suivie par un jeune homme à la silhouette élégante, aux allures aristocratiques, mais dont l'air de morgue et d'arrogance révélait à la fois le cerveau étroit et l'âme ingrate.

Au moment où Jacqueline atteignait l'avenue de Neuilly, l'inconnu accéléra le pas, comme s'il voulait dépasser Jacqueline. Mais il s'arrêta, songeant :

– Décidément, ce n'est pas une femme que l'on peut aborder dans la rue.

Et, contemplant d'un regard flambant de passion malsaine, l'exquise et frêle créature qui, toute à ses pensées, c'est-à-dire rien qu'à son devoir, traversait la chaussée pour se diriger vers la station du tramway à vapeur Saint-Germain-Porte-Maillot, il murmura, sur le ton de la plus insolente fatuité :

– Quelle adorable maîtresse je vais avoir !

Regagnant une auto fermée, très basse et très puissante, et qui stationnait à l'angle de la rue Saint-Pierre et de l'avenue, il lança impérieusement au wattman impeccable en sa livrée marron aux boutons d'or, où s'incrustait largement une couronne de marquis :

– Teddy, rue de Varennes, et très vite n'est-ce pas ?

Puis, tout en s'installant sur les coussins gris perle de la voiture, il grommela :

– Quoi qu'il arrive, et quoi qu'il m'en coûte, cette femme

sera à moi !

II

LE « ROI DU COTILLON »

Celui qui venait ainsi de décréter avec tant de cynique désinvolture la conquête ou plutôt le déshonneur de Jacqueline n'était autre que le jeune marquis César de Birargues, vice-président du Polo-Club, trésorier du cercle des Sports et des Arts, champion de golf, prince du tennis et « roi du cotillon » !

Tous ces titres, d'ailleurs, ne l'empêchaient nullement d'être le snob le plus insupportable et le personnage le plus inutile de la terre.

Le duc, son père, excellent gentilhomme, avait en vain cherché à éveiller dans l'âme de son fils les sentiments d'honneur chevaleresque de tradition dans la famille. La duchesse, noble femme toute de vertu souriante et de charme captivant, avait dû, elle aussi, renoncer à lui prodiguer ses excellents conseils.

À sa majorité, quittant la somptueuse demeure que, depuis le XVIIe siècle, les Birargues occupaient au faubourg Saint-Germain, César s'était installé avenue Henri-Martin, dans un luxueux appartement de garçon… où il menait depuis près de deux ans… l'existence la plus désordonnée, ne rendant aux siens que des visites rapides et intéressées.

Aussi, grandes furent la surprise et la joie de sa sœur, la jolie et délicate Gisèle, lorsque, vers dix heures du matin, elle vit entrer le marquis dans le vaste salon où, depuis un moment déjà, elle s'exerçait sur un magnifique piano aux gammes chromatiques et aux arpèges les plus ardus.

– Bonjour, César ! s'écria-t-elle en courant embrasser son frère qu'elle ne pouvait juger qu'à travers la limpidité de son cœur virginal.

– Bonjour, mignonne, répondit le champion de tennis… Tu es en train d'étudier… Aussi, je te laisse.

– Non, reste…, suppliait gentiment Gisèle. Les instants que tu nous consacres sont si rares que je m'en voudrais de te les disputer même pour Beethoven ou pour Mozart.

César ripostait, cherchant à se mettre à l'unisson :

– J'en suis d'autant plus charmé que tu adores la musique.

– C'est un art si admirable.

– Es-tu en progrès ?

– Mme Bertin m'affirme que oui.

– Mme Bertin ? questionnait le « roi du cotillon » avec l'hypocrisie d'un « roué ».

– Mon nouveau professeur…, expliquait Gisèle. Je l'attends d'un moment à l'autre… et je suis persuadée qu'elle se fera un plaisir de te dire elle-même ce qu'elle pense de moi…

– Je suis très pressé…, affirmait César de Birargues.

– Oh ! Reste un peu, insistait Gisèle, je tiens beaucoup à ce que tu voies Mme Bertin… C'est une personne très distinguée, très douce… qui a eu, paraît-il, de gros revers de fortune… Elle nous a été recommandée par M. l'abbé Villetot… le premier vicaire de Saint-Philippe-du-Roule. Si tu pouvais lui procurer quelques leçons, je t'assure que tu ferais une bonne action… car cette jeune femme est tout à fait intéressante.

– Oh ! moi, les leçons de piano, ce n'est guère mon affaire, ripostait le « roi du cotillon » d'un air d'indifférence affectée… lorsqu'une porte s'ouvrit, livrant passage à une femme de chambre qui annonça :

– Mme Bertin.

Simplement… modestement… Jacqueline s'avançait, vite

rejointe par Gisèle qui, gracieusement, présentait :

– Mon frère le marquis César de Birargues… Mme Bertin, mon professeur.

Saluant avec déférence, César fit aussitôt :

– Ma sœur, madame, m’a tant dit de bien de vous que je ne puis être que très flatté de faire votre connaissance.

– Mlle Gisèle me connaît depuis très peu de temps, répliquait la fille du banquier… Je crains qu’elle ne s’aperçoive très tôt combien elle exagère mes mérites.

– Je suis sûr, au contraire, protestait César, que ma sœur ne se trompe pas et que chaque heure que vous lui consacrez lui permettra de découvrir en vous de nouvelles et précieuses qualités.

À ce compliment, un peu trop direct pour une première rencontre, Jacqueline rougit légèrement ; et, après s’être inclinée avec une aisance discrète qui révélait une parfaite éducation mondaine, elle s’en fut déposer son carton de musique sur le piano.

– C’est cela, travaillons ! s’écria joyeusement Mlle de Birargues.

– Suis-je de trop ? demanda César, en esquissant un geste de sortie.

– Pas du tout ! lança Gisèle.

– Alors, commençons, fit gracieusement la fille du banquier.

Jacqueline, qui avait suivi jadis en bénévole les cours du Conservatoire, se montra non seulement excellente maîtresse, mais aussi véritable et vibrante artiste, achevant ainsi, sans s’en douter, d’exacerber la passion qu’elle avait inspirée à César.

La leçon était presque terminée, lorsque la femme de chambre reparut, prévenant que la baronne d’Orsel demandait Mlle Gisèle au téléphone.

La jeune fille déclara :

– C'est pour notre vente de charité… Vous permettez, madame Bertin ?

– Certainement, mademoiselle.

– Mon frère va vous tenir compagnie.

À peine avait-elle disparu que César, incapable de se maîtriser davantage, se levait brusquement, s'en allait droit à Jacqueline, et attaquait d'une voix que le désir faisait trembler :

– Madame, vous allez dire que je suis le plus maladroit et le plus insensé des hommes… mais je suis incapable de vous dissimuler plus longtemps le sentiment que vous m'avez inspiré.

À cette déclaration, aussi brutale qu'inattendue, Jacqueline était restée toute interdite.

– Monsieur, balbutia-t-elle, en se levant à son tour, je vous prie de cesser une plaisanterie qui m'est d'autant plus pénible…

Elle n'acheva pas…

Cédant à la fougue d'un tempérament naturellement emporté, César s'emparait de force des mains de la jeune femme et s'écriait avec un accent de passion véritablement insultante et sans vergogne :

– Écoutez-moi… je vous en supplie. Le premier jour où vous êtes venue ici… vous avez produit sur moi une impression tellement foudroyante que j'ai attendu que vous sortiez… Alors, je vous ai suivie, sans que vous vous en doutiez, jusque là-bas, à Neuilly… oui, jusqu'au seuil de cette pension de famille où vous demeurez, dans une chambre dont se contenterait à peine une ouvrière… Toujours à votre insu, je me suis attaché à vos pas… J'ai vécu avec vous ce véritable enfer qu'est l'existence à Paris d'une femme jeune, jolie, dénuée de ressources et qui se croit obligée de gagner sa vie par son travail… Votre courage tranquille, votre résignation touchante n'ont fait que grandir l'irrésistible sentiment que vous m'avez inspiré… Car je vous aime, madame, je vous adore à un point que je ne saurais vous exprimer… c'est-à-dire… à en devenir fou… à en perdre la

tête… Voilà pourquoi, puisque les préjugés du monde auquel j'appartiens ne me permettent pas de vous donner mon nom, je vous conjure de me laisser faire de vous la femme la plus heureuse et la plus adorée.

Superbe d'honnêteté sereine, Jacqueline avait écouté sans un mot, sans un geste, la tirade classiquement enflammée du snob. Ce fut seulement quand il eut terminé qu'elle reprit, non plus de sa voix si naturellement douce et enveloppante, mais sur un ton de mépris glacial :

– Vous êtes gentilhomme, monsieur de Birargues ?

– De vieille race et je m'en vante.

– Alors, pourquoi vous conduisez-vous comme un manant ?

– Vous dites ? s'exclama César, cinglé par cette virulente apostrophe.

– Je dis, monsieur, qu'en abusant de ma situation pénible pour me faire une déclaration aussi outrageante, et cela dans la maison de vos parents, vous avez agi d'une façon indigne d'un homme d'honneur.

– Ne soyez pas implacable, et laissez-moi…

– Retirez-vous, monsieur… ou c'est moi qui m'en vais !

Intimidé par l'autorité souveraine qu'exprimaient le verbe et l'attitude de Jacqueline, César de Birargues balbutia :

– Je n'insiste pas, madame, mais rien ne m'empêchera de penser à vous, et d'espérer quand même.

Gisèle revenait souriante… César, reprenant instantanément sa physionomie habituelle, fit d'un air dégagé :

– Cette fois, petite sœur, je te laisse. Mais je tiens à te dire que le peu de temps que j'ai passé auprès de Mme Bertin n'a fait que grandir en moi le désir de la connaître davantage.

Et il s'en fut, un mauvais sourire aux lèvres, tandis que Gisèle, s'installant à son piano, modulait les premiers accords de l'adorable « Clair de lune », de *Werther,* où Massenet, notre

Musset lyrique, semble avoir voulu faire passer en un frissonnement divin toute la douceur et la tendresse humaine… À mesure que les notes s'égrenaient et que son élève, toute à la musique, laissait errer sur ses lèvres un sourire de joie contemplative et chaste, Jacqueline, dont le visage reflétait une indicible tristesse, demeurait penchée vers son élève, au-dessus du clavier ; et comme deux larmes tombaient sur les touches blanches, Gisèle releva la tête.

Effrayée par cette manifestation subite de déchirante détresse, elle eut un cri d'effroi… Instinctivement, ses bras se nouèrent autour du cou de la jeune femme, et plongeant son regard clair dans les yeux noyés de la malheureuse, elle interrogea :

– Qu'avez-vous, chère madame ?

– Je pense à mon fils ! murmura Jacqueline en laissant retomber sa tête sur l'épaule de son élève.

*

* *

Ce soir-là, Jacqueline, après avoir couru le cachet toute la journée, rentrait à Neuilly, vers sept heures du soir… Avant de descendre à la table d'hôte prendre son repas du soir, elle monta dans sa chambre.

Comme elle ouvrait sa porte, un cri de surprise lui échappa. Sur une table, au milieu de la pièce, dans une cage en osier, deux jolis pigeons blancs la saluaient d'un roucoulement de bon augure.

La jeune femme s'aperçut qu'une lettre était attachée à l'un des barreaux de la cage… Elle la décacheta, et lut ces quelques mots, qui la plongèrent aussitôt dans la stupéfaction la plus vive :

Madame, si quelqu'un vous menace, rendez la liberté à ces pigeons… J'accourrai à votre secours… Je veille sur vous !

– Judex. Encore Judex !… murmurait la fille du banquier, oppressée. Quel est ce nouveau mystère ? Oh ! savoir ! Oui, tout savoir !… Mais, à quoi bon ?… Mieux vaut oublier ! Le coupable a subi un châtiment terrible… Je n'ai plus qu'à prier pour lui… Quant à ce justicier inconnu qui, après avoir frappé mon père, se fait aujourd'hui mon défenseur, je ne veux et ne dois rien accepter de lui… Quoi qu'il puisse m'arriver, ces oiseaux resteront à jamais enfermés dans leur cage.

Et, tout en enveloppant d'un regard de bonté attendrie les deux pigeons qui, simultanément, eurent un léger et gracieux battement d'ailes, Jacqueline se prit à murmurer :

– C'est étrange ! Il me semble que me voilà plus tranquille !

Et joignant les mains, elle ajouta, sublime en sa résignation de martyre volontaire :

– Merci, mon Dieu. Faites que mon fils soit heureux. Je n'ai pas le droit de vous en demander davantage !

III

SINGULIERS PERSONNAGES

Dans la nuit qui suivit les obsèques du banquier Favraux, une automobile, sans phares ni lanternes, s'arrêtait, vers une heure du matin, en face du petit cimetière des Sablons.

Deux hommes en descendaient aussitôt. L'un, très grand, à l'allure aristocratique, aux traits d'une beauté étrange et à l'expression d'indomptable volonté, se drapait dans une ample cape noire. Il était coiffé d'un chapeau de feutre mou, dont l'un des bords se relevait d'une façon cavalière.

L'autre, plus petit, mais nerveux, robuste, bien musclé, portait un élégant costume de sport en velours gris. Une casquette de même teinte surmontait une figure toute de jeunesse ardente en même temps que de précoce maturité.

– Roger, fit à voix basse le premier des deux personnages, tu es bien sûr que nous n'avons pas été suivis ?

– Absolument sûr.

– Tu n'as rien oublié ?

– Rien… Jacques.

– Alors… viens !

La route était déserte… Aucun bruit ne s'élevait aux alentours… De gros nuages voilaient la lune et les étoiles… et l'on distinguait à peine, à deux cents mètres de là, quelques maisons isolées, révélant la présence d'un village endormi.

L'homme à la cape noire gagna la grille du cimetière, dont il

fit jouer la serrure à l'aide d'une clef toute neuve, choisie dans un trousseau abondamment garni. Puis, suivi de son compagnon, qui s'était emparé d'un sac de voyage en cuir jaune et d'un paquet, long, étroit, enveloppé dans de la serge verte, il pénétra dans le champ de l'éternel repos.

Après un rapide salut aux morts, qui montrait que les deux mystérieux individus n'étaient nullement de vulgaires bandits ou d'immondes violateurs de tombes, ils s'avancèrent sans la moindre hésitation vers une petite chapelle qui servait de sépulture à la famille Favraux…

Après en avoir ouvert la porte à l'aide d'une seconde clef, également neuve et empruntée au même trousseau, ils s'enfermèrent mystérieusement dans le monument funéraire… Au bout d'une demi-heure environ, ils en ressortaient emportant un corps enveloppé d'un blanc linceul qu'ils s'en furent déposer avec précaution sur les coussins, à l'arrière de la voiture…

L'homme au complet de velours gris rentra dans le cimetière… où il demeura un assez long instant…

Puis il reparut, son sac et son paquet à la main ; et, regagnant l'auto où son ami avait pris place, il murmura d'une voix qui n'était pas sans trahir une légère émotion :

– Tout est en ordre et nul ne se doutera jamais…

– Alors… filons ! coupa net l'homme au manteau noir qui semblait exercer sur son associé un ascendant considérable.

Après avoir mis le moteur en marche, Roger sauta sur le siège, s'empara du volant, et démarra avec l'adresse tranquille d'un chauffeur accompli… La voiture qui filait tous feux éteints, à une allure raisonnable, disparut bientôt dans la nuit.

Une heure après, elle s'arrêtait au pied d'une colline assez élevée dominant la vallée de la Seine et surmontée par les ruines d'une vieille et vaste demeure historique que la tradition, en souvenir des drames sanglants qui s'y déroulèrent au moyen âge, a surnommée le Château Rouge.

Après avoir remisé leur voiture dans une sorte de garage aux trois quarts dissimulé sous un épais manteau de lierre, et dont la fermeture métallique, réglée par un mécanisme secret, apparaissait d'une solidité à toute épreuve, Jacques et Roger, qui semblaient doués tous deux d'une remarquable vigueur physique, s'emparèrent à nouveau du corps et entreprirent l'ascension d'un sentier rocailleux, escarpé, qui aboutissait aux ruines encore imposantes de l'antique repaire féodal…

Ils traversèrent ensuite plusieurs salles dont il ne restait plus que de vagues pans de murs aux trois quarts écroulés et quelques arceaux brisés au milieu desquels nichaient de nombreuses corneilles…

Enfin, ils arrivèrent devant une sorte d'anfractuosité où se dressaient de robustes piliers de granit soutenant une lourde voûte encore solide et qui devait abriter jadis les sous-sols du château.

Sans doute l'un des deux hommes appuya-t-il sur quelque ressort invisible, car une dalle assez large bascula sur elle-même laissant apercevoir les montants d'une échelle en fer qui, solidement fixée à la muraille, se perdait dans le sol.

Jacques et Roger s'y engagèrent avec leur fardeau ; la dalle, automatiquement, se referma derrière eux.

– Frère…, fit Roger sur un ton qui révélait une affection sans bornes et une déférence absolue. Tu as donc résolu de laisser la vie à ce misérable ?

– Peut-être ! répliqua énigmatiquement l'homme à la cape noire, tandis qu'au lointain, parmi les ruines, une chouette, en un vol éperdu, rythmait son sinistre hululement.

*

* *

Le lendemain soir, dans un vaste et lumineux laboratoire où se trouvaient rassemblés, à côté d'appareils électriques aux

formes les plus étranges, tous les instruments nécessaires à un chimiste expert en son art, Jacques et Roger considéraient le corps du banquier Favraux qui, toujours inerte dans son suaire, était étendu sur un chevalet à la forme de table opératoire.

– Tout est prêt ? demanda Jacques, dont le visage était empreint d'une sorte d'autorité mystique.

– Oui, frère, répliqua Roger.

– Tu crois qu'il va revenir à la vie ?

– J'en suis sûr !

– Bien !

Roger, encore hésitant, demandait d'une voix grave, émue :

– Pourquoi veux-tu soustraire ce misérable au châtiment qu'il a cent fois mérité ? Pourquoi veux-tu qu'au lieu de se réveiller entre les planches de son cercueil… ses yeux aperçoivent encore la lumière et ses poumons aspirent librement l'air pur de la vie ?

– Parce qu'il le faut !

– Pourtant… rappelle-toi notre serment !

– Roger, déclara gravement, solennellement, l'aîné des deux frères, auquel un costume de velours noir au dolman boutonné jusqu'au col donnait presque l'allure d'un héros légendaire… Mon ami… mon frère… je t'en prie… pour l'instant, ne m'interroge pas… Bientôt, tu sauras, et tu m'approuveras !… Mais quoi qu'il arrive, je prends tout sur moi… tout ! Réveille cet homme !

Sans rien répliquer, Roger se dirigea vers une armoire en verre… Il y choisit une fiole qui contenait un liquide laiteux dont il remplit une seringue Pravez, et, s'emparant du bras glacé de Favraux, il y pratiqua une forte injection…

Dix minutes s'écoulèrent sans que le banquier donnât le moindre signe de vie. Puis, lentement, en imperceptibles soubresauts, le cœur recommença à battre, le sang circula de

nouveau… Un long soupir s'exhala de la bouche, qui, avidement, s'était entrouverte… Les paupières se soulevèrent, se refermèrent, battirent plus fort découvrant enfin un œil atone et bientôt éclairé d'une lueur vague… Le cerveau se réveillait à son tour.

Favraux ne se rappelait rien encore ; mais il commençait à percevoir les objets… La silhouette altière et menaçante de Jacques se dessinait de plus en plus précise dans l'énigme qui l'entourait… Enfin, le père de Jacqueline, qui avait l'impression de sortir d'un sommeil sans rêve, bégaya d'une voix étouffée :

– Où suis-je ?

– En mon pouvoir…, répliqua Jacques d'une voix terrible.

– Qui donc êtes-vous ?

– Je suis Judex !

À ce nom, le banquier eut un cri d'épouvante…

Instantanément, il se souvenait de la minute effroyable où tout s'était brisé en lui… Ce toast aux fiancés… les dix heures sonnant à l'horloge… puis… plus rien… le néant… la mort !… Et voilà que tout à coup, il revivait, il ressuscitait face à face avec Judex… en tête à tête avec son bourreau !

Il voulut réagir… entamer une lutte… mais l'étreinte puissante de Roger l'immobilisa aussitôt… tandis que Jacques, après avoir appuyé sur un bouton électrique, approchait de son visage un appareil téléphonique, branché sur quelque poste lointain, inconnu, et lui ordonnait sur un ton impérieux :

– Favraux !… Demandez pardon à votre fille !…

– Non, non… laissez-moi…, écumait le banquier. C'est un guet-apens… un attentat abominable… Vous n'avez pas le droit…

– Demandez pardon à votre fille ! insistait l'implacable justicier…

Dompté par cette force qu'il devinait formidable, hypnotisé

par la flamme qui brillait dans le regard de Judex, le père misérable, désarmé, impuissant, hurla, dans la véhémence d'un désespoir inutile :

– Ma fille !… ma fille !… je te demande pardon !

Jacqueline n'avait donc pas été comme elle le croyait, le jouet d'une hallucination étrange.

C'était bien son père qui, ce soir-là, avait parlé à son enfant !

IV

LE VERDICT

Moralement écrasé par cette formidable épreuve, en même temps que brisé physiquement par les efforts qu'il avait tentés pour se dégager, Favraux avait de nouveau perdu connaissance.

Combien de temps demeura-t-il ainsi, prostré, anéanti, privé de toute notion de vie ?… Quand il reprit ses sens, il eût été lui-même parfaitement incapable de le préciser.

Il constata d'abord avec stupeur, puis avec épouvante, qu'il était étendu sur une sorte de lit de camp, dans une étroite cellule pénitentiaire, à la porte en chêne plein, percée d'un étroit guichet grillagé puis, détail étrange, qu'il était vêtu du costume réglementaire des détenus de l'État.

– Je suis perdu…, songea-t-il avec terreur. Cet homme me tient… Il ne me lâchera jamais.

Un soupir immense gonfla sa poitrine. Un cri rauque s'échappa par trois fois de ses lèvres qui s'étaient recouvertes d'une écume sanglante :

– Judex !… Judex !… Judex !…

Retombant sur sa couche, le banquier, repris d'un désir intense de liberté, mordu, tenaillé par sa passion pour Marie Verdier dont il revoyait le regard profond, dont il entendait la voix troublante, eut alors un éclair d'espérance…

– Qui sait…, se demanda-t-il, si ces gens non point pour me châtier de mes prétendus crimes mais pour se livrer sur moi à quelque chantage, m'ont ainsi séquestré ?

Ignorant que pour tous, sauf pour ses deux geôliers, il reposait au fond d'une tombe dans le cimetière des Sablons, le marchand d'or raisonnait :

– Oui… ce doit être cela… Tout cet appareil romanesque n'a été inventé que pour me frapper, m'influencer, me terroriser… et me priver des moyens dont un homme de ma force dispose encore même au fond du cachot le plus solidement cadenassé. Mais nous allons bien voir… Si c'est une question de rançon, je suis prêt à la discuter… je paierai un million… deux… trois, si c'est nécessaire… quitte ensuite à les récupérer par la force… Mais je sortirai vivant d'ici !…

Alors… il sembla au misérable que de l'autre côté de la muraille s'élevait un ricanement fait de moquerie sans pitié et de sinistre défi.

Le père de Jacqueline tressaillit… dressant l'oreille. Puis, se levant, il promena son regard autour de lui… Bientôt, il recula, repris de frayeur, la gorge serrée… la sueur aux tempes. En haut de la muraille, au-dessus d'une table garnie d'un pot à eau et d'une cuvette en grès, tel un œil implacable et décidé à ne pas lui laisser un instant de répit, un miroir métallique, manœuvré par une main invisible, l'épiait, le suivait dans tous ses mouvements, dans ses moindres gestes, sans qu'il pût échapper à son inexorable surveillance.

Le banquier eut un rugissement de bête traquée… Il avait compris que ce miroir était là pour permettre à ses bourreaux de se repaître de ses souffrances… de triompher férocement de son immense douleur et de sa lente agonie !

Sa captivité se compliquait d'une nouvelle et atroce torture, celle qui consiste, pour un prisonnier, à sentir peser sur soi la perpétuelle observation d'un geôlier… non seulement le jour, mais la nuit, pendant le sommeil sans trêve… et après s'être vu retrancher de toute espèce de commerce humain, de se replier en soi-même, de se réconforter dans l'isolement total de son être, il allait donc lui être interdit de pleurer tout à son aise sur l'amertume d'un désespoir atroce !

L'être violent qu'était Favraux se rebella contre cette nouvelle épreuve.

– Non, non, pas ça, pas ça ! clama-t-il, en une crise de furie orgueilleuse.

Et, s'emparant d'une serviette placée sur la table, il se haussa sur la pointe des pieds et voulut en recouvrir le miroir… Mais le linge s'embrasa en une flamme rapide qui, en un clin d'œil, le volatilisa.

Le banquier, ivre de rage, s'élança en un bond formidable vers le miroir dont il chercha à s'emparer pour le détruire en miettes. Mais une très forte décharge électrique le renversa, tandis que tout près s'élevait, pour la seconde fois, le ricanement diabolique qui le fit frémir cette fois… d'une indicible épouvante.

– C'est l'enfer… l'enfer ! bégaya le père de Jacqueline avec un rictus de damné.

Mais tout à coup, un nouveau cri lui déchira la gorge. En face de lui… sur le mur… tandis qu'un crépitement léger se faisait entendre, des lettres fulgurantes apparaissaient sur le pan de muraille près de la porte… et voici ce qu'il lut :

Banquier Favraux,

Je vous avais condamné à mort… Votre fille, en abandonnant généreusement sa part d'héritage à l'Assistance publique, vous a sauvé la vie ; mais je vous condamne à la réclusion perpétuelle.

JUDEX !

– À la réclusion perpétuelle ! répéta le marchand d'or en claquant des dents.

Évoquant la silhouette énigmatique de cet étrange personnage qui s'était proclamé le justicier de ses crimes, Favraux comprit toute l'horreur de sa situation, toute l'étendue de sa misère… Il ne pouvait plus douter… Il ne pouvait plus espérer… Il n'était pas, ainsi qu'il l'avait cru un instant, l'otage de bandits audacieux et prêts à le remettre en liberté,

moyennant finances ; il se trouvait entre les mains d'un homme, d'un inconnu qui s'était donné, ou bien avait reçu la mission de venger ses victimes !

– C'est fini… bien fini…, songeait le misérable. Plus de marchandage équivoque… Pas d'évasion possible… C'est la prison jusqu'au bout… la réclusion perpétuelle… entre ces quatre murs… et sous le regard du terrible miroir !

Alors, il se mit à pleurer, le fier agioteur… le voleur doré… l'assassin sans scrupules… Il pleura, non pas de remords et de honte… mais de colère et de rage… Il pleura sur cette vie de vanité, de luxe, de volupté et de puissance… Il pleura sur cette femme tant désirée… sur la seule créature qui eût réussi à lui inspirer une de ces passions morbides qui suffisent à pervertir les cœurs les plus dignes, à entamer les cerveaux les mieux résistants… Ce fut à peine si, dans son désarroi, il s'arrêta à la pensée de sa fille, sacrifiée par lui à ses intérêts et à ses appétits… Un instant, l'image exquise de l'adorable petit Jean sembla devoir purifier ses larmes… Mais ce ne fut qu'un éclair… Égoïstement, férocement, il en revint presque aussitôt à lui-même, à sa douleur à lui… à sa détresse affreuse… et, tendant le poing vers le mur où les lettres de feu s'étaient évanouies, il s'écria… tout en s'effondrant sur le sol :

– Judex !… Judex !… Je sais maintenant pourquoi tu ne m'as pas tué tout à fait !

De l'autre côté, dans le vaste et lumineux laboratoire, Judex, quittant la machine électrique qui lui a permis de projeter dans la cellule le verdict dont il a frappé Favraux, a rejoint son frère…

Grâce au miroir mobile que Roger fait habilement manœuvrer à l'aide d'une manette à arc concentrique, tous deux contemplent le marchand d'or… qui gît sur la dalle de son cachot… les épaules secouées par des soubresauts convulsifs et râlant sans arrêt son effroyable désespoir.

Judex se penche vers son compagnon et lui demande sur un ton plein de gravité :

– Eh bien, Roger ?

– Frère, tu as raison, répond le jeune homme d'un ton mystérieux. *Elle* ne pourra pas nous en vouloir !…

V

AU CALLYX-BAR

Le Callyx-Bar, situé dans une rue toute proche de la place de la Madeleine, est un de ces établissements au luxe criard et à l'aménagement ultra-moderne tels que, depuis plusieurs années, il s'en est fondé dans les quartiers de Paris où l'on s'amuse. Dirigé par une tenancière sans scrupule et fréquenté par une clientèle interlope, il est l'un des endroits où se retrouvent de préférence les rastas chics et les métèques inquiétants à l'affût de fructueuses aventures.

On y rencontre aussi quelques fêtards qui, par snobisme inconscient, se plaisent en ces compagnies regrettables, en ces promiscuités dangereuses, et trouvent « bien parisien » de s'entretenir dans le plus hideux argot avec les demoiselles aux mœurs faciles qui, juchées sur de hauts tabourets, semblent rechercher l'oubli de leur misère morale dans la dégustation de boissons fortement alcoolisées.

Ce jour-là, vers trois heures, le Callyx-Bar était presque vide… Dans un coin, à l'écart, un homme de vingt-huit à trente ans, assez joli garçon, vêtu avec une élégance d'un goût douteux, les doigts chargés de bagues clinquantes, et la cravate ornée d'une perle trop grosse pour être vraie, était attablé auprès d'une jeune femme brune d'une rare beauté, et qui… immobile… le regard sombre et le visage anxieux, semblait plongée dans une profonde rêverie que son voisin, visiblement préoccupé lui-même, semblait décidé à respecter.

Machinalement, celui-ci s'était emparé d'un journal qui

traînait sur la banquette et s'était mis à le parcourir d'un air détaché, distrait, indifférent… Mais bientôt, son attention parut s'éveiller… Ses sourcils se froncèrent, sa bouche prit une expression d'amertume encore plus grande ; et, passant la feuille à sa compagne, il fit, tout en lui désignant un écho de première page :

– Lis… c'est très intéressant.

Avec un geste nerveux, la jeune femme s'empara du journal… Presque aussitôt ses traits reflétèrent une expression d'émotion farouche, haineuse… tandis que ses lèvres remuaient automatiquement, répétant chaque mot de l'entrefilet :

La mort du banquier F… a eu un mystérieux épilogue… Rompant ses fiançailles avec M. de la R…, la fille du regretté financier a disparu après avoir donné toute sa fortune aux pauvres… Les uns la disent entrée dans un couvent… les autres partie en Amérique. Mystère !…

– Tout cela, fit la belle créature en haussant les épaules, ne ressuscitera pas Favraux et ne nous rendra pas ses millions.

– En attendant, je me demande ce que nous allons devenir, scandait l'homme, visiblement désemparé.

– Dire que notre plan a failli réussir, reprenait Marie Verdier… L'avais-je assez affolé, ce cher Favraux ! Il allait m'épouser, moi, l'institutrice de son petit-fils… Je me faisais assurer par contrat les deux millions qu'il m'avait offerts de lui-même ! Six mois après, j'étais veuve !…

Puis, enveloppant son amant d'un regard qui était tout le crime, elle soupira :

– On peut le dire : nous avons passé à côté du bonheur !

Mais, redevenant soudain ce qu'elle était encore un an auparavant, c'est-à-dire, la belle, l'impérieuse Diana Monti, l'habituée des tripots cosmopolites et la soupeuse des casinos méditerranéens, elle fit :

– Il ne s'agit pas de se laisser abattre. Dès à présent, il faut

songer à l'avenir. Tu viens de me dire que tu avais rendez-vous ici avec le marquis César de Birargues ?

– Je l'attends.

– Qu'est-ce que ce marquis ?

– Un jeune snob que j'ai connu il y a quelque temps au cercle mixte de la rue Washington, une nuit qu'il perdait gros… J'étais en fonds ; je lui ai prêté cinquante louis qu'il m'a rendus le lendemain… Nous sommes devenus une paire d'amis… Il me prend pour le baron Moralès et ne m'a jamais demandé ni mon extrait de naissance ni mon casier judiciaire. C'est un très gentil garçon… pas fier… fêtard en diable… bien fils à papa… colossalement riche et suffisamment poire pour qu'en s'y prenant adroitement, nous en tirions la forte somme.

– Parfait ! Parfait ! scandait la Monti, fort intriguée.

Moralès poursuivait :

– Il m'a confié l'autre soir qu'il était fort épris d'une jeune et « honneste » dame qui affiche une inattaquable vertu.

Il n'acheva pas…

César de Birargues s'avançait vers lui, daignant atténuer l'expression volontairement impertinente de son visage, par un sourire quelque peu familier.

Moralès se levant fit avec effusion :

– Cher marquis… voulez-vous me permettre de vous présenter mon amie… Mademoiselle Diana Monti… l'artiste lyrique dont je vous ai déjà parlé ?

– Mademoiselle… tous mes compliments, ravi… enchanté…, affirma le « roi du cotillon » en dévisageant Diana derrière son monocle, d'un air connaisseur et satisfait.

– Veuillez vous asseoir… marquis…, invitait gracieusement la Monti.

Tandis que César s'installait en face d'elle, Moralès attaquait sur un ton d'égalité parfaitement familière :

– Et ces amours ?

– Eh bien, justement, ça ne va pas, répliquait le « roi du cotillon » dont la naïveté égalait parfois l'orgueil.

Fort habilement, l'aventurière déclarait :

– Messieurs, si vous avez à parler de choses intimes, permettez-moi de me retirer.

Mais César, galamment, protestait :

– Du moment que vous êtes l'amie du baron Moralès, je ne dois pas avoir plus de secrets pour vous que je n'en ai pour lui.

Encouragé par un rapide coup d'œil de sa maîtresse, le rasta insinua aussitôt :

– Vous avez raison cher ami, car Diana peut nous être d'un excellent conseil.

– J'en suis persuadé, acquiesçait César qui, poussant l'inconscience jusqu'à son extrême limite, fit à Diana et à Moralès le récit de sa rencontre avec Jeanne Bertin, terminant par cette déclaration emphatique : Vous me direz que je suis complètement idiot… c'est fort possible… Mais je suis amoureux comme un collégien… et je sens très bien que si cette femme me repousse, la vie me deviendra absolument insupportable.

– Vous dites que cette personne est professeur de piano de Mademoiselle votre sœur ? interrogeait Diana.

– Parfaitement.

– Par qui lui a-t-elle été présentée ?

– Par l'intermédiaire de l'abbé Villetot, vicaire de Saint-Philippe-du-Roule. J'ai su également qu'elle avait fait passer quelques annonces dans les journaux…

– Et elle demeure ?

– 10, impasse Saint-Ferdinand, à Neuilly.

Avec un aplomb inouï, Diana formula :

– Si vous voulez m'écouter, marquis, avant quarante-huit heures, cette femme vous appartiendra.

– Est-ce possible ? sursauta César.

– Vous pouvez avoir confiance en Diana, insinuait Moralès, c'est une femme extraordinaire.

Le « roi du cotillon » reprenait :

– J'en suis persuadé… Cependant, je suis curieux de savoir comment mademoiselle va s'y prendre.

– Cela vous coûtera dix mille francs, posa cyniquement la Monti.

Et, considérant avec une expression d'ironie discrète César de Birargues qui semblait complètement ahuri, elle poursuivit :

– Vous allez voir combien c'est simple… Nous faisons enlever la belle… Laissez-moi vous expliquer… Nous faisons enlever la belle… tout doucement… tout gentiment… par des gens qui s'y connaissent… Je réponds de leur tact et de leur discrétion… Je vous préviens… Vous arrivez… Vous la sauvez… La reconnaissance la jette dans vos bras… et le tour est joué.

– Vous voyez ! faisait constater Moralès, ce n'est pas bien difficile…

César, devenu songeur, gardait un silence hésitant, partagé entre la crainte des responsabilités et l'acuité de son désir.

– Peut-être, observa Moralès, trouvez-vous que dix mille francs c'est trop cher ?

Piqué au vif dans sa vanité, César regimba.

– Pas du tout… Il n'y a pas de question d'argent pour moi… Mais… un enlèvement, c'est grave !

– Premièrement, la personne est majeure, rassurait Diana… Secondement, je puis vous affirmer que tout sera si bien réglé et si bien mis en scène, que nul ne soupçonnera que vous êtes l'instigateur du complot. D'ailleurs, je ne vois que ce moyen. Il

est classique… Neuf fois sur dix, il réussit, vous auriez bien tort de refuser.

– Je verrai.

– Ces choses-là demandent à être exécutées promptement…, pressait la Monti. Et il ne tient qu'à vous que, dès demain, tout soit terminé.

– Dès demain ?

– Si vous acceptez, nous vous téléphonerons l'endroit où nous aurons emmené la belle.

– J'ai besoin de réfléchir.

– Soit, acquiesça l'ancienne institutrice qui comprenait que mieux valait ne pas brusquer les choses.

Et, tendant la main à César, elle ajouta :

– Vous pouvez, marquis, compter sur nous comme sur vous-même.

… Le soir, vers dix heures… dans sa garçonnière de l'avenue de Villiers, où Diana Monti était venue se réfugier après son départ des Sablons, Moralès recevait le billet suivant :

Mon cher baron,

Comme convenu, je vous envoie ci-joint un chèque de cinq mille francs pour l'exécution de mes projets. Je vous remettrai pareille somme… à la livraison.

Très cordialement vôtre.

CÉSAR DE BIRARGUES.

– Et maintenant, fit Diana, à l'ouvrage !

VI

DIANA MONTI

Vers quatre heures de l'après-midi, Jacqueline, ses leçons terminées, était rentrée à Neuilly. Après avoir embrassé à plusieurs reprises le portrait de son cher petit Jean, elle était en train de changer l'eau et de renouveler les graines des deux pigeons, lorsqu'on frappa à sa porte.

C'était la bonne Mme Chapuis, qui, la figure toute réjouie, venait lui annoncer qu'il y avait en bas une dame très élégante qui demandait à lui parler pour des leçons de piano.

– Je n'ai pas voulu la laisser monter sans vous prévenir, ajouta-t-elle. Mais ce doit être une personne très bien, car elle est venue en auto de maître.

– Veuillez, chère madame, lui dire que je l'attends.

Quelques instants après, la porte s'ouvrait, livrant passage à Diana.

Deux noms vibrèrent en un accent de surprise simultanée :

– Mademoiselle Marie !

– Madame !

Tout de suite, avec une bienveillance exquise, la fille du banquier s'avançait les mains tendues vers l'ancienne institutrice de son petit Jean… stupéfaite de se retrouver en présence de Mme Aubry.

– Mademoiselle Marie…, reprenait celle-ci, que je suis heureuse de vous revoir !… Mais… comment avez-vous pu

découvrir mon adresse ? Seuls, M. Vallières et les Bontemps la connaissaient… et je m'étonne qu'ils se soient permis…

Diana, qui s'était déjà ressaisie, reprenait sur un ton d'hypocrisie affectueuse et déférente :

– Chère madame, je vous en prie, n'incriminez personne… Je n'ai revu ni les Bontemps… ni M. Vallières. Je suis en ce moment dame de compagnie chez de riches Américains qui viennent de se fixer à Paris. Chargée par eux de rechercher pour leurs enfants, un professeur de piano, sachant parler l'anglais… mon attention a été attirée par l'une des annonces que vous avez fait insérer dans un journal ; et je me suis empressée de me rendre chez cette Mme Jeanne Bertin afin de m'entendre avec elle… Vous avez dû voir combien vives ont été ma surprise et ma joie en me trouvant en face de vous.

L'aventurière, plus décidée que jamais à mener jusqu'au bout sa besogne infâme, continua, nullement désarmée par tant de noble courage et de touchante infortune :

– Vous ne pouvez vous imaginer combien je bénis la Providence qui m'a conduite jusqu'à vous.

Et, mettant le comble à son hypocrisie, la maîtresse de Moralès dont le regard venait de se poser sur la photographie du petit Jean, s'écria :

– Ce cher ange adoré !… Excusez-moi, madame, dans mon trouble, j'avais oublié de vous demander de ses nouvelles.

– Il va très bien, je vous remercie, répondait Jacqueline, entièrement dupe des menées de l'ex-institutrice.

Celle-ci insistait, jouant avec un art infini son rôle abominable :

– Que je suis heureuse de pouvoir reconnaître enfin toutes les bontés que vous avez eues pour moi !… En effet, les Hopskings sont excessivement riches… Vous pourrez leur demander vingt francs l'heure… Mais rassurez-vous, je respecterai votre incognito… Ils ne sauront rien… je vous le

promets… pas plus eux que personne… Les enfants sont fort bien élevés… très gentils… Ils seront ravis de vous connaître… Ah ! tenez, chère madame, je suis tellement contente, que je vous demande la permission de vous embrasser.

– Très volontiers…, acceptait franchement Jacqueline qui, tout en rendant à la misérable son baiser de traîtrise, fit aussitôt dans l'élan spontané de son cœur généreux :

– Croyez, chère mademoiselle Marie, que je n'oublierai jamais la preuve d'affection que vous venez de me donner.

– N'est-ce pas tout naturel ?

– Quand me présenterez-vous ?

– Tout de suite ; les Hopskings demeurent à Auteuil… Nous y serons dans quelques minutes et dans une demi-heure, tout sera réglé… Venez !

Un peu étourdie par ces paroles que l'aventurière exprimait avec une volubilité cordiale et persuasive, Jacqueline hésitait.

– Allons, chère petite madame, s'écria la Monti, décidez-vous, ou bien je vous enlève de force.

– En ce cas, je vous suis, consentait Jacqueline, pleine de gratitude envers la perfide créature qui avait imaginé le lâche guet-apens où, à force de fourberie et de ruse, elle avait si bien réussi à entraîner la pauvre jeune femme.

Moralès, en costume de sportsman de la plus correcte élégance, faisait les cent pas sur le trottoir… Aussitôt qu'il aperçut Diana et Jacqueline, il s'avança vers elles, sa casquette à la main.

– Mme Jeanne Bertin, présenta aussitôt l'aventurière, M. James Hopskings qui a bien voulu m'accompagner.

Très empressé, Moralès aida la jeune professeur à monter dans la luxueuse limousine qui stationnait devant la porte de la pension Chapuis.

Diana s'assit près de Jacqueline… Moralès s'installa en face

d'elle… L'auto gagna rapidement le bois de Boulogne, traversa l'allée de Longchamp, s'engagea dans la route des Lacs… Mais presque aussitôt, au lieu de continuer sa route, le wattman bifurqua à droite, dans une allée déserte.

Alors, Diana bondit sur Jacqueline et appuya fortement contre ses lèvres et ses narines un tampon de ouate chloroformée.

La malheureuse jeune femme n'eut pas le temps de pousser un cri… Ce fut en vain qu'elle voulut se débattre… Moralès l'immobilisait de toutes ses forces, tandis que le narcotique faisait son œuvre, et bientôt ce ne fut plus qu'une pauvre petite chose inerte… que, triomphalement, sauvagement, Diana et son amant emportaient.

– Sais-tu quelle est cette femme ? demanda la Monti à son amant.

– Non.

– Eh bien, c'est Jacqueline Aubry, la fille du banquier Favraux !

– Mais elle a dû te reconnaître ?

– Elle m'a reconnue.

– Et tu as osé ?

– Tais-toi ! Maintenant que nous sommes embarqués, ricana l'aventurière, il faut que nous allions jusqu'au bout du voyage !

VII

LES DEUX PIGEONS

– Dites papa Julien, quand est-ce dimanche ?

– Dans quatre jours, mon enfant.

– Et avant, je ne verrai pas maman ?…

– Hé, non… mon petit Jeannot.

– Pourquoi ne vient-elle pas plus tôt ?

– Parce qu'elle travaille, la pauvre chère dame !

– Oui… mais vous, pourquoi ne m'emmenez-vous pas la voir ?

Et le brave père Bontemps qui était en train de remplir de choux une voiture de maraîcher, expliquait avec un accent de bonhomie affectueuse :

– Nous aussi, mon mignon, nous avons beaucoup d'ouvrage… Mais ne vous tourmentez pas, quatre jours, c'est vite passé.

– Quatre jours ! quatre jours ! répétait le bambin, en comptant sur ses doigts.

Et il ajouta, tandis que deux grosses larmes, voilaient ses beaux yeux si doux :

– Pauv'petite maman chérie !

Tout le restant de l'après-midi, malgré les efforts répétés de Bontemps et de sa fille pour l'égayer, Jeannot demeura triste. Ce ne fut qu'au moment d'aller se coucher que sa physionomie

reprit son expression de joie enfantine ; et lorsque après l'avoir bordé maternellement, puis tendrement embrassé, Marianne se retira chez elle, le regard de Jeannot se remplit d'une expression de satisfaction malicieuse et presque provocante. Puis le petit, fermant les yeux, parut s'endormir presque aussitôt, au lumignon d'une veilleuse qui répandait autour d'elle une discrète et rassurante clarté.

Or, M. Jeannot était parfaitement éveillé… L'oreille aux aguets, il entendit chaque bruit de la maison s'éteindre peu à peu ; et lorsque autour de lui tout devint silencieux, il se dressa sur son séant, demeura un instant immobile ; puis, se glissant hors de son lit, marchant sur la pointe des pieds, il s'en fut coller son oreille à la porte qui faisait communiquer sa chambre avec celle de Marianne.

Rassuré sans doute, il s'habilla entièrement, évitant avec soin de déranger inutilement les objets et de heurter imprudemment les meubles ; puis, marchant à pas de loup, il descendit au rez-de-chaussée, pénétra dans la cuisine dont il ouvrit la fenêtre avec les précautions les plus minutieuses, sauta dans la cour, se dirigea tout droit vers la voiture du maraîcher qu'il escalada non sans peine, disparut aussitôt au milieu des énormes choux qui allaient lui procurer la plus sûre des cachettes, s'y installa, s'y cala, avec le calme et le sang-froid de quelqu'un qui sait très bien ce qu'il fait et où il va… et lorsque, vers une heure du matin, le père Mathieu, un cultivateur du pays qui conduisait la charrette aux Halles, partit comme chaque nuit pour la capitale, il ne se douta pas, un seul instant, qu'il emmenait avec lui, enfoui sous un tas de légumes, un garçonnet de cinq ans paisiblement endormi, et rêvant à sa maman.

Le maraîcher arriva vers l'aube aux portes de la ville. Après avoir franchi les fortifications, il s'arrêta à proximité d'un marchand de vins où il pénétra aussitôt pour y boire un coup en cassant la croûte.

À peine eut-il disparu, qu'un de ces types de gamins de

Paris, nichant on ne sait où et vivant on ne sait de quoi, haut comme une botte, vêtu d'un vieux paletot déchiré, une musette de toile en bandoulière, et coiffé d'un énorme melon gris qui lui entrait jusqu'aux oreilles, s'en vint rôder autour de la charrette. Constatant bientôt que la rue était déserte, brusquement, il s'empara du plus beau chou qui s'offrait à lui, et il se préparait à s'enfuir avec son butin, lorsqu'un cri lui échappa… Un bel enfant blond venait de lui apparaître.

– Mince, alors ! s'écria-t-il. On m'avait bien dit que les gosses venaient dans les choux… Mais j'aurais jamais cru ça !

Et tout de suite, d'un air important, il demanda à Jeannot :

– Quèque tu fais-là, le Momignard ?

– Je viens voir ma maman…, répliqua aussitôt le petit Jean…

– Dans c'te carriole ? reprenait le gosse à la musette.

– Je me suis sauvé cette nuit de la campagne.

– T'as donc pas le moyen de prendre le train ?

– Non… et puis mes parents nourriciers, ils ne m'auraient pas laissé m'en aller tout seul à Paris.

– Alors, tu t'es trotté ?

– Je m'ennuyais trop sans maman !

– Comment c'est-y que tu t'appelles ?

– Jean… et toi ?

– Le môme Réglisse.

– Le môme comment ?

– Réglisse, quoi ! C'est ceux du quartier qui m'ont donné ce nom-là, rapport que je suis noir comme une taupe… Et puis, c'est pas tout ça, mon vieux, s'agit de pas rester là et de te débiner en douce… car si un flic nous voyait là, il serait capable de nous demander not'livret militaire ou not'quittance de loyer ! Allez, ouste !

Après avoir aidé Jeannot à descendre de la charrette, le môme Réglisse le prit par la main et l'entraîna rapidement jusqu'au fond d'un terrain vague ; et, tout de suite, il lui demanda :

– Où c'est-y qu'elle demeure, ta mère ?

– Je ne me rappelle pas… Mais tu sais lire ?

– Un p'tit peu… pas beaucoup, et toi ?

– Je connais mes lettres.

Et Jeannot sortit de sous son gilet le message de sa mère, qu'il avait gardé précieusement sur lui… Assis côte à côte, penchés vers le papier dont ils tenaient un bout chacun, tous deux se mirent à épeler chaque mot, s'entraidant de leurs mutuelles lumières.

Mon enfant chéri,

J'ai été bien contente d'apprendre que tu étais bien sage. Aussi, pour te récompenser, je viendrai passer mon prochain dimanche avec toi et tes bons parents nourriciers, auxquels tu feras toutes mes amitiés. Voici le nom sous lequel je suis connue, et mon adresse : Madame Jeanne Bertin, chez Mme Chapuis, 10, passage Saint-Ferdinand, Neuilly-sur-Seine.

– Neuilly ! Neuilly ! répétait le môme Réglisse après un travail de déchiffrage qui n'avait pas duré moins d'une demi-heure. C'est pas la porte en face, mon colon. Ici, on est à la Villette. S'agit donc de traverser presque tout Paris. As-tu du pognon ?

– Du pognon ?

– De l'argent, quoi ?

Jeannot fouilla dans sa poche et en tira triomphalement une pièce de deux sous.

– C'est pas « besef », constatait le môme Réglisse. Avec ça, pas mèche de se payer le tram, ni même le métro… et encore moins un taxi… Te v'là frais, mon pauv'lapin.

Jeannot, tout désemparé, se mit à pleurer.

– Chiâle pas comme ça mon gosse…, fit son compagnon… C'est moi qui vais te conduire auprès de ta maman.

– Bien vrai ? s'écria le bambin.

– T'as une tête qui me revient, affirmait le gavroche… Tu ne fais pas de magnes (manières) et t'as l'air d'un bon fieu… Tu vas voir, on va se débrouiller… Le système D… ça me connaît… On mettra le temps qu'il faudra… Mais t'en fais pas, on y arrivera à Neuilly… et de bonne heure encore… et en carriole, comme des « bourgeois » !

Regardant son nouvel ami qui, grâce à son aplomb et à son bagout, lui inspirait la plus entière confiance, Jeannot demanda :

– Mais tes parents à toi… qu'est-ce qu'ils vont dire ?

– Mes parents ?… D'abord, j'en ai pas… j'en ai jamais eu… Je suis « empoyé » chez des zoniers… qui demeurent près des fortifs et qui m'ont ramassé quand j'étais tout petit, même que je m'en rappelle plus.

Et, baissant la voix, il ajouta :

– C'est des feignants qui n'en fichent pas un coup… Moi, dès le matin, faut que je parte au marché… Et quand je ne leur rapporte pas plein mes bras de légumes que j'ai barbotés dans les voitures ou aux étalages… qu'est-ce que je prends pour mon rhume… Et pis, je dégringole en ville, je ramasse des bouts de mégots aux terrasses des cafés… Aussi, depuis des ans que ça dure, je peux tout de même bien de temps en temps prendre un jour de sortie… Allons, viens, mon gosse… As pas peur… le môme Réglisse est un peu là !

Et passant son bras sous celui de son protégé, il ajouta, avec un accent de touchante envie :

– T'en as de la veine, mon gosse, d'avoir une maman !

*

* *

Quel ne fut pas l'étonnement de Mme Chapuis en voyant un gamin presque en guenilles auquel donnait la main un petit bonhomme vêtu en paysan, sonner à sa porte vers six heures du soir et lui demander sur un ton plein de politesse comique :

– S'cusez-moi, madame, c'est bien vous, la pension de famille ?

– Oui, mon enfant. Qu'est-ce que vous désirez ?

– Mâme Bertin, si ou plaît ? J'y amène son gosse.

– Comment ! c'est le petit Jean ?

– Oui, madame, répliquait le fils de Jacqueline qui, bien que fatigué par son escapade, gardait un petit air crâne qu'il avait pris au contact de son intrépide compagnon.

Et tout de suite, le môme Réglisse ajouta :

– Il s'embêtait de ne pas voir sa mère, c'pauv'lapin… Ça se comprend… Alors, il a pris le train des maraîchers – la voiture à choux, quoi ! Je l'ai rencontré ce matin à la barrière, même qu'il ne savait plus où aller… Alors, on s'est débrouillé. On en a mis… C'est rien loin, chez vous. Pas commode à dégotter, votre boîte, même que si on n'avait pas trouvé en route une auto-taxi qui chargeait pour Neuilly… on ne serait arrivé que demain… Mais moi, mariolle… j'ai fait grimper mon copain sur un ressort, je me suis installé sur l'autre, et nous voilà !

– C'est très vilain, de se sauver comme ça, reprenait Mme Chapuis… Votre maman mon petit Jean, va vous gronder…

– Mais non, ripostait le bambin, puisque c'est pour l'embrasser… Où est-elle ? Je veux la voir… vite… bien vite.

– Elle est sortie, mais elle va rentrer.

Il y avait, en effet, une heure environ que Jacqueline, cédant aux perfides instances de la Monti, était partie en auto avec

elle.

S'emparant alors de Jeannot, Mme Chapuis lui dit :

– Venez, mon mignon… ne restez pas dans la rue…

Mais le petit hésitait.

– Et lui ? demanda-t-il en montrant son ami.

Le môme Réglisse ripostait :

– Pas la peine, mon gosse… Va avec la dame… J'aime pas raser le monde… je retourne dans mon patelin… j'ai mon billet de retour. Bonsoir la « soce ».

– Au revoir, Réglisse ! s'écria le petit-fils du banquier, qui, en un élan charmant et spontané, lui sauta au cou.

– Au revoir, mon « pote », et t'en fais pas pour moi, fit le petit ramasseur de mégots qui s'en fut, fier de son exploit, conscient de son importance, tandis que Mme Chapuis, encore toute stupéfaite de cette aventure, conduisait Jeannot jusqu'à la chambre de Jacqueline.

Avec une franchise touchante, le bambin lui raconta tout…

Émue jusqu'aux larmes, la digne personne, qui n'avait pas le courage de le gronder davantage, l'embrassa avec bonté… Puis, comme une sonnerie stridente se faisait entendre, elle fit :

– Mon chéri, je suis obligée de descendre. Votre maman va revenir… Tenez-vous là bien tranquille…

Et Jeannot resté tout seul… regarda autour de lui… songeant :

– C'est pas si beau que chez grand-papa Favraut, mais c'est beau tout de même, puisque c'est la chambre de ma maman.

Puis, il se dirigea vers la fenêtre entrouverte, afin de guetter le retour de celle qu'il attendait avec une si adorable impatience.

Soudain, un cri de joie lui échappe :

– Oh ! les beaux petits pigeons !

L'enfant vient en effet d'apercevoir, dans leur cage, les deux oiseaux devenus les compagnons de sa mère.

Il s'avance vers la cage et contemple les pigeons qui, nullement effarouchés, le regardent en roucoulant avec douceur, comme s'ils devinaient en lui un ami.

– Oh ! oui, ils sont beaux…, admire-t-il. Je voudrais les caresser.

Mais, tout à coup, il cesse de sourire… il devient presque grave, tandis que ses yeux reflètent une expression d'exquise bonté.

– Maman, murmure-t-il, m'a dit bien des fois que les oiseaux n'étaient pas faits pour vivre en prison.

Et, tout doucement, il ouvre la porte de la cage en disant :

– Partez, mes petits, partez… Allez-vous-en vite, bien vite, retrouver vos parents.

Les deux pigeons se sont élancés au dehors… en un joyeux bruit d'ailes…

Après s'être orientés un instant, ils s'envolent bientôt vers les ruines du Château-Rouge… Jeannot les suit des yeux. Et sans se douter que son geste d'instinctive miséricorde va peut-être sauver sa mère, éperdu de ravissement, tout en frappant l'une contre l'autre ses menottes roses, il crie aux fidèles messagers de Judex :

– Bon voyage, mes petits pigeons blancs. Bon voyage !

TROISIÈME ÉPISODE

La meute fantastique

I

VIDOCQ

Vers huit heures du matin, un homme de haute taille, d'allure aristocratique, drapé dans une ample cape noire et tenant en laisse un superbe chien policier, se présentait dans une pension de famille de Neuilly, sise impasse Saint-Ferdinand, et demandait aussitôt à parler à Mme Bertin.

– Mme Bertin n'est pas ici, répondit la propriétaire, l'excellente Mme Chapuis dont les traits tirés, les yeux rouges et les paupières gonflées, attestaient une nuit sans sommeil, et toute d'inquiétude.

– Comment… elle n'est pas ici ? s'exclama l'inconnu avec un étonnement qui aurait pu paraître factice à un observateur.

– Non, monsieur ! fit l'excellente femme qui, étonnée par le grand air de son interlocuteur, en même temps que rassurée par son regard de lumineuse intelligence et de loyale franchise, questionna avec une indication d'immédiate confiance :

– Vous êtes peut-être son parent ?

– Je suis un ami de sa famille, précisa Judex sur un ton plein de noblesse qui eût suffi à dissiper immédiatement toute équivoque.

– Entrez donc, monsieur, invita aussitôt la brave hôtelière qui, tout en faisant pénétrer le visiteur dans le petit salon du rez-de-chaussée, exprimait avec l'accent de la plus vive angoisse : Je vous demande pardon, monsieur, de vous recevoir ainsi ; mais je suis toute bouleversée. Je crains un malheur…

Une personne si aimable et si sérieuse, qui était si facile à vivre et qui ne se plaignait jamais de rien !…

Et l'excellente créature, éclatant en sanglots, s'écria :

– Ah ! la pauvre petite femme !…

– Calmez-vous, madame, conseillait Judex avec bonté ; et veuillez m'expliquer ce qui s'est passé.

– Voilà, monsieur… Hier… vers la fin de l'après-midi, une dame que je n'avais jamais vue est venue demander Mme Jeanne Bertin pour des leçons de piano… Mme Bertin l'a reçue dans sa chambre, et, au bout d'un quart d'heure environ, elles sont redescendues toutes les deux. Elles devaient se connaître depuis longtemps, car elles semblaient très bonnes amies. Quand Mme Bertin est passée devant le bureau, elle m'a dit en accrochant sa clef au tableau : « Je vais faire une course ; mais je serai certainement de retour avant dîner. » Et elle n'est pas rentrée… Je l'attends encore ! Si elle avait été retenue au-dehors, elle m'aurait certainement prévenue. C'est donc qu'elle a eu un accident, Paris devient si terrible avec tous ces tramways et ces autos qui filent un train d'enfer dans tous les sens… Aussi, moi, depuis hier soir, je ne vis plus… j'ai passé toute ma nuit à attendre ma pensionnaire… J'espérais toujours la voir revenir… Mais rien !… Et, pour comble de malchance, son petit garçon nous est arrivé hier soir. Figurez-vous qu'il s'est sauvé de la campagne où sa mère l'avait placé chez de très braves gens, paraît-il… Il n'a que quatre ans et demi… Croyez-vous ?… Je ne savais qu'en faire… Il ne voulait pas se coucher avant d'avoir embrassé sa maman… Enfin, il a fini par s'endormir, le pauvre mignon… Mais quand il va se réveiller, et qu'il ne va encore voir personne, je me demande ce que je vais lui dire ! J'en suis malade d'avance !… En voilà des émotions !

Judex, qui avait écouté Mme Chapuis avec la plus sympathique attention, reprenait :

– Voulez-vous me permettre, madame, de vous poser quelques questions ?

– Volontiers, monsieur. Je ne vous connais pas ; mais du moment que vous êtes un ami de Mme Bertin…

– Avez-vous prévenu la police de la disparition de votre pensionnaire ?

– Non, monsieur, j'espérais toujours que la pauvre petite rentrerait… Mais, si vous le voulez, nous pourrions aller ensemble au commissariat…

– Attendez encore un peu. Mme Bertin recevait-elle des visites ?

– Aucune, monsieur.

– Avez-vous jamais vu des gens suspects rôder autour de chez vous ?

– Jamais… c'est-à-dire qu'à présent, je crois me rappeler qu'un jeune homme assez élégant s'est arrêté à plusieurs reprises devant la maison.

– Et cette personne qui est venue demander Mme Bertin, comment était-elle ?

– Très jolie fille, avec des bandeaux noirs, de grands yeux… et bien habillée, élégante, même. Enfin, si cela peut vous intéresser, Mme Bertin l'a appelée devant moi : Mlle Marie…

« Mlle Marie… » nota mentalement Judex qui reprit aussitôt :

– Avez-vous fait d'autres remarques ?

– Je ne sais pas… Je cherche… Faut pas m'en vouloir ; je n'ai pas très bien ma tête à moi… Attendez, mon bon monsieur… Cette demoiselle Marie est arrivée dans une belle auto de maître qui a attendu devant ma porte… Il y avait aussi un monsieur… un jeune homme… qui a fait les cent pas… sur le trottoir… et qui est monté dans la voiture avec Mme Bertin et la femme brune.

– Ce jeune homme était-il le même que celui que vous avez vu stationner en face de chez vous ?

– Non, monsieur !… Je puis même vous affirmer qu'ils ne se ressemblaient pas du tout.

Judex, qui avait enregistré les déclarations de Mme Chapuis avec la plus apparente impassibilité, continuait toujours sur ce ton de politesse parfaite qui révélait un vrai gentleman :

– Vous m'avez bien dit que le fils de Mme Bertin était ici ?

– Oui, monsieur. Je l'ai installé dans la chambre de sa mère.

– Pourriez-vous me conduire auprès de lui ?

– Très volontiers ! acceptait la brave hôtelière sur laquelle l'homme à la cape noire semblait avoir conquis un entier ascendant.

Cependant, comme elle jetait un regard anxieux sur le superbe chien que le visiteur tenait en laisse :

– Rassurez-vous…, fit Judex, Vidocq n'est méchant qu'avec les méchants… Autrement, c'est un animal, ou plutôt un être humain d'une intelligence et d'une bonté extraordinaires.

– Alors, venez, monsieur.

Quelques instants après, Judex pénétrait dans la chambre de Jacqueline.

Jeannot venait de s'éveiller.

En apercevant cet étranger, l'enfant eut un mouvement de frayeur. Mais la présence de Mme Chapuis le rassura aussitôt, en même temps que la vue du chien policier lui arracha ce cri d'admiration spontanée :

– Oh ! le beau toutou !

– Tu peux le caresser, mon mignon, invitait Judex en s'approchant du lit… Il est très doux et il aime beaucoup les enfants, surtout quand ils sont gentils.

Jeannot promenait sa main sur la tête du bel animal… qui le considérait déjà d'un air de protection affectueuse, lorsque, redevenu subitement anxieux, il demanda à Mme Chapuis, qui avait peine à retenir ses larmes :

– Dites, madame, est-ce que maman est revenue ?

– Pas encore !

– Mais elle ne tardera pas, déclara Judex en approchant ses lèvres du front d'ange qui s'offrait à lui, tandis que, gravement, comme s'il prenait envers lui-même le plus sacré des engagements, il déclarait :

– Je te le promets, mon enfant…, tu reverras bientôt ta maman.

Puis, se tournant vers l'hôtelière, il lui confia à voix basse, mais avec un accent d'autorité souveraine :

– Votre pensionnaire est vivante !

– Que le bon Dieu vous entende !

– Je m'en vais partir à sa recherche… Mais pas un mot, n'est-ce pas… à personne, vous m'entendez !… Le salut de Mme Bertin dépend de votre silence.

– Comptez sur moi !

Judex s'emparant d'un gant que Jacqueline avait laissé sur la table le fit flairer à son limier qui, les oreilles dressées et les prunelles en feu, sembla répondre aussitôt à son maître : « J'ai compris ! »

– Au revoir, madame, saluait poliment le mystérieux visiteur.

– Où pensez-vous qu'elle puisse bien être ? interrogeait avidement l'hôtelière…

– C'est Vidocq qui va me le dire…, répondit Judex, en désignant son chien qui, tout frémissant, les muscles du cou tendus, et le nez humant le sol, l'entraînait vigoureusement, dans sa hâte d'entrer en chasse.

Tandis que l'homme à la cape noire gagnait la rue, Mme Chapuis, le regardant s'éloigner, se prit à murmurer :

– Je n'ai pas osé lui demander comment il s'appelait : mais rien qu'à la façon dont il a embrassé le petit, j'ai tout de suite

deviné que c'était un brave homme.

… Et Judex, tout en regagnant une automobile où l'attendait son frère, songeait, les sourcils froncés et en proie à une réelle angoisse :

– Pourquoi Diana Monti a-t-elle enlevé Jacqueline ?

II

DIANA, MORALÈS ET CIE

Étendue, ou plutôt prostrée sur un banc rustique, au fond d'une pièce voûtée, où le jour pénétrait par une sorte d'œil-de-bœuf hors de portée et garni de solides barreaux de fer, une jeune femme, dont le visage reflétait une expression de stupeur profonde, laissait errer autour d'elle un regard profondément douloureux.

C'était Jacqueline Aubry, qui venait de reprendre connaissance.

Ne saisissant pas bien, tout d'abord, la réalité, elle voulut se lever, se diriger vers une porte massive… à l'énorme serrure toute neuve et visiblement fermée du dehors…

Mais… elle n'en eut pas la force… Elle retomba sur le banc… et, comme elle voulait appeler, sa voix s'étrangla dans sa gorge en proférant cette phrase qui se termina en un déchirant sanglot :

– Je suis prisonnière !…

Tout de suite, une question d'autant plus tragique qu'elle se sentait incapable d'y répondre, se posa à son esprit :

– Pourquoi ?

Se souvenant à présent de toutes les péripéties de son enlèvement, elle se demandait :

– Oui, pourquoi cette demoiselle Verdier envers laquelle je n'ai jamais eu que de bons procédés et qui, elle-même, ne m'a

jamais témoigné que beaucoup de déférence et de sympathie, m'a-t-elle attirée dans un aussi odieux guet-apens ?… Je suis pauvre… on ne peut donc rien espérer de moi… Je ne vois pas… je ne comprends pas…

Mais bientôt un nom s'échappa de ses lèvres :

– Judex !

Et la fille du banquier, envahie d'une torpeur irrésistible, se demandait :

– Si c'était lui qui m'avait fait conduire ici ? Si poursuivant jusqu'au bout son œuvre de vengeance implacable, après avoir endormi ma défiance par l'envoi de ces deux pigeons et de cette lettre où il se déclarait mon protecteur, il avait pris l'institutrice de mon fils pour complice ? Qui sait si ce n'est pas grâce à cette femme qu'il a pu frapper mon père ?

Incapable de soupçonner César de Birargues d'une pareille félonie, s'exaltant à ces soupçons terribles qui n'étaient pas loin de devenir pour elle la plus atroce des certitudes, Jacqueline cherchait à reconstituer dans son cerveau enfiévré toute la suite des événements tragiques qu'elle venait de traverser.

Ressuscitant en elle un tas de détails qu'elle avait jusqu'alors négligés, elle en arriva à conclure qu'elle était à son tour la victime de Judex et que Marie Verdier n'était que l'exécutrice des volontés de ce terrible et mystérieux personnage.

De nouveau, elle trembla pour son enfant.

– Mon petit Jean adoré ! s'écria-t-elle, en un accès de navrant désespoir… Ils vont me le prendre aussi… Car, je le sens, rien ne pourra désarmer ce bourreau… Rien ! pas même un innocent, pas même le regard d'un ange, pas même le sourire d'un enfant !… Qui te défendra, mon chéri, contre les attaques de nos ennemis ? Que ne suis-je près de toi pour te protéger !… J'aurais dû te garder à mes côtés ! Mon Dieu ! c'est effroyable… Je ne croyais pas qu'il y eût au monde de pareilles souffrances… Pourquoi me les avoir imposées… à moi qui n'ai jamais fait le mal…, à moi qui n'ai jamais été heureuse…, à moi

qui suis prête à sacrifier pour mon petit mon dernier souffle de vie ?...

« Oui, mon Dieu, si, dans votre justice, vous avez décidé que moi aussi je devais expier les fautes de mon père, frappez-moi... sans pitié... Mais que votre colère s'arrête là... Ne soyez pas aussi cruel que le Jehovah des Juifs... Ne nous poursuivez pas jusque dans la troisième génération. Par pitié, épargnez mon enfant !...

Et, glissant à genoux sur le sol... la tête courbée... les mains jointes, elle pria de toutes les forces de son âme bouleversée, et jamais supplication plus ardente ne jaillit d'un cœur maternel...

Mais une fièvre intense s'était emparée d'elle... Quand elle se releva, elle était toute frissonnante... La soif lui desséchait les lèvres... Sur une lourde table de bois... comme on en voit à la campagne... il y avait une carafe d'eau... et un verre, que la jeune femme n'avait pas encore remarqués... Elle but à larges traits... avidement, quelques gorgées...

Presque aussitôt, une détente bienfaisante se produisit en elle. Ses larmes se remirent à couler, en même temps qu'une torpeur de plus en plus envahissante la ramenait vers le banc où elle se laissa choir ; et, brisée, meurtrie, mais calmée, apaisée, elle s'endormit en murmurant en un vague sourire fait d'un intuitif et inconscient espoir :

– Mon Jeannot... mon bien-aimé !

Quelques instants après... la porte s'ouvrait sans bruit... laissant apercevoir la silhouette de Diana Monti et de Moralès.

– Elle dort, fit celui-ci à voix basse.

– Oui, répliqua l'aventurière ; et elle n'est pas près de se réveiller... car j'ai un peu forcé la dose... Mieux vaut qu'elle ne nous voie pas... Cela nous évitera des explications ennuyeuses. Allons, tout va bien. D'ailleurs, ton ami a dû recevoir notre télégramme et ne saurait tarder !

Et elle ajouta, sarcastique, mauvaise :

– Laissons cet ange reposer en paix !

Après avoir soigneusement refermé la porte du caveau, les deux complices regagnèrent le rez-de-chaussée d'une petite villa qui s'élevait à l'orée de la forêt de Chevilly (Seine-et-Oise), un peu en retrait de la route si pittoresque qui va de Médan à Vernouillet.

Suffisamment isolée, elle servait de retraite au couple de bandits qu'étaient Diana et Moralès, chaque fois qu'à la suite d'aventures un peu trop corsées, il attirait sur lui l'attention de la police. Hâtons-nous de dire que, grâce à leur audacieuse adresse autant qu'aux précautions prises, ils avaient toujours réussi à échapper à toutes recherches.

Une fois au salon, meublé et décoré avec une élégance quelque peu tapageuse et dont les deux larges fenêtres formant baie donnaient sur un jardin superficiellement entretenu, Diana s'installa dans un rocking-chair et, allumant une cigarette, elle dit à son amant qui, le front collé aux vitres, semblait guetter l'arrivée d'un personnage impatiemment attendu :

– Tu m'as bien comprise… n'est-ce pas ?… Je puis compter sur toi ?

– Oui, oui, c'est entendu… mais ne crains-tu pas que notre ami ne trouve que nous allons un peu fort ?

L'ex-institutrice eut un haussement d'épaules méprisant et agacé.

– Mon petit Mora, lança-t-elle d'une voix mordante, tu devrais savoir que je n'aime pas les trembleurs… Et, si tu tiens à ce que nous restions bons amis, j'entends que tu sois un homme comme je te veux… c'est-à-dire… prêt à tout risquer sans peur, et à tout réaliser sans faiblesse.

– Diana… tu sais bien que je me ferais tuer pour toi, s'écria Moralès qui s'était rapproché de sa maîtresse et voulut, passionnément, s'emparer de sa main.

Mais celle-ci l'écarta d'un geste brusque.

– Bas les pattes ! fit-elle. En ce moment, il s'agit d'affaires sérieuses. As-tu bien retenu tout ce que je t'ai dit ?

– Je suis sûre que tu seras contente de moi.

– À la bonne heure !

– Une simple question, tu permets ?

– Parle.

– Une fois délivrée, la fille de ton banquier ne manquera pas de nous accuser.

– Et après ?

– Mais c'est très grave.

– Imbécile…, ricana l'ex-institutrice, nous avons de quoi nous défendre.

– Précise…

– D'abord la lettre de César… et je crois que ça compte…

– Puis ?…

– Je te dirai cela si l'occasion s'en présente.

– Diana, Diana, scanda sourdement Moralès effrayé, jusqu'où veux-tu donc m'entraîner ?

La Monti eut un sourire terrible… Mais elle n'eut pas le temps de répliquer. Une portière se soulevait, laissant apercevoir un singulier valet de chambre qui, sous sa livrée douteuse, dissimulait mal ses allures de bandit, et qui annonça d'une voix grasseyante :

– Le v'là qui arrive !…

En effet, une auto s'arrêtait devant la villa.

– Va lui ouvrir, et fais-le entrer tout de suite, ordonna l'aventurière.

– Bien… « dussèche », accentua le hideux personnage qui disparut aussitôt.

Quelques instants après, il introduisait César de Birargues

dans le salon de la villa.

Le « roi du cotillon » était visiblement ému… Non point qu'il regrettât son geste aussi lâche que stupide… Dans l'enivrement de son désir, il n'avait pu mesurer encore toute la bassesse de sa conduite… Mais il était inquiet, très inquiet sur la suite de l'aventure.

Il se demandait s'il allait être éloquent pour convaincre et toucher la jeune femme, et si, devinant l'infâme comédie, elle n'allait pas l'accabler de son mépris…

Mais il était trop tard pour reculer…

D'ailleurs, le sourire de triomphe qui se dessinait sur les lèvres de la Monti et l'air nettement satisfait que s'était composé Moralès, le rassurèrent aussitôt.

– Eh bien, chère amie…, fit César de Birargues en embrassant galamment la main que lui tendait la belle Diana, tout s'est bien passé ?

– Admirablement.

– Elle est ici ?

– Elle est ici.

– Elle ne se doute pas, au moins, que je suis d'accord avec vous ?

– En rien…, affirmait Diana. L'affaire a été menée si rapidement que la chère enfant n'a même pas eu le temps de se reconnaître… En ce moment, elle dort paisiblement, en attendant que son prince Charmant vienne la réveiller.

– Vous êtes non seulement des gens très habiles, mais aussi des amis très sûrs…, remerciait sottement le beau César.

Et prenant cinq billets de mille francs dans son portefeuille, il ajouta :

– Voici le reliquat de la somme convenue… Maintenant, conduisez-moi auprès de la belle…

– Un instant ! fit Moralès stimulé par le regard expressif de

sa maîtresse.

– Pourquoi, un instant ? questionna vivement le jeune de Birargues.

– Les frais ont été plus considérables que je ne le pensais…, développait cyniquement le rasta. Ce n'est pas tout ; nous courons de gros risques… nous avons dû nous assurer des complicités très coûteuses. Il me faut encore dix mille francs si vous voulez que je vous livre votre captive.

– Dix mille francs ! répéta César ahuri par cette complication imprévue.

– C'est à prendre ou à laisser…, conclut froidement Moralès.

M. de Birargues eut un frémissement de rage. En un seconde, la lumière s'était faite dans son esprit.

– Je suis roulé…, se dit-il au comble de la rage.

Puis tout haut, il reprit d'un air de dignité offensée :

– Vous êtes deux gredins !

– Marquis !

– Oui, deux gredins… et je vous donne cinq minutes pour remettre Mme Jeanne Bertin en liberté… sinon, je vais immédiatement porter une plainte au procureur de la République.

– Une plainte ! Contre qui ? interrogeait ironiquement Diana.

– Contre vous deux.

– Et ça ? fit Moralès, en mettant sous les yeux de César la lettre que celui-ci lui avait si imprudemment adressée la veille :

Mon cher baron,

Comme convenu, je vous envoie ci-joint un chèque de cinq mille francs pour l'exécution de mes projets. Je vous remettrai pareille somme… à la livraison.

Très cordialement vôtre.

CÉSAR DE BIRARGUES.

En relisant cette missive, à laquelle, en l'écrivant, il n'avait accordé aucune importance, le jeune snob comprit l'effroyable guêpier dans lequel il était tombé.

Pâle de fureur, secoué d'une sorte de frisson nerveux, il eut un geste de menace comme pour se jeter à la gorge du baron de pacotille, du rasta sans scrupules qui l'avait si impudemment floué.

– Canaille ! hurla-t-il. Tu vas me rendre cette lettre… ou bien…

– Viens la prendre…, riposta flegmatiquement Moralès, en sortant un browning de la poche de son veston.

Puis il ajouta… conciliant… ironique :

– Mon cher marquis, si vous ne voulez pas être inquiété vous-même… je vous engage à ne pas mêler la police à nos affaires… Si vous êtes à court d'argent, nous vous donnerons tout le temps nécessaire pour vous exécuter… N'avons-nous pas un otage ?

– C'est bien, riposta César, d'une voix sifflante… Attendez-moi ici… le temps d'aller à Paris et d'en revenir… et je vous rapporte la somme.

– À la bonne heure ! ponctua Moralès.

Et Diana, qui avait appuyé sur le bouton d'une sonnette électrique, dit au valet de chambre dont l'horrible silhouette apparaissait dans l'entrebâillement de la porte :

– Crémard, reconduisez M. le marquis jusqu'à sa voiture !

– Diana…, fit Moralès, lorsque César eut disparu… es-tu contente de moi ?… Ai-je bien récité ma leçon ?

– Pas mal !… Pas mal du tout ! reconnut l'aventurière qui, le regard perdu dans une mystérieuse et sombre rêverie, ajouta : Décidément, je commence à croire que je ferai quelque chose du petit Moralès !

III

L'HONNEUR… OU RIEN

– Mariette, demandait Mlle Gisèle de Birargues à sa femme de chambre, vous êtes sûre que Mme Bertin n'a pas téléphoné ?

– Oui, mademoiselle.

– C'est extraordinaire ! Je l'attendais à dix heures… Il est onze heures et demie passées… Comme elle est toujours d'une exactitude scrupuleuse, je crains qu'elle ne soit malade ou qu'elle n'ait eu un accident.

– Mademoiselle veut-elle que je demande au valet de pied ?

– C'est inutile. Si Mme Bertin ne vient pas, je vous enverrai cet après-midi prendre de ses nouvelles.

Et Gisèle, vraiment adorable dans sa toilette dont la fraîcheur exquise et le goût parfait évoquaient un de ces gracieux tableaux de Latour, le pastelliste merveilleux du XVIIIe siècle, gagna le grand salon où, en attendant le déjeuner, elle se préparait à déchiffrer un délicieux rigodon de Lulli, lorsqu'elle s'arrêta sur le seuil…

Elle venait d'apercevoir son frère, qui, écroulé sur un canapé, la tête entre les mains, semblait en proie à une douleur extrême.

– César, mon ami…, fit-elle au comble de l'émotion et de la surprise.

– Gisèle… toi ! s'écria M. de Birargues, en faisant apparaître un visage ruisselant de larmes.

– Pourquoi pleures-tu ? interrogea la jeune fille, de plus en plus émue… Il est donc arrivé un malheur ?… Est-ce que notre père ou notre mère ?

– Oh ! non, rassure-toi, fit aussitôt le jeune marquis… C'est moi… c'est moi seul…

Il s'arrêta… reculant devant la honte d'un aveu à l'être si adorablement chaste qui s'avançait les mains tendues vers lui, comme pour lui offrir sans condition tout l'appui de sa tendresse.

– Parle, je t'en prie, invitait Gisèle… Tu sais bien que tu peux entièrement compter sur moi… Je t'ai toujours raconté mes petites peines, toi, tu peux bien me confier tes gros chagrins !

– Non pas à toi !… pas à toi !

– Pourquoi ?

– Parce que c'est impossible !

– Je ne peux pas rester dans une pareille incertitude… Allons, réponds-moi. Qu'y a-t-il ?

– Il y a… eh bien, il y a que je suis un misérable !

– Toi, mon frère !…

– Oui… moi !

– Ce n'est pas possible !

– Ah ! ma pauvre petite, si tu savais…, bégaya le malheureux garçon, fou de remords et de honte…

Avec cette distinction d'âme, ce tact de cœur et cette noblesse de caractère qui n'appartiennent qu'aux êtres d'exception, aux natures d'élite, Gisèle reprenait aussitôt :

– César, écoute-moi. Je n'ignore pas que depuis un certain temps tu mènes une existence qui n'est pas sans causer beaucoup d'inquiétude à nos parents… Mais je sais également que tu n'es pas mauvais… et que, surtout, tu m'as gardé toute ton affection… Si tu as commis une vilaine action et que je

puisse t'aider à la réparer… ton devoir est de tout me dire ; car tu aggraverais encore ta faute en me la cachant… Je ne suis plus une enfant à laquelle on dissimule jalousement toutes les laideurs de la vie… J'ai vingt ans… et je suis ta meilleure amie… Quoi que tu aies pu faire – et je me refuse à croire que tu sois aussi coupable que tu t'en accuses –, je suis là pour te pardonner, pour te conseiller et pour te sauver… Tu es Birargues comme moi… Nous sommes du même sang, de la même race. Notre devise est : *Aut honor aut nihil. L'honneur ou rien.* Au nom de cet honneur que chaque génération des nôtres a grandi aux yeux du monde, je te somme, mon frère, de me dire toute la vérité !

Vivement impressionné par cette apostrophe à la fois si fière et si touchante, César de Birargues s'était ressaisi.

– Ah ! Gisèle ! Gisèle ! reprit-il. C'est en t'écoutant que je comprends mieux encore toute mon indignité – oui, toute mon infamie !… Tu veux savoir ce que j'ai fait ?… Eh bien, soit, je vais parler ; car je sens bien à présent que le récit de ma faute ou plutôt de mon crime ne saurait ternir ton inaltérable pureté.

– Mon pauvre ami !

– Ne me plains pas ! Je souffre, oui, je souffre atrocement ; mais j'ai mérité de souffrir cent fois davantage !…

Et d'une voix haletante, saccadée, le marquis poursuivait :

– Follement épris d'une jeune femme respectable entre toutes, et ne pouvant réussir à vaincre sa résistance, je l'ai fait enlever… par des gens auxquels j'avais versé cinq mille francs d'avance, et qui, aujourd'hui, m'en réclament quinze mille pour me rendre ma victime.

– Malheureux !

Tandis que Gisèle se sentait envahie de la plus déchirante angoisse, César poursuivait avec l'exaltation d'un criminel qui se décide tout à coup à entrer dans la voie des aveux :

– Cette somme de quinze mille francs, je ne l'ai pas… Peu

importe, je me fais fort de la trouver en quelques heures… Mais ce qu'il y a de terrible, c'est que ces bandits ont en leur possession une lettre de moi établissant nettement que j'ai été l'instigateur du rapt accompli par eux, c'est-à-dire leur complice. Grâce à cela, ces gredins vont me faire chanter abominablement. Ils ont déjà commencé… Il faut donc à tout prix que je me tire de leurs griffes… et que je sauve cette femme devenue par ma faute plus que leur prisonnière, leur otage !…

– Quelle est cette infortunée ? demanda Gisèle, avec un accent de pitié infinie.

– Jeanne Bertin…, laissa échapper le ravisseur en baissant la tête.

– Oh ! c'est horrible ! s'exclama Gisèle en un sanglot… cette pauvre créature si douce, si bonne !… Frère, qu'as-tu fait là ?

– Tu vois bien que je suis un misérable ! reprit César, qui ajouta… bouleversé à la vue de l'abîme qui s'ouvrait devant lui : Maintenant que je t'ai tout dit… conseille-moi… Je ne sais plus, moi… j'ai peur de devenir fou… Tout à l'heure, quand tu es entrée, je me demandais si je ne devais pas me tuer… oui, me tuer !

– Frère, ne parle pas ainsi… Tu dois vivre pour réparer, pour racheter…

– Je suis prêt à tout pour cela ! Mais… quelle honte pour moi, si je suis obligé d'étaler mon infamie devant un étranger !… Où aller ?… À qui m'adresser ? Parmi nos amis, quel est l'homme assez sûr pour recevoir mes confidences… et assez fort pour m'aider à venir à bout de ces malfaiteurs ?… Moi, je n'en vois pas.

– Et moi, j'en vois un ! riposta énergiquement Gisèle.

– Qui donc ?

– Notre père !

– Notre père ! frémit César… Il est le dernier auquel je

devrais m'adresser.

– Il est le seul qui puisse encore te secourir.

– Il me chassera !

– Il te sauvera… Viens !

*

* *

Lorsque le duc de Birargues vit entrer ses deux enfants dans son cabinet de travail, tout de suite, à la physionomie bouleversée de Gisèle et à l'attitude déprimée de César, il comprit que celui-ci avait commis quelque méfait et que, conseillé par sa sœur, il venait implorer sa pitié. Mais il était loin de soupçonner que son fils s'était rendu coupable d'un acte aussi inqualifiable et qu'en ce moment son honneur et celui des siens était à la merci de deux maîtres chanteurs de la pire espèce.

Le duc de Birargues était la noblesse même. Son existence n'était pas seulement celle d'un homme de bien, il en avait aussi consacré une grande partie à l'étude des questions sociales importantes de notre temps. Ses belles qualités naturelles s'en étaient enrichies d'une grande hauteur de vue, d'une sincère humanité et d'un parfait esprit de justice. S'il était fier de son titre et de son rang, c'était uniquement parce qu'il avait le droit de s'en estimer digne.

Toujours très maître de lui, il regarda successivement César avec sévérité et Gisèle avec tendresse. Puis il attaqua :

– Monsieur mon fils a encore fait des siennes et veut faire plaider sa cause par sa sœur… Je vous avertis, monsieur, que c'est la dernière fois que je vous viens en aide. J'en ai assez… Combien vous faut-il ?

César, se jetant aux pieds de M. de Birargues, bégaya d'une voix étouffée :

– Mon père… pardonnez-moi.

– Sauvez-le, supplia Gisèle.

À ces mots, saisi de la plus poignante inquiétude, le duc de Birargues s'était dressé d'un seul mouvement.

– Monsieur, ordonna-t-il à son fils… Relevez-vous et parlez… Je vous l'ordonne !

César, vibrant de la plus terrible émotion et du plus ardent repentir, fit à son père le récit de l'horrible aventure.

Le duc de Birargues eut la force admirable d'écouter son fils jusqu'au bout, sans l'interrompre et sans laisser apparaître sur son visage un autre sentiment que celui de la douleur.

Quand César eut terminé, il reprit, sur un ton d'autorité vraiment souveraine :

– Où se trouve Mme Bertin ?

Le front bas et n'osant regarder son père en face, César répondit :

– À Chevilly-sur-Seine… Villa Brossard… sur la route de Médan à Vernouillet.

– Bien… Cela me suffit.

Puis, dominant sa colère, le duc de Birargues poursuivit, avec un accent de dignité incomparable :

– J'ose espérer, monsieur, que vous tiendrez à réparer par une conduite exemplaire l'acte abominable que vous avez commis. Votre tort a été de croire que votre naissance et votre fortune vous donnaient tous les droits… lorsque, au contraire, elles vous imposent tous les devoirs… Plus on est haut, monsieur, moins on doit chercher à descendre… Plus on doit, au contraire, s'efforcer de se grandir… Car le seul moyen de se faire pardonner le bonheur que l'on n'a pas conquis soi-même est de le faire servir à celui de son prochain… Si les nôtres avaient toujours mis cette maxime en pratique, peut-être eût-on moins guillotiné d'aristocrates sous la Révolution et peut-être

aussi occuperions-nous une autre place dans le monde et dans l'État !

« Vous me dites que votre sœur vous a conseillé de vous adresser à moi… Elle a bien fait… Car seul, je suis en pouvoir d'éviter un scandale qui rejaillirait sur toute notre famille. J'ajouterai que tout ceci restera entre nous… Votre mère, elle-même, ignorera votre conduite… et je m'efforcerai même d'en effacer peu à peu en moi le souvenir. Quant à vous, monsieur, vous allez quitter cette maison et partir pour notre terre des Cévennes où vous attendrez mes ordres… Là, face à face avec votre conscience, vous pourrez mesurer la profondeur de l'abîme où vous avez failli tomber. Et vous vous rappellerez notre devise : *Aut honor aut nihil. L'honneur… ou rien.*

« Maintenant, retirez-vous, monsieur. Je vous ai parlé comme on se le doit entre gentilshommes. Prouvez-moi par votre obéissance et votre respect que vous êtes encore mon fils ! Allez !

– Mon père, reprenait César… Je n'ose vous exprimer ma reconnaissance infinie… Car je sais que je n'ai pas le droit de rien ajouter aux paroles que vous venez de prononcer. Cependant laissez-moi vous dire un mot, un seul…

– Parlez !

– Cette jeune femme ?

Alors… le duc de Birargues fit avec une simplicité admirable qui acheva de bouleverser le jeune marquis :

– C'est moi seul, maintenant qui ai le droit de la sauver !

IV

VISITEURS INATTENDUS

Bien que très tranquilles sur l'issue de la grosse partie qu'ils avaient engagée, Diana et Moralès attendaient avec une certaine impatience le retour de César, lorsqu'un violent coup de sonnette les précipita l'un et l'autre vers la fenêtre-baie qui donnait sur le jardin.

– C'est lui ! s'exclama le rasta.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclamait l'aventurière, qui venait d'apercevoir, suspendu par les dents à une chaîne extérieure descendant le long de la porte d'entrée, un jeune fox blanc à tête jaune qui agitait la cloche avec une obstination frénétique.

– Quelle est cette plaisanterie stupide ? fit la Monti d'une voix courroucée.

Elle se préparait à sortir, mais le pseudo-valet de chambre Crémard l'avait devancée… et, tout en invectivant de loin le chien farceur qui n'avait pas lâché la poignée, il s'avança vers la porte qu'il ouvrit toute grande.

Un hurlement de terreur lui échappa.

En un clin d'œil, tandis que le fox s'éclipsait avec la rapidité de l'éclair, une meute composée de vingt-cinq chiens vendéens, splendides de force et de vaillance, se précipitait à l'intérieur du jardin, en poussant des hurlements qui ne laissaient aucun doute sur leurs belliqueuses intentions, et cela, sans être conduits ni excités par personne… comme s'ils obéissaient à

l'ordre mystérieux d'un maître invisible.

Quelques-uns de ces redoutables cabots entourèrent le valet de chambre qui eut à peine le temps, en une fuite éperdue, de se mettre à l'abri de leurs crocs singulièrement menaçants et redoutables ; et le reste de la bande se précipita vers la maison avec l'intention manifeste de lui livrer le plus impétueux assaut.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demandait à son tour Moralès qui avait pâli.

– Je n'en sais rien, ripostait nerveusement Diana… qui, elle aussi, avait l'intuition qu'un danger aussi extraordinaire qu'inattendu les menaçait tous les deux.

– Aurions-nous été trahis ?… s'inquiétait le faux baron.

Un bruit de vitres brisées suivi d'aboiements furieux retentit dans l'antichambre.

Moralès s'écria en sortant son browning :

– Ah ! par exemple ! c'est par trop violent ! et nous allons bien voir…

D'un geste énergique, Diana l'arrêtait.

– Pas d'imprudence, Moralès… Il y a là-dessous quelque machination ourdie contre nous, par Birargues sans doute… mais il nous le paiera !

Et comme les chiens commençaient à ébranler de leurs pattes vigoureuses et à ronger de leurs crocs acérés la porte du salon, Diana s'écria :

– Assurons, avant tout, notre sécurité !

Se dirigeant vers une assez vaste cheminée en bois sculpté, elle appuya le pouce à un endroit connu d'elle seule.

La cheminée, pirouettant sur elle-même, découvrit l'amorce d'un escalier qui s'enfonçait dans les sous-sols.

– Allons, viens…, fit l'aventurière.

– Et la jeune femme ? fit Moralès.

– Nous d’abord, elle ensuite…, conclut la misérable en entraînant son amant… derrière la cheminée qui reprit automatiquement sa place.

Au même instant, la porte s’ouvrait avec fracas… livrant passage à Judex et à son frère, que précédait Vidocq… et que suivait un magnifique caniche blanc… dont la bonne tête narquoise contrastait avec l’aspect fiévreux, agité du limier.

– Trop tard ! murmura Roger… Nos vilains oiseaux se sont envolés…

– Et par là ! déclarait Judex, en montrant la cheminée devant laquelle Vidocq et le caniche s’étaient simultanément arrêtés.

Quant aux autres chiens, devenus subitement muets et immobiles, ils attendaient dans l’antichambre, laissant apparaître à travers la porte ouverte leurs bonnes grosses gueules cordialement sympathiques.

Alors, se tournant vers son frère, Judex lui dit de sa belle voix grave :

– Frère, occupe-toi tout de suite de cette malheureuse…

Et il fit flairer de nouveau le gant de Jacqueline à Vidocq, qui s’élança aussitôt au dehors, suivi de Roger.

S’approchant de la cheminée, après avoir constaté que les deux bandits n’avaient pu fuir par le tablier, Judex découvrit assez facilement le mécanisme secret qui dissimulait l’escalier d’évasion… dont il s’apprêtait à descendre les marches, suivi de son caniche, lorsque Roger revint, annonçant :

– Je l’ai trouvée !

– Où est-elle ? interrogea vivement l’homme à la cape noire.

– Dans un caveau aménagé en prison.

– Elle t’a vu ?

– Non, car elle est encore sous l’influence du narcotique que ces misérables lui ont fait absorber.

– Conduis-moi.

Comme le caniche s'apprêtait à emboîter le pas derrière son maître, celui-ci lui ordonna :

– Maxime… reste là ! J'aurai besoin de toi tout à l'heure.

Docilement, Maxime s'assit sur son postérieur, montant une garde vigilante devant la cheminée.

Pendant ce temps, après avoir descendu un étroit escalier en colimaçon dont l'entrée se dissimulait dans un placard de la cuisine, les deux frères arrivaient jusqu'au caveau que Vidocq avait aisément repéré.

Judex demeura un instant sur le seuil, contemplant Jacqueline qui, étendue sur la banquette, reposait paisiblement, comme si elle attendait, en la douceur d'un calme sommeil, la venue de son sauveur.

Alors, se penchant vers elle, il déposa une enveloppe cachetée sur sa poitrine.

Puis, s'adressant à son limier qui ne le quittait pas des yeux, il fit simplement en désignant la jeune femme.

– Garde-la !

Tandis que Vidocq se couchait en rond aux pieds de la jeune femme, Judex dit à son frère :

– Maintenant qu'elle est sauvée… occupons-nous des autres !…

*

* *

Lorsque Jacqueline sortit de l'anéantissement dans lequel Diana et Moralès l'avaient plongée, un spectacle aussi étrange qu'inattendu frappa ses yeux… Un jeune fox, assis près d'elle la regardait d'un air à la fois intelligent et amusé. Un superbe chien policier, la tête sur ses genoux, semblait lui dire : Je veille sur toi !… et groupés autour d'elle, les plus beaux chiens de la

meute fantastique la contemplaient avec l'expression de la plus touchante et fidèle bonté.

Tout d'abord, la jeune femme crut qu'elle était le jouet d'une hallucination ; mais sa main venait de rencontrer la lettre que son sauveur lui avait laissée… et il lui sembla en même temps que tous ces yeux braqués sur elle lui exprimaient :

– Lis, mais lis donc… bien vite !

Elle déchira l'enveloppe… La lettre était ainsi conçue :

Madame, vous êtes libre, et vous n'avez plus rien à craindre de vos ravisseurs, car je veille sur vous… Laissez-vous conduire par les bons chiens qui vous entourent… Ils vous mèneront, à travers la forêt, jusqu'à ce que vous soyez à l'abri.

JUDEX.

– Je me trompais… Il m'a tenu parole, se disait Jacqueline au comble de la surprise et de l'émotion… Et pourtant… les pigeons sont toujours dans leur cage… Par quel prodige a-t-il pu retrouver ma trace ?… Oui, quel est donc cet homme qui, après avoir frappé mon père… se montre si généreux envers moi ?

Tandis que la jeune femme se livrait à ces réflexions si troublantes, elle se sentit tout à coup tirée par le bas de sa jupe.

Jacqueline, guidée par Vidocq qui marchait en éclaireur, entraînée par le fox qui ne la lâchait pas, et suivie des beaux vendéens… dont les longues oreilles avaient comme des frémissements d'allégresse, quitta aussitôt sa prison… traversa la maison, le jardin, gagna la route, puis la forêt, avec sa vaillante escorte, et cela sans apercevoir la trace d'un être humain.

L'air pur et parfumé des grands bois lui rendit peu à peu ses forces… Tous ces bons chiens qui jappaient et gambadaient joyeusement autour d'elle achevaient de lui rendre la confiance et l'espoir…

Toute à la joie de sa liberté reconquise, elle s'avançait avec

ses sauveurs... ne pensant plus qu'à son fils, à son Jeannot chéri, lorsque, à un croisement d'allées, elle se trouva en face d'une luxueuse automobile, qui, brusquement, s'était arrêtée à quelques mètres d'elle.

Jacqueline allait continuer sa route, mais une jeune fille, sautant légèrement à terre, se précipita vers la jeune femme tout en disant avec une effusion charmante :

– Oh ! madame Bertin, que je suis heureuse de vous revoir.

Le duc de Birargues qui avait rejoint sa fille, ajoutait, en saluant respectueusement la maîtresse de piano :

– Tout d'abord, madame, laissez-moi vous dire que, dès que nous avons su que vous étiez en danger, nous nous sommes empressés d'accourir à votre aide...

Gisèle interrogeait :

– Chère madame Bertin, comment avez-vous pu vous échapper ?

– Ce sont ces braves chiens qui m'ont délivrée... C'est un vrai mystère... Et puis je ne sais même pas quel est leur maître. Et vous comment avez-vous su que j'étais prisonnière ?

Sans la moindre hésitation, avec une noblesse incomparable, M. de Birargues déclarait :

– C'est mon fils, qui, en proie au plus violent repentir, nous a fait l'aveu de son crime... Je vous demande humblement pardon pour lui... Soyez miséricordieuse... Laissez à moi seul le devoir de châtier le coupable... Épargnez le déshonneur à un nom jusqu'alors sans reproche et sans tache... et je vous jure, madame, que je n'aurai pas assez des jours qui me restent à vivre, pour vous respecter et vous bénir.

– Monsieur, répondit Jacqueline avec une incomparable dignité, soyez entièrement rassuré... Aucun scandale n'éclatera... je garderai le silence... Quant à votre fils, puisqu'il se repent, de grand cœur je lui pardonne, mais à la condition qu'il m'oublie...

– Oh ! merci ! merci ! s’écria Gisèle, en tombant dans les bras de la noble créature…, tandis que M. de Birargues s’écriait au comble de l’émotion :

– Ah ! madame ! madame ! combien je serais fier de vous appeler ma fille.

Jacqueline répliquait :

– Ici-bas, monsieur, il ne me reste qu’un droit et un devoir : être mère… Je n’appartiens plus qu’à mon enfant ! C’est désormais le seul but et l’unique objet de ma vie.

S’inclinant respectueusement devant cette créature d’abnégation et de sacrifice qui se drapait si noblement dans le mystère d’une douleur que l’on pressentait insondable, le duc de Birargues fit simplement :

– Veuillez me dire, madame, où je dois vous conduire ?…

– À Neuilly !

Au même instant, un coup de sifflet strident retentit à quelque distance. Instantanément, tous les chiens, fox, limiers et vendéens, bondirent dans la forêt et disparurent dans les halliers.

Deux hommes, cachés derrière un épais buisson qui bordait la route, avaient tout entendu… et tandis que l’auto du duc de Birargues reprenait la route de Paris, Judex, haletant d’émotion, Judex transformé, bouleversé, méconnaissable, Judex, enfin, que Roger avait dû retenir pour l’empêcher de s’élancer sur les traces de la voiture, murmura d’une voix frémissante :

– C’est un ange !…

Cependant, à travers un dédale de souterrains formé par d’anciennes carrières et qui communiquait avec la villa Brossard, Diana et Moralès avaient gagné la campagne… afin d’échapper aux visiteurs inattendus et menaçants qui avaient tout à coup surgi devant eux.

Ils atteignaient la sortie, sorte d’anfractuosité au milieu des roches, recouvertes de lierre… lorsque tout à coup un bruit

provenant du couloir qu'ils venaient de quitter… se fit entendre…

– Ah ! ça, firent-ils, en même temps… le passage secret aurait-il été découvert ?… Aurions-nous été suivis ?

Après s'être consultés du regard, tous deux s'armant de leurs revolvers, se placèrent de chaque côté de l'entrée du souterrain, le doigt sur la détente, et prêts à vendre chèrement leurs existences…

Le bruit se rapprochait peu à peu, sans qu'il fût possible d'en préciser la nature ni l'origine… lorsque tout à coup une exclamation de surprise échappa aux deux bandits… Un caniche blanc, dressé sur ses pattes de derrière, venait d'apparaître, portant entre ses crocs une large enveloppe… qu'il laissa tomber devant Moralès…

Le rasta s'en empara aussitôt… Elle était adressée à Mme Diana Monti, et ainsi conçue :

Si vous ne voulez pas partager le sort du banquier Favraux, ne vous trouvez jamais sur le chemin de sa fille.

JUDEX.

Et voilà que Diana et Moralès… aperçoivent au loin… véritable boule blanche lancée à toute vitesse, le caniche qui s'enfuit.

Furieux… ils s'élancent… et tirent sur lui plusieurs coups de revolver…

Mais Maxime a de l'avance… Les balles ne sauraient l'atteindre, et, lorsqu'il se sent tout à fait hors de portée, il se retourne sur ses adversaires et leur lance successivement plusieurs ouah ! ouah ! ouah ! d'ironie joyeuse, et disparaît derrière un talus, les oreilles au vent et le pompon en l'air.

– Judex !… Judex ! rage Moralès… Quel peut bien être cet homme ? Et pourquoi s'intéresse-t-il ainsi à la fille du banquier ?

Alors avec un calme terrible et une énergie farouche, la

Monti murmure lentement :

– Il faut le savoir… et je le saurai !

V

AU-DESSUS DE LA HAINE

Il était environ deux heures de l'après-midi lorsque Jacqueline, que le duc de Birargues et sa fille avaient reconduite dans leur auto jusqu'à Neuilly, sonna à la porte de la pension de famille.

En l'apercevant, Mme Chapuis, dont l'attente avait encore grandi l'anxiété, eut une exclamation de joie spontanée :

– Vous, mon enfant ! Ah ! vous pouvez vous vanter de m'en avoir causé une frayeur… Je tremblais que vous n'ayez eu un accident… Enfin, vous voilà, c'est l'essentiel… Ah ! ça, d'où venez-vous donc comme ça ?… Mais entrez donc, je vous laisse là sur la porte… Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais… Je suis si contente, si heureuse !… C'est que… moi, je vous aime bien. Je le disais encore ce matin à mes pensionnaires : « Mme Bertin, c'est comme une jeune sœur que le bon Dieu m'a envoyée là !… »

Faisant pénétrer Jacqueline dans son bureau, elle lui offrit avec le plus vif empressement :

– Voulez-vous prendre quelque chose ? Vous êtes toute pâle… vous avez votre pauvre petite figure toute tirée… toute chiffonnée… Peut-être bien que vous n'avez pas déjeuné ?

– Merci, chère madame… Tout à l'heure, je verrai… En ce moment, j'ai besoin de me remettre un peu de toutes les émotions que je viens de traverser.

– Faites comme vous voudrez… Vous êtes chez vous. Ma

pauvre petite, qu'est-ce qui a donc bien pu vous arriver ?

D'une voix encore un peu tremblante, la fille du banquier reprenait :

– Je viens de vivre des heures tellement étranges que je me demande si je n'ai pas rêvé.

Mme Chapuis reprenait avec la plus confiante bonté :

– Je me disais bien aussi que pour que vous ne soyez pas rentrée à l'heure, c'est qu'il avait dû se passer quelque chose de pas ordinaire.

Et, songeant à la femme qui l'avait attirée dans l'abominable guet-apens auquel elle n'avait échappé que par miracle, la fille du banquier s'écria… tandis que de grosses larmes lui montaient aux yeux :

– Ah ! la misérable !… la misérable !… Si vous saviez ce que j'ai souffert !…

– Ma pauvre enfant !

– Figurez-vous que j'étais tombée entre les mains de gens abominables !… Ah ! j'ai bien cru que j'étais perdue.

– C'est cette femme brune, n'est-ce pas, qui vous a tendu un piège.

– Oui, c'est elle.

– Et c'est ce grand monsieur au chien policier qui vous a retrouvée ? observait Mme Chapuis.

– Quel monsieur au chien policier ? questionnait Jacqueline avec le plus vif étonnement.

– Celui qui est venu ici… vous demander… Un bel homme, de vingt-cinq à trente ans, l'air très distingué. Il m'a raconté qu'il était un grand ami de votre famille… Quand je lui ai dit que vous aviez disparu depuis la veille… son visage a changé… Je lui ai demandé de venir avec moi au commissariat, mais il n'a pas voulu, et il m'a dit d'une voix grave que j'entendrai toute ma vie : Pas un mot… à personne, le salut de Mme Bertin

dépend de votre silence. Alors… moi, je n'ai pas bougé… et j'ai eu raison, puisque vous voilà !

Jacqueline, au comble de la surprise, se demandait :

– Cet homme ne serait-il pas le mystérieux Judex ?… comment aurait-il su que j'étais en danger, puisque je n'avais pas rendu la liberté aux pigeons ?

Mme Chapuis continuait avec volubilité :

– Ce monsieur… Oh ! je ne saurais trop vous le dire… un monsieur très bien, même qu'il m'en a tellement imposé que je n'ai pas osé lui demander son nom… Ce monsieur a exigé de moi un tas de détails que je lui ai donnés… J'avais bien vu tout de suite que c'était dans votre intérêt… Il a fallu que je le fasse monter dans votre chambre… même qu'il a embrassé bien gentiment votre petit garçon…

– Mon petit garçon ?

– Mais oui… Jeannot.

– Jeannot !

– Il est ici !

– Comment ! Il est ici ?…

– Depuis hier soir… Il s'ennuyait sans vous… Il s'est sauvé de Loisy.

– Mon Dieu !

– Il est venu à Paris caché dans une voiture de choux… À la barrière, il a fait connaissance d'un petit gamin des rues, qui a l'air bien gentil, ma foi, très débrouillard surtout, et qui l'a amené jusqu'à la maison.

– Où est-il ? interrogeait Jacqueline, galvanisée par l'amour maternel.

– Je vous le dis, mon enfant : dans votre chambre, en train de jouer avec une boîte de soldats que je lui ai donnée, car il ne voulait plus rester tranquille.

D'un bond, la jeune femme, oubliant toutes ses émotions et ses fatigues, gravit l'escalier… et ouvrit la porte.

Jean, qui alignait ses fantassins sur la table, en apercevant sa mère, se précipita dans ses bras en un cri fait d'allégresse et d'exquis reproche :

– Maman, maman, c'est pas bien de faire attendre comme ça ton petit garçon.

Jacqueline n'eut pas le courage de briser tout de suite cette joie exquise…

Elle prit son chéri dans ses bras et le serra ardemment contre son cœur…

Plus que jamais elle sentait que toute sa vie n'était plus que dans ce beau chérubin qui avait passé ses deux petits bras autour de son cou et l'embrassait… l'embrassait dans l'adorable élan de la plus céleste tendresse.

– Maman chérie, disait-il, c'était trop long, quatre jours… je voulais te voir… moi… Papa Bontemps n'avait pas le temps de m'emmener. Alors je suis parti… J'étais très bien dans la charrette… J'ai presque aussi bien dormi que dans un dodo. Seulement… ça m'a bien ennuyé quand la dame m'a dit que tu n'étais pas là… Aussi, maintenant que te voilà je suis content… Regarde les beaux soldats que la dame d'ici m'a donnés… Elle est presque aussi bonne que Marianne… Viens voir les soldats… Ils ont des fusils… regarde !…

Et avec cette mobilité charmante des enfants, Jeannot narrait :

– Et puis, tu sais, j'ai fait la connaissance d'un petit garçon très gentil… Il s'appelle Réglisse… le môme Réglisse… Il m'a promis de venir me voir… Il est drôlement habillé… Il a un grand chapeau gris, comme en avait bon papa quand il allait aux courses… et il est amusant… tout le temps il rit… je voudrais bien l'avoir toujours avec moi… Dis, maman, tu voudras bien qu'on joue tous les deux ?

Mais Jacqueline reprenait :

– Maintenant, Jeannot, il faut que je te gronde.

– Moi, maman... pourquoi ?

– C'est très vilain ce que tu as fait là, reprenait Jacqueline. Te sauver de chez tes parents nourriciers !... Oui, c'est très vilain... Tu n'as donc pas songé à l'inquiétude de ces braves gens... quand ils se seront aperçus que tu étais parti... Je suis sûre qu'en ce moment ils te cherchent partout... et qu'ils ont beaucoup de chagrin... Et puis, songe, mon pauvre petit Jean, que tu aurais pu te perdre en route... te faire écraser par une voiture, ou te faire voler par de mauvaises gens... Et moi, alors, qu'est-ce que je serais devenue ?

Jacqueline qui avait toutes les peines du monde à garder un ton sévère, continuait, s'adressant à son fils qui baissait le front, ne montrant plus à sa maman que la jolie masse blonde de ses cheveux bouclés :

– Monsieur Jeannot, vous avez mérité une punition sérieuse... Pour cette fois, je veux bien vous pardonner ; car je vois bien que vous n'avez pas réfléchi aux conséquences de votre incartade... Mais sachez que, si vous vous avisiez de renouveler une pareille escapade, au lieu de vous laisser à Loisy, je me verrais obligée de vous mettre pensionnaire dans un collège de province où je ne vous verrais plus que trois fois par an aux vacances... Vous m'avez bien comprise ?

– Oui, maman.

– Vous ne recommencerez plus ? jamais plus ?

– Jamais, jamais, jamais !

Et l'enfant essuyait du revers de son petit tablier les pleurs de repentir qui commençaient à couler sur ses joues, lorsque Jacqueline eut une exclamation de surprise.

Elle venait seulement d'apercevoir, dans un coin de la pièce où Mme Chapuis l'avait rangée, la cage vide... et dont la petite porte aux barreaux d'osier était restée encore entrouverte.

Jeannot releva la tête… et, surprenant le regard de sa mère, il s'exclama tout d'un trait :

– Maman, maman, c'est moi qui ai lâché les pigeons !

– Comment, c'est toi ?

Et craignant sans doute d'être grondé encore, le bambin commençait, tout décontenancé, craignant de nouveaux reproches presque honteux :

– Oui, maman, tu m'avais dit souvent qu'il ne fallait pas…

Il ne put continuer.

Jacqueline l'avait pris dans ses bras, et, folle de bonheur, éperdue de reconnaissance, elle clama, les yeux ruisselant des larmes les plus nobles et les plus douces :

– Ne te défends pas, ne t'excuse pas, mon enfant bien-aimé ; car c'est toi qui as sauvé ta maman !

*

* *

Le lendemain, Jacqueline, décidée plus que jamais à reprendre son existence de labeur et d'abnégation maternelle, reconduisait à la gare Saint-Lazare son fils que Marianne Bontemps, prévenue par un télégramme, était venue chercher.

À peine la voiture s'était-elle arrêtée dans la cour du Havre que la portière s'ouvrait et qu'un petit bonhomme à l'accoutrement bizarre, à la figure franche et malicieuse, apparaissait sur le marchepied, lançant un joyeux :

– Salut… m'sieur et dames.

Cette interpellation inattendue arracha un geste de surprise à Jacqueline.

– Le môme Réglisse ! s'écria Jeannot en tapant joyeusement ses mains.

C'était lui, en effet, qui, au moment où il venait rendre visite

à son petit camarade, l'avait aperçu montant en taxi avec sa mère et sa nourrice.

Alors, utilisant le système de transport en commun qui lui était familier c'est-à-dire grimpant sur l'un des ressorts arrière de l'auto, il était arrivé en même temps que son jeune ami auquel tout de suite, délibérément, il lançait :

– Comment ça va, mon vieux lapin, depuis qu'on s'est vu ?

Vite, Jeannot avait rejoint son compagnon et, après l'avoir embrassé, présentait sur le ton de la plus enthousiaste amitié :

– Maman… maman…, c'est le petit garçon qui m'a conduit à Neuilly.

– Ah ! c'est lui !

– Oui, maman.

Tout en regardant avec bienveillance ce brave gosse auquel elle devait sans doute que son fils ne se fût pas égaré dans Paris, la fille du banquier prit son porte-monnaie et en tira une pièce blanche qu'elle offrit au môme Réglisse.

Mais celui-ci, montrant à Jacqueline la musette qu'il portait en bandoulière et qui était déjà à moitié pleine de bouts de cigares et de cigarettes, répliqua, plein de dignité comique :

– Madame, je ne demande pas l'aumône, je suis commerçant !

Jacqueline qui avait souri à cette boutade, continuait à examiner l'enfant et l'interrogeait avec intérêt :

– Alors, c'est vrai que tu es seul au monde ?

– Oui, madame.

– Tu n'as jamais connu ni ton papa ni ta maman ?

– Jamais !

– Et les gens qui t'ont recueilli ?

– C'est des rosses !

– Ils te battent ?

– Et comment !

– Tu serais heureux de les quitter ?

– J'comprends !

Jacqueline se sentit pleine de compassion pour ce pauvre petit déshérité qui, malgré les promiscuités fâcheuses de l'atmosphère de méchanceté et de hideur au milieu de laquelle il avait toujours vécu, semblait avoir gardé intacte la bonté de son cœur ; et elle allait continuer son interrogatoire, lorsque Jeannot, cédant à un des mouvements primesautiers qui lui étaient habituels, dit à sa mère :

– Puisqu'il n'a plus de parents, et qu'il est seul au monde, tu veux bien être un peu sa maman ?

– Beaucoup même !…

– Alors, je l'emmène avec moi.

– Mais, mon petit…

– Si, si, je ne veux plus le quitter ! Nous resterons ensemble !

– Bath !… s'écria le môme Réglisse. Me v'là avec toute une famille !

Jacqueline hésitait… Certes, il lui eût été pénible de séparer à présent ces deux petits êtres qu'une instinctive affection, une mutuelle confiance nées d'un hasard de la rue avaient jetés dans les bras l'un de l'autre.

Mais, d'autre part, elle redoutait pour son Jeannot, si charmant et si pur, le contact d'un gamin qui, certes, au premier abord, avait l'air d'un brave petit bonhomme, mais qui n'en était pas moins un enfant du pavé.

La bonne Marianne se chargea de tout concilier. Elle sut faire vibrer chez Jacqueline la corde sensible.

– Madame, fit-elle à l'oreille de la jeune mère, vous pouvez être tranquille. La leçon que nous venons de recevoir nous profitera. Jour et nuit, nuit et jour… Jeannot restera près de moi… je vous le jure !… Aussi, je crois que nous pouvons

emmener avec nous son petit ami… sauver un gosse… ça porte toujours bonheur !

– Vous avez raison, Marianne, approuva Jacqueline.

– Alors… on m'embauche ? réclamait le môme Réglisse.

– Où demeurent les gens chez lesquels tu vivais ?

– Tout là-bas près des fortifs…

– Comment s'appellent-ils ?

– L'homme, c'est Tortillard et la femme… tout le monde l'appelle Pomme-Cuite…

– En attendant…, décidait Jacqueline fixée, tu vas partir avec madame et ton ami Jeannot. Mais si tu n'es pas sage…

Alors, le gamin, tirant son chapeau et embrassant la main de sa bienfaitrice, répondit du fond de son pauvre petit cœur qui, pour la première fois en contact avec de la bonté, se gonflait de la plus douce reconnaissance.

– Oh ! si, madame, je serai bien sage, puisque je serai heureux !

– Pauvre enfant ! murmura Jacqueline, touchée jusqu'au fond du cœur.

Quelques minutes après… sur le quai de la gare, Jacqueline répondait aux baisers que lui envoyaient Jeannot et le môme Réglisse, dont les deux figures joyeuses apparaissaient dans l'encadrement de la portière, tandis que le train, lentement, se mettait en marche…

*

* *

Tandis que les ténèbres enveloppaient les ruines du Château-Rouge, Judex, seul dans son laboratoire, grâce au miroir mouvant placé dans la cellule du prisonnier, regardait obstinément Favraux qui, prostré, anéanti, semblait avoir

définitivement succombé sous le poids du châtiment qui l'avait frappé en plein triomphe.

Bientôt Judex, abandonnant son poste d'observation, s'en vint s'asseoir devant une table… et, faisant manœuvrer le mécanisme d'un tiroir secret, il s'empara d'une photographie qu'il se mit à contempler avec une étrange insistance.

C'était le portrait de Jacqueline.

Comment cette carte-album, qui se trouvait quelques jours auparavant sur un piano, dans le grand salon du château des Sablons, avait-elle pu tomber entre ses mains ?… Seul il eût pu le dire… En attendant, ses yeux, tout à l'heure encore si durs, si implacables lorsqu'ils se dirigeaient vers son ennemi, étaient adoucis en une expression indéfinissable et qu'on eût dit faite à la fois d'une incommensurable pitié, d'un regret hésitant et d'une mystérieuse mélancolie.

De sa bouche des paroles s'échappaient en un murmure :

– Oui, c'est un ange… un ange !…

Au bout d'un long instant… il renferma le portrait dans sa cachette… et il demeura énigmatique… immobile, le regard perdu dans son rêve…

Par un caprice du destin, Judex allait-il aimer la fille du banquier ?

QUATRIÈME ÉPISODE

Le secret de la tombe

I

PIERRE KERJEAN

Le Dr Gortais, directeur d'une importante clinique aux environs de Mantes, venait comme chaque matin d'arriver à neuf heures précises à son bureau. Après avoir pris connaissance de son courrier et revêtu sa blouse et son tablier blanc d'hôpital, il s'apprêtait à se rendre au chevet de ses malades, lorsque son garçon vint lui apporter une carte de visite ainsi libellée :

M. ROGER-JACQUES

avocat

Rue Michel-Ange, Paris.

Le praticien, impatienté, grommela :

– Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là, juste à l'heure de ma visite ? Dites à ce monsieur de repasser à cinq heures.

Mais, se ravisant aussitôt, il reprit :

– Attendez donc ! Roger-Jacques ! Mais j'y suis ! C'est bien cela ! J'allais faire une belle gaffe ! Joseph, faites entrer ce monsieur.

Tandis que le Dr Gortais, un peu bourru d'aspect, mais au fond brave homme et bon médecin, tout dévoué à ses malades,

s'installait devant son bureau et prenait dans un dossier à portée de sa main une feuille de papier qui avait toutes les apparences d'un relevé d'honoraires, Joseph introduisait auprès de son patron un jeune homme fort élégant, complètement imberbe, à la figure sérieuse, intelligente et sympathique.

– Veuillez donc vous donner la peine de vous asseoir, maître Roger-Jacques, invitait fort aimablement le directeur de la clinique.

Le frère de Judex, après s'être incliné légèrement, attaqua :

– Docteur, j'ai reçu un mot de votre économe m'annonçant que le nommé Pierre Kerjean était complètement rétabli. En même temps vous me faisiez parvenir votre note pour frais d'hospitalisation et soins médicaux qui s'élèvent à ce jour à 945 francs 75 centimes.

– Parfaitement, monsieur.

– Voici mille francs, docteur.

– Je vais vous rendre…

– Inutile. Le surplus servira de gratification aux infirmiers qui se sont occupés de mon protégé.

– Vous êtes mille fois aimable !

– Et maintenant, docteur, permettez-moi de vous féliciter de l'habileté dont vous avez fait preuve en arrachant ce malheureux à la mort.

– Le fait est que lorsque vous m'avez amené ce pauvre diable, il était joliment mal en point et j'étais bien convaincu qu'il ne passerait pas la nuit… Enfin, on a fait ce qu'on a pu.

– Au delà, docteur.

– Je dois dire que le gaillard, bien que sexagénaire, est doué d'un de ces tempéraments de fer dont rien ne semble pouvoir venir à bout !…

– N'empêche que Kerjean vous doit la vie !…

Très sensible à ces félicitations, le Dr Gortais poursuivait :

– Vous allez voir comme il est beau… Un vieux chêne qui aurait retrouvé ses feuilles… Voulez-vous que je l’envoie chercher ?

– Auparavant, docteur, j’aurais besoin de vous demander quelques renseignements.

– Je suis à votre entière disposition.

– Kerjean ignore toujours mon nom ?

– Vous m’aviez recommandé de le taire. J’ai suivi rigoureusement vos instructions…

– A-t-il fini par se rappeler les circonstances dans lesquelles il avait failli périr ?

– Il a fini par nous dire qu’il était tombé mourant de fatigue sur la route et qu’il n’avait pu se garer à temps d’une automobile qui arrivait à toute vitesse. Mais il nous a déclaré qu’il n’avait même pas eu le temps d’apercevoir les auteurs de l’accident.

– Je vous remercie, docteur… Vous pouvez me présenter à ce brave homme.

– Vous l’emmenez ?

– S’il y consent.

Quelques instants après, Pierre Kerjean, complètement revenu à la santé, vêtu d’un costume modeste, d’une propreté méticuleuse, la barbe taillée, les cheveux bien peignés, entrait dans le bureau du praticien.

– Mon ami, fit celui-ci, je vous présente M. Roger-Jacques, avocat à Paris… qui, après vous avoir recueilli sur la route, vous a conduit dans sa voiture jusqu’à ma clinique et m’a demandé de vous guérir. C’est à lui, encore plus qu’à moi que vous devez, Kerjean, d’être encore de ce monde.

Le vieux chemineau avait d’abord enveloppé d’un regard plein de méfiance le jeune homme qu’il voyait pour la première fois…

Mais, presque aussitôt, ses traits se détendirent et ce fut d'une voix où perçait une réelle émotion qu'il répondit :

– Bien souvent, monsieur, depuis que je suis revenu à moi, j'ai demandé à M. le docteur le nom de la personne généreuse à qui je devais tous les soins dont j'étais entouré. M. le docteur me répondait toujours qu'il ne pouvait pas me le dire, et je me contentais de bénir en moi-même mon bienfaiteur inconnu… Puisque enfin vous voulez bien vous révéler à moi, croyez, monsieur, que je suis profondément heureux de vous exprimer ma vive gratitude.

Roger tendit la main à Kerjean en disant :

– Soyez certain que chaque jour je me félicite de vous avoir sauvé la vie.

– Vous êtes un homme de cœur, monsieur, et je vous remercie.

– Je tâche simplement d'être humain…

– Encore merci.

– Maintenant, monsieur Kerjean, reprenait le frère de Judex, que comptez-vous faire ?

– Je n'en sais trop rien…, répondit l'ancien meunier des Sablons… d'un ton mélancolique… À mon âge, ce n'est pas très commode de trouver de l'ouvrage.

– Si je vous offrais une bonne place bien tranquille, où non seulement vous seriez à l'abri du besoin jusqu'à la fin de vos jours, mais où l'on vous laisserait encore le temps de vaquer *à vos affaires de famille ?*…

À ces mots, Kerjean considéra, cette fois, son interlocuteur d'un air stupéfait.

– Monsieur, fit-il, vous me voyez confus de toutes les bontés que vous avez pour moi. Puis-je savoir comment je les ai méritées ?

– Parce que vous êtes malheureux.

– C'est vrai ! fit le vieillard.

Et avec un accent de douloureuse amertume, il ajouta d'une voix sourde, en courbant le front :

– Vous ne me connaissez pas ?

Le frère de Judex le fixant alors bien en face répliqua d'une voix aux vibrations étranges :

– Vous vous trompez, Kerjean, je vous connais ; et c'est parce que je vous connais que je veux vous emmener avec moi.

Kerjean qui, à ces mots, avait redressé la tête, demeura un instant silencieux, immobile, soutenant avec force le regard de Roger.

Puis, d'un ton résolu, il répliqua :

– C'est entendu, monsieur. Je vous suis !

Après avoir pris congé du Dr Gortais, le frère de Judex et son protégé quittèrent la clinique et montèrent dans une rapide et puissante automobile qui les emmena directement au Château-Rouge.

En route, Roger avait prévenu Kerjean :

– Vous allez voir des choses qui vont vous surprendre et vous réjouir… Pour l'instant je ne puis vous en dire davantage. Ayez confiance en moi, comme j'ai confiance en vous…

Le chemineau, de plus en plus intrigué, suivit docilement Roger…

Celui-ci, après l'avoir fait monter aux ruines, le conduisit à travers le dédale de couloirs et de souterrains au milieu desquels il était impossible de se reconnaître et l'introduisit auprès de son frère qui travaillait dans son laboratoire.

À la vue de Kerjean, Judex se leva, superbe, imposant, plus énigmatique que jamais dans son dolman de velours noir… qui faisait ressortir l'élégance de sa stature, en même temps que l'étrange beauté de son visage.

– Kerjean…, attaqua-t-il, en dehors de mon frère et de moi…

vous êtes le seul être vivant qui ait pénétré *librement* dans cette salle. Ainsi que mon frère a dû vous le dire, j'ai résolu de faire votre bonheur.

– Le bonheur…, croyez-vous que cela me soit encore possible ? fit l'ancien bagnard.

– Je veux tout mettre en œuvre pour vous l'assurer…

– Qui vous dit que je l'aie mérité ?

– J'en suis sûr, parce que vous avez souffert, parce que vous souffrez.

– Vous savez donc ?

– Je sais que vous êtes une victime du banquier Favraux et cela me suffit.

– Vous le haïssez donc ?

– Plus que vous ne pouvez le haïr vous-même.

Alors Kerjean s'écria en un rugissement de rage :

– Pourquoi ne puis-je plus me venger de lui ? Pourquoi faut-il que la mort me l'ait volé ?

– Favraux n'est pas mort ! laissa échapper solennellement Judex.

– Favraux n'est pas mort ? répétait Kerjean avec un accent de doute. Pourtant, monsieur, j'ai lu dans un journal qu'il avait succombé subitement au milieu d'un grand dîner.

– Et moi je vous dis que Favraux est vivant !… fit Judex d'une voix éclatante…

Et, saisissant Kerjean par le bras, il l'amena jusqu'au miroir métallique qui donnait dans la cellule du banquier, et que Roger fit lentement manœuvrer.

À la vue de son ennemi, gisant, en costume de prisonnier sur les dalles d'une cellule et prostré dans le désespoir d'une morne épouvante, le vieux Kerjean s'écria, les poings crispés, le sang aux tempes, saisi à la fois d'une joie et d'une fureur indicibles :

– C'est lui ! je le reconnais… C'est bien lui !… le bandit !… le monstre !… Il est vivant… vivant… vivant !

Tandis que Roger remettait le miroir en place, Kerjean se tourna vers Judex, qui, superbe de dignité imposante et de calme vengeur… les bras croisés… attendait.

Et le vieux meunier des Sablons, dominé lui aussi par la majesté émanant du mystérieux personnage qui le considérait avec une expression d'indicible bonté, s'écria :

– Qui donc êtes-vous ?…

Judex répondit :

– Ce que vous allez être vous-même, Kerjean… Je suis un justicier !

II

FACE À FACE

Peu à peu, au cri strident qu'avait poussé Kerjean en l'apercevant dans le miroir métallique, Favraux était sorti de l'état de prostration dans lequel, depuis de longues heures, il était plongé.

En même temps que la pensée lui revenait, il se rendait compte à nouveau de toute l'horreur de sa situation…

Cette cellule… ce costume de détenu, cette porte massive et si solidement verrouillée, ce mur sur lequel il avait lu en lettres de feu sa condamnation à la réclusion perpétuelle, et surtout ce miroir… lancinant, implacable… telle était désormais la destinée qu'il lui fallait subir !…

Or, le banquier ne se faisait aucune illusion… Judex tiendrait parole… Il ne pardonnerait pas… Il ne pardonnerait jamais… Le châtiment ne finirait qu'avec le condamné !

Le misérable, qui se sentait encore capable de vivre plusieurs années entre les quatre murs de cette geôle transformée pour lui en instrument de torture morale véritablement effroyable, se rappelait l'histoire de ces prisonniers d'État qui, enfermés depuis leur jeunesse dans les cachots de la Bastille, de Pignerol ou de Sainte-Marguerite, en étaient sortis ou y étaient morts avec des cheveux blancs.

Il se rappelait un livre qu'il avait lu récemment et où étaient retracés, avec une abondance de détails vraiment terrifiants, les supplices de ces condamnés à la détention perpétuelle dans les

pays où la peine de mort est abolie…

Avec l'auteur de cette étude, il avait conclu : mieux vaut cent fois la mort qu'une pareille existence.

Cependant, un dernier espoir subsistait en lui, espoir horrible, qui lui était inspiré par son ardent amour de la vie et par la crainte instinctive d'un au-delà auquel son orgueil et son manque de scrupules lui avaient jusqu'alors interdit de songer…

Lorsque vaincu, anéanti, Favraux était resté plongé dans une sorte d'agonie morale dont il venait seulement de s'évader, son cerveau n'était pas demeuré inactif.

Le banquier, au contraire, pour la première fois de sa vie, s'était livré à un véritable examen de conscience.

La liste de ses crimes s'était dressée à ses yeux… et lui qui, jusqu'à ce jour, avait marché sur les ruines et sur les cadavres amoncelés par lui avec le plus cruel sang-froid, la plus odieuse indifférence, en avait frémi à un tel point qu'en présence de ces larmes, de ce sang, de ces douleurs, de ces misères dont la responsabilité retombait sur lui, il se demandait, lui l'incrédule, le matérialiste, si au-dessus de la justice des hommes il n'existait pas aussi la justice de Dieu.

Toutes ces pensées l'avaient plongé dans un émoi indescriptible et n'osant se tuer… il en était arrivé à formuler ce vœu effroyable :

– Si je pouvais devenir fou !

Cet état de démence, il l'avait appelé de toute l'avidité de son désir d'oublier…, quand bien même tout eût sombré en lui, dans la dégradation de son intellectualité et de son être physique.

Mais bientôt Favraux s'était dit :

– Je n'aurai même pas cette consolation. J'ai le cerveau trop solide pour qu'il s'y produise jamais une lésion libératrice… Je suis rivé à ma douleur par une chaîne que seul le temps peut

user. Combien cela durera-t-il ?… Dix ans, quinze ans… vingt ans !… Le sais-je ? Eh bien, non, non, cela ne sera pas ! Quand bien même il y aurait un autre monde, et dans ce monde d'autres juges, il n'est pas possible qu'on m'y fasse souffrir davantage… Et puis… pourquoi une pareille pensée ? C'est bon pour les faibles d'esprit. Mais moi qui n'ai jamais cru à rien, moi qui, à quinze ans, faisais déjà fi de toutes ces croyances dont on avait entouré ma jeunesse, pourquoi en ce moment m'attarderais-je à un retour stupide vers des idées qu'avant d'être homme j'avais déjà reniées ? Non, après nous il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de juges, il n'y a pas d'enfer ! Il n'y a rien. C'est la fin de tout, dans le sommeil éternel… l'oubli dans le néant… Mieux vaut donc mourir !

Longtemps Favraux chercha le moyen avec lequel il en finirait avec l'existence.

Se laisser périr de faim ? Il ne fallait pas y songer.

Ses geôliers lui feraient, au besoin, prendre des aliments de force.

S'étrangler avec un morceau d'étoffe arraché à ses vêtements ?

Cela nécessiterait de longs préparatifs que le miroir métallique ne manquerait de révéler à ceux qui le guettaient…

Favraux allait recourir au seul moyen qu'il possédait d'en finir vite et une bonne fois pour toutes, c'est-à-dire se briser le crâne contre le mur de sa cellule… Déjà ramassé sur lui-même, rassemblant toutes ses forces, il se préparait à se précipiter la tête en avant, en un bond férocement énergique contre le granit plusieurs fois séculaire de son cachot, lorsqu'un rugissement lui échappa :

– Oui, ce sera plus sûr ! grinça-t-il. Même *s'ils me voient* j'aurai le temps de me tuer, avant qu'ils n'arrivent !

Lentement, il se releva et s'en fut s'asseoir sur sa couchette en planches.

Puis au bout d'un quart d'heure de réflexion qui n'avaient fait que renforcer davantage sa résolution, il se leva… se promena un instant de long en large… comme il en avait parfois l'habitude ; puis, tout à coup, en un mouvement rapide, il se dressa sur la pointe des pieds… et, levant le bras vers le plafond, il s'empara d'une tulipe de verre, qui servait d'abat-jour à l'ampoule électrique éclairant sa cellule, et, la brisant contre la table, il essaya, avec un morceau, de se couper la gorge.

Il n'en eut pas le temps.

Brusquement la porte s'était ouverte, livrant passage à Pierre Kerjean qui, se précipitant sur le banquier, l'immobilisa aussitôt en une vigoureuse étreinte… en disant :

– Me reconnais-tu ?

– Kerjean !… s'écria Favraux au comble de l'épouvante.

– Oui, c'est moi…, reprenait l'ancien meunier des Sablons.

Et superbe de colère hautaine, écrasant le marchand d'or sous son regard de mépris et de haine, Kerjean poursuivit :

– Je t'avais bien dit que Dieu te punirait, misérable ! Enfin, tu as donc rencontré sur ta route un homme plus fort que toi, et qui a vengé toutes tes victimes ! Ton règne est fini, banquier Favraux, celui de la justice est arrivé… et pour toi vont commencer les minutes longues comme des jours, les jours pesants des années, les années interminables comme des siècles. Le remords commence-t-il à t'empoigner ?

« Non ; car tu es incapable d'un tel sentiment.

« Ce que tu regrettes, ce ne sont pas les bonheurs que tu as flétris, les infortunes que tu as causées…, les drames dont tu as été l'instigateur, les foyers que tu as détruits, les morts que tu as cloués dans leurs cercueils, la corruption que tu as semée sur ton passage !… Qu'est-ce que cela peut te faire que ta fille – une noble et vaillante créature, qui, après s'être volontairement ruinée de dégoût et de honte, abandonnée par le fiancé que tu

lui avais choisi, et qui n'en voulait qu'à son argent – en soit réduite à gagner péniblement sa vie et celle de son enfant, ton petit-fils, au milieu de toutes les embûches et de toutes les difficultés qui menacent une jeune femme belle, honnête, et jetée seule sur le pavé de Paris ?… Oui, tout cela t'est bien égal… Toi, toi seul, tu comptes à tes yeux, misérable !…

– Je compte si peu pour moi…, ripostait Favraux, que je voudrais mourir.

– Comme un lâche !… Pour fuir le châtiment… pour t'évader de ta douleur.

Kerjean, redressant encore sa haute taille, apostrophait le banquier :

– Moi aussi, j'ai été arraché à ce qui faisait mon bonheur à moi… c'est-à-dire à ma femme, à mon enfant… à ce vieux moulin, à ce coin de terre, à ce bord de rivière que je chérissais et que tu avais réussi à me dérober… Moi aussi j'ai été en prison… Mais moi je n'ai pas voulu mourir… non pas dans l'espoir de reconquérir ma liberté…, car, jamais, je le jure, je n'aurais cru que je pourrais supporter ces vingt années de bagne auxquelles j'avais été condamné… mais parce que j'avais compris la nécessité d'expier, non seulement pour les autres, mais pour moi-même…

« J'ai donc vécu dans le repentir de la faute commise… et quand, peu à peu, j'ai reconquis le sommeil que j'avais perdu…, pas un soir, tu m'entends, je ne me suis endormi sans avoir demandé pardon à Dieu et aux hommes !

« Aussi, lorsque j'ai été libéré… je me suis cru le droit de regarder le monde en face…, je me suis considéré comme purifié de mon crime…, j'étais redevenu un honnête homme !…

« Eh bien, pourquoi… seul en face de toi… dans l'isolement de cette cellule, à l'abri des tentations, délivré des appétits qui t'ont perdu, ne cherches-tu pas à te refaire une âme ?… Oui pourquoi ne t'efforces-tu pas, en revenant à un sentiment meilleur, de ramener en ton cœur ulcéré un peu de repos et de

bonté ?

– C'est que toi tu avais l'espoir, la certitude d'être libre un jour, s'écria Favraux d'un accent désespéré. Tandis que moi !… Non, non, tu ne peux pas comparer tes souffrances aux miennes !

– Pas plus que tu ne peux comparer tes crimes à ma faute.

– Puisque je te supplie de me laisser mourir !

– Puisque nous ne voulons pas…

– Pitié !

Alors, Kerjean, superbe de colère légitime, reprit d'une voix éclatante :

– Est-ce que tu as eu pitié de moi, quand sciemment, et uniquement afin de t'emparer plus facilement des biens que je ne voulais pas te céder, tu as profité de mon ignorance pour m'entraîner dans des spéculations malhonnêtes ?…

« Est-ce que tu as eu pitié de moi, lorsque toi, qui, d'un seul mot pouvais me faire absoudre par les juges, tu es venu m'accabler devant le tribunal, transformant le demi-faussaire que j'étais en un criminel de la plus vile espèce ?

« Est-ce que tu as eu pitié de moi, quand je suis venu te supplier de m'aider à retrouver mon fils ?

« Non !… alors pourquoi voudrais-tu que je pardonne… Car te laisser mourir, ce serait te pardonner. Tu vivras, banquier Favraux… ; tu vivras…, misérable…, sous ma garde, encore… Judex a fait de moi ton geôlier… et tant que Kerjean sera là… jamais tu ne t'évaderas, ni dans la vie… ni dans la mort !

À ces mots, proférés d'une voix terrible, le banquier, comprenant que désormais il ne pourrait plus échapper à son supplice, s'effondra sur les dalles de sa cellule.

III

LE CERCUEIL VIDE

Aussitôt après leur mésaventure de la villa Brossard, Diana et Moralès, désireux de mettre une certaine distance entre eux et la meute de Judex, avaient regagné Paris… dans un état de rage indescriptible… Somme toute, leur expédition était manquée…

Les cinq mille francs qu'ils avaient touchés d'avance du marquis de Birargues allaient à peine suffire à payer les dettes criardes de Moralès.

– Qu'allons-nous faire ? demandait anxieusement le rasta à sa maîtresse qui, songeuse, s'était étendue sur un divan, et suivait d'un œil vague les volutes bleutées de la fumée de sa cigarette. Nous voilà dans de jolis draps ! Qu'est-ce qui nous dit, à présent, que les Birargues ne vont pas porter une plainte contre nous ?… Nous vois-tu dénoncés, arrêtés… envoyés en prison ?… Moi surtout, avec ce que tu sais, je ne m'en tirerais pas à moins de dix ans, et peut-être davantage. Écoute-moi, Diana… Le moment n'est pas venu de rêver, mais d'agir… Je crois donc qu'il serait prudent, et même indispensable de mettre la frontière entre la police et nous… Profitons de ce que nous avons un peu d'argent pour filer sans bruit et sans retard. Préparons nos malles et, ce soir, nous filons… L'Espagne, l'Italie, le Maroc, l'Amérique, je m'en moque, pourvu que je sois avec toi.

– Imbécile ! ricana la Monti en se relevant, et en lançant sa cigarette dans un cendrier.

Et, venant à Moralès, elle se campa devant lui, tout en disant :

– Tu as donc oublié que nous sommes en possession d'un document qui prouve que César est notre complice. Aussi, je suis persuadée qu'au lieu de porter plainte contre nous, il sera trop heureux de négocier avec nous le rachat de ce document si compromettant pour lui.

– C'est possible ! mais cette jeune femme ?…

– Jacqueline ? Je ne pense pas que nous ayons à la craindre. En effet, si elle portait une plainte contre nous, il faudrait qu'elle avouât que Mme Bertin n'est autre que Mme Jacqueline Aubry, la fille du banquier Favraux… Or, elle a, en ce moment, de trop bonnes raisons de conserver rigoureusement son incognito pour s'amuser à nous créer des ennuis.

Et, avec un accent de menace terrible, Diana ajouta :

– D'ailleurs, je l'engage fortement à se tenir tranquille, sinon…

Puis, d'un air grave, préoccupé, l'aventurière formula :

– Il y a en ce moment quelque chose qui me préoccupe beaucoup plus que tout le reste.

– Quoi donc ?

– C'est la lettre de Judex.

Et, tirant de son corsage le billet mystérieux que le caniche blanc avait apporté aux deux bandits, la Monti lut à haute voix, lentement, en scandant chaque mot :

Si vous ne voulez pas partager le sort du banquier Favraux, ne vous trouvez jamais sur le chemin de sa fille.

JUDEX.

– Eh bien ! lança Moralès, il n'y a qu'à laisser cette femme tranquille.

– Relis attentivement la première phrase, insinuait l'aventurière.

Moralès, s'emparant du papier, répéta :

Si vous ne voulez pas partager le sort du banquier Favraux…

Il s'arrêta, songeur à son tour… puis il reprit :

– Je devine ta pensée. Selon toi, Favraux aurait été assassiné…

– N'allons pas si vite…, arrêtait la Monti. Maintenant, écoute-moi, avec la plus grande attention… sans m'interrompre… et avec calme, si toutefois cela t'est possible.

– Parle ! invita le rasta, en s'installant sur le divan que venait de quitter sa maîtresse.

La Monti, rallumant une cigarette, vint s'asseoir sur un tabouret en face de lui et, avec une sagacité de raisonnement qui révélait une intelligence d'autant plus dangereuse qu'elle ne s'embarrassait d'aucun scrupule, elle poursuivit :

– D'abord… quel est ce Judex ?…

– Oui, quel est ce Judex ?

– Je l'ignore. Tout ce que je constate, c'est qu'il possède de puissants moyens d'actions et d'information, puisque, après avoir réussi à savoir que nous avions enlevé et séquestré la fille de Favraux, il est parvenu à nous découvrir et a même failli nous prendre au gîte… Mais pour l'instant, laissons ce personnage de côté. De sa lettre, je ne veux retenir qu'une chose, c'est qu'il nous affirme nettement que Favraux a été frappé de sa main, en même temps qu'il semble insinuer qu'il pourrait bien être l'assassin !

– Peut-être tout cela est-il fait pour nous effrayer…, hasardait Moralès.

– C'est d'abord ce que je me suis dit…, convenait Diana. Mais en rapprochant les termes de ce billet de certains événements qui se sont déroulés au château des Sablons dans les quarante-huit heures qui ont précédé la mort du banquier, j'en arrive à conclure que Judex pourrait bien avoir dit la vérité.

– Que s’est-il donc passé de si extraordinaire ?

– D’abord, j’ai remarqué que Favraux, contrairement à son habitude, était soucieux, agité… et cela, au moment où la vie plus que jamais semblait lui sourire… Puis, j’ai su qu’il s’était rendu secrètement à Paris, à l’Agence Céléritas, demander une consultation à son directeur, le sieur Cocantin, qui, le lendemain, s’est rendu aux Sablons et a passé son temps à se promener dans la maison, dans le parc, avec toutes les allures d’un détective en quête d’une piste… Enfin, détail beaucoup plus grave, parce que beaucoup plus précis… Favraux, dont la gaieté, la bonne humeur m’avaient paru factices… m’a glissé à l’oreille au moment où nous allions passer dans la salle à manger :

– Ma chère Marie, je voudrais bien être plus vieux de deux heures. Il était huit heures quand il a prononcé cette phrase… Il était dix heures quand il est tombé foudroyé ! Et maintenant, poursuivait Diana, si tu rapproches de tous ces détails l’attitude de Jacqueline abandonnant au lendemain des funérailles de son père toute sa fortune aux pauvres, répudiant son nom, changeant son existence, et confiant son enfant qu’elle adore à d’anciens domestiques, tu en concluras comme moi qu’un mystère extrêmement troublant plane sur la mort de Favraux.

– C’est juste ! approuvait Moralès.

– Eh bien ! ce mystère, je veux l’éclaircir.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai la conviction que la possession d’un pareil secret peut nous rendre très forts, en nous donnant contre ceux qui ont fait disparaître le banquier des armes dont nous saurons faire un utile usage.

– Ne crains-tu pas, Diana, que nous nous lancions dans une bien dangereuse aventure ?

– Qui n’ose rien n’a rien, riposta la Monti, dont les yeux fulguraient d’un rayonnement de tragique audace. Faut-il te rappeler ce que je t’ai déjà dit ? Je n’aime pas les trembleurs…

C'est à prendre ou à laisser… Marche ou va-t'en !

– Diana, ne me parle pas ainsi !

– Alors, montre-toi digne de moi.

– Je te l'ai déjà dit, je suis prêt à mourir…

– Il ne s'agit pas de mourir… mais de vivre… et vivre heureux…

– Aurais-tu déjà trouvé le moyen de percer ce mystère ?

– Je le trouverai ! s'écria Diana.

Et elle ajouta avec un accent de résolution farouche et de volonté diabolique :

– Oui, je saurai comment Favraux est mort, quand je devrais moi-même interroger sa tombe !

*

* *

Vers une heure du matin, devant le petit cimetière des Sablons, une automobile qui contenait quatre hommes et une femme, stoppait à l'endroit précis où nous avons vu descendre de voiture Judex et son frère Roger.

Sauf le wattman qui demeura à son volant, tous les voyageurs sautèrent à bas de la voiture…

Deux d'entre eux, un solide gaillard à la carrure athlétique et qui portait sous le bras un volumineux paquet… et un petit brun à la barbe en pointe, à l'aspect malingre, mais vif, nerveux, les yeux pétillants derrière un binocle, se dirigèrent aussitôt vers le cimetière, dont ils escaladèrent le mur de clôture… tandis que Diana et Moralès se dissimulaient dans un épais fourré que surmontait le talus de la route, et que le chauffeur s'en allait dissimuler sa voiture dans un chemin de traverse, situé à cent mètres de là.

La nuit était sombre, orageuse… Sauf, quelques abois

espacés, lointains, de chiens… c'était partout le silence.

Au bout d'un instant, Moralès dit tout bas à sa maîtresse :

– Tu es sûre de ces hommes ?

– Tu es assommant avec tes questions… tes doutes… tes craintes…

– C'est que nous jouons une telle partie.

– Crois-tu donc que j'aurais été me confier aux premiers venus ?… Tu connais Crémard…

– Crémard… je ne dis pas… mais l'autre ?

– Le docteur Pop… Je te le garantis, lui aussi… Il sait que je connais son histoire de San-Remo… et qu'il suffirait que je dise un mot, non seulement pour que je lui fasse perdre sa clientèle, mais encore pour que je lui fasse prendre un chemin qui n'est pas précisément celui de la liberté.

– Et tu crois qu'il est capable de nous renseigner exactement sur les causes de la mort du banquier ?

– Lui ! Un des plus brillants élèves de la faculté de Montpellier… Mais taisons-nous, j'entends du bruit.

– On dirait que ce sont eux qui reviennent.

– Déjà !… Ce n'est pas possible !

– Mais si… ce sont eux !

En effet, Crémard et le docteur Pop, après avoir franchi de nouveau le mur du cimetière, regagnaient la route. D'un bond, Diana, suivie de Moralès, s'élança vers eux.

– Eh bien ? interrogea anxieusement l'aventurière.

– Vous m'avez fait me déranger pour rien ! lança l'étrange docteur d'une voix pointue, ironique.

– Comment ! pour rien ?… s'exclamèrent simultanément les deux bandits.

Alors de sa voix traînante, à l'accent des fortifs, Crémard précisa :

– Le cercueil est vide !

IV

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

Cette révélation avait plongé dans la stupeur non seulement l'hésitant Moralès mais l'audacieuse Diana.

Celle-ci s'était naturellement ressaisie la première. Tandis que l'auto la ramenait à Paris avec ses compagnons, après avoir impérativement fait taire son amant qui cherchait à la questionner, elle s'était plongée dans une méditation profonde.

Sans doute le fruit de ses réflexions avait-il été satisfaisant ; car, lorsqu'elle rentra chez elle avec Moralès, après avoir remis à chacun des membres de l'expédition une enveloppe cachetée qui contenait le montant de leurs honoraires, Diana laissait errer sur ses lèvres un sourire énigmatique. Ses grands yeux noirs avaient comme des lueurs étranges.

– Qu'est-ce que tu dis de tout cela ? interrogea anxieusement Moralès, lorsqu'il se retrouva seul avec sa maîtresse.

– Pour l'instant, ne me demande rien. J'ai besoin de mettre en ordre toutes les idées qui bouillonnent dans ma tête. Qu'il te suffise de savoir que tout va bien, beaucoup mieux que tu ne saurais le penser, et que je ne l'espérais moi-même… Mais je suis brisée de fatigue… j'ai besoin de repos… Demain matin, nous entrerons en campagne, et retiens bien ceci, mon petit Moralès : si tu m'obéis, il se pourrait fort bien qu'avant peu… les millions de Favraux passent de la caisse de l'Assistance publique dans la nôtre.

– Que me dis-tu là ?

– La vérité.

– Favraux est mort…

– Favraux est vivant !…

– Vivant ! vivant ! scandait Moralès bouleversé. Allons donc !…

– Les gens qui ont enlevé son corps du cimetière des Sablons n'ont pas fait disparaître le cadavre d'un homme assassiné, mais le corps d'un homme endormi.

– Qui te fait supposer une chose aussi extraordinaire ?

– Maintenant, je me souviens d'un détail auquel je n'avais accordé jusqu'alors qu'une très faible importance… Le jour où en secret, afin de tâcher de découvrir les raisons qui avaient amené Jacqueline à renoncer à la fortune… Eh bien, je l'ai surprise au téléphone… pâle, tremblante, en proie à l'épouvante… claquant des dents et bégayant : « La voix de mon père, de mon père qui me demande pardon. » Je me suis vite cachée croyant qu'elle était devenue folle… ou qu'elle était victime d'une hallucination. À présent, rapproche tous ces faits… et tu en tireras la même conclusion que moi, c'est-à-dire que le banquier n'est pas enseveli au fond d'un tombeau, mais bel et bien entre les mains de gens qui avaient intérêt à le faire disparaître… Certains renseignements nous manquent encore… pour étayer ma conviction d'une façon inébranlable, mais je sais où les trouver et dès demain, je les aurai… Bonsoir, mon petit Moralès, je tombe de sommeil… Dors tranquille… Tu as le droit de faire un beau rêve… Moi, je me charge de le réaliser.

*

* *

Le lendemain matin, vers dix heures, les deux bandits, qui avaient eu un long et mystérieux conciliabule, se présentaient rue Milton, à l'Agence Céléritas.

Cocantin qui, depuis son entrée en fonctions, voyait, et pour

cause, la clientèle de son oncle Ribaudet diminuer d'une façon progressive, donna l'ordre que l'on fît entrer immédiatement les visiteurs.

Diana, qui avait revêtu une toilette des plus élégantes, attaqua d'un ton fort aimable :

– Monsieur Cocantin, je vois que vous ne me reconnaissez pas…

– Mais si, très bien, au contraire : Mlle Marie Verdier… l'institutrice des Sablons…, affirmait Cocantin, qui, plein d'admiration pour la beauté de la jeune femme, ne se rassasiait pas d'en détailler les charmes.

Avec beaucoup de désinvolture, l'aventurière reprenait :

– Cher monsieur Cocantin, puisque nous sommes appelés, je l'espère, à entretenir de longs rapports ensemble, je dois vous déclarer que je ne m'appelle plus Marie Verdier… Décidée à embrasser la carrière du théâtre, j'ai pris le nom de Diana Monti.

– Très joli, très joli, approuvait le détective de plus en plus subjugué.

– Et maintenant, reprenait la dangereuse créature, permettez-moi de vous présenter mon ami le baron Moralès qui a tenu à m'accompagner dans la démarche très délicate que je suis venue tenter près de vous.

– Chère madame… monsieur le baron, invitait le détective avec le plus vif empressement, croyez que je vous écoute avec le plus vif intérêt et la plus parfaite attention.

– Monsieur Cocantin ! déclara la Monti, avec vous j'irai droit au but.

– Vous avez raison, madame, répliqua le neveu du sieur Ribaudet.

Et, désignant à sa cliente le buste impérial placé sur un cartonnier, il fit en prenant un air doctoral :

– Ayant appliqué à la police privée moderne les principes et la méthode de la police napoléonienne…

Mais il ne put continuer… D'un mouvement brusque, Diana s'était levée et, s'appuyant des deux mains sur le bureau, le buste penché en avant, sa tête presque au niveau de celle du détective, elle interrogea d'une voix âpre et presque menaçante :

– Monsieur Cocantin, où est Favraut ?

– Favraut ! s'exclama l'excellent Prosper, qui était à cent lieues de s'attendre à une question pareille. Favraut ?… mais il est mort !

– Alors, objectait Diana, comment se fait-il que son cercueil soit vide ?

– Son cercueil vide ?

– Je l'ai constaté moi-même, cette nuit, au cimetière des Sablons.

– Madame, permettez-moi de vous déclarer que je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie…

– Je parle très sérieusement… M. Favraut n'est plus dans son cercueil.

Et Cocantin, qui n'avait d'ailleurs aucune disposition pour le métier qu'il accomplissait… par héritage, balbutia en écarquillant les yeux :

– C'est inouï… c'est fou… c'est insensé ! Vous devez faire erreur…

– Je vous répète, insistait l'aventurière, que Favraut n'est plus dans sa tombe.

Alors Moralès, que sa maîtresse avait dûment stylé, s'écria en s'avançant vers le détective épouvanté :

– Celui qui a enlevé Favraut c'est Judex, et Judex, c'est vous !

– Moi !… Judex ! s'exclama l'infortuné Prosper, auquel cette

accusation avait achevé de faire perdre la tête.

– Oui, vous, vous, vous ! scandait le rasta… tandis que Diana martelait :

– Cocantin, qu'as-tu fait de Favraut ?

Le détective privé était un peu trop neuf dans le métier et surtout beaucoup trop naïf pour se douter un seul instant du piège qui lui était tendu.

Incapable de dissimuler les sentiments qui l'agitaient, il laissa échapper :

– Je donnerais bien deux ans de ma vie pour n'avoir pas été mêlé à cette ténébreuse affaire.

Puis, lançant un regard désespéré vers le buste de Napoléon, il lui sembla entendre la voix du maître qui lui criait :

– Cocantin, défends-toi !

Quelque peu réconforté, le directeur de l'Agence Céléritas, tout en s'efforçant de prendre un air digne et offensé, fit d'une voix qui tremblait encore :

– Je proteste, baron, je proteste, baronne… Prosper Cocantin n'est ni un vampire, ni un assassin.

– C'est vous Judex ! insistaient les deux bandits.

– Je suis si peu Judex, affirmait Prosper, que j'ai été chargé de le rechercher.

– Par qui ? interrogeait Moralès.

– Par le banquier Favraut.

– Allons donc !

– Je vais vous en donner la preuve.

Alors le détective malgré lui, décidé à tout pour s'innocenter de la terrible accusation qui pesait sur lui, prit une petite clef attachée à sa chaîne de montre et, ouvrant un tiroir de son bureau, il en retira deux feuilles de papier tout en disant d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir :

– Monsieur Favraut avait reçu, la veille et le jour de sa mort, deux lettres que j'ai cru devoir restituer à la famille ; mais j'en ai gardé copie. Les voici… veuillez en prendre connaissance.

En homme sûr de son fait et en paix avec sa conscience, il tendit les papiers aux deux bandits, tout en ajoutant :

– Vous constaterez, baron, et vous aussi, madame, que si j'avais été Judex, je me serais bien gardé de rapporter les originaux de ces deux lettres à la fille de cet infortuné banquier.

– Certainement, monsieur Cocantin, s'empressèrent de déclarer les deux bandits, qui avaient appris ce qu'ils voulaient savoir.

Enchantée d'être arrivée à ses fins, Diana ajoutait :

– Nous vous devons toutes sortes d'excuses… Nous sommes désolés !… Comment réparer nos torts envers vous ? Mais, que voulez-vous ? Nous avons été trompés par les apparences, influencés par certains racontars…

– Ah ! ça… par exemple…, s'effrayait Prosper. On dit…

– On dit tant de choses…, glissait perfidement l'aventurière, redevenue aimable. On ne peut pas empêcher les potins de se former, ni les gens de les faire circuler…

– M'accuser, moi… d'une pareille chose, s'indignait Cocantin. Tous ceux qui me connaissent savent très bien que je suis incapable de faire du mal même à une mouche.

– Le monde est si méchant.

– Me faire passer pour un homme qui se cache pour tuer les gens et qui enlève ensuite leur cadavre, mais c'est abominable ! Que dois-je faire pour mettre fin à une pareille calomnie ?…

– Il n'y a qu'un moyen insinuait la Monti : « Nous aider à retrouver Judex ! »

– Moi qui avais juré de ne plus m'occuper de cette affaire.

– Dans votre intérêt, encore bien plus que dans le nôtre, appuyait Moralès, j'estime que pour faire cesser tous ces

commérages stupides, la première chose à faire pour vous est de découvrir ce mystérieux personnage.

– Le baron a complètement raison, appuyait Diana. D'autant plus qu'il est infiniment probable que ce gredin n'en restera pas là… Il est donc indispensable de couper le mal par la racine. En nous y aidant, monsieur Cocantin, non seulement vous vous serez rendu service à vous-même, mais vous aurez encore bien mérité de la société.

– Vous avez sans doute raison, reconnaissait Prosper, très ébranlé par les arguments de ses deux interlocuteurs.

– Nous pouvons donc compter sur vous ? demandait Moralès.

– Avant de m'embarquer dans une affaire aussi grave, j'ai besoin d'étudier encore le dossier.

– Cher monsieur Cocantin, reprenait la Monti, en se faisant très chatte et en enveloppant le détective privé d'un coup d'œil incendiaire…, je suppose que vous ne vous figurez pas un seul instant que je m'en vais vous faire travailler pour… mes beaux yeux ?

– Cela suffirait pour me décider…, ripostait galamment l'inflammable Prosper.

– Toute peine mérite salaire, poursuivait l'intrigante créature, qui, affectant une grande netteté, définit :

– Il y a cent mille francs pour vous, monsieur Cocantin, si vous réussissez.

Vaincu beaucoup plus par le regard prometteur dont l'ex-institutrice accompagnait son offre que par la promesse de cette forte somme, Cocantin s'écria en s'emparant des mains de l'aventurière et en les embrassant avec un peu plus d'ardeur qu'il n'eût peut-être convenu en présence du « baron » Moralès :

– C'est entendu… Comptez sur moi. Désormais, je vous suis tout acquis.

– À la bonne heure…, approuvait Diana… Discrétion

absolue.

– Discrétion et célérité !

– Parfait !

– Que dois-je faire ? interrogeait naïvement le détective malgré lui.

– Attendre mes ordres ! déclara l'aventurière en achevant d'ensorceler Cocantin par son regard et son sourire.

– Tout va bien, fit Diana d'un air de triomphe, lorsqu'elle se retrouva dans la rue avec son amant.

Et, se penchant à l'oreille de son amant, elle ajouta :

– Tu vois bien que je ne bluffais pas quand je te disais que nous pourrions « récupérer » les millions du banquier.

– Ce qu'il faut avant tout, émettait Moralès, c'est retrouver Judex.

– Naturellement.

– Et tu crois que ce Cocantin est capable ?

– Lui ! ricana cyniquement la Monti. Il n'est pas plus fait pour être détective que moi pour être une honnête femme… Je me suis servie de lui pour me procurer les renseignements dont j'avais besoin pour marcher à coup sûr… Il me les a fournis. Je ne lui en demande pas davantage.

– Alors, pourquoi l'avoir mis dans notre jeu ?… Pourquoi surtout cette promesse de cent mille francs ?

– Tout simplement parce que j'ai besoin d'un homme qui, tout en me servant avec la plus docile fidélité, ne soit pas assez intelligent pour pénétrer mes secrets desseins et se laisse compromettre suffisamment pour qu'au cas échéant, je puisse faire retomber sur son dos toutes les responsabilités… Cocantin est le type rêvé de l'emploi… Sois sûr qu'il nous servira !

– Tu as du génie.

– Non, mais j'ai très faim… Emmène-moi déjeuner dans un

bon restaurant. Nous rentrerons ensuite à la maison pour « travailler » ! Car, mon petit ami, je prévois que nous allons avoir beaucoup d'ouvrage !

V

L'OBSESSION

À plusieurs reprises, Diana Monti, qui semblait en proie à une vive anxiété, s'était rendue à l'une des fenêtres du salon qui donnait sur la rue… et, chaque fois, elle s'était prise à murmurer avec agacement :

– Pourvu qu'il ait trouvé Crémard ! Ce serait bien désagréable s'il l'avait manqué… Si nous voulons réussir, il n'y a pas un moment à perdre.

Visiblement obsédée par une idée qui semblait s'être incrustée en elle, elle fit entre ses dents.

– Oh ! les millions de Favraut… les tenir, enfin !… Quelle revanche !

L'aventurière, rapidement, se faisait à elle-même le résumé de sa vie… Elle était le fruit d'un de ces ménages interlopes qui n'exercent aucune profession définie, et ne doivent la plupart du temps leur existence qu'à des expédients qui leur font chaque jour risquer la police correctionnelle et même la cour d'assises… Ses parents remarquant sa précoce beauté voulurent en faire une danseuse et l'envoyèrent en Italie apprendre ce métier. À seize ans elle fut enlevée par le prince Martelli, l'un des plus grands seigneurs de Rome qui, follement épris de la jeune ballerine, l'arracha définitivement au milieu où elle vivait, et non seulement la combla de cadeaux magnifiques, mais lui fit encore donner une éducation et une instruction très complètes… Diana mena pendant plusieurs années une existence des plus brillantes et des plus heureuses… Mais, un

jour, le prince Martelli mourut subitement sans avoir eu le temps d'assurer l'avenir de sa maîtresse.

Celle-ci dut liquider sa situation… L'argent qui lui resta ne tarda pas à lui fondre dans les mains… et, ses mauvais instincts reprenant le dessus, elle devint promptement l'une de ces « fleurs de vice » qui, sans souci du lendemain, ne demandent au jour qui vient que l'assurance de cette vie d'oisiveté honteuse et de factice plaisir que volontairement elles ont choisie… Cela dura jusqu'au jour où un hasard la mit en présence du banquier Favraut, à Nice… sur un banc de la Promenade des Anglais, où complètement décavée au jeu, sans le sou, n'ayant même plus la ressource de vendre des bijoux depuis longtemps engagés au Mont-de-Piété, elle était venue s'échouer.

Favraut, voyant une petite femme simplement mise, et en proie à une profonde tristesse, s'était approchée d'elle… et l'avait questionnée… Diana, reconnaissant le célèbre marchand d'or qu'elle avait croisé plusieurs fois au casino, sans qu'il fît le moindrement attention à elle, se dit que si elle avouait la vérité au puissant financier, qu'elle s'appelait Marie Verdier… (c'était d'ailleurs son vrai nom)… qu'elle était institutrice, sans place, sans relations, sans espérance… que certes il ne tiendrait qu'à elle de sortir, et promptement de cette situation douloureuse… mais qu'elle aimait mieux mourir que de devoir son bonheur à de pareils moyens… Bref, elle manœuvra si habilement que Favraut qui, pour la première fois de sa vie, avait senti vraiment battre son cœur d'amour, l'installait chez lui comme institutrice de son petit-fils.

Trop épris pour entrevoir un seul instant tout ce qu'il y avait de choquant dans cet acte, rassuré par les excellents certificats que Marie Verdier s'était fabriqués elle-même, le marchand d'or se passionna d'autant plus pour la belle Diana que celle-ci, se cuirassant de la plus austère vertu, s'était toujours opiniâtrement refusée.

Désormais, elle ne voulait plus être la *maîtresse,* mais la

femme.

L'on sait qu'elle avait été sur le point d'atteindre son but… Et maintenant qu'après la désillusion de cette splendide affaire manquée, elle sentait revivre son rêve, toute sa volonté, qu'elle avait formidable, se tendait dans le désir le plus inouï qui eût pu avoir germé dans le cerveau d'une aventurière : reconstituer l'édifice écroulé… en remettant la main sur l'homme qu'elle avait déjà amené à sa merci… Le plan machiavélique qu'elle avait déjà forgé se déroulait dans son esprit… tel que seul un être de l'envergure de cette femme pouvait l'accepter. Il se résumait en ces quelques mots : retrouver Judex… le contraindre à lui rendre Favraut… faire réclamer à l'Assistance publique les millions abandonnés à celle-ci par la fille… l'épouser… et achever son œuvre en se faisant assurer par lui une véritable fortune.

Pour en arriver là, plus que jamais elle était résolue à tout…

Quiconque l'eût aperçue à ce moment, vautrée sur son divan, la tête appuyée entre les mains, la bouche entrouverte en un rictus d'ambition affreux, les yeux hypnotisés par l'abîme d'infamie dans lequel délibérément elle allait se plonger, eût reculé comme à l'aspect d'un monstre ou d'une bête féroce !

Un coup de sonnette l'arracha à cette horrible méditation… C'était Moralès qui rentrait.

– Tu as été bien longtemps, reprocha aussitôt Diana avec nervosité.

– Ce n'est pas de ma faute, répliqua le rasta, qui semblait plier de plus en plus sous le joug de son impérieuse maîtresse. Crémard n'était pas chez lui. J'ai dû le chercher pendant deux heures. J'ai fini par le découvrir, en train de faire une partie de cartes avec quelques amis, dans un petit estaminet aux environs de la gare du Nord.

– Viendra-t-il ?

– Ce soir, il m'a promis d'être à six heures précises à la maison avec le « Coltineur ».

– Tout va bien, je te remercie.

Il y eut entre les deux amants un de ces instants de silence lugubre dans lesquels il semble planer comme de la mort.

Puis, Moralès, qui avait enlevé son chapeau et son pardessus, s'approcha de sa maîtresse… et, lui prenant la main, il fit d'une voix où perçait de l'inquiétude.

– Diana, tu vas encore dire que je suis un trembleur.

– Pourquoi ?

– Certes, je ne doute pas que tu réussisses entièrement dans tes projets… J'ai la conviction, comme toi, que fatalement nous découvrirons Judex et que nous retrouverons Favraut… Mais as-tu bien réfléchi à une chose ?

– À quoi donc ?

– Favraut a une fille… Elle te connaît… Elle peut parler…

– Elle ne parlera pas.

– Pourquoi ?

– Parce que ce soir elle aura cessé de vivre !…

– Non, non, pas cela ! Je ne veux pas ! s'écria Moralès, devenu blême.

– Hein, quoi, qu'est-ce que tu dis ? Tu ne veux pas !… sursauta la misérable.

– Je suis un voleur, c'est entendu…, ripostait le rasta en un réveil subit de conscience qui semblait sincère… Mais devenir un assassin, jamais !

– Qui te demande de tuer ?

– Toi !

– Tu es fou ! Puisque Crémard et le « Coltineur » seront là, tu n'auras pas besoin de mettre la main à la pâte.

– Qu'importe !… je serai toujours complice… Et puis… demain qui me dit que tu n'exigeras pas que je frappe moi-même ?

– Mon petit Mora… prends garde ! fit l'aventurière sur un ton de calme effrayant… Tu sais que je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps en paroles inutiles. Tu feras ce que tu voudras… Tu resteras ou tu t'en iras… Mais, sache une chose… c'est que si tu refuses de m'obéir, on saura immédiatement que le baron Moralès s'appelle Robert Kerjean… qu'il est le fils du meunier des Sablons, condamné à vingt ans de bagne, pour vols, faux, abus de confiance, etc., et qu'il est lui-même recherché par la police pour avoir dévalisé…

– Tais-toi !…

– Choisis !

Accablé, l'amant de Diana se laissa tomber sur un siège.

Alors, dans l'effroi de l'expiation d'une faute qui lourdement, pesait sur lui, dans la veulerie de son âme sans caractère, de son cœur sans ressaut, de sa volonté sans énergie, il murmura d'un air abattu.

– Eh bien, c'est dit ! La fille de Favraut disparaîtra cette nuit.

*

* *

À la même heure, Judex, à cent lieues de soupçonner le nouveau danger qui menaçait Jacqueline, et laissant son prisonnier sous la garde du vieux Kerjean et de son frère, quittait le Château Rouge pour une destination inconnue.

VI

LE GUET-APENS

En attendant l'heure du dîner, Jacqueline Aubry lisait avec une douce émotion la lettre de Gisèle de Birargues qu'elle avait reçue le matin…

Château des Aigles près Florac

Chère Madame et amie,

Aussitôt arrivée ici, après un long et pénible voyage, je m'empresse de vous donner de mes nouvelles.

Mon frère n'avait pas exagéré. Maman et moi, nous l'avons trouvé très changé… Il avait une forte fièvre… Le médecin, sans être absolument inquiet, déclare que son état demande de grands soins… Il m'a priée de vous dire qu'il s'inclinait bien bas devant votre admirable générosité…

Aussitôt qu'il sera guéri, il demandera à notre père l'autorisation de faire un grand voyage en Extrême-Orient…

Et vous, chère madame, que devenez-vous ? Écrivez-moi… je serai si heureuse de vous lire… de passer quelques instants avec vous… Dès mon retour…

Jacqueline ne put continuer… On frappait à la porte… C'était la bonne madame Chapuis, qui, toute essoufflée et brandissant à la main un papier bleu, annonçait :

– Une dépêche pour vous, madame Bertin.

– Une dépêche ! fit Jacqueline surprise.

Aussitôt un cri douloureux lui échappa ; le télégramme était

ainsi rédigé :

Venez vite, le petit'Jean est très gravement malade.

– Il ne me manquait plus que cette épreuve, s'écria Jacqueline en un sanglot. Mon Dieu, je vous avais donc remercié trop tôt !

Puis, dominant l'angoisse qui s'était emparée d'elle, elle décida :

– Il est six heures un quart… Il doit y avoir un train vers sept heures pour Loisy… J'ai encore le temps de le prendre… Dites, ma bonne madame Chapuis, pendant que je mets mon chapeau, voulez-vous m'envoyer chercher une voiture ?

– Très volontiers, mon enfant ! s'empressait l'hôtelière… Je regrette bien de ne pas pouvoir vous accompagner… Ce pauvre mignon, pourvu que ce ne soit pas grave.

Jacqueline, le cœur brisé, se demandait si cette dépêche laconique et brutale ne cachait pas une partie de la vérité… et si elle ne lui avait pas été adressée pour la préparer à une nouvelle encore plus mauvaise.

Tout en montant dans le taxi qui allait la conduire à la gare, elle songeait, rongée d'anxiété :

– Pourvu qu'il ne se soit pas livré à quelque nouvelle escapade, avec ce petit garçon, qui est habitué à rôder seul dans les rues… Pourtant, Marianne m'avait bien promis de les surveiller… Mais un accident est si vite arrivé… Ah ! oui, maintenant, je le sens plus que jamais, si je perdais mon fils, ce serait mon arrêt de mort !

Tout en s'efforçant de refouler ses larmes, la fille du banquier murmurait, comme si elle parlait déjà à son enfant.

– Me voilà, mon ange…, oui, voilà ta maman, mon bien-aimé.

Oh ! combien le trajet lui semble long… combien elle a hâte de le voir… d'entendre sa voix… d'être là près de lui… fixée… rassurée… Aussitôt le train arrêté, elle se précipite hors de la

gare… Elle marche vite, très vite… Si elle osait, elle se mettrait à courir… La voici sur le pont qui traverse la Seine et qu'il lui faut franchir pour arriver jusqu'au village de Loisy… Le soir tombe… Tout est calme, silencieux en ce coin, généralement désert… D'ailleurs, c'est l'heure du dîner… Personne… Si… deux hommes qui s'avancent là-bas… les mains dans les poches, avec toutes les allures de tranquilles promeneurs… Ils se sont arrêtés au milieu du pont… Ils regardent avec une certaine insistance deux enfants qui pêchent à la ligne dans un bateau accroché à la rive.

– On y va tout de même, Crémard ?

– Oui, Coltineur.

– Mais les gosses ?

– Ils ne nous voient pas, et c'est toujours pas eux qui la tireront d'affaire.

Jacqueline, tout à la pensée de son fils, arrive à la hauteur des deux bandits… Elle va les dépasser, mais voilà qu'ils se jettent sur elle… Ils lui recouvrent la tête d'une sorte de voile noir… et avant que la malheureuse ait eu le temps de se défendre… ils la précipitent dans la Seine, par-dessus le parapet…

Tandis que la mère du petit Jean disparaît dans les flots, Crémard et Coltineur, leur audacieux et immonde exploit accompli, s'en vont vite rejoindre Diana et Moralès, qui, de l'autre côté du pont, les attendent anxieusement dans une rapide automobile.

*

* *

… Or, Jeannot ne s'était jamais si bien porté.

Devenu l'inséparable du môme Réglisse, il s'en allait chaque jour avec lui à l'école du village.

Les deux enfants étaient très sages… Si Jeannot avait profité de la leçon que lui avait donnée sa mère, le môme Réglisse se montrait lui-même très raisonnable… Pour rien au monde, il n'eût voulu se livrer à la moindre incartade qui eût compromis sa nouvelle situation dont il appréciait énormément les avantages… Bien couché, bien nourri, ayant troqué son fantaisiste costume pour des vêtements de petit paysan dans lesquels il se trouvait tout à fait à son aise, il éprouvait une vive reconnaissance envers son jeune ami auquel il devait tout ce bonheur. Cette gratitude s'était traduite en une affection et un dévouement qui ne demandaient que l'occasion de se manifester de toutes les manières.

Or, un samedi que Jean était revenu de l'école avec la croix et que le môme Réglisse avait rapporté lui-même une ample moisson de bons points, le père Bontemps et sa fille Marianne, occupés tous deux au jardin, et complètement rassurés sur l'état d'esprit de leurs deux pensionnaires, avaient cru pouvoir se départir quelque peu de leur surveillance habituelle et les autoriser à aller jouer une partie de cache-cache avec leurs petits camarades…

Sans doute, les deux bambins ruminaient-ils depuis quelque temps déjà un de ces complots enfantins qui font sourire les papas et trembler les mamans… Car après avoir échangé un rapide coup d'œil d'intelligence, tous deux, sans dire un mot, au lieu de se rendre sur la place de la Mairie, où avaient lieu les ébats ordinaires et extraordinaires de la jeunesse dorée de Loisy, se faufilèrent dans un chemin creux qui conduisait jusqu'à la Seine…, et, après avoir coupé dans une haie deux gaules de dimensions modestes, ils pénétraient dans une petite boutique en planches achalandée par les nombreux pêcheurs qui, le dimanche, s'en viennent de Paris se reposer de leurs fatigues en déclarant une guerre acharnée aux ablettes et aux goujons.

En sa qualité de directeur-administrateur-caissier de l'association, le môme Réglisse auquel Jeannot avait remis la pièce de vingt sous qu'au nom de sa maman la bonne Marianne

venait de lui donner en récompense de sa sagesse, fit l'emplette de deux lignes et d'une poignée d'asticots… Puis, revenant vers son compagnon qui l'attendait sur la berge, il le fit monter avec lui dans un petit bateau amarré à la rive, à quelques mètres du pont qui traverse la Seine en cet endroit… Fort adroitement, Réglisse eut vite fait de monter les deux lignes et de les amorcer… Passant l'une à son ami et lançant l'autre d'une main exercée, il s'exclama :

– Maintenant, les poissons n'ont qu'à bien se tenir !

La séance durait déjà depuis un bon moment, sans autre résultat, d'ailleurs, que deux ou trois emmêlages de fils que le môme avait débrouillés avec une dextérité remarquable… lorsque tout à coup… Réglisse poussa un cri :

– Mince alors ! une dame dans le bouillon !

Les deux petits, qui, l'œil sur leurs bouchons, n'avaient rien aperçu du drame atroce qui venait de se dérouler sur le pont, virent tous deux en même temps une forme humaine s'enfoncer dans le fleuve.

Jeannot avait poussé un cri de terreur… Mais le môme Réglisse, avec une rapidité de décision remarquable, lançait aussitôt :

– T'en fais pas, mon gosse… bouge pas surtout, et laisse-moi me débrouiller… Quand je travaillais du côté d'Auteuil, j'ai aidé des mariniers à retirer des macchabées de la flotte… C'est pas malin… Et puis, on est costaud ou on ne l'est pas !…

Enlevant l'amarre qui retenait le bateau à la berge le môme Réglisse sauta sur les avirons et se mit à « nager » avec une vigueur et une régularité qui révélaient un réel entraînement vers l'endroit où la victime du drame avait disparu.

Au moment où le petit bateau arrivait à la hauteur de la première pile du pont, Jacqueline revenait à la surface.

– La vlà…, s'écria Réglisse… Et, saisissant une gaffe qui se trouvait au fond de la barque, il eut le temps d'accrocher par

ses vêtements la malheureuse, au moment où pour la seconde fois, elle allait couler à pic.

– À toi, Jeannot…, ordonna le merveilleux petit bonhomme, cramponne-toi au morceau de bois… et ne lâche pas la rampe… Sans ça la « poule » boirait encore la goutte, et y aurait pas moyen d'aller la chercher.

Le petit Jean, entraîné par l'énergie de son camarade, saisit la gaffe… employant tout ce qu'il avait de force, le pauvre mignon… à exécuter les instructions de son ami qui sans perdre une seconde avait saisi les avirons et regagnait la rive distante à peine de trois ou quatre mètres…

Enfin, grâce à ses efforts, le bateau entraînant le corps de l'infortunée, s'en vint échouer sur la rive…

Ce fut alors seulement qu'inconscients de leur acte héroïque… ils songèrent à appeler au secours… Comme personne ne leur répondait, Réglisse voulut enlever le voile qui recouvrait le visage de la pauvre femme…

Un cri lui échappa…, tandis que, du geste, il écarta le petit Jean et lui ordonna :

– Va à la maison chercher du secours… Cavale, mon gosse… Cavale !

C'est que le môme avait reconnu dans la noyée la maman de son petit ami. Alors, dans l'intuition exquise de son cœur excellent, il ne voulut pas que Jeannot la vît comme ça, tout de suite… avant qu'il fût certain lui-même qu'elle était encore vivante.

Et… le petit héros, ainsi qu'il l'avait vu faire aux mariniers, s'empressa de pratiquer les mouvements rythmiques destinés à rétablir la respiration de la noyée.

Oh ! le brave enfant… il suait sang et eau… Tout essoufflé, il n'en pouvait plus de l'effort inouï qu'il venait de fournir, mais n'importe… il allait… toujours…, allait jusqu'au bout… et, lorsqu'un premier souffle s'échappa des lèvres de Jacqueline, le

môme Réglisse demanda :

– Ça va t'y mieux, ma bonne dame ?

Puis, il s'écria avec un accent de triomphe :

– Il va être rien content, mon gosse, que je lui aie rendu sa maman !…

CINQUIÈME ÉPISODE

Le moulin tragique

I

EST-CE UN CRIME ?

– Messieurs, j'ignore qui vous êtes, et je ne veux pas chercher à le savoir… Non contents de me sauver, vous m'avez vengé de celui qui m'a pris l'honneur, qui a détruit mon foyer… Cela me suffit pour que je vous appartienne corps et âme… Disposez de moi… Je veux être votre serviteur… au besoin, votre esclave.

C'est en ces termes que le vieux Kerjean, en sortant de la cellule de Favraut, avait remercié Judex et son frère.

Judex lui avait tendu la main et lui avait dit :

– Je veux que vous soyez notre ami.

Tremblant de la plus forte émotion qu'il eût peut-être jamais ressentie, le vieux forçat libéré, saisissant la main qui, si généreusement, s'offrait à lui, la porta jusqu'à ses lèvres en disant :

– Merci !

Mieux que de longues phrases, cette simple expression de son infinie gratitude prouvait à Jacques et à Roger qu'ils avaient trouvé dans l'ancien meunier des Sablons, l'homme capable de se faire hacher au besoin pour défendre la porte de son maître. Et c'était avec la plus parfaite sérénité que, pendant leur absence du Château-Rouge, ils lui avaient confié la garde de leur prisonnier…

Kerjean s'était acquitté de sa tâche avec un scrupule qui se doublait de l'âpre joie de voir l'homme qu'il exécrait le plus au monde, livré à un châtiment si terrible.

Plusieurs fois par nuit, il se relevait, quittant la chambre qu'il occupait dans les souterrains près de la geôle du banquier, écoutant avec avidité la respiration, les plaintes de l'emmuré… Chaque matin, il se levait de très bonne heure… pénétrait dans le laboratoire de Judex, faisait manœuvrer le miroir métallique et regardait Favraut, qui, dans un coin de son cachot, telle une bête traquée, semblait compter les minutes de plomb… les heures d'éternité.

Un matin… Kerjean prit au hasard un livre qui se trouvait sur la table de Judex.

Comme il l'ouvrait, une carte-album s'en échappa. C'était la photographie de Jacqueline que Judex, surpris sans doute par son frère, avait placée dans ce volume, et avait oublié de remettre ensuite dans sa cachette.

– Quelle est cette jolie personne ? se demandait Kerjean, intrigué, et même captivé par l'expression de bonté charmante et de touchante mélancolie que révélaient les traits de Jacqueline.

Et regardant de plus près cette image, toute de grâce radieuse et d'inaltérable pureté…, il se prit à murmurer :

– C'est étrange… On dirait qu'on a pleuré sur ce portrait.

Et il le garda entre ses mains… comme s'il se sentait attiré vers cette jeune femme inconnue par une de ces irrésistibles sympathies qui naissent tout à coup sans qu'on sache ni comment, ni pourquoi et qui réveillent les affections mortes dans des cœurs que l'on pourrait croire à jamais flétris…

Kerjean, très intrigué, se demandant : « Quelle est cette femme ? », venait de serrer le portrait dans le volume… lorsque la porte secrète qui donnait accès à l'escalier de fer s'ouvrit, livrant passage à Jacques et à son frère.

– Tout s’est bien passé ? interrogea aussitôt Judex.

– Très bien, monsieur, répliqua Kerjean.

– Le prisonnier ?

– De plus en plus prostré.

Judex s’en fut jeter un coup d’œil au miroir ; puis il revint vers Kerjean tout en disant d’une voix étrange :

– Il peut vivre longtemps ainsi !…

Et comme s’il avait hâte de chasser de son esprit la pensée de celui dont il s’était fait le juge, il dit à l’ancien meunier sur un ton plein de cordialité :

– Kerjean, êtes-vous heureux ?

– Oui, monsieur, car maintenant, grâce à vous, l’espoir est revenu en moi…

– Mon frère s’est déjà occupé de votre fils…, reprenait Judex.

– Ah ! que vous êtes bon !

Roger expliquait :

– Je n’ai rien encore de précis à vous dire… Mais courage et confiance… Nous vous le rendrons certainement !

– Oui, nous le sauverons…, affirmait Judex avec énergie.

Violemment ému, le forçat libéré regardait Jacques et Roger avec une sorte de ferveur religieuse.

– Vous êtes bons, vous autres ! fit-il… Il n’y a pas en vous que de la justice… mais un sentiment profond de fraternité humaine… Et moi qui ne croyais plus en rien, parce qu’il n’y avait plus en moi que de la haine, je me reprends à être meilleur puisque je m’aperçois, par vous, qu’ici-bas on peut encore trouver de l’amour !

Kerjean s’arrêta un moment… Puis, encouragé par l’attitude bienveillante des deux frères à son égard, le pauvre vieux, s’abandonnant tout à fait, reprit :

– Je voudrais bien revoir mon vieux moulin où mon fils est né, où ma femme est morte… Ce n'est pas très loin d'ici… Il me semble que maintenant que vous avez fait renaître l'espoir en moi, cela me ferait du bien… de me retrouver dans cette maison où j'ai laissé mon âme… de m'asseoir un instant auprès de la roue silencieuse et de rêver qu'ils sont encore là, le petit et sa maman, et que je vais les voir apparaître tous les deux…

– Allez, mon bon Kerjean, allez, autorisait Judex.

– Quand cela ?

– Quand vous voudrez !

– Tout de suite, vrai, vous me permettez ?

– De grand cœur.

– Je serai revenu ce soir.

– Ne vous inquiétez pas, Kerjean… Partez, mon ami…

Et l'ancien meunier s'en fut tout joyeux ; son bâton à la main… tandis que dans ses yeux semblait déjà passer l'image de ce vieux coin de campagne où jadis avait fleuri puis s'était flétri si vite son paisible bonheur.

– Quel brave homme ! dit Roger à son frère. Tu l'avais bien jugé… Nous pouvons avoir confiance en lui. Il ne nous trahira pas.

Mais Judex n'écoutait plus son frère… D'une main qui semblait distraite et qui, en réalité, était guidée par la plus forte volonté, il avait entrouvert le volume… et considérait le portrait de Jacqueline… longuement, saintement… avec une intraduisible expression d'adoration sans mélange, d'admiration sans limites…

Et ce n'était pas l'amoureux qui contemplait tendrement, voluptueusement la femme aimée : on eût dit plutôt le religieux en extase devant l'image d'une sainte.

Roger, après avoir jeté un regard furtif vers Jacques, s'était discrètement retiré dans un des angles du vaste laboratoire…

Installé dans un fauteuil, il avait pris dans la poche de son veston un journal du matin et en commençait la lecture lorsque tout à coup une exclamation lui échappa :

– Frère !

– Qu'y a-t-il ? fit Judex.

– Écoute ce que je viens de lire en deuxième page, aux faits divers :

Est-ce un crime ? À Loisy-sur-Seine, deux petits garçons retirent du fleuve une femme en deuil… Madame Jeanne Bertin…

– Que dis-tu ? s'écria Judex, qui, prenant le journal des mains de son frère, achevait l'article qui se terminait ainsi :

Jeanne Bertin, institutrice à Paris… La malheureuse, encore dans le coma, n'a pu être interrogée.

– C'est affreux !… s'écria Judex d'une voix que l'émotion étranglait. Ainsi, il a suffi que nous nous absentions quarante-huit heures, pour que cette infortunée que je croyais avoir sauvée… fût encore victime d'un abominable attentat. Quels sont les gens assez misérables, assez ignobles pour s'acharner après cette innocente et noble créature ? Les mêmes sans doute qui ont voulu la livrer à César de Birargues et qui, pour se débarrasser de leur victime, ont lâchement résolu sa mort !

Magnifique d'indignation, terrible de colère, Judex, beau comme l'archange qui terrassa le démon, s'écria d'une voix frémissante :

– Il faudra donc que je les écrase, eux aussi… les bandits !… Mais pour ceux-là, pas de pitié… pas de circonstances atténuantes… la mort… Roger, tu m'entends, n'est-ce pas ?… La mort… la mort !…

Et, avec une sorte d'exaltation mystique, il poursuivit :

– Il faut que j'aille à son secours à elle… Peut-être pourrai-je la sauver ?… Dieu, qui a fait le miracle de ressusciter Kerjean pour le faire servir à nos desseins, ne voudra pas qu'elle meure. Car ce serait effroyable… Oui… Il me semble que nous aurions

tous deux sur la conscience le meurtre de cette innocente… Notre œuvre si haute, notre geste de justice sacrée en demeureraient à jamais ternis d'une tache ineffaçable… Il faut donc à tout prix, que, désormais, elle soit à l'abri de toute attaque, exempte de tout danger… Écoute-moi, Roger… tu vas rester ici… tu vas m'attendre… Je te téléphonerai… bientôt… Au revoir !

– Comme tu l'aimes ! s'écria Roger en s'emparant des mains de son frère, toutes brûlantes de fièvre.

– Tais-toi…, fit Judex au comble de l'émotion.

– Frère… je te connais…, reprenait Roger… Je te sais l'âme trop haute pour redouter de ta part la moindre défaillance… Oui, tu seras fidèle au pacte de vengeance… et au serment sacré !… Cependant… laisse-moi te dire un mot… un seul…

– Parle !

– Que l'amour que t'a inspiré la fille ne te fasse jamais oublier l'horreur que doit nous inspirer le père…

– Rassure-toi… s'écria Judex, en attirant son frère dans ses bras… Et puisque tu as lu en mon cœur, laisse-moi te dire à mon tour : ne crains rien. Je ferai mon devoir… rien que mon devoir… quand je devrais m'arracher le cœur… J'ai juré…

Et s'échappant, après une longue étreinte, des bras de son frère, Judex disparut par la porte secrète et escalada nerveusement les degrés de l'échelle de fer, tout en murmurant :

– Je veux qu'elle vive ! Elle vivra !

II

L'AMBULANCE URBAINE

– Réveille-toi, ma petite maman chérie.

Et Jeannot qui avait réussi à se hisser sur le lit de sa mère… à genoux près d'elle, ses petites mains jointes, et tout en sanglotant, ne cessait de supplier :

– Réveille-toi vite… réveille-toi…

Mais Jacqueline, que Marianne et son père, aidés par deux voisins, avaient transportée chez eux, ne revenait toujours pas à elle.

Marianne avait grand-peine à contenir sa douleur ; et le môme Réglisse, consterné, lui aussi, se disait :

– J'ai pourtant fait ce que j'ai pu !…

Mais tout à coup, Jean eut un cri de joie… Jacqueline, qui, depuis un instant, faisait entendre quelques gémissements douloureux, entrouvrit légèrement les paupières… Ce ne fut qu'un éclair…, mais sans doute suffisant pour lui permettre d'apercevoir son enfant.

Une plainte très douce s'exhala de ses lèvres… Ses bras se soulevèrent légèrement comme s'ils voulaient se tendre vers l'être charmant qui déjà couvrait de baisers le visage glacé de sa mère… Et Jacqueline a refermé les yeux.

Le môme Réglisse qui s'approchait doucement du lit, dit à voix basse à son petit camarade :

– Viens… descends… laisse-la dormir maintenant… Tu vois

bien qu'elle est guérie.

Précisément le médecin du pays, le docteur Pelet, arrivait avec Bontemps qui avait été le chercher en toute hâte et l'avait mis en route au courant du drame qui venait de se dérouler.

Le praticien examina aussitôt la jeune femme avec la plus grande attention…

Quand il eut terminé… se tournant vers Marianne et lui désignant les deux enfants qui, blottis dans un coin de la pièce, n'avaient pas bronché, le docteur Pelet interrogea avec bonhomie :

– Alors ce sont ces deux jeunes héros qui ont empêché cette malheureuse de se noyer ?

– Oui, docteur.

– C'est superbe, ça, mes petits, déclarait le médecin en tapotant les joues des deux bambins. Cette femme vous doit la vie… Si elle était restée immergée quelques instants de plus… c'était fini… Mes plus sincères félicitations !…

Et s'adressant à Jeannot, il ajouta :

– Tu as déjà la croix, toi… Eh bien, je compte que d'ici peu, on vous donnera à tous les deux une belle médaille de sauvetage… Vous ne l'aurez pas volée.

– Et Mme Bertin… ? interrogeait Marianne.

– Je la crois sauvée, déclarait le docteur… Mais elle est encore bien faible… Je vais lui faire suivre un traitement, que vous exécuterez avec le plus grand soin… et qui, je l'espère, lui rendra bientôt ses forces.

Tout en rédigeant son ordonnance, l'excellent homme continuait :

– Ces deux gamins… c'est magnifique… ce qu'ils ont fait là ! Ce sont ses fils, peut-être ?

– Celui-là, fit Marianne, en lui désignant Jeannot.

– Et moi, je suis son enfant trouvé…, définit le môme

Réglisse, tout ragaillardi à la pensée que sa maman d'adoption allait mieux.

– Voilà ! concluait le docteur Pelet, en remettant son ordonnance au père Bontemps… Je reviendrai demain matin de bonne heure pour voir l'effet qu'auront produit les médicaments… Au revoir, mes braves gens… Au revoir, jeunes héros… Tiens, il faut que je vous embrasse !

La nuit fut très mauvaise… Veillée tour à tour par Bontemps, Marianne et le môme Réglisse, Jacqueline eut un accès de fièvre terrible avec délire…

La malheureuse revivait en un cauchemar d'épouvante les épreuves terribles qu'elle venait de traverser.

Tour à tour, c'était la voix lointaine de son père, la voix d'outre-tombe qui implorait son pardon… Diana et Moralès qui l'emportaient dans leur auto… et enfin ces deux inconnus qui la précipitaient dans la Seine.

Des paroles de supplication, des cris de terreur, des appels désespérés s'échappaient de ses lèvres ardentes… pour se terminer en sanglots déchirants :

– À moi… mon Jean… mon enfant !…

Vers le matin, grâce à une potion que, non sans peine, la dévouée Marianne avait réussi à lui faire absorber, la fille du banquier s'assoupit et parut se calmer…

Cependant, lorsque le docteur Pelet revint, ainsi qu'il l'avait promis, constater l'état de la malade, il fit, en hochant gravement la tête :

– Hum… Tout cela n'est pas très brillant !

– Pourtant, docteur, observait Marianne, nous avons bien fait tout ce que vous nous avez commandé.

– Je m'en aperçois… Aucune menace de congestion… ni de pleurésie… Mais je constate un état de dépression nerveuse très inquiétant… et qui, en provoquant chez la malade un affaiblissement général considérable, la prédispose à… à… oui,

enfin, à un tas de vilaines choses que j'aime mieux ne pas vous nommer.

Tandis que Marianne essuyait deux larmes, le docteur réfléchit un instant ; puis il reprit :

– Je ne doute pas un seul instant que Mme Bertin ne soit entourée ici de tous les soins les plus vigilants… Cependant, j'estime que son état est suffisamment grave pour nécessiter son transfert à l'hôpital.

– Mon Dieu !

– Ne vous désolez pas, ma brave femme… Ce n'est pas une condamnation que je prononce… C'est une mesure de précaution urgente que je vous conseille.

– Monsieur le docteur a raison, intervenait le père Bontemps qui venait d'entrer dans la pièce… Vois-tu, Marianne, il faut toujours écouter ce que disent les médecins. Au moins, comme ça, on n'a rien à se reprocher…

Le docteur déclarait :

– Je vais téléphoner immédiatement à Paris, au directeur de l'hôpital Beaujon qui est un de mes amis, de vous envoyer une ambulance urbaine… Je lui expliquerai en même temps la situation… Soyez tranquille, votre amie sera soignée comme une princesse.

Marianne reconduisit le médecin jusque dans la cour, tout en lui disant :

– Encore merci, monsieur le docteur. Nous aimons tant Mme Bertin !… C'est une si bonne créature !… Songez quel malheur, si elle venait à disparaître !…

– Courage et confiance…, fit le docteur Pelet en serrant la main de Marianne.

Celle-ci le regarda s'éloigner… et comme, tristement, elle s'essuyait les yeux, un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, et correctement vêtu… s'approcha d'elle… lui demandant sur un ton de sympathie cordiale :

– Vous avez donc des malades, chez vous ?

– Oui, monsieur.

– Votre mari peut-être ?

– Non, une amie.

– Ne serait-ce pas cette jeune femme que deux enfants ont repêchée hier soir dans la Seine ?

– Parfaitement, monsieur.

– Et elle est si mal que ça ?

– Elle ne va pas du tout… Aussi M. le docteur Pelet va téléphoner à Paris pour qu'on envoie une voiture d'ambulance afin de la transporter à l'hôpital Beaujon.

– Pauvre femme !… plaignait le passant. Encore une malheureuse que le chagrin ou la misère auront poussée à se tuer.

– Oh ! monsieur, je suis sûre que non !…

– Alors… que s'est-il passé ?

Marianne eut un geste évasif.

– Vous croyez plutôt à un accident ? interrogea l'inconnu.

– Je ne sais pas, monsieur… Mme Bertin n'a pour ainsi dire pas repris connaissance.

– Espérons que, ça va s'arranger… Allons, au revoir, madame.

– Au revoir, monsieur.

Tandis que Marianne rentrait chez elle, son interlocuteur se dirigeait vers le bureau de poste où, se croisant avec le docteur Pelet qui en sortait, il grommela entre ses dents :

– Oh ! oh ! si nous voulons arriver bons premiers, il n'y a pas une minute à perdre.

Vers dix heures, la voiture d'ambulance demandée par le docteur Pelet stoppait dans la cour des Bontemps.

Un infirmier en descendit aussitôt.

Après avoir conféré avec les Bontemps il s'en fut, aidé du wattman chercher Jacqueline, qui, pâle, immobile, les yeux clos avait entièrement perdu notion de ce qui se passait autour d'elle.

Avec beaucoup de précautions, les deux hommes l'emportèrent sur un brancard jusqu'à la voiture où, à l'intérieur, les attendait une infirmière.

Bontemps, Marianne, le môme Réglisse et le petit Jean formaient, derrière la civière, un bref et triste cortège.

On avait dit à Jeannot que sa maman dormait… et qu'on l'emmenait chez elle, afin qu'elle reposât plus tranquille.

Mais l'enfant subissait malgré tout l'impression de toute cette navrance.

Il marchait, sa petite tête penchée en avant, ne quittant pas des yeux, la malade ; et lorsque les infirmiers posèrent la civière à terre, avant de la glisser à l'intérieur de l'ambulance, Jeannot se précipita vers sa maman… et mit sur son front tout blanc un très long et très doux baiser.

Lorsque le cortège, quelques minutes après, s'éloigna, le pauvre petit, n'y tenant plus, éclata en larmes.

– T'en fais pas… mon gosse…, consolait le môme Réglisse en prenant son petit ami dans ses bras… Tu la reverras, ta maman !

Mais Jeannot eut cette parole qui trouva un écho douloureux dans le cœur de Bontemps et de Marianne :

– Ils l'emportent comme ils ont emporté bon papa… Et bon papa… il n'est jamais revenu !

Le môme Réglisse, qui s'était emparé de son petit ami, l'entraînait en disant :

– Allons, viens… on va jouer avec les beaux soldats que t'a donnés Mme Chapuis.

– Je ne veux pas jouer, refusait Jeannot, je veux pleurer.

– Alors quoi ! t'es pas un homme, t'es une petite fille.

– Non, je suis un grand garçon.

– Eh bien, un grand garçon, ça ne chiale jamais.

Mais, désignant Bontemps qui venait d'essuyer furtivement une larme, Jeannot s'écria :

– Regarde papa Julien, il pleure, lui aussi. C'est pourtant pas une petite fille.

– Qu't'es bête, mon gosse ! soulignait le môme Réglisse… Allons, viens ! Si tu ne veux pas jouer aux soldats, on va aller chercher de l'herbe pour les lapins… et puis, des carottes pour le bourricot.

Et, passant son bras sous la taille de son ami, le môme Réglisse l'entraînait déjà vers le hangar… lorsque Jeannot eut une exclamation :

– Oh ! Monsieur Vallières !

La silhouette austère et sympathique de l'ancien secrétaire venait, en effet, de se profiler sur le seuil du portail.

Tout de suite Bontemps et Marianne s'empressèrent vers lui… Vallières, après avoir embrassé Jeannot, leur tendit la main avec bienveillance.

– J'ai lu ce matin dans le journal, fit-il que Mme Bertin avait été victime hier d'un grave accident.

– Ce n'est que trop vrai… hélas !…, répondit Bontemps.

– Je viens de croiser à l'instant une voiture d'ambulance…

– C'était madame qu'on emmenait.

– C'est donc si grave ?

– Jeannot, invitait Marianne, allez jouer avec votre camarade, allez…

Les deux petits s'éloignèrent… et Marianne fit à M. Vallières visiblement ému le récit de ce qu'elle savait… concluant ainsi,

nettement approuvée par son père :

– Pour moi, madame a sûrement dû avoir affaire à des malandrins, à des sales rôdeurs… à des assassins, quoi !

– Cette nuit, appuyait Bontemps, quand elle avait le délire, elle disait qu'elle était poursuivie par des hommes… Elle parlait aussi de Mlle Verdier, l'ancienne institutrice du petit Jean… Elle mélangeait tout ça… On n'y comprenait pas grand-chose… Enfin, l'essentiel est qu'elle en revienne.

– Le docteur a de l'espoir…, soulignait Marianne. Mais vrai, depuis quelque temps, elle n'a guère de chance…

La brave fille venait à peine de prononcer cette phrase qu'une seconde voiture d'ambulance, quelque peu différente de la première, mais portant comme elle un large pavillon blanc marqué d'une croix rouge, pénétrait dans la cour… Un infirmier qui se trouvait à côté du wattman sauta à bas du siège, demandant :

– C'est bien ici, M. Bontemps ?

– Oui, monsieur, fit le papa Julien en s'avançant.

– Nous venons de l'hôpital Beaujon pour chercher une dame Bertin.

– Ce n'est pas possible ! s'exclama Bontemps… Mme Bertin vient de partir… il y a un quart d'heure dans une autre ambulance, qui, elle aussi, venait de Beaujon.

– Voyons, monsieur, ce n'est pas possible !

– Je vous assure que c'est l'exacte vérité.

– Ah ! par exemple, c'est trop fort…, s'étonnait l'infirmier auquel s'était jointe une jeune et gracieuse infirmière qui, toute surprise, elle aussi, exprimait :

– Le directeur ne peut cependant pas avoir désigné deux voitures à la fois.

L'infirmier interrogeait :

– Vous a-t-on remis un bulletin ?

– Rien du tout.

– On vous a bien dit qu'on venait de Beaujon ?

– Parfaitement.

– Ça, c'est raide ! ponctuait l'infirmier. Je vous demande pardon, messieurs et dames… Nous allons rentrer à Paris et rendre compte à l'Administration…

Vallières, pensif, troublé, regardait s'éloigner la voiture. Puis, se tournant vers les Bontemps qui n'étaient pas revenus de leur étonnement, il leur dit :

– Ne vous inquiétez pas… Je vais me rendre tout de suite à l'hôpital Beaujon… Je vous ferai parvenir immédiatement des nouvelles de Mme Jacqueline.

Comme il s'éloignait, Jeannot courut vers lui avec son petit camarade :

– Au revoir, monsieur Vallières, fit-il.

– Au revoir, mon cher petit.

– Il y a aussi mon petit camarade qui veut vous dire bonjour. Vous voulez bien ?

– Mais, très volontiers.

Franchement, le môme Réglisse tendit la main à l'ancien secrétaire du banquier.

– Alors, fit-il, vous aussi, monsieur… vous êtes un ami à sa maman ?

Et Vallières répondit avec un sourire où il y avait en même temps qu'une infinie douceur une étrange mélancolie :

– Oui, mon petit… et son meilleur ami peut-être…

III

AU BORD BU GOUFFRE

En quittant le village de Loisy, la voiture d'ambulance qui emportait Jacqueline toujours inanimée, au lieu de reprendre la route de Paris, s'était engagée sur la route qui suit les bords de la Seine jusqu'à Meulan, tournant le dos à la capitale…

Un peu avant d'arriver à Bonnières, la voiture s'arrêta.

L'infirmier qui se trouvait sur le siège à côté du wattman se retourna vers l'infirmière demeurée auprès de Jacqueline, et lui demanda :

– Tout va bien ?

– Oui…, répondit une voix impérieuse…

– Tu tiens toujours à ce que nous allions jusqu'au moulin ?

– Plus que jamais.

– C'est que moi j'aimerais mieux…

– Fiche-moi la paix… et en route.

Tout en embrayant, Crémard se prit à grasseyer :

– Pas de bonne humeur, ce matin, la patronne… Pourtant, elle devrait plutôt être à la rigolade !… car, vrai, on en a mis !…

Et tandis que Moralès, songeur, se taisait, Crémard poursuivit :

– Pour du beau travail, c'est du beau travail ! Ah ! elle s'y connaît, la sœur… et avec elle, pas moyen de tirer au flanc !…

Faut se patiner… Elle vous met le feu au ventre… C'est une gaillarde !

Diana, en effet, venait de tenter et de réussir un de ces coups d'audace digne des plus grands criminels des temps passés, présents et futurs.

Aussitôt reçu le coup de téléphone du docteur Pop qu'elle avait envoyé aux renseignements à Loisy et qui lui avait textuellement répété l'entretien qu'il venait d'avoir avec Marianne, l'aventurière avait pris sa décision.

– Moralès, avait-elle ordonné… Va tout de suite trouver Crémard… Il est sûrement à son hôtel… Dis-lui qu'il me faut une voiture d'ambulance automobile… à ma porte avant une heure d'ici.

– Avant une heure… Mais il me semble que tu lui demandes là…

– C'est un débrouillard, lui, et je suis certaine qu'il se tirera d'affaire. Toi… tu reviendras aussitôt près de moi…

– Je serais curieux de savoir…

– Il faut que nous soyons à Loisy avant onze heures du matin… Là, es-tu content ? Et maintenant, file… nous n'avons pas une seconde à perdre.

Moralès avait exécuté ponctuellement les instructions de sa maîtresse.

Crémard, toujours prêt à ce genre de besogne, avait promis d'être exact…

En effet, à dix heures sonnant, il se trouvait à la porte de Diana sur le siège d'une ambulance automobile qu'il avait été « emprunter », suivant son expression, dans un garage de Passy où, depuis longtemps, il avait su se ménager ses petites et grandes entrées.

Tandis que Moralès, en infirmier, s'installait à ses côtés, Diana, en infirmière, prenait place à l'intérieur…

Et c'était bien cette voiture qui, devançant d'un quart d'heure celle de l'hôpital Beaujon, avait emporté Jacqueline.

Encore une fois, les bandits s'étaient emparés de la malheureuse…

La voiture, toujours à une allure très rapide, suivait la route de Mantes à Bonnières.

Un peu avant d'arriver devant le château des Sablons, l'ancienne propriété du banquier Favraut, Crémard ralentit considérablement sa marche… pour s'engager dans un petit chemin qui aboutissait directement au vieux moulin de Kerjean.

L'auto s'arrêta en face de la cour envahie par les ronces et les mauvaises herbes… Crémard, l'air gouailleur, cynique et Moralès, légèrement pâle et visiblement ému, sautèrent à bas du siège… et, après avoir rejoint Diana, qui avait déjà quitté l'ambulance, descendirent sur son brancard Jacqueline qui, toujours inanimée, semblait déjà frôlée par la mort.

– Prends-la et emporte-la où je t'ai dit, ordonna l'aventurière.

Moralès saisit la jeune femme dans ses bras… et, traversant la cour, il s'engagea dans un escalier en bois vétuste et dont la rampe était à moitié brisée.

Pénétrant dans une chambre du premier étage, triste, froide, abandonnée, il déposa son fardeau sur le vieux banc de bois oublié qui en formait l'unique mobilier.

Diana se pencha vers elle, écoutant son souffle.

Alors, elle murmura férocement :

– J'espérais qu'elle « passerait » en route… Mais non… elle respire, elle est encore vivante… Tant pis… nous allons employer les grands moyens.

Suivie de son amant, elle passa dans la pièce voisine…

C'était une sorte de petit grenier qui avait dû jadis servir de resserre aux sacs de farine.

Elle se pencha vers une trappe qu'elle souleva et qui découvrit une assez large excavation donnant sur le fleuve qui coulait très profond à cet endroit en un bruit de remous sinistre.

Puis, sans prononcer un mot, elle referma la trappe et revint vers Jacqueline, toujours accompagnée de Moralès qui observait avec une inquiétude sans cesse grandissante tous les faits et gestes de sa maîtresse.

– Moralès, attaqua celle-ci, après avoir lancé un regard terrible à Jacqueline, dont l'accablement aurait dû inspirer de la pitié au bourreau le plus cruel et le moins pitoyable.

Mais remarquant la pâleur de son complice, elle s'écria :

– Qu'est-ce que tu as encore ?

– Diana, fit le misérable, pourquoi m'as-tu conduit dans ce moulin ?

Brutalement, l'aventurière répliquait :

– Parce que… je l'avais remarqué lorsque j'étais institutrice au château des Sablons. Je comptais m'en servir plus tard pour supprimer Favraut quand le moment en serait venu. J'ai pensé qu'il nous serait très utile pour nous débarrasser de sa fille… Je ne vois donc pas pourquoi tu fais en ce moment une tête pareille… Tu es plus blanc, qu'un linge… C'est à se demander vraiment si tu as du sang dans les veines !

– Songe à tout ce que me rappelle cette maison, reprenait le fils de Kerjean… Mes parents… mon enfance… On était heureux chez nous…

– Une romance… Oh ! non, très peu, mon petit Mora… tu devrais savoir que je n'aime pas ce genre de musique-là !

– Diana !

– Fiche-moi la paix… Nous ne sommes pas ici pour nous attendrir sur le passé… mais pour veiller au présent. Cette femme nous gêne… finissons-en avec elle une bonne fois pour toutes !

En un geste tout de barbarie cynique infâme, la Monti, s'emparant d'un couteau à virole qu'elle tenait caché dans son corsage, l'arma au cran d'arrêt et le passa à Moralès en lançant cette affreuse parole :

– Travaille !

Mais Moralès, en un sursaut de révolte, repoussa la main de Diana qui ordonna sur un ton impérieux dominateur… avec lequel, souvent, elle était venue à bout des scrupules de son associé :

– Allons, frappe !… Nous nous débarrasserons du corps en le jetant par la trappe ! Voyons… c'est simple comme bonjour. Qu'est-ce que tu attends ?

Moralès hésitait toujours.

Cédant à la violente colère qui, depuis un moment bouillonnait en elle, la Monti s'écria :

– Toi, si tu flanches… prends garde !

Tout à coup, le fils de Pierre Kerjean se transforma. Une flamme d'indignation s'alluma dans ses yeux. Saisissant la main de l'aventurière qui tenait le couteau dans ses doigts crispés, il s'écria :

– Diana, je ne tuerai pas cette femme… Surtout ici, dans cette maison où je suis né… dans cette chambre qui était celle de mes parents… où est morte ma mère…

– Alors…, rugit la misérable, laisse-moi faire la besogne moi-même.

– Non, non, tu m'entends… pas ici… je ne veux pas… je te le défends…, clamait Moralès, en resserrant son étreinte.

– Laisse-moi… laisse-moi…, grinçait Diana, l'écume aux lèvres.

– Lâche ce couteau.

– Non.

– Diana !

– Je n’ai pas peur de toi.

– C’est ce que nous allons voir.

Une lutte sauvage s’engagea entre les deux amants…

Tandis que Moralès s’efforçait de la désarmer… Diana, véritable furie déchaînée, cherchait à le mordre au poignet, au visage… et c’étaient des cris rauques, mêlés d’ignobles injures, véritable bataille de fauves, acharnée, atroce…

Les deux bandits qui s’étreignaient furieusement, roulèrent sur le plancher, lorsque la porte s’ouvrit toute grande livrant passage à un vieillard encore robuste… qui lança d’une voix éclatante, tout en séparant brusquement les deux combattants :

– Je suis l’ancien propriétaire de cette maison que vous ne souillerez pas d’un crime.

Et dominant Diana et Moralès qui, à cette intervention inattendue, s’étaient séparés et le considéraient avec stupeur, il ajouta :

– Je m’appelle Pierre Kerjean !

À cette révélation, tandis que la Monti courait s’enfermer dans le grenier voisin. Moralès, en proie à une indicible épouvante, murmurait d’une voix morte :

– Mon père !

IV

LE PARDON DU FORÇAT

Tandis que Diana qui, pour la première fois peut-être de son existence mouvementée, avait senti le frisson de la peur lui glacer les veines, collait son oreille contre la cloison, Kerjean, sans perdre une seconde, poussa le puissant mais grossier verrou qui fermait la porte du réduit.

– Celle-là, je la tiens !… grommela-t-il… Maintenant, à l'autre !

Et revenant vers Moralès qui s'était relevé… il allait, se plaçant entre Jacqueline et lui, subir vaillamment le choc auquel il s'attendait, lorsque, à sa grande surprise, il se trouva en face d'un homme effondré, à l'attitude douloureuse… au visage bouleversé, au regard chargé de larmes…

Tout tremblant… n'osant lever les yeux… Moralès questionna… timidement… faiblement :

– Monsieur… vous êtes Pierre Kerjean ?

– Oui !

Alors, après avoir hésité… l'amant de la Monti laissa échapper :

– Je suis votre fils !

– Toi… Robert ! fit le vieux meunier en un cri de désespoir.

Puis, maîtrisant son indicible émotion, il poursuivit d'une voix sourde, haletante :

– C'était donc vrai… ce qu'on m'avait dit à la mairie du

village ? Mon fils ! mon Robert !… Toi que je revois encore si doux, si aimant… toi pour qui ta mère et moi nous avions fait de si beaux rêves, je te retrouve ici, sur le point d'accomplir un crime abominable !

– Père ! s'écria Moralès, avec un accent déchirant… Père, je vous en prie, pardonnez-moi.

Avec un accent de douleur poignante, Kerjean reprenait :

– Je n'ai pas le droit… mon fils… de t'adresser de reproche, car tu pourrais me répondre : « Si je suis devenu un bandit, c'est de votre faute ; c'est vous qui m'avez montré le mauvais exemple… c'est vous qui, après avoir fait mourir de chagrin ma mère, m'avez laissé seul… sans appui, sans conseils… avec cette seule étiquette qui m'a poursuivi dans la vie : « Fils de faussaire… enfant de bagnard ! »

« Certes, je pourrais te prouver que je n'ai pas été aussi misérable que tu peux le croire… et que, subissant l'influence d'un homme cent fois plus coupable que moi… de ce banquier Favraut dont tu as dû entendre prononcer le nom et que sa situation formidable mettait à l'abri, lui, des atteintes de la justice, j'ai été surtout la victime de mon ignorance et de ma crédulité.

« Mais mieux vaut nous éviter une explication aussi atroce. Je te dirai seulement que si j'ai supporté ma peine, si je ne me suis pas laissé aller aux idées de suicide qui me hantaient, depuis surtout que j'avais appris la mort de ta pauvre mère, c'était pour toi, rien que pour toi !… mon fils ! car aussitôt ma peine terminée… je voulais revenir en France… pour te retrouver… J'espérais tant que tu étais resté un honnête homme… Tu le promettais si bien… et je me disais : Quand il verra son vieux père venir à lui… rongé de remords… quand il entendra sa défense… quand il connaîtra toutes les circonstances dans lesquelles il a été condamné, c'est-à-dire tous les pièges qu'on a tendus à sa faiblesse, toutes les tentations qu'on a fait miroiter à ses yeux, peut-être alors ne le repoussera-t-il pas tout à fait… peut-être consentira-t-il même à

ce que de temps en temps, à l'insu de tous, il vienne s'asseoir à son foyer ?

« Oui, je me berçais de cette douce espérance… Et c'est moi, l'ancien forçat, qui arrive à temps… pour t'empêcher d'être un assassin !

– Non, père, non, je vous le jure, je ne suis pas un assassin !

– Pourtant !…

– Vous n'avez donc pas entendu ?

– J'étais tout au fond de notre ancien jardin… isolé dans ma douleur… lorsque des cris qui partaient de l'intérieur du moulin m'ont arraché à mon rêve. Alors, je me suis précipité… je t'ai vu te battant avec une femme… cherchant à arracher un couteau… sans doute pour frapper cette malheureuse que voilà !

Et Kerjean désignait Jacqueline qui, plongée dans une sorte de sommeil cataleptique, toute blanche et toute glacée, ne semblait plus tenir à l'existence que par un fil.

Moralès protestait avec véhémence :

– Non, père, je n'ai pas voulu la tuer… Je voulais au contraire la défendre… contre cette misérable que tu as vue là, tout à l'heure, et qui, devant mon refus de frapper une innocente avait décidé de la frapper elle-même.

– Pourquoi ?

– Père… ne me forcez pas… surtout en ce moment, à vous découvrir l'abîme effroyable dans lequel j'ai failli tomber… Plus tard, bientôt… je vous dirai tout… Mais pas maintenant… je vous en supplie… pas maintenant !…

Moralès, ou plutôt Robert, avait proféré ces mots avec un accent tellement déchirant et sincère, que Kerjean ne crut pas devoir insister.

– Quelle est cette malheureuse ? fit-il en s'approchant de Jacqueline.

– C’est la fille du banquier Favraut, révéla aussitôt Moralès.

– La fille du banquier Favraut ! répéta l’ancien meunier… la fille de…

Mais tout à coup, il se tait… En même temps qu’une vive stupeur se lit dans ses yeux, une expression étrange se reflète sur tout son visage.

Kerjean vient de reconnaître dans la jeune femme étendue sur le banc… l’inconnue dont il a trouvé le portrait, caché dans un volume sur le bureau de Judex.

Alors, dissimulant son trouble, il revient vers son fils… et plongeant son regard dans le sien, il lui dit :

– Robert… tu ne m’as pas menti ?

– Non, père, je vous ai dit la vérité !…

« J’ai commis des actes coupables… Oui, je l’avoue, j’ai fait de bien vilaines choses… Mais, si je suis devenu un malhonnête homme… c’est surtout parce que j’ai été entraîné par cette femme qui est là… derrière cette cloison… et qui certainement nous écoute.

« Oui, je ne crains pas de le crier… très haut… devant elle… C’est elle qui a été mon mauvais génie… C’est elle qui m’a entraîné sur la pente fatale… C’est elle qui, abusant de la passion qu’elle m’avait inspirée… a fait de moi l’être méprisable et dégradé que je suis.

« Mais, père, je ne saurais trop vous l’affirmer de toutes mes forces… je me suis ressaisi à temps… Oui, au moment où, mettant le comble à son infamie, elle a voulu placer dans ma main le couteau d’un assassin… oh ! alors… j’ai vu clair en moi-même, j’ai compris… je me suis révolté… Ce couteau, je n’ai plus songé qu’à le lui arracher pour le lui enfoncer dans le cœur… et si vous n’étiez pas entré… je la tuais… je la tuais… sans pitié… Ensuite, j’aurais été me livrer à la justice… qui aurait fait de moi ce qu’elle aurait voulu. Mais au moins j’aurais eu la consolation de penser que je n’étais pas tout à fait

infâme !

Comme un ricanement diabolique arrivait du grenier, Moralès fou de rage autant qu'exaspéré de colère, s'écria :

– Ah ! mon père, laissez-moi en finir avec cette gueuse, laissez-moi écraser cette vipère…

– Non, reste là !… ordonnait le vieux Kerjean avec autorité. Tu n'as pas le droit, toi, d'être un justicier. C'est une besogne qui n'appartient qu'à ceux qui en sont vraiment dignes. Écoute-moi… Ce que je vais te dire est très grave… De ta réponse dépendent toute ta vie et la mienne.

– Parlez, mon père, répliquait Robert avec la plus respectueuse soumission.

– Es-tu vraiment bien décidé à ne plus revoir cette femme ?

– Jamais !

– Es-tu prêt à redevenir un honnête homme ?

– Je vous le jure !

Le vieux Kerjean considéra un instant son fils avec une fixité puissante, comme s'il voulait pénétrer jusqu'au plus profond de son cœur.

– Je te crois…, fit-il au bout d'un instant.

Et désignant Jacqueline à Moralès, il fit :

– Je te confie cette malheureuse… Tu m'en réponds comme de toi-même ?

– Oui, père !

– Je m'en vais prévenir celui qui seul, à mes yeux, représente la justice.

– Père ! s'écria Robert… dont le visage s'était baigné de larmes… Père, qu'allez-vous faire de moi ?

Et Kerjean ouvrant ses bras à son fils, en un geste large, spontané, superbe, s'écria :

– Ma pauvre femme, si tu nous vois de là-haut… pardonne-

moi comme je lui pardonne !

V

LE JUSTICIER PEUT VENIR

Quelques instants après que l'ancien meunier des Sablons eut disparu, laissant son fils sous l'une des impressions les plus formidables qui puissent bouleverser un être humain, un léger coup, frappé contre la porte du grenier, fit tressaillir Robert Kerjean.

En même temps, une voix qui cherchait à se faire très persuasive et très tendre, s'élevait, disant :

– Mon petit Mora, je ne t'en veux pas d'avoir été aussi brutal envers moi… ni même de ce que tu as dit tout à l'heure à ton père. Car, j'ai tout entendu.

– Eh bien ? répliquait durement Moralès, qui, les bras croisés sur la poitrine, écoutait, d'un air farouche, implacable, les paroles de sa maîtresse.

Celle-ci poursuivait, de plus en plus douce, enveloppante :

– Écoute-moi, je t'en prie… Tu sais bien que je t'aime et que c'est ton bonheur autant que le mien que j'ai voulu réaliser.

– Inutile de m'en dire davantage.

– Pourquoi ?

– Parce que, maintenant, je vois clair en ton jeu, clair en moi-même. Tu ne m'as jamais aimé.

– Mora…

– Non, tu ne t'es donnée à moi que pour m'imposer ta volonté… afin de te servir de moi pour exécuter les crimes que

tu imaginais et pour pouvoir, si nous étions arrêtés, faire tout retomber sur moi.

– Comme tu es injuste !

– En voilà assez !

– Je ne te demande qu'une chose : laisse-moi partir.

– Jamais !…

– Mora !… Mora ! suppliait l'aventurière avec des sanglots vrais ou factices… C'est mal, c'est lâche, ce que tu fais là… songe qu'il y a quelques heures à peine, tu me tenais encore dans tes bras… tu te grisais de mes baisers… tu me jurais que tu étais prêt à tout sacrifier, à mourir au besoin pour moi.

– J'étais fou !

– Ouvre-moi… je t'en conjure… Ne me livre pas, toi, mon amant… toi que j'aime.

– Allons donc !

– Oui, que j'aime encore… puisque je suis toujours prête à m'enfuir avec toi… toi, mon amant… Ne me livre pas à ce justicier mystérieux dont nous a menacés ton père !

Et comme Moralès, fort de son repentir récent et décidé à étouffer en lui à tout jamais la passion qui l'avait entraîné si bas, gardait un silence glacial et méprisant, Diana Monti, frappant contre la porte, continuait à implorer :

– Ouvre-moi, je t'en supplie !… Non, ce n'est pas possible que tu me trahisses ainsi… Ces gens sont capables de me tuer… C'est affreux… Puisque je te jure que je ne ferai aucun mal à cette femme… Je n'ai plus qu'un désir : m'en aller… loin, très loin, avec toi… si tu le veux… avec toi seul… Pitié, pour ton amie… pour la femme que tu as adorée… que tu adores encore… car je le sens, je le devine, tu es encore et tu seras toujours à moi… Tu n'oses pas m'ouvrir… parce que tu as peur que je ne te ressaisisse… Tu trembles à la pensée que, devant mes larmes, tu risquerais de t'attendrir et de manquer au serment que vient de t'arracher ton père… Et quand cela serait,

mon pauvre Mora ?… En me sauvant, ne serait-ce pas te sauver toi-même ? En effet, réfléchis… Quelle sera désormais ta vie ?

« Tu devras te cacher… t'expatrier, ou tu seras obligé de te livrer toi-même à la justice. Tu veux donc te faire arrêter, passer les plus belles années de ton existence entre les quatre murs d'une prison, ou t'en aller mourir dans quelque colonie malsaine… loin de tout… loin de moi… qui, à mon tour, suis prête à me sacrifier entièrement à ton bonheur ? Mora, Mora, non, il n'est pas possible que tu ne m'entendes pas ; que tu restes insensible à mes prières. Nous avons quelque argent devant nous… et nous pouvons encore tirer gros parti de la lettre du baron de Birargues… dix, vingt, cinquante mille francs peut-être… Avec cela nous partirons pour l'étranger… Nous sommes intelligents… Nous travaillerons… Tu veux redevenir honnête ?… Eh bien, je le veux, moi aussi… car je le reconnais à présent, c'est toi qui as raison…

« Va, en quelques minutes, je viens de réfléchir cruellement, sagement. Il s'est produit un grand changement en moi… Je reconnais que j'ai eu tort d'être si ambitieuse… Les millions de Favraut m'avaient rendue folle. Mais maintenant, tout m'est égal ! pourvu que tu me restes… pourvu que nous soyons libres tous deux, oui, libres de nous aimer, en refaisant notre vie.

« Mora, Mora… mon ami… mon amant…

Et comme le fils de Kerjean s'obstinait dans son silence, l'aventurière s'écria avec un accent vraiment désespéré :

– Tu ne me réponds même pas… C'est épouvantable !

Et Moralès qui s'était éloigné de la porte, tant il craignait que repris, subjugué, vaincu par la voix fascinatrice, il ne lui vînt la tentation affreuse de délivrer Diana, entendit le bruit que fait un corps en se laissant choir lourdement sur le plancher…

Comme des cris étouffés, accompagnés de plaintes douloureuses, s'élevaient du grenier, Moralès s'éloigna encore, se bouchant les oreilles pour tâcher de ne plus entendre… car il

avait compris que sa passion n'était pas tout à fait morte et que s'il cédait à sa maîtresse, s'il la revoyait ne fût-ce que quelques secondes, il était irrémédiablement perdu...

Malgré cela il se sentait remué en entendant ces sanglots de navrance qui se faisaient de plus en plus désespérants et de plus en plus faibles ; mais il s'efforça d'absorber entièrement sa pensée en cette jeune femme, en la fille du banquier Favraut, comme il l'appelait, et qui, dans la chambre abandonnée du vieux moulin, étendue sur ce banc... toujours immobile... ses cheveux dénoués autour de sa tête de madone endormie, semblait déjà ne plus appartenir à la terre.

Alors, une crainte terrible angoissa soudain cette âme nouvellement régénérée, se traduisant par ces mots tombant lentement de ses lèvres fiévreuses, tremblantes :

– Si elle était morte ?

Et tout de suite, il songea :

– Autant que Diana j'aurais contribué à l'assassiner !

Comprenant mieux encore toute l'étendue de sa lâcheté, il se rapprocha de Jacqueline... n'osant pas la toucher... tant il avait peur de sentir une main glacée... mais cherchant à voir si elle respirait... guettant avec avidité le moindre souffle qui s'exhalerait de ses lèvres...

Ah ! que n'eût-il donné pour qu'elle rouvrît les yeux... pour qu'il pût lui dire le premier :

– Rassurez-vous, je ne vous veux plus aucun mal... c'est moi au contraire qui vous protège et qui vous garde !

Mais rien... aucun signe de vie...

La prostration... complète... absolue... le néant peut-être.

Alors, incapable de maîtriser la douleur que lui causaient ses remords tardifs et sa honte de lui-même, Robert Kerjean se laissa tomber à genoux auprès de Jacqueline.

Puis, s'enhardissant, il saisit doucement la main de la jeune

femme et la garda dans les siennes.

Bientôt, il lui sembla qu'elle se réchauffait. C'était donc que le sang n'avait pas cessé de circuler tout à fait dans ce pauvre corps pantelant et inanimé…

N'était-ce pas une illusion ?…

Non. Car Moralès sentit bientôt quelques pulsations, légères, intermittentes…

Elle était donc vivante… vivante… On pourrait donc chercher à la sauver… on la sauverait.

Et ce malheureux… ce dévoyé… qui, bien dirigé, eût fait un brave garçon, un honnête homme, sentit son cœur s'attendrir à la première joie vraiment pure, qui, depuis son enfance, avait fait battre son cœur…

Avec une sorte de ferveur, il goûta la douceur d'une rénovation tardive, mais possible… Il se crut, il se vit sauvé… Il ne pensa plus au mal qu'il avait causé que pour l'exécrer et que pour le maudire… Et, tandis que les plaintes de Diana s'apaisaient dans l'enveloppement d'un mystérieux silence, Moralès, demeuré à genoux devant Jacqueline, gardait sa main dans la sienne, l'implorant d'un regard poignant et qui semblait demander grâce.

Ce fut ainsi que le vieux Kerjean le trouva… quand il reparut dans la chambre tragique.

Il le regarda un instant avec une expression de joie intense et profonde…

– Oui, se dit-il rassuré… j'ai eu raison d'avoir confiance en lui. Ses yeux ne pouvaient pas mentir… Quand ils ont pleuré, il m'a semblé que c'étaient les yeux de sa mère.

S'apercevant seulement de la présence de son père, Robert se releva… et le fixant bien… il lui dit :

– Maintenant, mon père… je suis tranquille… Le justicier peut venir… je l'attends !…

Judex venait à peine d'arriver au Château-Rouge… et d'apprendre à son frère que, croyant avoir découvert une piste, il allait s'élancer à la poursuite du ravisseur de Jacqueline, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

– Allô… allô ! disait la voix de Kerjean… Venez vite au moulin des Sablons, vous y trouverez la fille de Favraut.

Telle était la communication sensationnelle que le bagnard envoyait à son maître.

Judex eut dans les yeux un rayonnement d'allégresse.

Prudemment, au lieu de demander des détails, il raccrocha le récepteur.

– Je me doutais bien, fit-il, que cette malheureuse n'était pas loin d'ici… Marie Verdier… parbleu… connaît ce moulin.

Et reconstituant tout de suite, avec sa lumineuse intelligence, le drame tel qu'il s'était déroulé, tandis que l'indignation la plus terrible se lisait sur son visage, il ajouta :

– Cette femme et son complice, résolus à l'assassiner, l'auront transportée là, afin de se débarrasser plus facilement de son cadavre… Les misérables ! j'espère bien que cette fois ils ne m'échapperont pas !… Et ce brave Kerjean !… Sans lui, je serais peut-être arrivé trop tard ! Ah ! frère, vois-tu, cela porte bonheur d'être généreux ! Mais je pars. Car il n'y a pas une minute à perdre et j'ai hâte…

– De la revoir, fit Roger.

– Peut-être !…

Judex, après avoir serré fiévreusement la main de Roger, quitta les souterrains et gagna la Seine… Montant dans un rapide canot automobile, amarré à un ponton au bord de la rive, il mit lui-même le moteur en marche et partit, descendant la Seine dans la direction du moulin des Sablons… dont il n'était éloigné que de quelques kilomètres.

L'embarcation, que Judex conduisait avec beaucoup d'aisance, glissait rapidement sur le fleuve… au milieu de cet

admirable paysage qu'offre l'une des plus belles vallées de France.

Le justicier songeait :

– Voilà déjà deux fois que Jacqueline manque d'être assassinée et qu'elle est sauvée, la première fois par des enfants, la seconde par un vieillard… et non point parce que je l'ai voulu, mais parce que le hasard s'en est mêlé. Cette fois, j'y suis bien décidé, quoi qu'il arrive… c'est moi, et moi seul qui veillerai sur Jacqueline.

Lorsqu'au lointain le vieux moulin lui apparut dans tout le rayonnement d'un beau soleil d'été, Judex… sentit son cœur battre à la fois d'inquiétude et d'espérance… Vite, il sauta à terre… amarra son canot à un arbre… et courut au moulin, où Kerjean l'attendait avec impatience.

Tout de suite, il se précipita vers Jacqueline… sans même apercevoir Moralès qui, dans une attitude toute d'effacement craintif et douloureux, s'était retiré dans l'angle le plus obscur de la pièce ; puis il approcha de la jeune femme un flacon en argent ciselé qui contenait un puissant révulsif… Bientôt, une légère coloration se répandit sur le visage de l'infortunée… dont la respiration se fit à la fois plus forte et plus régulière. Ses lèvres s'agitèrent d'un imperceptible frémissement… ses paupières s'entrouvrirent, et ses yeux tout hagards errèrent lentement autour d'elle.

Eut-elle le temps d'apercevoir Judex qui, penché au-dessus d'elle, guettait avec une anxiété aiguë son retour à l'existence ?… En tout cas, cette image dut certainement s'estomper aussitôt dans la brume qui enveloppait sa pensée encore engourdie…

Cependant, elle dut avoir l'intuition que c'était un protecteur, un ami qui était auprès d'elle, car ses traits contractés se détendirent en une expression de sérénité… et lentement, ses yeux se refermèrent, non plus cette fois sur la mort… mais sur la vie.

– Nous allons l'emporter tout de suite, fit Judex en s'adressant à Kerjean…

Mais, apercevant Moralès, sur lequel la vue du mystérieux personnage avait produit une impression intense, il fit d'un ton d'autorité menaçante :

– C'est vous, n'est-ce pas, qui avez enlevé cette jeune femme ?

Moralès, courbant le front, avouait :

– Oui, c'est moi.

– Bandit !

Mais Kerjean, se plaçant devant lui, révélait sur un ton de telle amertume que le bras vengeur du justicier s'arrêta :

– C'est mon fils. C'est mon fils… qu'une mauvaise femme a entraîné au bord de l'abîme, mais qui s'est ressaisi à temps ! J'ajouterai que, honteux de ses crimes, et repentant de ses fautes, il s'est jeté à genoux pour implorer de moi un pardon que je n'ai pas cru devoir lui refuser et qu'enfin il m'a donné une preuve de sa sincérité, en restant à veiller sur cette malheureuse et empêchant cette gueuse qu'est Diana Monti de s'enfuir.

– Où est-elle ? interrogeait âprement Judex tout en dévisageant de son regard scrutateur Moralès qui avait tout de suite compris qu'il était en face d'une de ces forces auxquelles rien ne résiste.

Désignant la porte du grenier, Robert Kerjean répliqua :

– Elle est là !

Comme Judex poussait le verrou, Moralès prévint :

– Prenez garde ! Elle est armée ; et, pour se défendre, elle est capable de tout.

Judex eut un sourire dédaigneux… et calme, impassible, ouvrit la porte.

Le grenier était vide.

Diana avait disparu.

*

* *

Comment l'aventurière avait-elle réussi à s'évader de ce grenier où elle semblait prise comme dans une souricière ?

Il fallait pour cela, toute son audace et toute sa hardiesse, décuplées par son ardent désir d'échapper à ce justicier dont elle avait entendu le vieux Kerjean annoncer la prochaine venue.

Comprenant qu'elle ne parviendrait pas à attendrir Moralès, Diana, avec une rapidité qui montrait de quel esprit de décision elle était douée, en même temps qu'elle envisageait la situation, en avait trouvé le dénouement.

Aucun autre moyen d'évasion ne s'offrait à elle que la trappe.

Certes, elle risquait fort de se briser les os ou de se noyer.

Mais la partie valait la peine qu'on la jouât.

Souple comme une panthère en même temps qu'excellente nageuse, le double danger qu'elle allait courir n'était nullement fait pour l'arrêter. Elle n'eut même pas une hésitation. Du moment qu'elle avait pris son parti, elle ne songea plus qu'à s'exécuter… Tout en continuant à geindre et à sangloter, feignant même dans la force de son désespoir de se laisser tomber à terre, l'aventurière commença à enlever ses vêtements, gardant seulement un maillot de corps qu'elle avait l'habitude de porter et qui allait, en l'occurrence, remplacer à merveille le classique costume de bain.

Alors… après avoir gradué, en habile comédienne, les manifestations de sa douleur, elle se tut complètement ; et, tout en évitant avec soin le moindre bruit, elle s'engagea dans la trappe, atteignit avec une adresse infinie l'une des larges palettes de la roue du moulin ; puis, avec une crânerie

effarante, elle piqua une tête dans le fleuve, et, nageant entre deux eaux, elle gagna l'autre berge… où elle se cacha parmi les roseaux.

… En constatant la fuite de Diana, Judex avait d'abord dirigé son regard soupçonneux vers Moralès… Mais celui-ci, désignant au milieu de la pièce les vêtements et les bottines de l'aventurière, s'écria :

– Elle s'est jetée à l'eau.

– C'est évident, reconnaissait Judex.

Avec un accent de franchise qui acheva de convaincre le justicier, le fils de Kerjean poursuivait :

– Je n'aurais jamais pensé cela… Quelle terrible femme !… Il va falloir veiller, monsieur… car elle est capable de tout… Et dites-vous bien que vous allez avoir désormais en elle une ennemie qui ne reculera devant rien pour se défendre, et au besoin pour vous abattre.

Alors Judex mettant simplement la main sur l'épaule de Robert dit au vieux Kerjean :

– Vous voyez que j'avais raison de vous dire d'espérer. Ce garçon me semble sincère…

– Je le suis, monsieur, je vous le jure, interrompit vivement Moralès… Je n'ai qu'un désir : rencontrer l'occasion de le prouver à mon père ainsi qu'à vous, monsieur.

– Peut-être, fit énigmatiquement l'homme à la cape noire, oui, peut-être cette occasion se présentera-t-elle plus tôt que vous ne le pensez. En attendant, je vous remets à votre père… Vous allez pouvoir nous accompagner… Mais retenez bien ceci : Judex n'oublie pas plus ceux qui le servent que ceux qui le trahissent. Il sait punir aussi implacablement qu'il sait grandement récompenser.

– Monsieur, affirmait Moralès avec un profond respect, soyez sûr que vous aurez en moi le plus fidèle et le plus dévoué des serviteurs.

– Je l'espère.

– Et moi, fit le vieux Kerjean, je m'en porte garant… car si jamais mon fils manquait à son serment, ce n'est pas vous, monsieur, qui auriez à le châtier, ce serait moi !

– Père… vous n'aurez pas ce triste devoir, fit Robert en prenant les mains du vieillard et en les portant à ses lèvres.

Judex, qui était revenu à Jacqueline et l'avait enveloppée dans son manteau, l'emportait jusqu'à son canot… suivi de Kerjean et de son fils.

Avec mille précautions, il installait dans l'embarcation la jeune femme qui, maintenant, semblait doucement reposer… et bientôt… tandis que le soleil commençait à décroître à l'horizon, le canot s'éloigna rapidement dans la direction de Château-Rouge… à travers ce sublime décor de nature… dans la paix reposante d'une de ces fins de journées lumineuses qui semblent lancer à leur déclin sur les êtres et sur les choses une part du bonheur rayonnant dont elles étaient magnifiquement parées.

Bientôt, le frêle esquif ne fut plus qu'un point noir là-bas… puis, plus rien.

Alors Diana Monti reparut d'entre les roseaux… À nouveau, elle s'élança à la nage… regagna le moulin tragique… et se rhabilla tranquillement dans le grenier… Puis revenant à la fenêtre d'où l'on pouvait contempler le splendide panorama de la Seine et fixant obstinément de son regard de flamme la direction que la barque avait prise, elle murmura, d'une voix sifflante :

– Diana Monti n'a pas dit son dernier mot !

SIXIÈME ÉPISODE

Le môme Réglisse

I

OÙ LE VOILE SE DÉCHIRE

Devant une table-coiffeuse élégamment et minutieusement garnie, une jeune femme, délicieusement jolie, dont les traits légèrement tirés et le teint encore pâle révélaient une récente maladie, achevait de procéder à sa toilette… lorsqu'une gentille camériste, au regard plein de malice, souleva une portière, demandant sur un ton plein de sympathie respectueuse :

– Madame n'a besoin de rien ?

– Mon Dieu non, Mariette, répondit Jacqueline Aubry qui, avec un accent plein de douceur et de bienveillance, ajouta aussitôt :

– À moins que vous ne vous décidiez enfin à me dire où je suis ?

– Madame ne tardera pas à le savoir.

– Alors, pourquoi tout ce mystère ?

– Je ne puis rien dire à madame.

Et, mettant un doigt mystérieux sur ses lèvres, Mariette disparut… avec un sourire énigmatique.

Jacqueline, très intriguée, se mit à récapituler tous les événements des jours précédents et dont elle avait gardé le souvenir.

Tout d'abord, elle se rappelait très nettement qu'ayant reçu un télégramme lui annonçant que son petit garçon était très malade… elle s'était empressée de prendre le train pour Loisy…

et qu'au milieu du pont qui traverse la Seine, elle avait été assaillie par deux malandrins et précipitée par eux dans le fleuve.

À partir de ce moment, ses souvenirs devenaient extrêmement confus... Il lui semblait bien qu'elle s'était retrouvée chez les Bontemps... étendue sur un lit... que son petit garçon, à genoux près d'elle l'avait embrassée... et qu'ensuite elle avait perdu connaissance... Elle croyait également se rappeler qu'on l'avait emmenée dans une voiture très rapide... puis qu'auprès d'elle on criait, on se disputait... on se battait... sans qu'elle pût faire un mouvement... lancer un appel... figée dans une sorte de torpeur dont rien n'aurait pu la tirer.

Tout à coup, elle avait la sensation fulgurante d'un retour à la vie... Près d'elle se tenait un homme vêtu de noir... dont elle ne pouvait distinguer les traits... et dont elle apercevait seulement les deux grands yeux qui la considéraient dans un véritable rayonnement de bonté infinie et de profonde pitié.

Puis, la nuit s'était faite de nouveau en elle... Elle était retombée dans ce sommeil de plomb qui ressemble tant à la mort...

Lorsqu'elle avait repris connaissance, elle se trouvait dans une chambre élégante et claire... Mais les objets qui l'entouraient, elle ne les avait jamais vus... Aussi, dès qu'elle eut la force d'articuler quelques mots, demanda-t-elle à Mariette qui s'était installée à son chevet :

– Où suis-je ?

– Chez des amis qui ont juré de vous sauver, et vous sauveront, répondit la femme de chambre.

– Et mon fils ?

– Vous le verrez bientôt. Mais ne parlez pas... Reposez-vous... Ne vous inquiétez de rien... Laissez-vous soigner... Laissez-vous guérir... Vous saurez alors toute la vérité, et je crois, madame, que ce sera pour vous un bien beau jour !

Jacqueline, encore très faible, avait obéi à sa garde-malade, qui lui témoignait de plus en plus de dévouement.

Chaque jour, c'étaient de nouvelles et délicates attentions. Un matin, Jacqueline avait trouvé sur sa table de nuit le portrait de son Jeannot bien-aimé… Une autre fois ce fut une petite lettre :

Ma maman chérie,

Je sais que tu es guérie et que nous nous reverrons bientôt… Je suis heureux, je suis sage et je t'aime…

Ton Jeannot.

Le môme Réglisse t'embrasse bien fort.

Chaque jour, Jacqueline avait vu les plus belles roses, ses fleurs préférées, se renouveler en bouquets splendides dans les vases de Sèvres qui ornaient la cheminée.

Dans cette atmosphère de calme rassurant et de mystérieuse sympathie, la fille du banquier, plus moralement atteinte que physiquement, était revenue assez vite à l'existence.

Et voilà qu'enfin elle allait savoir qui l'avait conduite là… Elle allait connaître le bienfaiteur inconnu sur lequel aucun indice ne lui permettait de fixer ses soupçons… Un instant elle avait songé aux de Birargues… Mais elle avait réfléchi aussitôt que d'abord ils devaient se trouver encore dans les Cévennes… et qu'en admettant qu'elle eût été recueillie par eux, ils n'avaient aucune raison de se tenir systématiquement éloignés d'elle.

Un moment, le nom de Judex avait tinté à son oreille… Vite, elle l'avait écarté… Mais, de nouveau, il s'était imposé avec une certaine insistance… Cette pensée qu'elle devait peut-être une seconde fois son salut à celui qu'elle considérait comme le meurtrier de son père, l'avait douloureusement affligée… provoquant même chez elle une sorte de crise morale, qu'un regard au portrait de son fils avait vite apaisée.

Enfin, Mariette venait de le lui dire… Elle allait savoir !…

Un coup discret frappé à sa porte la fit tressaillir.

– Entrez ! fit-elle, tout émue à la pensée qu'elle allait se trouver en face de la vérité.

Un cri de surprise extrême et de joie spontanée lui échappa. Le bon Vallières, l'ancien secrétaire de son père, était devant elle.

– Vous, vous !… fit-elle. Oh ! que je suis heureuse de vous revoir, mon bon ami… car j'espère bien que vous, au moins, vous allez me dire où je suis.

– Madame… vous êtes chez moi.

– Chez vous… comment ?

Vallières, tirant une lettre de sa poche, la tendit à Jacqueline, en disant :

– Voilà qui vous expliquera tout.

La fille du banquier s'empara de la lettre et lut :

Madame,

Vous êtes entourée de tant de pièges que j'ai cru devoir vous confier à votre ami le plus sûr qui vous remettra cette lettre. Il exécutera toutes vos volontés.

Je n'ose me présenter à vous, et pourtant, il n'est personne au monde qui vous soit plus dévoué que moi.

JUDEX.

À cette lecture, les yeux de Jacqueline s'étaient assombris…

Son visage révélait un émoi profond : et ce fut d'une voix toute frémissante qu'elle interrogea :

– Quel est ce Judex ?

– Je l'ignore, répondit Vallières.

– L'avez-vous vu ?

– Non ! c'est un de ses serviteurs qui vous a conduite ici et m'a demandé, au nom de son maître, de veiller désormais sur

vous. Maintenant, chère madame… vous voilà à l'abri de tout danger… Je suis obligé de m'absenter assez souvent… car ainsi que je vous l'ai dit, j'ai eu la chance de retrouver une très bonne situation qui me prend du temps et me demande beaucoup de travail. Mais, vous connaissez Mariette et ma gouvernante, Mme Fleury… Vous êtes sûre d'être entourée par elles de tous les soins dont vous avez encore besoin… et de toutes les attentions que vous méritez. La seule chose que je vous demanderai, sera de ne pas quitter cet appartement, jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude que vous n'êtes plus menacée… ce qui ne tardera pas, je l'espère.

– Et mon fils ?

– Dès demain, il sera près de vous.

– Oh ! merci, mon bon Vallières… merci de toute mon âme !… s'écria Jacqueline en saisissant la main de son protecteur.

Puis, sur un ton d'affectueux reproche, elle questionna :

– Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ? Pourquoi tout ce mystère ?

– Il le fallait, répondait l'ancien secrétaire… Vous souffriez surtout d'une commotion nerveuse que la moindre émotion pouvait aggraver… C'est d'accord avec mon médecin, sur lequel vous pouvez compter comme sur moi-même, que nous vous avons tenue, jusqu'à présent, dans l'ignorance de la réalité.

– Mon ami…, reprenait Jacqueline, toute vibrante de la plus douce des gratitudes, jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi.

Mais Vallières protestait :

– Je n'ai fait que vous accueillir… et c'est…

Il n'acheva pas, comme s'il avait peur de blesser la jeune femme en prononçant devant elle le nom fatidique.

Mais Jacqueline fit elle-même :

– Judex, n’est-ce pas ?

– Oui… Judex, fit simplement le secrétaire.

– Et… vous ne connaissez rien de lui ?

– Non… madame.

L’ancien secrétaire, après avoir hésité, fit, d’une voix qui avait pris une gravité impressionnante :

– Il paraît que vous l’avez vu ?

– Moi ?

– Oui… Ne vous souvient-il pas d’un homme qui s’est penché sur vous, quand vous avez ouvert les yeux, dans le moulin de Kerjean ?

– Non…, affirmait Jacqueline, en faisant les plus grands efforts pour rassembler ses souvenirs. Je ne me souviens pas.

Puis, tout en enveloppant de son magnifique et clair regard de loyauté l’ancien collaborateur de son père, elle fit :

– Vous ne me dites pas la vérité.

– Oh ! madame.

– Ou du moins vous en savez beaucoup plus long que vous ne voulez m’en révéler.

– Cependant…

– Comment seriez-vous au courant de tous ces détails, si ce Judex ne vous avait pas fait ses confidences ?

– Je vous l’ai déjà dit, chère madame… Je n’ai vu que son serviteur…

– Je veux bien vous croire… mais une autre, une dernière question à laquelle je vous adjure de me répondre avec la plus entière franchise : Avez-vous le moyen de communiquer avec Judex ?

– Oui, madame, répondit nettement Vallières.

– Eh bien, veuillez avoir l’obligeance de lui écrire une lettre

que je m'en vais vous dicter.

– Très volontiers.

Et Vallières, qui semblait non moins ému que sa protégée, s'installa devant une table où se trouvaient tous les objets nécessaires à une correspondance, trempa sa plume dans un encrier d'une main qui tremblait légèrement et fit :

– Madame, je suis à vos ordres…

Jacqueline s'était entièrement ressaisie. En pleine possession de sa pensée, toute vibrante de la dignité la plus pure en même temps que de la volonté la plus forte, elle commença à dicter d'une voix ferme, assurée :

Monsieur,

M. Vallières vient de me mettre au courant des circonstances à la suite desquelles je me trouvais en ce moment chez lui.

C'est très volontiers que j'accepte l'hospitalité de ce bon, de cet excellent homme… Mais je ne veux la tenir que de lui… et encore est-ce à la condition que mon fils vienne la partager avec moi.

– Ceci a toujours été entendu…, interrompait Vallières doucement.

Jacqueline continuait à dicter :

Quant à vous, monsieur, si vrai soit-il que je vous doive la vie, votre nom mystérieux évoquera toujours en moi le sombre drame de la mort de mon malheureux père.

Je n'ose le répéter, et je ne le lis plus qu'avec effroi.

Je demanderai donc à M. Vallières de ne plus le prononcer devant moi…

– C'est fini ? demanda Vallières à Jacqueline qui s'était arrêtée.

– Oui… c'est fini.

D'un geste impassible et froid, Vallières tendit la lettre à la jeune femme, qui signa et la remit à son hôte, en disant :

– Croyez, mon ami, que je n'oublierai jamais la nouvelle preuve de dévouement que vous me donnez là.

– Je n'ai fait que mon devoir…, fit l'ancien secrétaire en s'inclinant… et en embrassant respectueusement la main que lui tendait Jacqueline.

Puis, il regagna l'antichambre qu'il traversa dans toute sa longueur, et pénétra aussitôt dans son cabinet de travail.

Appuyant sur le bouton d'une sonnerie électrique, il attendit un instant… regardant avec fixité la lettre de Jacqueline à Judex… qu'il avait déposée devant lui, sur son bureau jusqu'au moment où, après avoir frappé à la porte, apparut une femme d'une cinquantaine d'années… vêtue d'une robe noire, et à la physionomie aimable et intelligente.

C'était la gouvernante, Mme Fleury.

– Gabrielle, fit M. Vallières… je vais probablement être obligé de m'absenter… Je vous recommande de redoubler de surveillance… et surtout de ne laisser pénétrer ici personne en dehors des gens dont je vous ai donné les noms.

– Monsieur peut compter entièrement sur moi.

– Vous surveillerez attentivement Mariette… C'est une fille très sérieuse… et dont j'ai pu apprécier les qualités… Mais elle est jeune… elle est jolie… Elle peut être tentée… Au moindre soupçon qu'elle vous inspirerait, n'hésitez pas à la renvoyer sur-le-champ… et téléphonez-moi comme toujours, à l'endroit indiqué.

– Monsieur peut compter sur moi…, répliqua Mme Fleury, qui semblait avoir pour son patron une vénération sans bornes.

– Et maintenant, Gabrielle… laissez-moi et surtout que personne ne me dérange…

– Pas même M. Roger ?

– J'ai dit personne.

– Bien, monsieur.

La gouvernante tourna les talons et disparut.

Alors, Vallières se leva… fit quelques pas saccadés à travers la pièce, s'en fut fermer sa porte au verrou ; puis revenant à sa table, il se laissa tomber sur son fauteuil… et, plongeant la tête entre ses mains, il parut s'absorber en une profonde rêverie… de profonds soupirs gonflaient sa poitrine, ses épaules eurent quelques tressaillements douloureux… tandis que ce nom… prononcé avec un accent déchirant, s'étranglait dans sa gorge !

– Jacqueline !

Et voilà que tout à coup… Vallières se relève… sa taille courbée s'est redressée… ses yeux brillent d'un feu étrange… et dans un geste brusque arrachant la perruque et la barbe postiche qui, véritable chef-d'œuvre de camouflage, le rendent méconnaissable, il laisse apparaître le visage austère et superbe de Judex… tandis que cette phrase s'échappe de ses lèvres :

– J'en étais sûr… Elle ne m'aimera jamais !…

II

LE CRIME EN MARCHE

Après l'aventure qui lui était arrivée au moulin de Kerjean, Diana Monti avait jugé utile de disparaître pendant quelque temps, afin, comme elle le disait, de voir venir les événements ; et elle était allée se cacher dans un modeste hôtel des environs de Paris… où elle s'était fait inscrire sous un nom d'emprunt.

Mais au bout de quelques jours, aucun événement fâcheux pour elle ne se produisant et les deux « exécuteurs » de ses hautes œuvres, c'est-à-dire Crémard et le docteur Pop, lui ayant fait savoir que tout semblait assoupi, Diana, qui n'était pas femme à rester longtemps tranquille, avait promptement regagné la capitale.

La terrible aventurière, en effet, n'avait pas renoncé à ses projets. Extrêmement opiniâtre et remarquablement intelligente, elle avait très bien saisi que, désormais, une lutte à mort était engagée entre elle et Judex.

Froidement, elle avait pesé en même temps que les dangers qu'elle courait, les atouts qu'elle avait dans son jeu.

Les dangers… D'abord Judex, ennemi puissant, formidable même, et d'autant plus à redouter qu'il s'enveloppait d'un mystère qu'elle n'avait pas encore réussi à percer.

Secondement : Jacqueline qui, en admettant qu'on retrouvât et qu'on délivrât le banquier, pourrait d'un mot la démasquer et la perdre à tout jamais aux yeux de Favraut…

Enfin, Moralès, qui, par peur autant que par remords, allait

maintenant faire cause commune avec son père et devenir à la fois contre elle un accusateur et un indicateur.

Les atouts : le fait certain que Favraut était vivant… et qu'il était entre les mains de Judex… et enfin, par-dessus tout, sa volonté pour vaincre d'employer tous les moyens, même les plus effroyables, de ne se laisser intimider par personne, en un mot de jouer la partie jusqu'au bout… lutte féroce, lutte à mort… dont les millions du banquier demeuraient l'enjeu. Rien, désormais, en face d'un pareil but, ne pouvait l'arrêter.

Déjà, son cerveau diabolique avait imaginé un nouveau plan, encore plus infâme que ceux qu'elle avait déjà élaborés ; et sans doute lui fournissait-il de fortes garanties, car bientôt un sourire d'ange déchu erra sur ses lèvres… un éclair de triomphe cruel, implacable, illumina ses yeux profonds ; et, après avoir revêtu l'une de ses plus élégantes toilettes, elle se fit conduire rue Milton, à l'Agence Céléritas.

De nouveau, le crime était en marche !

Un matin, vers dix heures, Diana Monti se présentait chez Cocantin.

Le détective, dans l'ignorance complète non seulement du drame qui s'était déroulé au moulin tragique, mais encore de toutes les circonstances qui l'avaient suivi, accompagné et précédé, reçut avec d'autant plus d'amabilité l'ex-institutrice qu'il était incapable de résister à la fascination qu'exerçait sur lui toute jolie femme.

– Eh bien, cher monsieur Cocantin, attaqua résolument l'aventurière, avez-vous découvert quelque chose qui nous mette sur la piste de Judex ?

À ces mots, le visage du détective se rembrunit.

Ce nom de Judex avait, en effet, le don de le plonger dans les transes les plus effroyables… et même l'appât de la forte somme, que les deux bandits lui avaient promise, n'avait pas réussi à stimuler son zèle.

– Chère madame, balbutia-t-il, dans ces sortes d'histoires, vous n'ignorez pas…

Diana interrompit aussitôt :

– Cher monsieur Cocantin, vous n'avez pas besoin de m'en dire davantage… Vous ne vous êtes occupé de rien…

– C'est-à-dire que…

– Inutile de rien me cacher, je suis fixée… Eh bien, ce n'est pas gentil de votre part… Je dirai même que ce n'est pas délicat… Quand on a promis…

À ces mots, Prosper redressa fièrement la tête, tout en lançant un coup d'œil vers le buste de Napoléon :

– Madame, avant tout, je suis un honnête homme et toutes ces histoires me lassent.

– Vous savez pourtant bien, rappelait l'ex-institutrice, qu'il y a cent mille francs pour vous si nous découvrons Judex et si, par lui, nous retrouvons Favraut.

– Cent mille francs, c'est une somme. Mais mon honneur… ma conscience…

– Ni votre honneur, ni votre conscience n'ont à voir dans tout ceci, ripostait l'aventurière en enveloppant d'une de ses plus savantes œillades l'excellent Prosper qui avait cessé de regarder Napoléon. Voyons… réfléchissez… Qu'est-ce que nous vous demandons ? Nous aider à retrouver un homme arbitrairement séquestré… Qu'est-ce que vous risquez ? Absolument rien… si ce n'est de gagner honnêtement cent beaux billets de mille, en accomplissant une bonne action et en obligeant une femme qui, liée à vous par une reconnaissance infinie… n'aura plus rien à vous refuser.

– Madame… que me dites-vous là ?

– Monsieur Cocantin, vous me plaisez beaucoup, minaudait astucieusement la Monti… et il serait dommage que deux êtres comme nous, si bien faits pour s'entendre…

On frappait malencontreusement à la porte… C'était le garçon de bureau qui apportait à Cocantin une carte de visite.

– Amaury de la Rochefontaine…, s'écria Cocantin avec impatience… Dites-lui d'attendre, je le recevrai tout à l'heure.

– Amaury de la Rochefontaine, l'ancien fiancé de Jacqueline se demandait l'aventurière… Que vient-il faire ici ?

Puis tout haut, elle reprit… d'une voix caressante qui fit agréablement tressaillir le galant détective privé :

– Vous connaissez ce monsieur ?

– Ne m'en parlez pas !

– Pourtant, c'est un homme très chic.

– Je ne vous dis pas…

– Très argenté !

– Détrompez-vous !

Et, devenant confiant jusqu'à l'indiscrétion la plus absolue, Cocantin, complètement affolé par le savant manège de son interlocutrice, laissa échapper :

– Il est fauché… royalement fauché… la preuve, c'est qu'il vient me demander si je ne lui ai pas trouvé un bailleur de fonds.

À ces mots, Diana, comme prise d'une inspiration subite, s'était levée.

– Monsieur Cocantin, lançait-elle à brûle-pourpoint, laissez-moi recevoir M. de la Rochefontaine.

– Comment cela ?…

– Je suis à même de vous rendre, à tous deux, un grand service.

– Mais…

– Il n'y a pas de mais… Laissez-moi faire… Vous n'aurez pas à le regretter.

– Vous connaissez donc mon client ? questionnait Cocantin tout interloqué.

– Bien mieux que vous ne le connaissez vous-même… Je suis précisément à même de lui rendre le service qu'il vous demande… Il va de soi que la moitié de la commission sera pour vous…

– Cependant…

– Voulez-vous les trois quarts ?

– Ce n'est pas cela que je voulais dire.

– Eh bien, pour la troisième fois, je vous le répète, laissez-moi faire…

– Vous êtes gentille…, cédait le fantoche inflammable qu'était le neveu du sieur Ribaudet.

– Mais, par exemple… veuillez donc passer dans une pièce voisine.

– C'est indispensable ?

– Il le faut, mon cher ami… car vous voulez bien être mon ami ?

– Vous êtes exquise.

Et, tout en conduisant elle-même Cocantin dans un cabinet de débarras attenant à son bureau, la Monti ordonna :

– Entrez là, et n'en sortez que quand je vous le dirai.

– Vous êtes divine ! admirait Prosper, complètement subjugué.

Pour plus de précautions, Diana poussa le verrou qu'elle avait remarqué à la porte du cabinet ; puis, comme chez elle, elle sonna le garçon, et lui ordonna avec autorité :

– Faites entrer M. de la Rochefontaine.

En apercevant, seule, dans le bureau de Cocantin, l'ex-institutrice des Sablons, Amaury eut un mouvement de vive surprise.

Mais l'aventurière s'avançait vers lui gracieuse, affable, souriante :

– Cher monsieur, disait-elle, vous ne vous attendiez guère à me retrouver ici ?

– Je l'avoue, mademoiselle.

– Croyez que je suis enchantée de vous revoir.

– Et moi de même.

– D'autant plus que je me préparais à vous écrire.

Et Diana, baissant la voix, ajouta :

– J'ai une communication très intéressante à vous faire.

Très à son aise, entièrement maîtresse d'elle-même, la Monti continuait :

– Voilà pourquoi j'ai demandé à mon cher ami Cocantin de nous laisser seuls… Veuillez donc vous asseoir, cher monsieur, et me prêter cinq minutes d'attention… La chose en vaut la peine.

Quelque peu méfiant, et surtout très intrigué, Amaury obéit tout en se disant :

– Tenons-nous bien… car cette gaillarde doit être joliment forte.

Puis, avec un ton de parfaite courtoisie, il reprit :

– Mademoiselle, croyez que je vous écoute avec beaucoup d'intérêt.

– Tout d'abord, votre parole d'honneur que tout ceci restera entre nous.

Amaury eut un signe d'acquiescement.

Alors, en femme qui a pour principe d'aller droit au but, l'aventurière attaqua :

– Que répondriez-vous, monsieur de la Rochefontaine, à quelqu'un qui viendrait vous dire : Je viens de découvrir une mine d'or… voulez-vous l'exploiter avec moi ?

De plus en plus étonné, Amaury répliquait :

– Permettez-moi, mademoiselle, de trouver votre question quelque peu étrange…

– Allons, reprit la Monti, je vois qu'avec vous il faut mettre tout de suite les points sur les i.

Et, s'approchant d'Amaury, elle lui dit à voix basse :

– Entre nous, n'est-ce pas ?… Tout à fait entre nous… Secret absolu…

– Oui, oui… c'est entendu.

– Le banquier Favraut est vivant.

– Vous dites ? s'exclama M. de la Rochefontaine, incrédule.

Avec un accent de sincérité qui le fit tressaillir, Marie Verdier poursuivit :

– Je vais vous confier une chose terrible : j'ai acquis la preuve, comme vous pouvez l'acquérir vous-même, que Favraut ne reposait plus dans son tombeau.

– C'est inouï !

– Favraut a été plongé dans un sommeil cataleptique, puis enlevé de son cercueil par un personnage mystérieux qui le tient en ce moment en son pouvoir.

– Quel est ce roman ?

– Ce n'est pas un roman, c'est la réalité… j'en ai la certitude absolue… la preuve irréfutable… Écoutez-moi jusqu'au bout…

Et Diana… après avoir mis au courant M. de la Rochefontaine de tout ce qu'elle savait au sujet de Judex, conclut, d'un air de triomphe :

– Dites-moi maintenant si ce n'est pas une mine d'or que nous avons à exploiter ensemble ?

Encore un peu méfiant, M. de la Rochefontaine objectait :

– Pourquoi, madame, ne l'exploitez-vous pas vous-même ?

– Parce que seule, je ne puis mener à bien une entreprise qui, je ne vous le cache pas, et vous vous en doutez bien vous-même, ne va pas sans danger.

« Or, je sais ce qu'il en coûte de se confier au premier venu… tandis qu'avec vous, je serai tranquille… Et voici pourquoi : la rupture de votre mariage avec la fille du banquier vous a replongé dans une situation plus qu'obérée… Excusez-moi de vous parler avec une aussi brutale franchise…

– J'aime mieux cela.

– À la bonne heure, je vois que nous allons nous entendre. Ce ne sont point les quelques milliers de francs que vous procurera Cocantin qui pourront vous remettre d'aplomb. Je vous offre l'occasion inespérée de remettre la main sur une fortune énorme. Ne la laissez pas échapper… Marchons au contraire la main dans la main… unis étroitement dans la même pensée… dans le même but… et je vous garantis qu'à nous deux, nous amènerons bien Judex à se démasquer et à nous rendre Favraut. Je joue avec vous cartes sur table, monsieur de la Rochefontaine… Non seulement je vous ai dévoilé mon secret, mais je ne vous ai rien caché de mes intentions. À vous de me répondre !…

Amaury qui, maintenant, avait compris la femme qu'il avait devant lui, fit avec un air de grand seigneur, tout à fait détaché des choses d'ici-bas :

– Permettez-moi maintenant, mademoiselle, de vous parler avec autant de franchise que vous m'avez parlé vous-même.

– Je vous en prie.

– Vous ne m'avez pas dissimulé que l'aventure en question n'irait pas pour vous comme pour moi sans de graves périls.

– C'est l'évidence même.

– Certes, je ne mets pas en doute le succès…

– Moi non plus.

– Mais alors… Si vous… vous êtes sûre de toucher votre

récompense… qui me garantit un bénéfice dans cette affaire ?

– Croyez-vous donc que Favraut ne sera pas trop heureux de payer sa liberté au prix de plusieurs millions ?

– Vous ignorez donc ce qui s'est passé entre sa fille et moi ?

– Je ne sais qu'une chose…, rugit Diana, en laissant éclater sa haine, c'est que Jacqueline est ma plus mortelle ennemie.

– Si encore nous savions ce qu'elle est devenue ? reprenait Amaury.

– Je le sais, riposta farouchement l'aventurière… et je ne vous cacherai pas que pour moi, bien plus que pour vous, elle est un obstacle terrible à mes projets. Mais cet obstacle, j'ai le moyen de le supprimer et je le supprimerai.

La Monti avait lancé cette phrase avec un accent tellement terrible qu'Amaury répliquait, effrayé :

– Je suppose que vous n'allez pas me proposer de l'assassiner ?

– Vous êtes fou ! ricana la maîtresse de Moralès, en haussant les épaules.

Et avec la plus hypocrite des adresses, elle déclara :

– Voyons, est-ce que des gens comme nous se font assassins ? Il y a cent autres façons de s'y prendre. Mais parlons plus bas… cet imbécile de Cocantin – car c'est un imbécile, vous le savez aussi bien que moi – n'a pas besoin de connaître nos secrets.

Et, se rapprochant tout à fait du gentilhomme ruiné qu'elle était en train de circonvenir si adroitement, la terrible créature se mit à lui parler à voix basse… achevant de briser les indécisions d'Amaury… l'enveloppant, le persuadant, le gagnant à sa cause… à force d'infernale audace… de séduction perverse… de fascination irrésistible…

Puis, quand elle s'aperçut que de la Rochefontaine lui était acquis, elle reprit un peu plus haut :

– Somme toute, ce que je vous propose est d'une exécution

facile… et ne peut pas nous entraîner bien loin.

– Et… comme vous me le dites, approuvait Amaury, repris d'une véritable soif de richesse, ce sera une arme avec laquelle nous tiendrons Judex aussi bien que Jacqueline.

– Je n'ai jamais voulu vous proposer autre chose, affirmait Diana, avec un accent d'ingénuité dont l'expression factice eût certainement inquiété tout esprit plus scrupuleux que celui de M. de la Rochefontaine.

– En ces conditions, accédait Amaury, l'affaire me semble acceptable.

– Alors, nous sommes d'accord ? fit l'aventurière, en fouillant de son regard celui de son futur complice.

– Entièrement, consentait le gentilhomme décavé, déclassé, amoral et sans scrupules que si habilement l'aventurière venait de prendre dans ses filets.

Et Diana conclut :

– La réussite de notre plan dépend de sa prompte exécution… Il s'agit donc d'en réaliser immédiatement la première partie… où vous êtes appelé à jouer le rôle que vous savez.

– Parfaitement.

– Donc, filons vite… Le temps de délivrer Cocantin, et en route.

Diana, dont les yeux brillaient d'une lueur de joie malsaine et cruelle, s'en fut pousser le verrou… et Cocantin apparut, légèrement congestionné et visiblement impatient de reconquérir sa liberté…

Sans lui donner le temps d'articuler un mot, la Monti s'écria sur le ton de la plus aimable volubilité :

– Excusez-moi, cher monsieur Cocantin, de vous avoir fait attendre… mais M. de la Rochefontaine et moi nous avions des choses très importantes à nous dire. Inutile d'ajouter que nous

nous sommes entendus à merveille… Nous allons faire une course très pressée, mais nous repasserons ici dans la soirée… ou demain matin au plus tard… pour en terminer avec vous…

Et foudroyant le détective d'un regard passionné, l'aventurière ajouta :

– Inutile de vous dire que je ne vous oublierai pas… cher ami… et que vous pouvez entièrement compter sur moi, plus que jamais, vous m'entendez, plus que jamais !

Puis, s'adressant à M. de la Rochefontaine, elle fit, toujours souriante :

– Venez, cher ! À tout à l'heure, monsieur Cocantin.

– À tout à l'heure, répliqua le directeur de l'Agence Céléritas, en se confondant en salutations empressées…

Quel forfait inédit avait encore imaginé Diana Monti ?

Quels nouveaux périls allaient planer sur Jacqueline ?

En attendant, Cocantin, qui avait reconduit ses deux clients jusque dans l'antichambre, les regardait s'éloigner d'un air intrigué.

– Drôle de femme, se disait-il, mais qu'elle est capiteuse !… Si elle tient ses promesses, je crois, mon vieux Prosper, que tu ne seras pas à plaindre.

Galvanisé par ses espérances amoureuses, Cocantin retourna dans son bureau.

Mais comme, suivant son habitude, ses yeux se dirigeaient vers le buste de Napoléon, il tressaillit…

Il venait, en effet, d'avoir l'impression directe, immédiate, que son maître le regardait d'un air menaçant… et qu'il semblait lui dire :

– Cocantin, je ne suis pas content de toi !

Alors, devenu perplexe, il s'assit à son bureau et songea…

Puis, au bout d'un moment, il murmura, envahi par une

inquiétude mal définie.

– Je ferais peut-être bien de ne pas m'emballer… Cette femme, maintenant, me fait plutôt peur. Ah ! mon oncle !… Mon oncle !… Pourquoi m'as-tu laissé ton agence en héritage ?

III

LES DEUX FRÈRES

Judex, en proie à une des luttes les plus poignantes qui aient jamais bouleversé un cœur humain, était demeuré longtemps enfermé dans son cabinet de travail, comme perdu dans une douloureuse rêverie qui mettait sur son beau visage un voile de navrante tristesse.

– Et il n'y a rien à faire, rien ! murmura-t-il d'une voix angoissée. Quelle chose affreuse que la fatalité !

S'emparant de sa perruque et de sa fausse barbe, il allait sans doute reconstituer, grâce à un maquillage atteignant la perfection même, le personnage de Vallières qu'il avait joué d'une façon si extraordinaire auprès du banquier et de sa fille… et qui avait nécessité de sa part de longues préparations et de minutieuses études, lorsqu'on frappa légèrement à la porte :

– Qui est là ? fit Judex sur un ton d'impatience.

– Roger…

– Qu'y a-t-il ?

– J'ai besoin de te voir tout de suite.

Judex s'en fut ouvrir.

En l'apercevant sous ses traits naturels, Roger sursauta :

– Quelle imprudence ! murmura-t-il.

– Tais-toi…, imposa le faux Vallières en faisant pénétrer son frère dans son bureau dont il referma soigneusement la porte.

Roger attaquait sur un ton où perçait une légère inquiétude :

– Qu'as-tu donc ? Tu sembles bouleversé, malheureux même. Pourquoi, tout à coup, au risque de te trahir, as-tu arraché le masque sous lequel tu te cachais pour accomplir à la fois une œuvre de bonté et un devoir de justice ?

– Lis cela…, fit simplement Judex en lui tendant la lettre que deux heures auparavant lui avait dictée Jacqueline.

Roger en prit connaissance et, l'air mélancolique, la rendit à son frère qui reprit aussitôt :

– Tu as lu ?

– Oui… j'ai lu !

Répétant les propres termes de la missive qu'il savait déjà par cœur, l'ennemi du banquier scanda d'une voix sourde, étouffée :

Quant à vous, votre nom mystérieux évoque toujours pour moi le sombre drame de la mort de mon malheureux père. Je n'ose le répéter et ne le lis qu'avec effroi… Je demande à Vallières de ne pas le prononcer devant moi.

Et Judex ajouta, avec un accent de désespoir :

– Frère, toi qui sais… comprends-tu ce que je peux souffrir ? N'est-ce pas que c'est une chose affreuse ?

– Jacques… courage…, reprenait Roger.

– Courage !… C'est ce que je ne cesse de me répéter à moi-même. Mais en aurai-je assez pour aller jusqu'au bout ?

– Que dis-tu là ?

– Écoute-moi, reprenait Judex… Lorsque je me suis attelé à la tâche sacrée qui nous avait été ordonnée… j'ai pris, comme toi d'ailleurs, la résolution de fermer mon cœur à tout amour, tant que nous n'aurions pas accompli notre œuvre, non de vengeance, mais de justice.

« Comme toi, mon frère… j'ai réussi à me tenir à l'abri de toute passion… jusqu'au jour où, sous les traits de Vallières, j'ai

réussi à pénétrer dans l'intimité du banquier Favraut.

« Et voilà que bientôt je me suis aperçu que peu à peu, malgré moi, un sentiment que je prenais pour de l'amitié, de la sympathie, m'était inspiré par cette douce jeune femme… qui, dès le premier jour, m'était apparue – et je ne me trompais pas – comme une des victimes de l'égoïsme tyrannique de son père.

« Ce sentiment qui aurait pu affaiblir ma volonté, je l'ai combattu avec un tel acharnement que je suis parvenu à le dominer assez victorieusement, pour qu'il ne m'entravât pas dans la terrible besogne que j'avais à accomplir… Mais… à la suite d'une scène profondément émouvante avec Jacqueline, scène où j'ai pu mesurer toute la noblesse de son âme en même temps que la pureté de son cœur, je t'ai dit :

« Frère, cette malheureuse, sans s'en douter, vient de sauver l'existence de son père… Après ce qu'elle a fait, nous ne pouvons plus laisser ce misérable se réveiller entre les quatre planches d'un cercueil… Si grands soient ses crimes, si juste soit notre ressentiment, nous n'avons plus le droit de lui imposer la plus atroce des agonies, le plus hideux des supplices, mourir enterré vivant !… Alors tu m'as répondu : « Frère, tu es l'aîné ! Tu es le maître… Ordonne, j'obéirai. » Et tu m'as dit cela, n'est-ce pas, mon Roger, parce que ta conscience te dictait aussi ce verdict de souveraine pitié.

– Et surtout ! reprit Roger, parce que j'avais compris que tu aimais.

– Frère, tu te trompes ! protestait Jacques avec une sombre énergie… À ce moment-là, je ne l'aimais pas encore d'amour, tandis qu'aujourd'hui, où je la connais mieux, où j'apprécie encore plus hautement son âme, où je sais tous les dangers qu'elle a courus, où je l'ai recueillie pantelante, aux trois quarts morte, dans ce moulin des Sablons… je l'admire et l'adore avec toute la ferveur d'un cœur à jamais conquis… eh bien… Roger c'est terrible… Roger… tu vas me blâmer, tu vas peut-être me maudire… mais il faut bien pourtant que cet aveu sorte de moi, parce qu'il m'étouffe.

Et Judex, saisissant son frère dans ses bras, lui dit :

– Il y a des moments où je me demande si je ne vais pas lui rendre son père.

– Jacques ! s'écria Roger en pâlissant… souviens-toi que nous sommes liés par le plus sacré, le plus solennel des serments.

– Et si je m'en faisais délier ?

– Ne te berce pas d'une pareille illusion.

– Si j'essayais ?

– Tu te briseras contre la plus noble des haines.

Jacques se taisait, courbé sous le poids de la plus grande des afflictions. Roger, doucement, voulut reprendre :

– Mon ami…

Mais, soudain, Judex releva la tête :

– Frère, dit-il, tandis qu'une flamme d'espoir illuminait son visage… je vais être obligé de te quitter… pendant vingt-quatre heures… Je suis tranquille au sujet de notre prisonnier… Kerjean fera bonne garde.

« Pendant ce temps, tout en continuant à veiller sur Jacqueline, je te prie en grâce d'aller chercher son enfant, et de le ramener au plus tôt près d'elle.

– Je pars tout de suite… pour Loisy, consentait aussitôt Roger, qui souffrait de la douleur de son frère.

– Merci…

– Et toi… courage !

Les deux frères qui semblaient marqués tous deux par un destin, longuement s'étreignirent.

Et Roger prononça cette phrase mystérieuse à l'oreille de Judex, qui tressaillit :

– Tu l'embrasseras pour moi !

– Je te le promets !

Une heure après, Jacqueline encore sous l'impression de son émouvante entrevue avec l'ancien secrétaire de son père, recevait le message suivant :

Madame,

Obligé de m'absenter brusquement, je crois pouvoir vous annoncer que conformément à votre désir votre enfant sera auprès de vous ce soir ou demain. Je vous supplie de ne pas bouger de votre chambre avant mon retour qui ne saurait tarder.

Veuillez agréer, madame, l'expression de mon respectueux dévouement.

VALLIÈRES.

– Le brave homme ! fit simplement Jacqueline en portant la lettre à ses lèvres.

IV

LE FRISSON DE LA PEUR ET CELUI DE L’AMOUR

Jeannot et le môme Réglisse, bras dessus bras dessous, leurs petits cartons d’école sur le dos… se rendaient tous les deux, comme chaque jour, à l’école… située à l’autre bout du pays… lorsque, tout à coup, une voix de femme vibra tout près d’eux.

– Mais c’est Jeannot ?…

Aussitôt le môme Réglisse vit son petit compagnon se précipiter vers une jeune femme très élégante… et un monsieur non moins chic qui se tenaient à côté d’une automobile arrêtée au bord du chemin.

Déjà l’aventurière avait saisi le bambin dans ses bras et le comblait de caresses… en disant :

– Que je suis donc heureuse de vous revoir, mon petit Jean.

Amaury, de son côté, interrogeait :

– Où allais-tu donc comme ça ?

– À l’école.

– Eh bien, proposa joyeusement Diana, nous allons t’y conduire en voiture.

– Je veux bien…, acceptait le bambin. Seulement, faut emmener aussi mon camarade.

– C’est entendu. Allons hop… montez tous les deux…

– Mince alors ! s’extasiait le môme Réglisse, v’là qu’on se fait

carrioler comme des ambassadeurs.

La voiture démarra à belle allure… et Jean commençait déjà à bavarder joyeusement lorsque le chapeau du môme Réglisse, astucieusement poussé par Amaury, qui avait tout de suite deviné dans le bambin un témoin gênant, s'envola emporté par la brise.

La voiture stoppa aussitôt, et, tandis que le môme descendait pour rattraper son couvre-chef, le wattman, qui n'était autre que Crémard, repartit aussitôt à toute allure, laissant Réglisse en panne sur la route…

– Attendez-le ! criait en vain Jeannot.

Mais quand il vit que l'auto dépassait l'école et s'éloignait à fond de train dans une direction de lui inconnue, pris à la fois de frayeur et de colère, il se mit à crier :

– Je ne veux pas m'en aller avec vous !

– Voyons, mon chéri, clamait Diana, n'aie pas peur ! Tu sais que nous t'aimons bien…

– Où m'emmenez-vous ? questionnait le fils de Jacqueline.

– À Paris.

– Voir maman ?

– Oui, c'est cela, voir ta maman.

– Alors, pourquoi n'avez-vous pas attendu le môme Réglisse ?…

– Tais-toi ! fit sèchement Amaury.

L'enfant se mit à pleurer… tout en appuyant sa petite tête sur l'épaule de l'infâme Diana qui osa encore le caresser.

Lorsque l'auto stoppa devant l'Agence Céléritas… Jeannot était un peu apaisé… Diana et son nouveau complice le firent monter avec eux jusque chez Cocantin.

– Vous voyez que nous vous avons tenu parole ! dit l'aventurière.

– Quel est ce bel enfant ? interrogeait le détective.

L’aventurière s’empressa de déclarer :

– Un très gentil petit garçon que nous ramenons à sa maman.

Et après avoir fait un signe à Amaury, qui prit le bambin par la main et l’emmena vers la fenêtre, elle expliqua à voix basse au directeur de l’Agence Céléritas :

– C’est le fils de Jacqueline Aubry… Je commence par vous dire que nous ne lui voulons aucun mal… Nous allons seulement vous prier de le garder pendant quarante-huit heures. Pendant ce temps… M. de la Rochefontaine et moi, nous ferons savoir à Judex que ce petit est ici. Nul doute qu’il ne vienne le réclamer.

– Et alors ?

– Le reste nous regarde…

– Je vous avoue que je ne comprends pas très bien, déclarait Cocantin sans enthousiasme.

– Rappelez-vous qu’il y a cent mille francs pour vous… si nous arrivons à savoir qui est Judex…

Et cherchant à enivrer Cocantin de l’un de ces regards ardents qui semblent déjà mieux qu’une promesse, elle ajouta :

– Allons, c’est entendu !… Amaury… nous allons prendre congé de M. Cocantin.

En même temps, Jeannot se précipitait vers le détective en suppliant :

– Oh ! non, m’sieu, m’sieu… gardez-moi… Ils sont méchants !

– Vous voyez ! ricana l’ex-institutrice… Lui-même préfère rester avec vous… Ne le contrariez pas, cher ami.

– Au revoir… et à bientôt, lança Amaury en rejoignant la Monti, qui avait déjà gagné l’antichambre.

Cocantin tout ahuri, demeuré seul avec le fils de Jacqueline, le considéra avec une expression de pitié, bientôt attendrie.

– Pauvre petit bonhomme ! murmura-t-il tout ému.

Et l'attirant à lui, il demanda :

– Dis, tu veux bien que nous soyons bons amis ?

– Oui, monsieur, répondit Jeannot… Je veux bien… Seulement vous me rendrez à ma maman.

– Où demeure-t-elle ?

– À Neuilly… chez Mme Chapuis… je ne sais plus bien la rue… mais je retrouverai bien la maison.

Un vrai drame se jouait dans le cœur de Cocantin qui songeait :

– Décidément, je crois que je me suis embarqué dans une très mauvaise affaire. Cette Diana est une femme terrible… terrible !

Et tandis que Jeannot, flairant dans le détective un protecteur naturel, sautait sur ses genoux, le regard de Cocantin se dirigea vers le buste de Napoléon.

– Il n'y a pas d'erreur, se dit-il… Je ferais beaucoup mieux de le ramener à sa mère.

Mais, tout à coup, le frisson de la peur fit tressaillir Prosper…

En effet… le successeur de Ribaudet, tout en caressant le chérubin qui lui témoignait une si rapide et si entière confiance, venait de se dire tout à coup :

– Si je manque de parole à ces gens-là, ils sont capables de me jouer tous les tours possibles et imaginables… D'ailleurs, ce petit n'a rien à craindre… D'abord, ils m'ont promis qu'ils ne lui feraient aucun mal et il n'y a pas besoin d'avoir inventé la poudre, même de riz, pour comprendre qu'ils ne veulent s'en servir que pour amorcer Judex et délivrer Favraut, but honnête et louable entre tous. Somme toute, je ne serais pas fâché de

voir un peu la tête qu'il a, ce nommé Judex… Puis, il y a cent mille francs pour moi, et dame ! on a beau être à son aise, cent mille francs c'est une somme respectable.

Tout en faisant sauter sur ses genoux le petit Jean, qui commençait à lui parler du bourricot et des canards de son papa Julien, Cocantin dirigea de nouveau ses yeux vers le buste impérial.

Contrairement à son attente, il n'y rencontra pas l'approbation espérée.

– C'est singulier, se dit-il, le Patron n'a pas l'air de marcher. C'est donc qu'il faut que je restitue ce gosse à sa famille.

Mais voilà qu'un nouveau frisson le saisit… Cette fois ce n'est plus le frisson de la peur, c'est celui de l'amour…

L'image de Diana vient de lui apparaître…

De nouveau, il entend cette voix qui si délicieusement chantait à ses oreilles.

Il revoit ce sourire ensorceleur, ces regards de feu…

Il respire avec délice le parfum subtil dont il hume encore la trace… Et le voilà bouleversé, ne sachant plus qui va l'emporter : Diana ou Napoléon.

Hélas ! ce fut pour l'empereur un second Waterloo… car, Cocantin, étouffant en lui la voix du remords… Cocantin désarmé par le brillant mirage qu'il venait d'évoquer… Cocantin amoureux comme il ne l'avait peut-être encore jamais été… céda fatalement à la passion et conclut :

– Je garde l'enfant !

Et pour étouffer les derniers scrupules qui persistaient en lui, il se tourna pour la troisième fois vers le buste de son idole et maître… tout en promettant solennellement :

– Sire, je vous garantis que le premier qui osera seulement toucher à un de ses cheveux… eh bien ! eh bien, il aura de mes nouvelles.

Tout le restant du jour, Cocantin, pensant qu'il avait concilié son devoir, son amour et ses intérêts, s'occupa de Jeannot, jouant avec lui, le comblant de friandises et achevant ainsi sa conquête.

Et quand arriva le soir, il le coucha lui-même dans son grand lit… tandis que, vêtu d'une robe de chambre, il s'étendait près de lui sur deux chaises, s'endormant bientôt, lui aussi, du sommeil de l'innocence.

V

LES EXPLOITS DU MÔME RÉGLISSE

Lorsque le môme Réglisse, après avoir couru après son chapeau, vit l'automobile de Diana et d'Amaury lui brûler la politesse, en proie à une violente et subite colère, il s'exclama :

– Zut ! ils ont mis les voiles !

Aussitôt, il s'élança en criant sur les traces de la voiture…

Comprenant bientôt qu'il n'avait aucune chance d'être entendu et encore moins de rattraper le véhicule… il prit le parti très sage, après avoir montré le poing aux fuyards qui disparaissaient dans un nuage de poussière, de rentrer directement chez ses parents nourriciers et de leur raconter ce qui venait de se passer.

Précisément, le frère de Judex venait d'arriver en auto, apportant aux Bontemps une lettre signée Vallières et dans laquelle celui-ci les priait de lui remettre le petit Jean afin de le reconduire près de sa mère.

Surpris, effrayé par le récit du môme Réglisse, Roger qui avait immédiatement tout deviné, dit à Marianne et à son père qui, bouleversés d'inquiétude, parlaient d'aller prévenir immédiatement la police :

– Gardez-vous bien de tenter aucune démarche qui pourrait indiquer à ces gens que nous sommes déjà sur leurs traces. Laissez-nous faire, M. Vallières et moi… Et si vraiment cette Marie Verdier et ce M. de la Rochefontaine ont enlevé le petit Jean, je vous garantis que nous ne tarderons pas à le rendre à

sa mère.

– Que le bon Dieu vous entende ! fit Marianne.

Et comme Roger regagnait sa voiture, le môme Réglisse, implora :

– M'sieu, emmenez-moi avec vous pour retrouver le gosse !

Le frère de Judex considéra un instant le petit bonhomme… Puis, il décida :

– Si tes parents y consentent… soit !

– Mais oui, mon bon monsieur, acceptait le papa Julien.

– Surtout donnez-nous vite des nouvelles, fit Marianne.

– Dans vingt-quatre heures nous serons fixés, fit Roger, qui, après avoir installé le môme dans la voiture, s'assit près de lui et donna l'ordre à son wattman de le conduire à l'élégante garçonnière qu'il possédait, rue du Cirque, tout près des Champs-Élysées.

Sans perdre un seul instant, Roger se mit en campagne… Il s'agissait avant tout de retrouver la piste de Diana et d'Amaury. À son vif désappointement, il apprit que depuis plusieurs jours ni l'un ni l'autre n'avaient reparu chez eux…

Comment les rejoindre ?

Roger qui, malgré tous ses efforts, n'avait découvert aucun indice capable de le mettre sur la piste des bandits, se demandait avec une anxiété douloureuse ce qu'avait bien pu devenir le pauvre petit Jean… nouvel otage entre les mains de cette misérable femme, capable des crimes les plus abominables…

Car il ne doutait pas un seul instant que l'aventurière ne se servît de cet innocent comme d'un puissant instrument de chantage, pour se défendre et au besoin pour attaquer !

Après une nuit d'angoisse et d'insomnie, Roger, qui se préparait à mener son enquête de la façon la plus sérieuse, prenait son premier déjeuner en face du môme Réglisse et

s'apprêtait à lui faire recommencer le récit de l'enlèvement de son petit camarade, lorsqu'un valet de chambre apporta les journaux…

Roger, distrait se mit à les parcourir, et il allait les abandonner, lorsque son attention fut attirée par l'annonce suivante :

JUDEX

Si vous désirez des nouvelles de l'enfant,

adressez-vous à l'Agence Céléritas,

135, rue Milton. Central 86-45.

– Cette fois, se dit-il, je tiens quelque chose…

Puis après avoir examiné le môme Réglisse qui, après avoir pris une cigarette dans une boîte, l'avait délibérément allumée et la fumait avec une satisfaction évidente, il murmura :

– Hé parbleu, oui, c'est cela !… il avait raison, ce petit, de venir avec moi… Décidément, je vois qu'il va m'être très utile…

Et s'emparant d'un appareil téléphonique, Roger demanda aussitôt la communication avec l'agence.

– Allô… allô… c'est vous, Céléritas… Monsieur Cocantin… très bien… C'est Judex qui vous téléphone… parfaitement, Judex.

Une exclamation effarée dut certainement vibrer dans le récepteur, car Roger eut un léger sourire d'ironie. Puis il reprit sur un ton qui n'allait pas sans une certaine solennité mystérieuse :

– Allô… monsieur Cocantin… Allô !… Vous êtes toujours là ? Oui… Eh bien Judex sera chez vous aujourd'hui à quatre heures.

Coiffé d'un chapeau de gendarme en papier, Cocantin était en train de jouer au cheval fondu avec Jeannot, lorsque Diana et Amaury apparurent dans son bureau.

Un peu confus de se trouver surpris dans cette posture,

Cocantin renvoya doucement le petit Jean dans une pièce voisine ; puis, prenant un air grave et compassé, il annonça à ses redoutables clients :

– J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai reçu un coup de téléphone de Judex.

– Ah ! ah ! firent simultanément les deux associés… Et que vous a-t-il dit ?

– Qu'il serait ici à quatre heures.

– Diable ! constata Amaury, il n'y a pas un instant à perdre.

Et, sonnant délibérément le garçon de bureau, il l'envoya sur un ton péremptoire faire une course à l'autre bout de Paris.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? protestait Cocantin. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de… d'organiser un guet-apens chez moi ?

– Voyons, cher ami…, calmait perfidement l'aventurière, rappelez-vous ce que je vous ai dit.

– Je ne prends conseil que de ma conscience.

– Allons, Cocantin, ne parlez pas des absents, raillait Amaury… Maintenant, d'ailleurs, il est trop tard pour reculer… il faut être avec nous ou contre nous… Décidez !…

– Il est avec nous, ce cher Prosper, minaudait l'ancienne institutrice.

Mais, cette fois, Cocantin semblait s'être cuirassé de vertu, et peut-être Napoléon allait-il reprendre sa revanche sur la femme, lorsqu'un coup léger, discret, retentit à la porte du cabinet.

– C'est lui ! firent les deux complices, persuadés que Judex, après avoir vu sur la porte l'inscription : *Entrez sans sonner,* avait pénétré dans l'antichambre et, n'y trouvant pas de garçon, s'annonçait lui-même au détective.

– Entrez ! fit Cocantin d'une voix blanche… tandis que d'un seul bond Diana et Amaury, sortant chacun un revolver de leur poche, s'embusquaient de chaque côté de la porte.

Cette fois, Cocantin, complètement terrorisé, s'abattit sur son fauteuil.

Lentement, la porte s'ouvrit… livrant passage à un petit bonhomme haut comme trois crêpes et portant une large enveloppe à la main.

Sans s'inquiéter du cri de déception et de rage que poussaient les deux complices, le môme Réglisse, un sourire malicieux aux lèvres, demandait :

– Monsieur Cocantin, s'il vous plaît ?

– C'est moi… mon petit… garçon, bégayait le détective.

– Voici une lettre pour vous.

Et le directeur de l'Agence Céléritas lut d'une voix que l'émotion assourdissait :

Monsieur Cocantin,

Judex est méfiant. Rien ne lui prouve que l'enfant qu'il cherche est bien entre vos mains. Que cet enfant se montre au balcon de votre appartement, que je le voie ; et, quelques minutes après, je viendrai négocier son rachat.

JUDEX.

En proie à une violente colère… Diana et Amaury menaçaient de se précipiter sur le jeune messager qui, d'ailleurs, les narguait avec la plus insolente bravoure.

Sans doute, dans leur fureur, allaient-ils le brutaliser ; mais Cocantin, faisant appel à toute son énergie, avait saisi l'enfant et clamait :

– Je vous défends d'y toucher !

Et avant que ses deux clients, démontés par cet excès d'audace inattendu, aient eu le temps de protester, Prosper, empoignant le môme Réglisse, le faisait disparaître dans la chambre où se trouvait déjà le fils de Jacqueline… Enhardi par ce premier coup de force, il revenait à Diana et Amaury et leur lançait la phrase classique qui revient dans tous les importants

mélodrames :

– L'heure est grave !…

Puis… fier de lui, et se sentant soutenu par l'ombre du maître, il fit, en mettant sa main dans l'échancrure de son veston et en prenant une attitude quasi napoléonienne :

– Bas les armes, je vous prie.

Et comme Amaury et Diana, de plus en plus décontenancés, déposaient rageusement leurs revolvers sur le bureau, Cocantin, qui peu à peu sentait palpiter en lui un cœur de héros, posa avec une autorité inquiétante :

– Et maintenant, causons !

*

* *

En apercevant le môme Réglisse, Jeannot avait eu un cri de joie.

– Toi ici ! Toi !

– Oui, mon pote !

Et comme le bambin l'embrassait à l'étouffer, le gamin des fortifs reprit tout bas :

– Assez, mon gosse, assez ! Il y a du turbin à la clef… Seulement, s'agit d'en mettre et de ne pas avoir le trac.

Et le môme Réglisse, exécutant avec une intelligence égale à sa hardiesse, les instructions de Roger, expliquait :

– S'agit pour toi de déguerpir d'ici, et au trot… Sans ça, mon pauvre lapin… y aurait des chances… que tu ne la revoies pas de sitôt ta maman !

– Oh ! alors… je veux m'en aller tout de suite.

– Attends… Ça ne va pas traîner… mon gosse, t'en fais pas… le système D, il y a encore que ça, mon fiston.

Se dirigeant vers une fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon donnant sur la rue, le môme Réglisse l'ouvrit tout doucement… et se penchant au dehors fit un signe rapide à Roger, qui, accompagné de trois individus, stationnait en face, sur le trottoir.

Puis, revenant à Jeannot qui suivait d'un œil intéressé tous ces préparatifs, il le prit par la main et lui dit :

– Voilà le moment, mon frangin, de montrer que tu n'as pas les foies blancs.

Et, l'entraînant sur le balcon, il fit en lui désignant la balustrade :

– Grimpe ! Allez, pas de chichi !… T'as rien à craindre… Bon sang ! Aie pas peur, p'tit gas ! Saute carrément dans la rue… Y a du monde en bas pour te recevoir.

Et, tandis qu'un coup de sifflet retentissait au dehors, Réglisse, saisissant le petit Jean qui avait fermé les yeux, le poussa dans le vide… Jeannot, après avoir tournoyé deux ou trois fois dans l'espace, s'en vint tomber, sain et sauf, dans une couverture que Roger et ses acolytes avaient fortement tendue.

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrait, livrant passage à Cocantin et aux deux bandits.

– Vous pouvez le chercher…, annonçait triomphalement le môme Réglisse… maintenant, il est cavalé !

Se précipitant à la fenêtre, Diana et Amaury purent voir une automobile qui disparaissait à l'angle de la rue, emmenant leur otage.

Cette fois, leur fureur ne connut plus de bornes… Saisissant le môme Réglisse, ils l'avaient ramené dans le cabinet de Cocantin écumant de rage et commençaient à houspiller le brave gamin en le harcelant de questions :

– Quel est ce Judex ?…

– Où demeure-t-il ? Parle…

– Parle… ou nous te faisons ton affaire.

Mais le môme Réglisse se défendait de son mieux, offrant une résistance désespérée aux deux bandits qui, au paroxysme de la colère, allaient peut-être se livrer à quelque folie… lorsque Cocantin, qui avait senti gronder de plus en plus en lui son ardeur belliqueuse, s'empara brusquement des deux revolvers laissés sur le bureau et s'écria en les braquant sur ses deux clients :

– Haut les mains !… monsieur et dame…

Trouvant que Diana et Amaury ne s'exécutaient pas assez vite, il tira en l'air un coup de semonce.

Les deux aventuriers n'insistèrent pas davantage et s'empressèrent de gagner l'antichambre, puis l'escalier, toujours sous la double menace des brownings que l'héroïque Prosper dirigeait vers eux…

Après avoir fermé sa porte à double tour, Cocantin revint vers le messager de Judex…

– C'est bien, fit-il… Je suis content de toi.

– Moi aussi, répliquait le gosse, je suis content de vous.

– Comment t'appelles-tu ?

– Le môme Réglisse.

– Ton vrai nom ?

– J'en ai pas.

– Tu es donc sans famille ?

– Probable.

Alors, Cocantin très ému le prit sur ses genoux comme il avait pris Jeannot ; et, plein d'admiration pour le merveilleux gamin qui venait de lui donner une si belle leçon d'habileté et de vaillance, il le considéra avec bonté, sans rien dire et avec une expression de profonde émotion.

– À quoi que vous pensez ? demanda bientôt le môme.

– Je pense, fit Prosper, que je pourrais avoir un enfant de ton âge.

– Et moi…, dit Réglisse, je pense que je pourrais avoir un papa comme vous.

Alors, Cocantin, qui l'avait embrassé, jetait un coup d'œil triomphal vers le buste de l'empereur, puis il murmura :

– Il ressemble au roi de Rome !…

*

* *

Une demi-heure après, Roger remettait à Jacqueline… le petit Jean… qui se réfugiait tout joyeux dans les bras maternels…

Quant à Judex, il n'avait pas reparu…

Quel était le but de son mystérieux voyage ?

SEPTIÈME ÉPISODE

La femme en noir

I

L’ÉPOUSE

Le château de la Ferté, qui s’élève à la lisière de la forêt de Dreux, au fond d’une longue avenue bordée de chênes de haute futaie, avait été construit vers le milieu du XVIIIe siècle par un de ces riches financiers qui, après avoir mené une existence des plus fastueuses, éprouvaient, au déclin de leurs jours, le besoin de se retirer dans leurs terres, parfois pour s’y préparer plus tranquillement au salut de leur âme, mais le plus souvent pour y réparer les ruines de leur santé compromise par des excès de toutes sortes.

En pleine campagne, à douze kilomètres de la ville, complètement isolé, il était devenu, sous la Révolution, la propriété d’un certain citoyen Poussard, fournisseur aux armées… Sous la monarchie de Juillet, il avait passé entre les mains du comte de Mériel qui en avait fait un rendez-vous de chasse… Puis… bientôt abandonné, il était tombé dans un état de ruine et de délabrement vraiment lamentable… jusqu’au jour, c’est-à-dire quinze ans environ avant que ne commence ce récit, où une femme en deuil, à l’allure de grande dame et dont le visage demeuré extrêmement jeune contrastait avec une magnifique chevelure blanche comme la neige, l’avait acquis de son dernier propriétaire, M. Forois, fabricant de produits chimiques, qui avait reculé devant les frais qu’entraîneraient la restauration et l’entretien d’un pareil domaine.

Six mois après, la comtesse de Trémeuse – c’était le nom de l’acquérante – s’installait dans sa nouvelle résidence, dont elle

avait ordonné, réglé elle-même l'aménagement sobre, sévère même, transformant l'ancienne et brillante résidence du fermier général de Louis XV en un véritable lieu de recueillement et de prière…

Entourée de trois vieux serviteurs, un cocher, un valet de chambre et une cuisinière, ne recevant aucune visite, vivant dans l'isolement le plus absolu, ne manifestant sa présence dans ce coin de terre que par les nombreuses aumônes qu'elle faisait distribuer aux pauvres, ne sortant de sa maison que pour se promener seule dans les vastes allées de son parc ou pour s'asseoir, durant les beaux jours, sur une vaste terrasse qui domine la plaine, Mme de Trémeuse semblait, dans ses vêtements de deuil qu'elle ne quittait jamais, la personnification de la douleur qui veut rester cachée…

Dans le pays on l'appela bientôt la *Femme en noir*…

Comme on ne savait rien d'elle, quelques commères de village s'efforcèrent d'interroger ses serviteurs… Mais ceux-ci s'étaient toujours renfermés dans un mutisme qui n'avait fait qu'exacerber les curiosités… Puis, les années avaient passé. Les commères s'étaient lassées de voir leurs questions rester sans réponse… et autour de l'étrange châtelaine de la Ferté, un silence respectueux s'était établi… et nul ne s'était plus inquiété de cette femme si douloureuse et si belle.

Un matin qu'elle cheminait lentement dans un sentier obscur, son domestique, qui la cherchait depuis un certain temps, s'approcha d'elle. Après s'être excusé avec beaucoup de déférence de la déranger dans ses méditations, il lui remit un télégramme qu'elle s'empressa de décacheter.

La dépêche ne contenait que ces mots :

Serai auprès de vous… onze heures

Tendresses de votre fils.

JACQUES.

Un sourire fugitif erra sur les lèvres de la comtesse,

apportant une brève détente à ce visage qu'un secret déchirement semblait avoir figé à tout jamais dans l'immobilité de la plus mortelle tristesse…

Puis, reprenant son air grave de femme qui a renoncé à tout ici-bas, elle regagna le château… et, pénétrant dans une pièce ornée de beaux meubles de haut style, elle prit sur la table une photographie qui représentait deux garçons de quatorze et douze ans… ses fils… qu'elle se prit à contempler avec une expression faite à la fois de tendresse, d'admiration et d'orgueil.

Elle reposa le portrait sur la table, et immobile… hautaine… farouche, une expression singulière dans les yeux qui, fixes, brillants de fièvre intérieure, semblaient depuis longtemps ne plus connaître de larmes, la femme en noir parut s'absorber de nouveau dans une sombre rêverie…

*

* *

Voici quel avait été le drame atroce qui avait brisé sa vie : Dernière descendante de l'une des plus anciennes et illustres familles de Corse, Julia Orsini avait épousé à vingt ans le comte de Trémeuse, excellent gentilhomme qui ne s'était pas contenté de naître riche… mais qui avait encore voulu que sa fortune devînt pour lui et pour ceux qu'il employait une source d'énergie, de travail et de profits. Détenteur d'importantes concessions minières en Amérique et au Transvaal, ses nombreuses occupations ne l'avaient nullement empêché de se montrer envers Julia, qu'il adorait, un mari incomparable.

Deux fils… Jacques et Roger, étaient venus, à deux ans d'intervalle, compléter ce bonheur ; et plusieurs années s'étaient écoulées… sans que le moindre nuage troublât l'harmonie idéale de cette famille qui semblait avoir mis en commun les plus précieux trésors d'affection, de joie et de tendresse…

Or… un soir que le comte de Trémeuse donnait un grand dîner, il y eut parmi les invités le banquier Favraut, qui avait

trouvé le moyen de se faufiler dans une maison où il espérait rencontrer l'occasion de drainer d'importants capitaux.

Venu pour extorquer de l'argent à de Trémeuse… le gredin sortit de chez son hôte avec d'autres intentions : il avait résolu de lui voler sa femme.

Subjugué par la beauté pure et classique de la comtesse, le misérable se mit en devoir de commencer aussitôt ce qu'il appelait dans son cynisme de goujat sa campagne amoureuse et financière.

Mais dès sa première entrevue avec Mme de Trémeuse, il put se rendre compte combien son calcul était faux… À peine eut-il risqué une déclaration aussi banale que grossière, que Julia, lui désignant la porte de son salon, lui imposait :

– Sortez, monsieur !… et si jamais vous osez reparaître en ma présence, c'est monsieur le comte de Trémeuse qui se chargera de vous jeter lui-même dehors !…

Favraut qui savait le gentilhomme de première force à l'épée et au pistolet… se garda bien d'insister… Mais, à partir de ce jour, la famille de Trémeuse compta en lui un ennemi féroce, implacable… Elle n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

En effet… quelque temps après, une malchance obstinée s'abattait sur le gentilhomme. Plusieurs affaires qu'il avait en préparation lui échappèrent… sans qu'il parvînt à découvrir qui le desservait ainsi.

Trois gros marchés, base de ses opérations, ne lui furent pas renouvelés… Lui, dont le crédit avait paru jusqu'alors illimité, vit peu à peu la circulation de son papier se faire de plus en plus difficile.

Un jour, ce fut la nouvelle que les ouvriers d'une de ses plus importantes exploitations avaient brusquement cessé le travail.

Bien qu'il eût cédé sur tous les points, quelques jours après, son représentant lui télégraphiait :

Tous les mineurs ont adhéré à la grève… On redoute des

violences.

L'ingénieur en chef,

BERNARD.

Le lendemain… il apprenait que son industrie avait été « sabotée » à un tel point qu'il faudrait au moins un million et six mois de travail pour réparer le désastre.

Obligé de faire face à des échéances pour lesquelles il n'était pas en mesure de payer, il chercha des capitaux… Ignorant la scène qui s'était passée entre Favraut et sa femme – car par respect pour elle-même autant que par affection pour son mari, la comtesse de Trémeuse avait préféré garder pour elle seule le secret de cette vilaine chose –, il s'était adressé au banquier qui l'avait reçu avec toutes les marques de la plus hypocrite sympathie.

Trois jours après, le gredin lui adressait la dépêche suivante :

N'ai pu décider mon groupe à s'intéresser à votre Société minière. Vifs regrets.

FAVRAUT.

Enfin, le jour même, M. de Trémeuse recevait la nouvelle que la mine, qu'à force d'énergie et de sacrifices, il était arrivé à reconstituer, avait été inondée… et que les dégâts étaient incalculables.

Cette fois c'était la ruine !

Le comte, à cent lieues de soupçonner les menées ténébreuses de Favraut, se crut la victime de la fatalité.

Dans une scène déchirante, il révéla à sa femme toute la vérité, concluant par ces mots :

– Un seul homme, s'il le voulait, pourrait encore nous sauver, c'est Favraut. Je lui ai déjà demandé son concours… il me l'a refusé… Mais peut-être aujourd'hui, en acceptant toutes ses conditions, pourrai-je me tirer d'affaire ou tout au moins ne

pas connaître les affres d'une liquidation judiciaire ou la honte du failli. Sans Favraut… nous sommes perdus… et je ne vous le cache pas, ma chère Julia, je me demande si j'aurai le courage de survivre à un écroulement pareil !

Le nom de Favraut avait été pour Mme de Trémeuse la lueur de vérité.

Maintenant, elle comprenait tout.

C'était ce misérable qui, avec une habileté infernale, et ne reculant devant rien pour accomplir son ignoble tâche, se vengeait de son méprisant dédain en ruinant son mari et ses enfants…

Cachant soigneusement à l'époux adoré les sentiments qui s'agitaient en elle…, elle répondit avec un accent d'incomparable tendresse en même temps que de calme sublime :

– Mon ami… vous avez bien fait de me dire la vérité… Maintenant que je connais la situation, je puis vous être d'une aide beaucoup plus efficace.

– Que comptez-vous faire ? interrogea de Trémeuse tout vibrant d'admiration et d'amour pour cette noble femme qui acceptait sans la moindre défaillance le coup terrible qui la frappait.

Avec une dignité magnifique, Mme de Trémeuse déclarait :

– Vous avez eu assez de confiance en moi pour ne rien me cacher de la catastrophe qui nous menace. Je vous en sais un gré infini. Maintenant, laissez-moi faire, et peut-être serai-je assez heureuse pour vous sauver.

– Puis-je vous demander ce que vous comptez faire ?

Alors, sans la moindre hésitation, avec une flamme d'héroïsme dans le regard, la comtesse répliqua :

– C'est moi qui verrai le banquier Favraut !

II

LA MÈRE

En prenant une aussi grave décision, la fière descendante des Orsini n'avait nullement cédé à la crainte… Elle obéissait au contraire à une voix intérieure qui lui conseillait :

– Va trouver cet homme… Loin de t'humilier devant lui, présente-toi la tête haute, non pas en timide suppliante, mais en grande dame qui vient demander des comptes à un homme qui l'a outragée… Fais-le rougir de son indignité. Force-le à te demander pardon, et à réparer le mal qu'il a causé… Et si vraiment ce Favraut n'est pas un monstre, s'il garde en lui un restant d'honneur, une parcelle de pitié, il reconnaîtra certainement qu'il n'a pas le droit, parce qu'une femme l'a dédaigné, de causer le malheur de plusieurs innocents !

Mme de Trémeuse, née Orsini, qui se faisait de l'idée de vengeance une conception si haute, quelque chose comme un de ces dogmes traditionnels qui ne souffrent point d'être diminués par la plus petite mesquinerie et encore moins salis par une hypocrite lâcheté, comptait qu'elle serait assez forte pour faire rentrer en lui-même le banquier, en lui démontrant tout l'odieux de sa conduite.

Sûre d'elle comme elle ne l'avait jamais été, prête à combattre jusqu'au bout, armée d'une énergie sans limites, forte de l'amour de son mari et de ses fils, elle se présentait le lendemain chez Favraut qui, troublé par l'annonce d'une visite qu'il n'eût jamais espérée, s'empressa de recevoir la comtesse.

Tout en lui témoignant la plus respectueuse politesse, il la

conduisit jusqu'à un fauteuil placé à la droite de son bureau ; et, avec une correction déférente qui pouvait faire croire qu'il avait renoncé à ses odieux projets, il questionna :

– Quel heureux événement… me procure, madame la comtesse, le grand honneur de votre visite ?

– Vous ne vous en doutez pas ?… répliquait aussitôt Mme de Trémeuse…

– Nullement, madame.

– Vous n'ignorez pas que mon mari se trouve depuis quelque temps dans une situation difficile.

– Je le sais.

– Je suis venue à vous pour vous demander de nous aider.

– M. de Trémeuse ne vous a donc pas dit qu'il avait déjà sollicité mon appui… et qu'à mon vif regret, j'avais dû le lui refuser ?

– Il me l'a dit.

Favraut, qui faisait tous ses efforts pour dissimuler la passion ardente que n'avait pas cessé de lui inspirer la belle Corse, posa d'une voix sournoise :

– Madame la comtesse, quel que soit mon désir d'être agréable à M. de Trémeuse, ainsi qu'à vous-même, il m'est absolument impossible de revenir sur ma décision. En ce moment, toutes mes disponibilités sont engagées… L'Europe traverse une crise financière très grave… Les capitaux se cachent… et je ne vois pas… d'ici un temps assez éloigné, moyen pour moi de vous obliger… Je le regrette d'autant plus qu'il m'eût été tout particulièrement agréable de vous prouver toute ma profonde sympathie !

– Alors…, fit Mme de Trémeuse, mon mari est perdu… mes enfants sont ruinés !…

Le banquier eut un geste évasif.

Tout à fait grande… et incapable de dissimuler davantage sa

pensée, Mme de Trémeuse s'écria :

– Allons, monsieur Favraut, vous ne trouvez donc pas que vous vous êtes suffisamment vengé en me voyant, moi, après ce qui s'est passé entre nous, franchir le seuil de votre bureau ?

– Comtesse, je ne comprends rien à ce que vous me dites.

– Vous le comprenez d'autant mieux que l'auteur responsable de la catastrophe qui est à la veille de fondre sur nous… c'est vous !

– Moi !

– Oui, monsieur Favraut… c'est vous qui êtes l'instigateur de cette campagne odieuse dirigée contre mon mari… C'est vous qui, par vos menées souterraines, après avoir compromis son crédit, avez organisé les grèves… soudoyé des gens pour inonder les mines… Oui, c'est vous, en un mot, qui avez tout mis en œuvre pour le briser… et cela, parce qu'un jour que vous osiez m'insulter d'une déclaration d'amour, je vous avais chassé de ma maison…

« Ne cherchez pas à nier… Ne vous dérobez pas… La preuve de ce que j'avance, c'est vous-même qui venez de me la donner… Je la lis dans vos yeux… Tenez, vous tremblez, monsieur Favraut, vous pâlissez… Ah ! si c'était de remords… comme je vous pardonnerais !…

Transfigurée par la beauté de la cause qu'elle défendait avec toute son ardeur de mère sublime et d'épouse immaculée, Mme de Trémeuse poursuivit :

– Avez-vous mesuré, monsieur, toute l'étendue des conséquences que pouvait avoir votre geste ? Je ne le crois pas ; car si vous aviez réfléchi aux douleurs imméritées qu'il entraînerait, je suis convaincue que vous n'auriez pas eu l'atroce courage d'entreprendre une pareille œuvre de haine et de mort !

« Vous avez obéi à une de ces impulsions fiévreuses qui vous grisent, qui vous exaltent, qui vous aveuglent. Mais maintenant

que vous êtes en présence de la réalité et que vous saisissez tout ce qu'il y a d'injuste dans votre haine, vous ne pouvez pas ne point vous dire : « En voilà assez… Je n'irai pas plus loin… Je ne briserai pas ce mari parce que sa femme s'est refusée à moi… Je ne ruinerai pas ces enfants parce que j'ai insulté leur mère… »

– Comtesse, vous êtes corse, reprit Favraut, qui avait écouté Mme de Trémeuse avec une impassibilité beaucoup plus factice que réelle.

– Oui, je suis corse.

– Vous me permettrez donc de vous dire que je suis très surpris de vous entendre me parler ainsi. Je me figurais que vous compreniez mieux la vengeance.

– Monsieur Favraut !

Alors… éclatant tout à coup…, le misérable s'écria :

– Eh bien, oui… votre mari est perdu… vos enfants sont ruinés !… Vous avez deviné juste… c'est moi qui ai tout fait.

– Et vous ne regrettez rien ?

– Rien !

Très pâle, Mme de Trémeuse s'était levée.

Alors… s'avançant vers elle… le banquier scanda tout frémissant de désir et furieux :

– Vous m'avez trop fait souffrir !… On ne méprise pas impunément un homme tel que moi… Vous ne me connaissiez pas… Vous ne vous doutiez pas jusqu'où pouvait aller mon orgueil blessé… Vous le voyez maintenant… Et ce n'est pas fini. Car la morale… je m'en moque… l'honneur… je ne connais pas… Je n'ai eu qu'un guide, mes instincts… mes appétits… si vous le voulez… Mon seul principe, c'est ma volonté… quand on la heurte, je me révolte… et je renverse tout… Voilà !

– Vous êtes un monstre !

– Si c'est ainsi que l'on appelle un être qui veut tirer de la

vie tout ce qu’elle peut donner, eh bien, oui, je suis un monstre !

– Et pour nous sauver, s’écria Julia Orsini, il faudrait que je me déshonore !

– Pourquoi êtes-vous ici ?

– Vous n’avez donc pas compris ?…

– Que vous vouliez sauver votre mari.

– En vous faisant honte à vous-même.

– Et c’est ainsi que vous croyiez me désarmer ?

– Oui, car je vous croyais un restant de cœur.

– Je n’en ai jamais eu.

– Vous êtes implacable.

– Comme vous l’avez été vous-même.

À ces mots, Mme de Trémeuse, malgré sa prodigieuse énergie, ne put retenir un sanglot.

Alors, d’une voix rauque… Favraut, qui était tout près d’elle… lui dit :

– Vous l’aimez donc bien cet homme ?…

– Oui… je l’aime !

– Et vos enfants ?…

– Je les adore !…

– Eh bien ?…

Brutalement… cyniquement, le banquier voulut s’emparer des mains de la comtesse, tandis que des paroles abominables montaient à ses lèvres, amorce du plus honteux des marchés.

Mais Favraut ne continua pas.

Mme de Trémeuse s’était dégagée de son odieuse étreinte… et comme le marchand d’or voulait la ressaisir, la grande dame, en un sursaut d’indignation superbe, le frappa au visage.

Alors, au paroxysme de la rage, le banquier bondit sur elle… les mains en avant, comme pour l'étrangler.

Puis… soit qu'il se fût ressaisi à temps, soit qu'il eût été tout à coup intimidé malgré lui par le regard de mépris foudroyant que lui lança la fille des Orsini, le banquier grinça :

– Sortez… allez-vous-en… je ne veux plus vous voir… je vous hais, je vous exècre… je vous maudis !

Et, ouvrant lui-même la porte de son bureau, il attendit que la comtesse, toujours fière et refoulant noblement ses larmes… quittât cette pièce où venaient de se jouer, dans le plus tragique des conflits, l'honneur d'une femme et celui d'une famille… Et quand elle passa devant lui… il osa murmurer, lâcheté suprême :

– À bientôt… madame la comtesse !

Mme de Trémeuse ne trembla pas sous la menace. Elle s'en fut fière et digne.

Comme elle disparaissait dans l'antichambre… le marchand d'or eut un ricanement de hyène…

S'il avait aperçu le regard terrible de la comtesse, peut-être eût-il hésité à continuer, à achever son œuvre infernale ; car les yeux de Julia Orsini ne pleuraient pas.

Fixes, brillants, terribles, ils reflétaient tout ce que peut contenir de haine un cœur humain…

Mais, tout à sa fureur, Favraut revint à son bureau… Et, s'emparant de son téléphone, il se mit à hurler dans l'appareil, en ponctuant chaque phrase de violents coups de poing sur le bureau :

– Allô… allô… Meyer… C'est vous !… Eh bien, lâchez sur le marché tout le paquet Trémeuse… Lâchez tout, tout, tout !

III

LA VEUVE

Le jour même, l'effondrement en Bourse de M. de Trémeuse était un fait accompli…

Après la débâcle, le comte était rentré chez lui…

Sa femme, qui l'attendait, lui ouvrit tout grands ses bras… car elle avait lu sur son visage l'atroce réalité.

– Courage…, fit-elle avec une sublime simplicité… Nous travaillerons et nous lutterons ensemble pour élever nos deux fils et en faire des hommes dignes du nom qu'ils portent.

– Merci…, répondit M. de Trémeuse en serrant tendrement la comtesse contre lui.

Puis, tout en s'efforçant d'être calme, il reprit :

– Pardonnez-moi, Julia, de vous entraîner dans mon propre malheur.

– Ne parlez pas ainsi.

– Il ne nous reste plus rien… jusqu'à cette maison qui va être vendue.

– Qu'importe ! Ne serons-nous pas toujours ensemble ?

Mais, d'une voix sourde, M. de Trémeuse poursuivait :

– Oui, ensemble… à porter le poids de la honte.

– De la honte ?

– Ma pauvre amie… vous ne connaissez pas l'opinion

publique. Non seulement on ne me pardonnera pas d'avoir succombé, mais les nombreux et modestes actionnaires de mes sociétés minières resteront à jamais convaincus que je suis un malhonnête homme.

– Non, non, ce n'est pas possible, protestait violemment Mme de Trémeuse. Vous, l'être le plus loyal qui soit au monde ! Vous, la victime d'une machination infâme !…

Mais la noble femme s'arrêta.

Pour rien au monde elle n'eût voulu ajouter aux tortures de son époux en lui laissant soupçonner la démarche qu'elle avait tentée auprès de Favraut, et surtout la scène abominable qui s'était déroulée dans le bureau du banquier.

Et… cherchant à communiquer au comte toute la belle flamme d'énergie qu'elle sentait flamber en elle, elle l'enveloppa d'un de ces admirables regards qui sont à la fois tout l'amour et toute la volonté ; puis elle ajouta :

– Rappelez-vous que vous vous devez à vous-même autant qu'à vos enfants.

Sur un ton farouche… le gentilhomme répondit simplement :

– Je ferai mon devoir !…

Et mettant un long baiser au front de son épouse… il fit simplement :

– Merci… mon amie…

Sous prétexte d'écrire quelques lettres, il se retira dans son cabinet de travail.

À ce moment, Jacques et Roger, accompagnés par leur précepteur, revenaient du collège.

Mme de Trémeuse, avec cette fermeté d'âme qui la caractérisait, jugea qu'il était inutile de laisser ses deux fils dans l'ignorance de la catastrophe.

Elle les fit venir près d'elle.

Avec une grande simplicité d'expression, elle les mit au

courant de la situation, terminant ainsi :

– Vous êtes assez grands tous deux pour comprendre quel est votre devoir.

À ces mots, Jacques et Roger s'étaient précipités dans les bras de leur mère et de leurs cœurs généreux un seul cri avait jailli :

– Pauvre père !

Et voilà qu'au même instant une détonation sourde retentit au premier étage.

Mme de Trémeuse a blêmi, et tandis que ses enfants, tremblants d'une instinctive épouvante, demeuraient figés sur place, elle gravit quatre à quatre l'escalier qui conduit au premier étage…

Elle va droit au bureau de son mari… Elle entre… M. de Trémeuse est étendu à terre… tenant encore, dans sa main crispée, le revolver avec lequel il vient de se frapper…

La comtesse affolée se jette sur lui… C'est en vain qu'elle cherche à le ranimer… La balle a traversé le cœur…

C'est fini !…

Sur la table, une lettre bien en évidence est adressée à Mme de Trémeuse ; et lorsque celle-ci, revenue de son premier anéantissement, a la force de la décacheter, voici ce qu'elle lit :

Ma chère Julia,

Je meurs, parce que je ne veux pas que l'on puisse dire que le comte de Trémeuse a survécu à son déshonneur.

Vous me comprendrez, vous m'approuverez, j'en suis sûr ! Car je ne fuis pas en lâche, je tombe en gentilhomme.

Dites-le à nos fils… Et puisse ce terrible exemple forger leur cœur à toutes les épreuves !

Je leur adresse ma bénédiction suprême en même temps que je vous envoie mon dernier baiser.

COMTE PIERRE DE TRÉMEUSE.

… Une heure après, la jeune veuve, prenant ses fils par la main, les conduisait jusqu'au chevet du lit funèbre où reposait le corps de leur père.

Tous trois s'agenouillèrent… et longtemps prièrent en silence.

Mais en face du mort, la fille des Orsini s'était retrouvée tout entière.

Lorsqu'elle se releva… il n'y avait plus place en elle que pour la vengeance.

Désignant à ses fils celui qui avait été le meilleur des époux, elle leur dit d'une voix stridente :

– Votre père est la victime d'un bandit nommé Favraut. C'est lui qui, après l'avoir ruiné, a encore voulu son déshonneur. C'est lui qui lui a placé dans la main l'arme fatale. C'est lui qui l'a assassiné !

Et vibrant de toute la douleur humaine, elle imposa :

– Mes fils, jurez à votre père que vous le vengerez.

Dans un geste tout de résolution farouche, Jacques et Roger qui, eux aussi, avaient du sang corse dans les veines, s'écrièrent :

– Oui, mère… nous le jurons !

Quelques jours après ce drame horrible, au moment où Mme de Trémeuse se préparait à disparaître avec ses fils dans la plus modeste des retraites, un jeune homme qui se faisait appeler M. Bianchini, ingénieur, faisait demander à Mme de Trémeuse de lui accorder une entrevue pour une affaire extrêmement urgente.

À ce nom, la jeune veuve eut un mouvement de surprise.

Elle se rappelait que, quelques jours auparavant, elle avait entendu son mari dire à son secrétaire :

– Voilà trois mois que je suis sans nouvelles de Bianchini… Il

a certainement dû lui arriver malheur… C'est mon dernier espoir qui s'envole.

Mme de Trémeuse donna l'ordre d'introduire immédiatement l'ingénieur en sa présence.

– Madame la comtesse… fit-il, je viens d'apprendre seulement la fatale nouvelle. J'en suis d'autant plus bouleversé que je vous apportais une très heureuse nouvelle. M. de Trémeuse m'avait envoyé, il y a deux ans, prospecter des terrains aurifères en Afrique. Après de longues et patientes recherches, au cours desquelles j'ai risqué cent fois ma vie, j'ai découvert une mine d'or d'une richesse fabuleuse…

Un cri déchirant échappa à la comtesse.

– Ah ! monsieur… monsieur… pourquoi ne pas nous avoir prévenus plus tôt ? Mon mari serait encore vivant !

– Madame, reprenait Bianchini qui avait peine à dominer son émotion, ne me condamnez pas avant de m'avoir écouté. Là-bas, j'avais acquis la certitude que j'étais épié, guetté, par un certain Debord, agent d'un banquier nommé Favraut.

– Encore… toujours cet homme, scandait la comtesse… dont le visage avait revêtu une expression de haine indicible.

– J'ai donc voulu, avant de câbler et d'écrire, m'entourer de toutes les précautions nécessaires… Car une indiscrétion, et dans ce pays lointain c'est chose courante, eût tout perdu… Ces misérables m'auraient certainement assassiné, afin de bénéficier de ma découverte et de nous la voler. Voilà pourquoi, ignorant les terribles événements qui se déroulaient ici, au lieu d'envoyer à M. de Trémeuse un message qui aurait pu être surpris en route, j'ai trouvé plus prudent et plus sage de venir moi-même lui apporter la nouvelle. Mais, sachez-le, madame, jamais je ne me consolerai de n'être pas arrivé à temps. Ce sera l'éternel chagrin de ma vie !

– Monsieur Bianchini, reprenait Mme de Trémeuse, vous avez agi suivant votre conscience… Je ne saurais vous en vouloir.

Et, tout en étouffant un sanglot, elle ajouta :

– Alors, nous voilà riches ?

– À plus de cinquante millions.

– Monsieur…, reprenait Julia Orsini, dont les yeux brillaient d'une ardeur étrange, le dévouement dont vous venez de faire preuve à notre égard vous indique comme notre associé dans cette affaire. Dès demain, j'entends que tout soit régularisé en ce sens… Vous repartirez aussitôt en Afrique avec pleins pouvoirs. Je compte que mes fils auront en vous l'appui dont ils ont besoin.

Bianchini s'inclinait devant la noble femme, en disant :

– Leur fortune est faite… madame… J'en prends devant vous l'engagement solennel.

L'ingénieur n'avait nullement exagéré ; sa découverte était vraiment prodigieuse…

Grâce à son intelligence qui était égale à sa loyauté, il sut en tirer promptement un parti encore plus considérable qu'il ne le soupçonnait lui-même… tenant vis-à-vis de la veuve et des fils du comte de Trémeuse bien au-delà de ses promesses.

Alors, en même temps qu'elle se consacrait entièrement à l'éducation de ses fils, la comtesse s'efforça d'intensifier en eux l'idée de vengeance qu'elle avait semée en leurs jeunes cerveaux… et ce fut ainsi qu'elle parvint à faire de Jacques et de Roger non pas seulement deux hommes de premier ordre, mais deux implacables justiciers…

Elle développa avec un art infini les aptitudes particulières de chacun… Jacques, que sa vaste intelligence prédisposait aux études approfondies, devint une sorte de savant, ouvert à toutes les idées modernes les plus hardies en même temps qu'un vrai philosophe dédaigneux de tout ce qui ne l'élevait pas au-dessus des misérables contingences humaines… Roger fut au contraire le type accompli du sportif infatigable, du plein-airiste intrépide, utilisant les merveilleuses qualités physiques dont il

était doué…

Jacques fut la tête… Roger le bras… Tous deux s'adoraient… Unis par le même serment, ils eussent considéré le moindre différend entre eux comme un véritable sacrilège… D'ailleurs, ils s'étaient si bien assimilé la volonté de leur mère, qu'ils ne formaient plus avec elle qu'une véritable trinité de la vengeance unie en une seule pensée et ne vivant plus que par un même cœur… Parfois la comtesse sut modérer leur impatience. Elle voulait en effet frapper à coup sûr… Non seulement, il ne fallait pas que Favraut échappât au châtiment qu'elle lui réservait, mais elle tenait essentiellement que la peine fût aussi terrible que le crime avait été infâme…

Jacques et Roger qui avaient pour leur mère une vénération toute proche du fanatisme se laissèrent guider comme ils s'étaient laissé convaincre. Et lorsque la comtesse jugea que ses fils étaient suffisamment préparés et armés pour la lutte, après avoir dit à Roger : « Tu obéiras à ton frère comme ton frère m'obéira à moi-même »… du fond de son austère résidence, elle donna le signal des hostilités.

Pour la première fois depuis la mort tragique de son mari, elle eut un tressaillement de joie quand elle reçut de Jacques cette première lettre :

Chère maman,

Désormais, je m'appelle Vallières, je suis vieux, voûté, blanchi… Je rentre comme secrétaire chez Favraut… Nous serons vengés !

JACQUES.

Au bout d'un an seulement, elle recevait ce billet, encore plus bref que le précédent :

Le moment que j'attends depuis des années va venir… Favraut sera frappé le soir des fiançailles de sa fille.

Et enfin ce télégramme, si terrible dans son laconisme voulu :

C'est fait !

Alors Mme de Trémeuse s'était levée… et, les mains jointes… les yeux vers le ciel, elle avait remercié Dieu de lui avoir permis de devancer sa justice.

Chaque jour, la fille des Orsini avait relu les trois messages de Jacques attendant avec une impatience fébrile qu'il vînt lui-même avec Roger lui faire le récit de l'événement en vue duquel, tant d'années, elle n'avait cessé de vivre…

… Et voilà que son fils lui écrivait que dans quelques heures, il serait près d'elle !

Oh ! comme elles lui parurent longues, ces heures… tant elle avait hâte de le serrer dans ses bras et de lui dire : « Merci ! » au nom de la victime… au nom de l'époux enfin vengé… au nom du père qui, du fond de sa tombe, avait sans doute entendu les cris terribles d'agonie poussés par Favraut se réveillant, cloué pour l'éternité, entre les planches d'un cercueil !

IV

LE FILS

– Qu'as-tu, mon fils ?…

Telles furent les premières paroles de la comtesse lorsqu'elle vit apparaître dans le vaste hall de son château, Jacques de Trémeuse, soucieux et grave… comme un annonciateur sinon de mauvaises nouvelles, mais tout au moins de graves événements.

– Mère, reprit Judex, après avoir embrassé tendrement la noble femme, vous m'avez toujours élevé dans un sentiment si puissant de la droiture et de l'honneur… qu'il me semble que je ne serais plus digne d'être votre fils, si je trompais plus longtemps la confiance que vous avez mise en moi.

– Jacques, reprenait Mme de Trémeuse très intriguée… que veux-tu dire ?

Alors, avec le plus loyal des courages, Judex définit tout d'un trait :

– Je viens vous demander de me délier de mon serment.

Julia Orsini eut un sursaut de stupeur :

– Ton serment…, répéta-t-elle. Tu ne l'as donc pas tenu ?… Pourtant, tu m'as écrit que justice était faite ! M'aurais-tu donc menti, toi, un Trémeuse, toi, mon fils ?

– Favraut n'est pas mort !

– Tu dis ?

– Favraut est en mon pouvoir… Enfermé dans un cachot

dont nulle puissance humaine ne saurait le faire sortir et dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit au monde.

– Mais il est vivant ! scandait la comtesse, avec un accent d'une âpreté farouche.

Puis tout de suite, elle ajouta, tandis que ses yeux étincelaient de haine :

– Pourquoi avoir eu pitié de ce bandit… A-t-il eu pitié de ton père, lui ? Oui, pourquoi avoir manqué, ton frère et toi, à la foi jurée ?

– Roger n'est pour rien dans ma décision… Je l'ai prise seul et de mon plein gré… Je veux, ma mère, en assumer devant vous l'entière responsabilité.

– Pourquoi ? Pourquoi ? haletait la comtesse, au comble de l'indignation.

– Ma mère, répondit Jacques, avec un accent d'incomparable noblesse… J'ai bien voulu être un justicier, mais à présent, je le vois, je n'ai pas l'âme d'un bourreau.

– Jacques, tu m'as trahie.

– Mère !

– Tu as trahi ton père !

– Laissez-moi vous dire…

– Tu as failli à ta tâche !… Tu as oublié que tu étais mon fils… Je ne te le pardonnerai jamais !

– Mère ! suppliait Jacques, avec la plus respectueuse, mais la plus véhémente des fermetés : je vous adjure de m'écouter.

– Parle ! consentait la grande dame, en se laissant tomber sur une chaise gothique et en s'immobilisant en une sorte de morne désespoir.

D'une voix grave, solennelle, Judex commença :

– C'est seulement lorsque Favraut a été descendu dans sa tombe que je me suis demandé si j'avais le droit de l'y laisser.

Jusqu'alors, je vous l'affirme, pas un instant je n'avais hésité, pas une minute je n'avais été troublé par la moindre arrière-pensée. Mon âme était demeurée de bronze, mon cœur d'airain. J'étais le juge inflexible que rien ne pouvait toucher. Mais un événement inattendu n'allait pas tarder à apporter en moi le doute et l'inquiétude. La fille du banquier Favraut, à la suite d'une conversation où je dus lui mettre sous les yeux la preuve des crimes de son père, abandonna généreusement sa fortune à l'Assistance publique. Alors il me sembla entendre une voix intérieure qui me disait : « Après un tel geste, tu n'as pas le droit d'imposer à Favraut le supplice atroce auquel tu l'as condamné. Je l'ai donc retiré de son cercueil et je l'ai rappelé à la vie…

– Et, maintenant, tu veux le sauver tout à fait ?

– Peut-être…

– Malheureux !

– Oui, ma mère, vous avez raison de m'appeler malheureux ! Je le suis au plus profond de mon être… Malheureux… parce que je suis épouvanté de ce que j'ai fait moi-même… Malheureux parce que, frappant un coupable qui l'avait cent fois mérité, j'ai entraîné dans la plus pitoyable des infortunes une innocente qui se double d'un être charmant… d'une mère incomparable… je devrais dire d'une sainte.

– Sa fille !

– Oui, sa fille…, répétait avec force Jacques de Trémeuse, sa fille dont les larmes m'avaient inspiré une pitié que j'avais réussi à vaincre, mais dont l'abnégation, le courage et l'esprit de sacrifice ont brisé en moi une volonté que je croyais d'acier, puisque cette volonté, ma mère, était la vôtre… sa fille, enfin, qui m'est apparue depuis quelques jours, avec une auréole de martyre touchante et qui vous attendrirait vous-même… puisqu'elle m'a fait pleurer…

– Tu l'aimes !… s'écria Julia Orsini en revenant vers son fils.

Et, tout en le contemplant avec une expression tragique, elle

ajouta, tandis que sa voix s'assombrissait de la plus amère des déceptions :

– Et moi qui croyais avoir atteint mon but… Moi qui croyais avoir trempé vos cœurs d'une telle haine que rien ne pourrait avoir de prise sur eux… Voilà où j'en suis, voilà où nous en sommes ! Qu'attends-tu donc pour ouvrir la porte de son cachot à l'ennemi de ton père ?… Oui, qu'attends-tu pour le rendre à sa fille ?

– Que vous me releviez de mon serment, déclarait loyalement Judex.

– Jamais ! Je suis liée moi-même ! rugit la Corse. Et tant que je vivrai, ou tu m'obéiras, ou tu seras parjure… Choisis !

– Ah ! Mère ! vous me brisez !

– Crois-tu donc que toi, tu ne me brises pas davantage ?

Alors… en un mouvement de désespoir effrayant, Jacques s'écria :

– C'est affreux ce qui m'arrive ; car depuis que j'ai vu pleurer cette femme, je me demande si, comme je l'avais cru jusqu'à ce jour, la vengeance est bien un devoir !… Oui, j'en arrive à douter que nous ayons le droit d'exercer encore la justice.

– Cette passion criminelle t'a fait perdre la raison… clamait Mme de Trémeuse, toujours dévorée de ce feu intérieur que rien n'aurait pu apaiser.

Mais Judex ripostait :

– Qui sait si elle ne m'a pas plutôt conduit vers la lumière ?… Qui sait si elle ne m'a pas ouvert les yeux sur la vérité ?

– Jacques… tu blasphèmes…

– C'est ma conscience qui parle devant vous.

– Songe à ton père !

– Je ne l'oublie pas ! Et plus je pense à lui, plus je me demande si l'être si profondément généreux, si sincèrement

humain qu'était le comte de Trémeuse, eût approuvé, en ce monde, l'acte de sa veuve et de ses fils.

– Tais-toi ! Je ne t'ai pas dit toutes les nuits où je me réveillais en sursaut, au cours d'affreux cauchemars j'entendais la voix de la victime me crier avec un accent qui me faisait peur : « Quand donc enfin le misérable qui m'a abattu sera-t-il frappé à son tour ?… Quand donc cessera de triompher ce bandit insolent, ce monstre infâme ? Son exécution est d'autant plus sacrée qu'elle ne fera pas que me venger, mais qu'elle arrêtera le cours de ses crimes… qu'elle préservera tous ceux dont il causerait encore la ruine, dont il ferait le désespoir. Jacques, mon fils… mon enfant… que de fois l'ai-je entendue, cette voix ! Non, tu ne voudrais pas qu'elle retentît de nouveau à mon chevet… pour me reprocher d'avoir failli à la tâche, pour me rendre responsable de ta faiblesse et de ton égarement. Je le sens bien, je ne supporterais pas une pareille épreuve… oui, j'en mourrais ! »

– Mère chérie, mère bien-aimée !…

Superbe à la fois de haine et de tendresse, emportée par ces sentiments qui, depuis de si longues années, s'étaient exclusivement partagé sa vie, Julia Orsini s'écria :

– Aurais-je enfin retrouvé mon enfant ?

Et en proie à une fièvre ardente, la comtesse continua :

– Écoute-moi, mon fils. Ressaisis-toi vite… Oublie le mirage trompeur d'un amour qui ne peut pas exister en ton cœur, tant il est en dehors de la nature, tant il devrait t'indigner toi-même ! Redeviens ce que tu as été jusque-là, le justicier dans tout ce que ce mot comporte d'immense et de surhumain. Raffermis dans ta main tremblante le glaive prêt à s'en échapper. Frappe sans pitié, frappe sans faiblesse… ou bien, j'y consens, garde cet homme prisonnier pour toujours dans ce cachot qui doit être pour lui le tombeau du désespoir. Mais te relever de ton serment, ainsi que tu me le demandes… permettre à ce bandit de reparaître sur la scène du monde, jamais ! Ce serait de ta part un crime et une folie… Un crime…

parce que tu serais parjure au serment dont aucune puissance ne me fera te relever… une folie, parce qu'en rendant la liberté à Favraut, tu me trahirais, moi, ta mère, en me livrant de nouveau à sa haine !

Comprenant que rien ne désarmerait sa mère, Jacques, courbant le front devant l'implacable volonté à laquelle il venait si cruellement de se heurter, fit d'une voix forte :

– Favraut restera prisonnier jusqu'à la fin de ses jours.

– Merci, mon fils.

– Ne me remerciez pas, ma mère ! Vous venez de me rappeler à mon devoir… C'est moi qui dois plutôt vous demander pardon de l'avoir oublié…

La fille des Orsini redressa sa haute taille ; et, dans sa robe noire, sous sa chevelure blanche, avec son visage tourmenté, elle apparut telle la personnification de la Némésis antique, fille de la Nuit, dispensatrice de toutes les vengeances et de toutes les justices.

– Jacques…, fit-elle d'une voix profonde, je te pardonnerai lorsque je serai sûre que tu auras arraché de ton cœur la fleur vénéneuse qui a failli l'empoisonner.

Jacques s'inclina devant sa mère…

Aucune autre parole ne fut échangée entre eux.

Le pacte que Jacques voulait briser sortait de cette tragique épreuve plus intangible que jamais.

L'âme en proie aux tortures les plus douloureuses… rivé à une chaîne qui, maintenant, à chaque pas, allait lui entrer dans la chair, le justicier s'éloignait ressaisi, dominé par la Fatalité.

Et quand il se fut éloigné, Julia Orsini, essuyant deux larmes de colère, qu'elle avait contenues jusqu'alors avec le plus fier courage, s'approcha du portrait de son mari, et en le contemplant avec un regard qui était tout elle-même, elle s'écria en la fascination impérieuse d'une tâche qu'elle croyait inéluctable et sacrée :

– Puisque tes fils ont trahi leurs serments, c'est moi qui te vengerai !

V

LE PETIT-FILS

– Dis, monsieur Vallières… quand me rendras-tu le môme Réglisse ?

C'est en ces termes plutôt familiers que Jeannot s'adressait à l'ancien secrétaire de son grand-père.

Jacques de Trémeuse qui, de retour à Paris, avait repris de nouveau la personnalité de Vallières, répondit à l'enfant avec un bon sourire :

– Le plus tôt possible, mon mignon.

Et comme Jacqueline lui adressait un regard plein de reconnaissance émue, il reprit :

– Tu sais bien que ton vieil ami est toujours trop heureux quand il te fait plaisir, ainsi qu'à ta maman.

… Quelques instants après, Cocantin recevait un mystérieux coup de téléphone, qui eut le don de le plonger dans une perplexité voisine de l'inquiétude… ce qui ne l'empêcha nullement de lancer dans l'appareil :

– Oui, oui, c'est entendu… à cinq heures, place Armand-Carrel… j'y serai !

Cocantin, après avoir, à plusieurs reprises, consulté le buste de Napoléon, se plongea dans une profonde rêverie.

Puis, se levant, il s'en fut à la fenêtre qui donnait sur le balcon, l'ouvrit toute grande… se pencha au-dessus de la balustrade… et constata qu'à l'angle des rues Lamartine et

Hippolyte-Lebas… stationnait une auto dans laquelle se trouvait un homme d'une trentaine d'années, dont le chapeau enfoncé sur les yeux et le col de pardessus, strictement relevé, empêchaient de distinguer les traits.

– Ils sont là, se dit-il. C'est parfait. Rira bien qui rira le dernier.

L'air encore plus satisfait de lui-même que des autres, le détective privé rentra dans son bureau… et, sonnant son garçon, il lui dit :

– Allez me chercher ma grande malle en osier… Apportez-la sur le balcon, afin de lui faire prendre un peu l'air… Elle doit en avoir besoin depuis qu'elle est au grenier.

Au moment où le garçon revenait avec l'objet demandé, le môme Réglisse qui, après l'évasion du petit Jean, était resté par prudence à l'Agence Céléritas, faisait irruption dans le cabinet de l'excellent Prosper.

Inutile d'ajouter que la plus grande cordialité n'avait cessé de présider aux relations du détective malgré lui et de Réglisse.

– Hé, Coco…, interpellait le gamin, tu pars donc en balade, que tu fais des malles ?…

– Écoute-moi, fit Cocantin… Ton petit ami Jean te fait demander.

– Ça c'est chic !

– Je vais donc te reconduire près de lui.

– C'est encore, *plusse* bath !

– Seulement, après tout ce qui s'est passé ici, nous allons être obligés de prendre de très sérieuses précautions.

Et, avec un air solennel, Prosper définit :

– Il est indispensable que nos ennemis ignorent l'endroit où je te conduis… Sans quoi, il pourrait en résulter pour eux, pour toi et pour moi… de terribles conséquences.

– J'ai pus un poil de sec ! blaguait le Môme.

Tout en le prenant par la main, Cocantin l'emmena sur le balcon ; et, ouvrant le couvercle de la malle-panier, il lui ordonna :

– Cache-toi là-dedans.

– Alors, quoi ? interrogeait Réglisse toujours gouailleur, vous allez me trimballer là-dedans comme du linge sale ? C'est-y que vous m'emmenez chez la blanchisseuse ?

– Laisse-toi faire… et ne crains rien, commandait gentiment Prosper.

– Ça c'est rigolo…, fit le gosse en disparaissant dans la malle.

Cocantin, après avoir glissé un coup d'œil vers l'auto qui n'avait pas bougé de place, ramena le panier en osier dans son bureau.

Quelques minutes après, aidé par sa femme de chambre, il le déposait avec d'infinies précautions sur le siège d'un taxi auto à l'intérieur duquel montait la bonne ; et, après avoir lancé une adresse au wattman, il rentrait chez lui en se frottant les mains.

À peine le taxi eut-il démarré que la voiture qui attendait rue Hippolyte-Lebas se lançait à sa poursuite…

Le taxi-auto, après avoir gagné et traversé les boulevards extérieurs, suivit le boulevard Barbès… puis le boulevard Ornano et, tournant à gauche à la hauteur de la porte de Clignancourt, il s'engagea sur le boulevard Ney, qui longe la ligne des fortifications de Paris.

Alors… il se passa un fait vraiment inouï d'audace… et d'adresse.

La voiture de maître qui, jusqu'alors, s'était contentée d'accompagner la voiture de place à une distance relativement respectueuse, accéléra tout à coup son allure… tandis que l'homme qui se trouvait à l'arrière, et n'était autre qu'Amaury de la Rochefontaine, se dressait armé d'un solide gourdin à manche recourbé. Au moment où il arrivait à la hauteur du

taxi, il empoigna, avec la crosse de son bâton, la corde très solide qui ficelait le panier en osier la tira à lui avec une force et une dextérité prodigieuses, et, avant que le brave conducteur du taco ait eu le temps de revenir de sa surprise, la malle, et son contenu, littéralement harponnés au passage…, se trouva, en un clin d'œil, transportée du siège du taxi à l'intérieur de la 24 HP d'Amaury qui, pilotée par Crémard, disparut dans la direction du boulevard Berthier… brûlant à toute allure la chaussée presque entièrement déserte.

– Bravo, patron, approuvait le chauffeur ordinaire et extraordinaire de Diana Monti… Vrai, on dirait que vous n'avez fait que cela toute votre vie.

– Vite à la maison ! ordonna M. de la Rochefontaine tout essoufflé par le formidable effort que lui avait occasionné cette opération aussi hardie que difficile.

Après avoir zigzagué dans diverses rues, afin de dérouter toute poursuite, Crémard stoppa devant la garçonnière d'Amaury où, depuis les derniers événements, Diana Monti, qui comprenait que plus que jamais elle avait besoin d'une protection efficace, avait élu domicile.

Crémard, lâchant sa voiture, chargea la malle sur son épaule… tout en disant :

– Il est joliment sage là-dedans, le môme Réglisse.

– C'est ce qu'il a de mieux à faire, répliqua sèchement M. de la Rochefontaine auquel il répugnait de se familiariser avec des serviteurs de l'acabit de Crémard.

Celui-ci se contenta, tout en gravissant l'escalier, de risquer ce facile à-propos :

– Il ne dit rien, mais il n'en pèse pas moins… Le petit bougre, je ne le croyais pas si lourd.

– Eh bien ?… demanda anxieusement l'aventurière qui semblait attendre avec impatience le retour d'Amaury.

– Il est là-dedans ! répliqua sèchement Amaury en désignant

à sa nouvelle associée le panier d'osier que Crémard avait déposé au milieu du salon.

– Vous en êtes sûr ? interrogeait Diana.

– Parbleu ! J'ai vu Cocantin l'y cacher.

– Si vous aviez « zieuté » le patron, flattait Crémard, tout en défaisant les cordes qui sanglaient la malle… Il vous a enlevé ça comme un goujon… C'est épatant !…

– Petite vermine, grinça l'ex-institutrice, tu vas nous payer ça !

– Je crois qu'il ne doit pas en mener large, insinuait Crémard tout en continuant son déballage… La preuve c'est qu'il n'a pas soufflé mot depuis que le patron l'a pêché à la ligne.

Et, ouvrant le couvercle de la malle, il lança brutalement :

– Allez, dehors, espèce de sale crapaud, et plus vite que ça, ou je te débarbouille à la potasse !

Et comme rien ne bougeait, Diane, nerveusement, saisit la vieille couverture rapiécée qui devait dissimuler l'enfant. Un cri de colère lui échappa… Le volumineux colis ne contenait qu'un pavé renfermé dans de vieux effets auxquels était épinglé le mot suivant :

Le Môme Réglisse n'est pas un ballot.

– Roulés par Cocantin, s'écria la Monti, pâle de fureur. Ah ! c'est trop fort !

Et, avec un accent de violence inouïe, elle scanda :

– Mais j'aurai ma revanche… oui, je l'aurai… je l'aurai !…

Pendant ce temps, le directeur de l'Agence Céléritas, qui avait attendu que les deux voitures se fussent suffisamment éloignées, sortait de chez lui avec le môme Réglisse… et se rendait directement place Armand-Carrel, où il remettait le gamin à Roger de Trémeuse, auquel il fit naturellement le récit du bon tour qu'il venait de jouer à ses adversaires… Et comme Roger le félicitait de sa ruse, l'excellent Prosper, qui rayonnait,

n’en déclara pas moins, avec une modestie charmante :

– Oh ! monsieur, ce n’est rien, croyez-le, à côté de ce que je peux faire.

Et il ajouta en lui-même :

– Si Napoléon revenait sur le trône, il me nommerait ministre de la police… comme Fouché !…

*

* *

– Eh bien, frère, es-tu un peu moins malheureux ? demandait Roger à Judex qui, sous les traits du vieux Vallières, pouvait se laisser aller plus facilement à la douloureuse amertume qui s’était emparée de lui…

Jacques eut un geste évasif qui ressemblait à l’expression d’un découragement profond…

Puis, lentement, il reprit :

– Je m’efforce de me raisonner, de me combattre… et surtout d’étouffer en moi ce terrible amour. Quel sera le plus fort de nous deux, je n’ose y songer… Je m’abstiens d’interroger l’avenir… C’est déjà bien assez d’imposer silence à mon cœur.

– Pauvre ami !

– Tu as raison de me plaindre…, soupira l’aîné des Trémeuse. Tu es heureux, toi, de n’avoir pas à subir l’épreuve d’un pareil combat…

– Surtout pas de défaillance…

– Je n’en aurai pas… La douleur de notre mère, dont j’entends toujours les accents terribles… a suffi pour me dicter mon devoir. Je n’ai pas à savoir si elle a tort, ou si elle a raison. Je m’incline devant sa volonté… et dussé-je en mourir, je serai fidèle à mon serment.

– Je n’en attendais pas moins de toi, reprit Roger, en

enveloppant son frère d'un regard tout d'admiration et de tendresse… et je suis sûr d'ailleurs que tu puiseras dans l'accomplissement de ta promesse le réconfort dont, à certaines heures, tu auras besoin.

– Je l'espère !

– D'ailleurs… n'as-tu pas déjà remporté sur notre mère une incontestable victoire en obtenant d'elle la vie de Favraut ?… Qui sait… si notre mère ne s'attendrira pas un jour… et ne se décidera pas à cheminer avec toi, avec nous… sur la route du pardon !

– Ne nous berçons pas d'illusions pareilles…, reprit Jacques… Notre mère… ne cédera jamais… Elle a trop vécu de sa haine… pour ne pas vouloir mourir avec elle… Et quand même, chose impossible… miracle que je ne veux pas prévoir…, consentirait-elle à ce que je rendisse un jour Favraut à sa famille… jamais celle-ci ne pardonnera à Jacques de Trémeuse d'avoir été Judex. Ma seule consolation sera de continuer à veiller sur elle… sous les traits de ce Vallières, de ce vieillard auquel toute passion est interdite… Je tâcherai de me prêter son âme comme je me suis façonné son corps… Et l'amitié que j'inspirerai sous ces traits à Jacqueline me fera peut-être oublier à la longue la haine qu'elle a vouée au justicier de son père !…

– J'aime à t'entendre parler ainsi…, s'écria Roger en serrant fortement la main de Jacques… car… Sans fermer la porte à l'espoir… je sais que tu resteras debout, fier, inflexible sur le seuil du devoir.

Tandis que les deux frères échangeaient leurs confidences, la porte du bureau s'ouvrait doucement, laissant apercevoir la silhouette troublante, austère, de la femme en noir.

En écoutant les dernières paroles de Roger, elle eut un étrange sourire…

Tout en s'approchant, elle fit simplement d'une voix grave et complètement apaisée.

– Me voici, mes fils !… J’ai pensé que ma présence était utile ici, et je suis venue.

Et s’adressant à Jacques… elle reprit avec un accent de l’au-delà qui fit frissonner les deux frères figés en une attitude de crainte respectueuse :

– J’ai réfléchi longuement à ce que m’a dit Jacques. Loin de revenir sur ce que j’avais décidé, je ne puis que vous blâmer tous deux de m’avoir désobéi.

Et sur un ton d’autorité suprême, la grande dame demanda :

– Où se trouve Favraut ?

Jacques répondit sans hésiter :

– Près des Andelys… au bord de la Seine… dans ce fameux Château-Rouge que vous avez acheté vous-même pour nous y aménager à mon frère et à moi une retraite où nous pourrions en toute sécurité préparer la mystérieuse besogne que vous nous avez confiée.

– Où est-il enfermé ?

– Dans un cachot pratiqué dans l’une des anciennes oubliettes du château…

– Qui le garde ?

– Un homme dont nous répondons comme de nous-mêmes.

– Demain, vous me conduirez près de mon ennemi…, ordonnait impérieusement la fille des Orsini qui ajouta d’une voix rauque tandis que ses yeux s’agrandissaient en une sorte d’hallucination mystique : Puisque vous avez été au-dessous de votre tâche, je veux venger moi-même votre père.

Et comme, terrifiés, Jacques et Roger gardaient le silence, elle reprit :

– J’espère que vous ne me refuserez pas la chambre qui m’est réservée dans cet appartement.

Sans attendre la réponse de ses fils, elle gagna le vestibule et se dirigea d’un pas automatique vers la porte de la pièce

qu'occupait Jacqueline.

Mais Jacques l'avait devancée.

– Ma mère, fit-il, je vous en supplie… n'entrez pas ici.

– Pourquoi…

– Il y a quelqu'un…

– Qui donc ?…

– La fille de Favraut.

– Elle !… Comment tu as osé l'amener près de toi ! Le mal est donc plus grand encore que je ne le pensais ?

– Mère, laissez-nous vous expliquer !

– Je veux la voir !… exigeait la Corse.

Se retournant vers les deux frères qui la considéraient muets et consternés, elle fit d'une voix stridente :

– Je suppose que vous n'avez pas l'intention de me faire violence.

Et, le visage contracté de haine, elle ouvrit délibérément la porte.

Mais elle s'arrêta aussitôt.

Agenouillés sur le bord de leur lit, Jeannot et le môme Réglisse, en chemise de nuit, les mains jointes, répétaient d'une voix claire et les yeux levés au ciel la prière que Jacqueline, penchée vers eux leur soufflait avec ferveur :

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Pardonnez-nous nos offenses

Comme nous pardonnons

À ceux qui nous ont offensés.

Ce spectacle était si délicieusement simple, si poétiquement émouvant, que, pour la première fois depuis de longues années, la Corse implacable sentit comme un souffle de douceur passer sur son front brûlant de fièvre…

Lorsque, la prière terminée, Jacqueline aperçut en se retournant cette femme en grand deuil qui la fixait d'un air étrange… elle eut vers Vallières un regard d'interrogation qui semblait dire :

– Quelle est cette dame… et pourquoi me regarde-t-elle ainsi ?

Mais la comtesse de Trémeuse qui, tout de suite, avait lu dans le cœur de Jacqueline, s'approchait d'elle en disant d'une voix que ses fils ne lui connaissaient plus, tant elle leur semblait être redevenue tout à coup humaine :

– Je suis… la sœur de M. Vallières… Je suis venue à Paris pour quelques jours… Pardonnez-moi d'être entrée dans cette chambre.

Comme Jacqueline allait lui répondre, brusquement, elle s'en fut en disant à ses deux fils qui l'avaient rejointe dans l'antichambre :

– Laissez-moi… j'ai besoin d'être seule.

Et, dans le bureau de Judex, elle demeura plongée dans une profonde rêverie.

À l'acuité étrange de son regard, aux tressaillements nerveux de ses lèvres… aux soupirs douloureux qui s'échappaient de sa poitrine, il était évident qu'un combat violent se livrait en elle.

Ces deux enfants adorables et cette jeune femme toute rayonnante de bonté pure et de noblesse féminine… que soudain elle trouvait priant pour ceux qui les avaient offensés… ces paroles de miséricorde transmises de cœur de martyre à ces cœurs innocents… Ce *« pardonnez-nous nos offenses »* tombé de ces lèvres de tout-petits… tout cela semblait l'avoir fortement émue.

L'ange de la pitié allait-il l'emporter sur le dieu de la vengeance ?

Non sans doute…

Quelque vision funèbre, une tragique évocation des heures

terribles, irréparables, avait dû surgir devant la comtesse. Ses traits un instant détendus exprimèrent une résolution frénétique… inébranlable… tandis que ces mots lui échappaient :

– Il faut qu'il meure, oui, il le faut ! Je le veux. Et c'est moi qui le frapperai !…

Mais voilà que deux chérubins apparaissent soudain dans l'entrebâillement de la porte qui s'est ouverte sans bruit.

Embarrassés dans leurs longues chemises blanches, Jeannot et le môme Réglisse, envoyés par Jacqueline, Vallières et Roger qui sont restés dans l'antichambre, s'avancent sur la pointe de leurs pieds nus… vers la femme en noir… toujours prostrée dans sa méditation funèbre.

Jeannot interloqué s'arrête, mais le môme Réglisse, qui discrètement s'est effacé, l'encourage d'un geste énergique. Les bras tendus, l'enfant s'avance de nouveau :

– Madame, fait-il de sa jolie voix si câline et si tendre. Madame…

Julia Orsini redresse la tête.

En apercevant ce chérubin blond qui lui sourit… elle tressaille… Elle lutte encore, se défendant contre la pitié qui, de nouveau, l'envahit.

Mais Jeannot insiste :

– Madame, dit-il, vous ne voulez pas m'embrasser ?

Oh ! alors, devant cette apostrophe adorable, en face de cette innocence qui ne veut encore savoir qu'aimer… émue par ce regard divin de tendresse et de douceur, Mme de Trémeuse se sent tout à coup transformée.

Comme la veille, deux larmes coulent sur ses joues… Ce ne sont point des larmes de colère… mais des larmes de bonté.

– Viens, mon petit, s'écrie-t-elle en attirant contre elle le fils de Jacqueline.

Le petit enfant a remporté une victoire qui eût semblé impossible au bon Dieu !

HUITIÈME ÉPISODE

Les souterrains du Château-Rouge

I

LUI !

– Je veux le voir !

– Mère !

– Je vous dis que je veux le voir… Conduisez-moi près de lui… Je l'exige !

C'est en ces termes, prononcés avec un accent d'âpreté farouche que Mme de Trémeuse avait imposé sa volonté à ses fils.

Jacques et Roger n'avaient qu'à obéir.

Quelques instants après, ils partaient en automobile avec leur mère, pour le Château-Rouge.

Durant tout le trajet, Mme de Trémeuse demeura enfermée dans la plus tragique des méditations.

Ainsi, elle allait se trouver en face de cet homme… où plutôt de ce monstre, qui, avec la cruauté d'un tigre, avait jadis si implacablement mis son honneur en pièces !

Toutes ces idées de vengeance, un instant apaisées par le baiser si pur du petit Jean, l'empoignaient de nouveau.

Mais cette fois, ce n'était plus pour reprocher à ses fils d'avoir failli à l'exécution de leur tâche… d'avoir manqué au serment qu'elle avait exigé d'eux… et de s'être écartés de la route sanglante qu'elle leur avait elle-même tracée. Au contraire, une sorte de joie féroce faisait battre son cœur de Corse…

Bientôt, n'allait-elle pas assister au spectacle de son ennemi à terre, emmuré vivant dans un cachot, dont rien au monde ne pourrait le faire sortir ?… Et elle sentait en elle le rayonnement du plus terrible des orgueils, à la pensée qu'elle pourrait enfin clamer à ce misérable, effondré devant elle :

– C'est moi qui t'ai brisé à mon tour !

Lorsque, au lointain, les ruines majestueuses du château, qui dominait la vallée de la Seine, apparurent à ses yeux, un sourire étrange erra sur ses lèvres… Elle touchait au but de son voyage, prête à vivre l'heure la plus formidable peut-être de son existence. Guidée par ses fils, elle s'engagea dans le dédale de sentiers accédant à la vieille forteresse, puis elle pénétra dans les souterrains et parvint jusqu'au laboratoire de Judex… où Kerjean, gardien vigilant, ne cessait d'observer le prisonnier.

– Quel est cet homme ? interrogea la femme en noir.

Judex répondit aussitôt :

– Il s'appelle Pierre Kerjean… Après avoir été la victime de Favraut, il est devenu son geôlier. Il l'exècre autant que nous le haïssons… Nous pouvons compter sur lui comme sur nous-mêmes.

Comme Kerjean s'inclinait respectueusement devant la grande dame, celle-ci reprit d'une voix frémissante :

– Et *lui ?*… Où est-il ?

– Venez, ma mère, reprit Jacques en conduisant sa mère jusqu'au miroir qui permettait de suivre rigoureusement tous les mouvements du captif dans sa cellule.

La fille des Orsini ne put réprimer un cri de surprise.

Dans l'être tassé, recroquevillé sur lui-même et gisant sur un lit de sangle, il était impossible de reconnaître celui qui, quelques semaines auparavant était encore un des maîtres de la finance, un des plus opulents marchands d'or de la capitale.

Une barbe inculte envahissait son visage… Ses cheveux hirsutes retombaient sur son front… et le costume de forçat

dont il était revêtu achevait de lui donner une allure sinistre entre toutes… Une plainte incessante qui commençait en un souffle pour devenir bientôt une sorte de rugissement sourd, de grondement rauque, effrayant, s'échappait de ses lèvres, frangées d'écume…

L'œil était fixe, blanc, atone… et les mains demeuraient obstinément crispées sur les genoux, presque ramenés à la hauteur du menton.

– Lui !… Lui !… répétait Mme de Trémeuse qui n'aurait jamais soupçonné jusqu'à quel état de dégradation physique et morale peut tomber un criminel qui est incapable de se repentir et se voit tout à coup plongé dans la plus affreuse des désespérances.

Et pourtant cette vision terrifiante ne suffit pas à Julia Orsini… car se retournant vers Jacques, elle lui dit, toujours hautaine, impérieuse :

– Je veux lui parler.

– Suivez-moi…, fit simplement Judex qui sortit du laboratoire et précéda sa mère dans le dédale des couloirs.

Et voilà que tout à coup Favraut voit apparaître devant lui la silhouette imposante, altière, de la dame en noir, de la créature tant désirée, de celle dont le refus indigné l'a bouleversé au point de lui faire commettre la plus lâche et la plus odieuse des infamies.

Elle s'avance vers le misérable… Ce n'est plus une femme qui parle, c'est la Vengeance elle-même qui laisse tomber cette simple phrase qui résonne sous la voûte, comme un écho de justice suprême, comme une voix de l'au-delà :

– Favraut, me reconnaissez-vous ?

Le banquier, lentement, relève la tête… roule autour de lui des yeux hagards. Un hideux sourire erre sur ses lèvres.

La grande dame insiste :

– Favraut, regardez-moi bien… Je suis madame de

Trémeuse.

À ces mots, aucun tressaillement ne fait vibrer le misérable… Rien sur son visage ne révèle la stupeur, la colère ou l'épouvante… C'est toujours la même attitude, la même prostration, la même indifférence.

Voit-il seulement celle qui l'interpelle et le contemple ?

Peut-être… Mais aucun souvenir ne s'éveille en son cerveau en loques… Ses mains abandonnent ses genoux… Il les ramène vers sa poitrine… en une suite de gestes rythmés, similaires… tandis qu'il imprime à son buste un dodelinement régulier et qu'une sorte de bourdonnement nasillard accompagne cette atroce pantomime.

Et voilà que tout à coup Favraut aperçoit un morceau de chaîne incrusté dans la muraille… En un geste saccadé, il s'en empare… il lui sourit… il lui parle… il le caresse…

– Il est fou ! murmure la comtesse.

D'un geste, elle indique à son fils qu'elle veut quitter la cellule.

Elle regagne le laboratoire, et, vaincue par l'émotion que vient de lui causer l'épouvantable scène, elle se laisse tomber sur un fauteuil… tandis que Judex, d'une voix respectueuse et tendre, lui demande :

– Ma mère, ne sommes-nous pas assez vengés ?

Mais la fille des Orsini ne répond pas.

Elle songe…

C'est que, pour la première fois depuis la mort de son époux, l'implacable femme, placée devant la réalisation de ses formidables desseins, vient de se demander si la vengeance humaine n'a pas ses limites…

Mais deux visions se succèdent en elle : la première, le bourreau sans pitié, le maître chanteur féroce, l'assassin moral, avili dans l'abêtissement le plus absolu, sombrant dans le plus

ignominieux des désastres.

La seconde : l'être aimé étendu dans son cabinet de travail… figé dans l'immobilité de la mort volontaire.

Et cela suffit pour chasser de son cœur toute velléité de compassion… toute idée de miséricorde.

Oui, le coupable expiera… Il demeurera là – bête féroce enchaînée – jusqu'à ce que l'autre justice, celle d'en haut, décide que le châtiment doit finir… et elle, la justicière d'ici-bas, viendra souvent… très souvent, se repaître de ce spectacle… assister à la lente agonie de son ennemi… compter, avec lui, les minutes de torture… recueillir, avec la plus âpre des ferveurs, les plaintes qui s'exhalent de ses lèvres… intarissable mélopée de détresse… écho inconscient de joies passées et à jamais flétries !…

Mme de Trémeuse se lève… Elle va retourner au miroir… Elle veut revoir Favraut… être bien sûre qu'il souffre encore, qu'il souffre toujours. Mais elle s'arrête… Il lui semble qu'un baiser très doux vient d'effleurer son front… et, dans la plus divine des hallucinations, elle a l'impression que l'enfant de la veille, le petit-fils de son ennemi, s'est encore approché d'elle, s'est jeté dans ses bras et qu'il approche sa bouche si tendre de son front brûlant de fièvre.

L'évocation de cette caresse enfantine, survenant au moment précis où elle ne pense plus qu'à se rassasier de sa vengeance, met en elle un trouble étrange… Cette maternité qu'elle n'avait jusqu'alors dirigée que vers la vengeance se réveille en une sorte de crise de mystique tendresse… Plus fort que la haine, un sentiment nouveau l'envahit… irrésistible et doux… Les beaux yeux clairs de Jeannot la poursuivent… Sa voix chante à son oreille : « Voulez-vous m'embrasser, madame ? » Et ce baiser… elle l'a accepté… elle l'a rendu… N'était-ce pas déjà du pardon ?… N'était-ce pas déjà une promesse… un pacte… entre elle et ce petit ?… Des larmes montent à ses yeux, son cœur ne bat plus de la même manière… Malgré cela, elle retourne au miroir… elle regarde Favraut… qui maintenant semble bercer

un tout-petit dans ses bras… Alors, vaincue, désarmée… elle s'en va vers Judex… et lui dit d'une voix que son fils ne lui connaissait plus :

– On ne peut laisser cet homme dans ce tombeau !

II

L'ÉTERNELLE DALILA

Après un long et mystérieux conciliabule avec Kerjean, Judex avait quitté le Château-Rouge en compagnie de sa mère et de son frère.

L'ancien meunier des Sablons, après avoir apporté à son prisonnier sa nourriture quotidienne, rejoignit son fils qui l'attendait dans une chambre aménagée pour lui dans l'un des souterrains du château.

Depuis la scène terrible qui s'était déroulée au moulin tragique, Moralès, ou plutôt Robert Kerjean, n'avait cessé de manifester le plus sincère repentir.

Cependant, malgré le pardon de son père et l'accueil si favorable de Judex, il restait plongé dans une profonde mélancolie… Pendant de longs instants, il demeurait silencieux, la pensée perdue dans un rêve… la tête cachée entre les mains… Ce fut ainsi que le vieux Kerjean le trouva.

– Robert, fit-il, je suis inquiet de toi… cette tristesse que tu ne sembles pas pouvoir surmonter me cause une vive anxiété… J'ai peur que la confession que tu m'as faite ne soit pas aussi complète que j'étais en droit de l'espérer.

– Pourtant…, déclarait Moralès, je vous ai dit toute la vérité.

– Tu aurais tort de te défier de moi… Je t'ai pardonné de tout mon cœur ; et Judex me disait hier encore qu'il était prêt à te procurer tous les moyens dont tu aurais besoin pour te refaire une existence de travail et de probité.

– Mon père, reprenait l'ancien amant de Diana Monti, jamais je n'oublierai la preuve d'admirable affection que vous m'avez donnée ; et je resterai toujours reconnaissant envers Judex de ce qu'il a fait pour vous et de ce qu'il veut faire pour moi… Mais…

Et Robert Kerjean s'arrêta en proie à un trouble qu'il ne pouvait maîtriser davantage.

– Mais ? reprenait l'ancien bagnard… Voyons, mon fils, parle… explique-toi.

Et comme Moralès gardait le silence, le vieux Kerjean reprit :

– Je crois comprendre… Cette femme… Tu l'aimes encore… n'est-ce pas ?

Sans répondre à la question que lui posait son père, le jeune homme déclara d'une voix tremblante :

– Mon père, je ne puis pas rester davantage ici… Il faut que je m'éloigne, que je m'en aille loin… très loin, emporté dans une existence faite à la fois d'action et de devoir.

– Moi qui espérais tant te garder près de moi !

– Je vous répète qu'il faut que je m'en aille.

– Tu es donc plus atteint que je ne le pensais ?

– Peut-être…, soupira Moralès.

Et, tendant à son père une lettre qu'il venait de terminer et qui portait l'adresse de Judex, il dit simplement :

– Lisez !

C'était un de ces billets laconiques… mais expressifs, qui paraissent avoir été dictés par la plus inébranlable résolution :

Pardonnez-moi de quitter le Château-Rouge sans vous prévenir. Mon père vous remettra cette lettre. Mon intention est de m'engager dans la Légion étrangère pour me réhabiliter. Laissez-moi vous remercier encore, et me dire à jamais votre dévoué serviteur.

ROBERT KERJEAN.

– Mon pauvre enfant ! reprenait Kerjean, qui avait peine à retenir ses larmes… Je n'ai pas le droit de chercher à te faire revenir sur ta décision… Si tu l'as prise, c'est que tu l'as jugée indispensable.

– Oui, père.

– Eh bien ! va… et tâche de revenir avant que moi je sois parti pour toujours. Mon seul désir, à présent, est que ce soit la main d'un honnête homme, la tienne, mon Robert, qui me ferme les yeux.

– Soyez tranquille, affirma Moralès… vous serez content et fier de moi…

– Alors, embrasse-moi, mon fils… au revoir, et bon courage !

Robert Kerjean avait donc regagné Paris…

Il était trop tard pour qu'il se rendît au bureau de recrutement où il devait contracter l'engagement qui allait faire de lui un nouvel homme ; il avait remis cette formalité au lendemain… et, après avoir fait le choix d'un modeste hôtel, il était allé, pour tuer le temps, flâner sur le boulevard.

Bientôt, se sentant envahi par une lassitude physique et morale indéfinissable, il entrait dans un café, s'asseyait à une table, commandait un porto, et réclamait les illustrés… qu'il se mit à feuilleter, machinalement, sans intérêt… pour les abandonner presque aussitôt… comme s'il eût été entièrement absorbé par une pensée unique, prédominante.

Cet établissement où le hasard l'avait fait entrer, en évoquant en lui le plus brûlant des souvenirs, venait de raviver l'incendie qui, intérieurement, le dévorait.

Là, en effet, quelques jours auparavant, il s'était arrêté avec Diana.

Il revoyait la table devant laquelle ils s'étaient installés côte à côte.

Il se rappelait que jamais sa maîtresse n'avait été plus belle, plus voluptueuse et captivante.

Que de beaux projets ils avaient échafaudés !… Il l'entendait encore lui dire de sa voix qui savait si bien le prendre, lui murmurer :

– Tu verras que lorsque nous serons heureux, nous nous aimerons mieux encore.

Par un phénomène d'autosuggestion, beaucoup plus fréquent qu'on ne le pense, Moralès retrouvait Diana à la place qu'elle occupait… Enveloppé par son regard, fasciné par son sourire, il fut même, tel un halluciné, sur le point de se lever, d'aller vers elle… Mais la réalité le ressaisit un instant… Il régla sa consommation, partit, toujours obsédé par l'image de l'adorée… qui le précédait, et semblait le guider… ou plutôt l'attirer sans qu'il pût s'en défendre, tant elle exerçait sur lui une de ces attractions auxquelles nulle volonté humaine ne saurait résister.

Et ce fut ainsi que, presque involontairement, il arriva jusqu'à la maison où demeurait Diana et où elle était revenue depuis la veille.

Alors, il eut un éclair de raison.

– Si j'entre, se dit-il, je suis perdu !

Il voulut fuir… Mais on eût dit qu'une puissance fantastique, infernale, le clouait sur le sol ; et il demeura là… les yeux tendus vers les fenêtres de l'aventurière comme s'il espérait apercevoir une dernière fois, avant de s'en aller pour toujours, la silhouette adorée… afin de la graver à jamais en lui, dans le renoncement de son amour, dans l'adieu de tout son être.

Et voilà que tout à coup un rideau se soulève… C'est elle !… Le cœur de Moralès bat à se rompre… Oh ! cette femme !… cette femme, comme il l'aime encore… comme il la désire toujours ! Mais il lutte encore. Et il va s'éloigner à jamais, cette fois, brisé… à moitié fou ; mais purifié par le plus déchirant des renoncements, le plus cruel des sacrifices… lorsqu'il aperçoit distinctement une autre silhouette près de Diana, un gentleman élégant, distingué… qui sourit amoureusement à sa maîtresse.

– Elle a un amant… un amant ! s'écrie Robert Kerjean, fou

de rage.

Mordu par la plus atroce des jalousies, il sent tout à coup s'effondrer ses bonnes résolutions… Emporté par un souffle de tempête, il se précipite dans la maison, gravit, quatre à quatre les escaliers, sonne violemment à la porte de l'aventurière et, bousculant la femme de chambre qui est venue lui ouvrir… il pénètre dans le salon où la Monti est en train de « flirter » audacieusement avec sa nouvelle conquête.

– Toi ! s'écria la Monti, vivement surprise et mécontente.

– Diana, dit le fils de Kerjean, d'une voix sifflante, je voudrais te parler seul à seul.

En même temps qu'elle a compris les difficultés de la situation, la fine mouche a trouvé le moyen d'y faire face.

Avec son plus aimable sourire, elle présente immédiatement :

– Monsieur le vicomte Amaury de la Rochefontaine… Monsieur le baron Moralès, mon ami, dont je vous ai souvent parlé.

Et sans donner le temps à Robert de placer un mot, elle explique, prévenant ainsi tout éclat :

– Monsieur de la Rochefontaine qui, ainsi que tu le sais, était fiancé à Mme Jacqueline Aubry, et que j'ai connu aux Sablons… Il était venu me demander quelques renseignements au sujet de la mort de ce pauvre M. Favraut.

Un peu calmé, Moralès s'incline légèrement devant Amaury qui, après lui avoir rendu son salut, déclare, sur un imperceptible clignement d'œil de Diana qu'il a saisi au passage et dont il a deviné la signification :

– Je vous laisse, chère madame… et à bientôt, j'espère.

Après avoir baisé la main que lui tend la Monti, il s'éloigne, laissant les deux amants en présence.

Alors… au lieu d'éclater en véhéments reproches, ainsi que

s'y attend Robert, l'ensorceleuse s'avance vers lui et, plus séductrice que jamais, elle lui dit, tout en l'entourant de ses bras souples… caressants :

– Je t'attendais… J'étais tranquille ! Je savais bien que tu reviendrais près de moi.

Moralès répond :

– J'ai voulu te dire un dernier adieu avant de partir pour toujours.

– Partir pour toujours ! reprend l'aventurière en feignant un vif et douloureux étonnement.

– Oui, après ce qui s'est passé, nous ne pouvons plus nous revoir.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne veux pas devenir un assassin !

À ces mots, Diana Monti, en habile comédienne, dégagea lentement son étreinte et murmura sur un ton de regret amer, de tristesse infinie :

– C'est vrai… j'ai été folle… Empoignée par la volonté d'être riches et de nous créer à nous deux une existence de bonheur et de joie, j'ai perdu toute notion du bon sens, je me suis laissée aller aux plus imprudentes extravagances… Je le reconnais, j'ai failli t'entraîner avec moi dans l'abîme. Mais je n'ai pas eu besoin de te revoir pour me rendre compte combien j'avais été insensée. J'ai compris tout de suite, et je ne t'en ai même pas voulu d'avoir eu la pensée de me livrer à Judex… Tu étais dans ton droit. N'avais-je pas manqué te conduire à l'échafaud ?

Et se laissant tomber sur un divan, sachant avec une habileté infernale trouver les larmes qui trompent, les mots qui aveuglent, elle poursuivit :

– Je me suis bien transformée en quelques jours… Je ne suis plus la même femme… Maintenant, je n'ai plus qu'un désir, vivre en paix… ignorée… loin du monde… dans un coin perdu de la terre… Eh bien ! mon ami, cette tranquillité après laquelle

j'aspire, c'est toi, c'est toi seul qui peux me la donner.

– Moi !... s'effarait Robert Kerjean, qui luttait violemment pour ne pas se laisser reprendre par cette femme.

Et il ajouta déjà avec moins d'énergie :

– Puisque je m'en vais pour toujours !...

– Tu ne m'aimes donc plus ?

Moralès se tut.

Ce silence était plus éloquent qu'un aveu enflammé.

Diana, sentant qu'elle reprenait l'avantage, chercha sa main, la prit, l'attira vers elle, et de plus en plus câline, diaboliquement fascinatrice, elle insinua :

– Moi, je t'adore... Crois-moi, je ne t'ai jamais autant aimé que depuis le moment où je me suis aperçue du mal que je t'avais fait... Et toi aussi, tu m'aimes... Allons, ne t'en défends pas... Tu as été vivement impressionné par l'apparition subite de ton père... Mais je suis bien certaine que, lorsque tu t'es retrouvé seul en face de ton cœur, tu m'as regrettée, tu m'as désirée... comme tu me regrettes et me désires en cet instant... Comme toujours, tu hésites, tu trembles... Dans ton âme, dans ta pensée, tu n'oses même pas te demander si tout cela n'est pas réparable... et il faut que ce soit moi qui te rende encore le courage, non plus cette fois pour frapper Jacqueline, mais pour m'aider à sauver son père.

– Que veux-tu dire ? tressaillit Moralès.

– Je te le répète... ta tranquillité, la mienne... je ne veux pas dire notre amour... puisque tu sembles t'être détaché de moi...

– Diana ! protesta Robert en un cri de détresse.

– Notre amour... soit..., triompha l'aventurière, dépend désormais de ta volonté.

– Explique-toi.

– Promets-moi de m'écouter avec calme, et de me répondre avec franchise.

– Parle !

– Tu sais où est Favraut !

– Mais…

– Tu le sais !… Si… Nous le délivrerons… c'est la fortune pour nous deux.

– Diana !

– Laisse-moi finir ! Devenus riches… nous partirons loin… très loin… pour mener une vie heureuse… la vie rêvée… N'avais-je pas raison de te dire que désormais notre avenir, notre bonheur dépendaient uniquement de toi ?

Moralès, les sourcils froncés, l'œil inquiet, le front barré d'un pli, répondait :

– Ce que tu me demandes là… est impossible…

– Impossible… et pourquoi ?

– Parce que j'ai promis.

– Promis quoi ?… Promis à qui ?

– À mon père… de ne jamais révéler à qui que ce soit au monde l'endroit où Judex retient Favraut prisonnier.

Diana eut un tressaillement d'allégresse.

Maintenant qu'elle était entièrement fixée, elle n'avait plus qu'à manœuvrer en conséquence, et elle s'y connaissait.

– Ton père, fit-elle aussitôt… je ne voudrais pas te dire du mal de lui… Mais enfin, permets-moi de trouver un peu excessif et singulièrement étrange… ton profond respect et ta subite tendresse pour un homme loin duquel tu as si longtemps vécu… et qui, pour te prouver son affection, n'a pas trouvé d'autre moyen que de se faire condamner à vingt ans de travaux forcés.

– Je t'en prie, ne raille pas le sentiment qui m'a fait redevenir un honnête homme !

– Je ne raille pas… je constate… et c'est dommage ! Si j'exigeais de toi une chose périlleuse ou malhonnête… je

comprendrais… Mais, somme toute, manquer de parole à un père pareil, et cela pour délivrer un malheureux que l'on séquestre arbitrairement, ce n'est pas une action assez répugnante pour qu'en t'y refusant tu nous sacrifies tous les deux.

Les yeux baissés, de plus en plus indécis, prêt à faillir, Moralès demeura silencieux. Tout en se levant, l'aventurière fit d'un ton dégagé :

– Tu ne veux pas !… C'est bon, n'en parlons plus… Je connais quelqu'un qui se chargera de la besogne.

– Qui donc ?… sursauta le fils du vieux Kerjean.

– Amaury de la Rochefontaine.

À ce nom, Moralès eut un sursaut de colère.

– Lui ! fit-il.

– Pourquoi pas ?

– Je ne veux pas !

– De quel droit m'imposerais-tu désormais ta volonté… puisque nous ne sommes plus rien l'un à l'autre ?

– Plus rien !… éclata Robert en saisissant à son tour la main de sa maîtresse. Plus rien !… mais tu ne vois donc pas que je souffre toutes les douleurs ?

– Quand tu pourrais être si heureux !

– Diana !

– Où est Favraut ?

– Il est… il est…

Mais Moralès s'arrêta…

Une crainte terrible venait de l'empoigner.

– Et Jacqueline ? reprit-il d'une voix blanche.

– Jacqueline ? fit la Monti en haussant les épaules…

– Elle sait bien des choses… elle en sait même tellement que

tu voulais la supprimer.

– Et après ?

– Alors… j'ai peur…

– De quoi ?

– J'ai peur que tu ne veuilles encore…

– Ne dis donc pas de bêtises !…

Avec un sang-froid extraordinaire, une présence d'esprit incomparable, l'aventurière posa :

– J'ai trouvé un intermédiaire qui se chargera de traiter toutes ces questions, sans que nous ayons besoin de nous y mêler ostensiblement.

– Cocantin, sans doute ?

– Non… il est trop bête.

– Alors… qui ?

– L'homme qui était là tout à l'heure.

– La Rochefontaine ?

– Oui… La Rochefontaine, que tu as si stupidement pris pour mon amant, et qui n'est, en réalité, pour nous, qu'un associé d'autant plus précieux que je le tiens, et que je le mets au défi de me glisser dans les mains… Allons… Mora, sois raisonnable… ce que je te demande est peu de chose ; et cependant, de ton refus ou de ton acceptation dépend toute notre existence. Aide-moi à délivrer Favraut… Tu le peux ! Cela même t'est facile, très facile… et je suis à toi pour toujours. Réponds-moi, Moralès… Pourquoi tes yeux fuient-ils les miens ?… Pourquoi ta bouche se dérobe-t-elle à mes baisers ?… Tu préfères donc t'expatrier… t'en aller dans un pays meurtrier… chercher une mort cruelle autant qu'inutile ? Mais à peine aurais-tu signé cet engagement que tu le regretterais amèrement… Car tu m'as dans le sang… C'est bien fini, tu ne pourras pas m'oublier, pas plus que je ne t'oublierai moi-même… Mora… mon ami… tu veux donc à tout prix deux

malheureux ?… Non, non, cela ne sera pas. Nous nous aimons trop, nous avons été trop l'un à l'autre pour ne pas nous rapprocher aujourd'hui en une étreinte qui ne nous permettra plus de nous séparer !

La terrible ensorceleuse, qui n'avait jamais été plus enveloppante, ni plus belle, se suspendait au cou de son amant… cherchant ses lèvres… Et ce fut le baiser ardent… auquel rien ne résiste… baiser de volupté, de traîtrise et de mort…

La gueuse avait reconquis le dévoyé.

Maintenant, Moralès était bien à elle, prêt de nouveau à toutes les lâchetés, à toutes les trahisons, à toutes les infamies.

Toutes ses bonnes résolutions avaient fondu sous les caresses de Diana, comme la neige au soleil.

Et d'une voix rauque, étranglée… secouée par le frisson du crime, le parjure articula :

– Donne-moi trois hommes sûrs et une auto rapide… et je jure que Favraut sera ici cette nuit !

III

LES OISEAUX DE NUIT

Vers une heure du matin, une puissante automobile s'arrêtait aux alentours de Château-Rouge.

Quatre hommes en descendirent.

C'étaient Moralès, Amaury de la Rochefontaine, le docteur et le Coltineur.

Tandis que Crémard restait sur le siège de sa limousine, Moralès, suivi des trois autres, s'engageait dans le sentier qui conduisait aux ruines.

Après avoir fait promettre à ses complices qu'aucune violence ne serait exercée contre son père, l'amant de Diana s'apprêtait à réaliser la promesse que lui avait si astucieusement arrachée sa maîtresse.

Son plan, qui lui avait d'ailleurs été entièrement suggéré par la Monti, était d'une grande simplicité et d'une remarquable audace…

Emporté par sa passion, il allait l'accomplir sans la moindre hésitation.

Désormais aucun remords ne pouvait l'arrêter.

L'aventurière l'avait trop entièrement ressaisi pour qu'il s'embarrassât d'aucun scrupule.

Tout d'abord… il s'en fut écouter à la porte de la chambre où couchait son père.

Il n'entendit que le bruit d'une respiration régulière, indice

d'un profond sommeil.

– De ce côté-là, fit-il, tout va bien…

Néanmoins, pour plus de tranquillité, il donna un tour à la clef qui était demeurée dans la serrure.

Et il s'en fut rejoindre ses collaborateurs qui avaient déjà pénétré dans la cellule de Favraut… d'autant plus facilement que, par une incroyable négligence, le verrou extérieur n'en avait pas été tiré.

Sans s'arrêter à ce détail, qui d'ailleurs facilitait sa besogne, le docteur aperçut, étendu sur le lit de sangle et enroulé dans une couverture, une forme humaine semblant dormir…

En un clin d'œil et avec une dextérité qui semblait révéler une longue pratique, l'étrange médecin appuya contre la bouche du prisonnier un bâillon fortement chloroformé, tandis que le Coltineur, qui s'était muni de tous les accessoires nécessaires, le ligotait rapidement… solidement, dans sa couverture.

Moralès demeuré dans le couloir et l'oreille toujours aux aguets avait assisté de loin à cette scène, qui s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire.

Très satisfait de la rapidité avec laquelle ce hardi coup de main avait été exécuté, l'amant de Diana guida et éclaira la marche de ses deux associés qui emportaient le banquier, et les accompagna jusqu'à la voiture.

– Maintenant, fit-il, vite à Paris.

– Et vous, patron ? interrogea Crémard, qui avait remis son moteur en marche.

– Moi, je reste.

– Pourquoi ? interrogèrent simultanément le docteur et le Coltineur.

– C'est mon affaire ! répliqua sèchement Moralès. La besogne est faite. C'est l'essentiel. Le reste me regarde.

– Alors en route ! fit le sinistre wattman en démarrant.

La vérité était que, son forfait une fois accompli, Moralès venait seulement d'en comprendre l'infamie et d'en mesurer les conséquences.

Par un dernier vestige de respect humain et surtout par crainte des représailles que Judex ne manquerait pas d'exercer contre lui lorsqu'il découvrirait sa trahison, Robert Kerjean avait résolu de se créer un alibi aux yeux de son père.

De nouveau, il gravit le sentier qui conduisait aux ruines… pénétra dans le souterrain et s'en fut frapper à la porte de la chambre du vieux Kerjean.

Celle-ci s'ouvrit presque aussitôt…

Moralès eut un moment de surprise… Il était en face de Roger de Trémeuse… qui s'exclama :

– Je vous croyais parti !… Votre père m'avait dit que vous alliez vous engager dans la Légion étrangère.

– En effet…, répliquait Robert et je n'ai nullement changé d'avis… mais j'ai été mis sur les traces d'un complot ayant pour but d'enlever le banquier Favraut… Alors, vite, je suis revenu ici en toute hâte, afin de vous prévenir.

– Vous avez donc revu la Monti ? interrogea nettement le frère de Judex.

– Oui… articula… Moralès… un hasard je vous le jure… mais un hasard que je bénis, puisqu'il m'a permis de déjouer le nouveau projet de cette misérable.

Et, hypocritement, il ajouta :

– Voilà pourquoi je n'ai pas hésité un seul instant à me rendre au Château-Rouge. Je vous devais bien cela à tous… et je ne voulais pas surtout en cas d'accident que ni mon père, ni Judex, ni vous, vous puissiez croire un seul instant que j'avais été son complice.

– Vous avez très bien fait…, approuvait Roger, non sans une

certaine réticence.

Car il n’avait pas été sans remarquer le trouble de Moralès, malgré tous les efforts que faisait celui-ci pour le dissimuler.

Puis, il ajouta avec la force paisible d’un homme qui se sent entièrement sûr de lui :

– D’ailleurs, nous n’avons rien à craindre, je fais bonne garde.

Et, désignant un homme entièrement dissimulé sous la couverture de son lit, il fit :

– Le banquier Favraut n’est pas prêt à sortir d’ici.

– Le banquier Favraut ! répéta Robert au comble de la stupéfaction.

– Mais oui, fit Roger en découvrant le visage du prisonnier endormi.

– Comment ! C’est lui qui est couché là !

– Vous le voyez bien… Devant son triste état, mon frère et moi nous avons eu pitié de lui… et nous l’avons transporté dans cette chambre… où il sera mieux que dans son cachot.

– Et mon père ?

– Pour cette nuit, il est allé dormir dans la cellule de Favraut.

Moralès sentit une sueur froide l’inonder des pieds à la tête.

Ainsi l’homme qu’il venait d’expédier à Paris sous bonne garde n’était autre que le malheureux Kerjean !…

Pour ne pas s’effondrer, Robert dut faire sur lui-même un effort inouï.

– Ah ! très bien…, bégaya-t-il, très bien… Maintenant, je n’ai plus qu’à me retirer… qu’à partir…

– Un instant ! fit simplement Roger qui le considérait avec attention et anxiété. Il faut que j’aille jusqu’au laboratoire jeter un coup d’œil sur une préparation chimique… qui m’intéresse

vivement… Attendez-moi en veillant Favraut… Je reviens dans quelques minutes.

Moralès n’osant refuser se laissa tomber sur une chaise, envahi par une indicible épouvante, se demandant, si, en face de l’atroce réalité, il n’allait pas en finir avec la vie.

Car il sentait bien que, désormais, il lui serait impossible d’arriver à temps pour sauver son père.

L’auto devait être loin déjà… Il n’existait pas de train pour Paris avant six heures du matin.

Un seul moyen lui restait… Tout avouer à Roger.

Mais n’était-ce pas se condamner lui-même ?

Après tout, cela ne valait-il pas mieux que de devenir, même inconsciemment, un assassin, un parricide !

Et Moralès allait sans doute se décider à implorer le secours et la pitié du frère de Judex, lorsqu’un gémissement suivi d’un cri sourd, atroce, lui fit relever la tête.

Favraut, assis sur son séant, le regardait de ses yeux hagards et hallucinés.

À la vue de ce spectre vivant, l’amant de Diana eut un frisson d’épouvante…

Le banquier fit alors entendre un ricanement sinistre.

Puis… farouche… effrayant…, il sauta en bas de son lit ; et, les bras en avant, les mains agitées par un mouvement nerveux, ses forces décuplées par le délire qui l’agitait, il s’avança vers Moralès qui, pâle de terreur, s’était levé… cherchant à gagner la porte.

– Je veux en tuer un, râlait le fou. Je veux en tuer un !… C’est bon de tuer… oui, c’est bon… c’est bon !…

Pour échapper à l’horrible étreinte, Robert Kerjean s’élança dans le couloir et s’enfuit dans les souterrains pleins d’ombre.

Favraut eut un instant d’hésitation… Dans la hantise de son idée de meurtre, allait-il s’élancer à la poursuite de sa victime ?

Le banquier fit quelques pas pour gagner à son tour le couloir…

Mais presque aussitôt, il s'arrêta, chancelant… étourdi…

Son visage changea d'expression… exprimant le reflet d'une sorte de joie lointaine, enfantine… et, tombant sur la chaise que venait de quitter Moralès, il se mit à chantonner une sorte de mélopée traînarde… tandis que ses bras faisaient le geste de bercer un enfant.

L'image radieuse de son petit-fils venait-elle de surgir tout à coup au regard du dément ?…

Sans doute… car… bientôt… à la chanson sans paroles succéda un nom :

– Jeannot !

Et deux larmes, suivies de nombreuses autres, coulèrent sur les joues ravagées du prisonnier… qui, calmé et douloureux, demeura là, esquissant faiblement son même geste protecteur et caressant d'aïeul attendri.

Pour la première fois, l'ange du remords venait de le frôler de son aile.

*

* *

Les trois bandits, c'est-à-dire Crémard, le docteur et le Coltineur, étaient arrivés à Paris avec leur prisonnier.

Diana et Amaury attendaient avec impatience le résultat de l'expédition.

Crémard était tout de suite monté leur dire :

– Ça y est ! Le typard est en bas… on va vous le monter en douce.

– Et Moralès ? interrogea la Monti.

– Il est resté au château.

– Ah ! par exemple ! Pourvu qu'il n'ait pas encore fait quelque sottise !

– Qu'importe ! observait M. de la Rochefontaine tandis que Crémard s'éloignait. Nous tenons le banquier… c'est l'essentiel… Le reste est peu.

– Et me regarde…, acheva l'aventurière tandis que sa prunelle s'éclairait d'une lueur de meurtre.

Et elle ajouta :

– Il faudra à tout prix que je me débarrasse de ce Moralès… Il devient par trop insupportable.

Et comme Amaury de la Rochefontaine avait un signe de tête approbatif, elle observa :

– Laissons-le tranquille pour l'instant. Et préparons-nous à recevoir de notre mieux le brave banquier qui va être à la fois bien heureux et très surpris de nous devoir sa liberté !

Le docteur et le Coltineur apportaient leur homme toujours étroitement ligoté… qu'ils déposèrent au milieu du salon dans une vaste et confortable bergère.

– Je lui ai donné la dose massive…, expliquait le médecin. Cela valait mieux ! De cette façon il n'a pas bronché… et il nous a laissés bien tranquilles pendant la route.

Tout en parlant, le praticien desserrait les liens et dégageait la tête du soi-disant Favraut… lorsqu'un cri de colère se fit entendre :

– Ce n'est pas lui ! s'exclamait Diana en dévisageant l'ancien meunier des Sablons qui, sous l'action du puissant soporifique que lui avait administré le docteur, demeurait plongé dans une torpeur absolue.

Et en proie à une rage folle, l'aventurière hurla :

– Cet homme, je le reconnais ! C'est Pierre Kerjean… C'est le père de Moralès !

– Nous avons été trahis ! reprit Amaury, non moins furieux

que sa terrible associée.

– Trahis !… Par qui ? ripostait la Monti. Voyons… ce n'est certainement pas Moralès qui nous aurait livré son père à la place de Favraut. Quant à Judex, même pour nous jouer un mauvais tour, il n'irait pas s'exposer à perdre un si dévoué serviteur… car il sait très bien que quand je tiens ma proie, je ne la lâche jamais ! Il y a là certainement un quiproquo, que je renonce à m'expliquer. Est-ce que la fatalité s'acharnerait contre nous ? Eh bien, quoi qu'il en soit… je ne me tiens pas pour battue. Je continue la lutte !

Et, désignant Kerjean d'un geste plein de menace, elle s'écria :

– Pour commencer, il va falloir faire disparaître cet homme. Si, demain, on trouvait dans la Seine son cadavre débarrassé de ses liens, tout le monde croirait à un accident ou à un suicide.

– Diana ! voulut interrompre Amaury.

– Vous ! silence ! imposa la Monti… On est avec moi ou contre moi. Il n'y a pas de milieu… et je ne connais pas les demi-mesures. Choisissez !

Dominé par l'aventurière, M. de la Rochefontaine courba la tête.

Le gentilhomme décavé acceptait de se faire complice de ces bandits.

Pierre Kerjean était irrémédiablement condamné.

IV

LE NEZ RÉVÉLATEUR

Depuis la scène comico-tragique qui s'était déroulée dans son bureau, Cocantin avait senti s'opérer en lui une étrange et salutaire transformation morale.

Attendri par la douceur naïve de Jeannot, stimulé par le courage intelligent du môme Réglisse, il était devenu en quelques heures un autre homme…

Il ne lui en fallait pas davantage pour que, toujours sous les auspices de celui qu'il s'était donné pour maître, c'est-à-dire de Napoléon, il se mît à rouler dans son esprit les plus nobles et les plus audacieux projets.

Rassuré par ses rapports encore mystérieux mais excellents avec Judex, il se demandait si, lui aussi, n'avait pas à jouer un rôle dans toute cette affaire… et s'il n'était pas de son devoir d'honnête homme et de citoyen respectueux des lois de son pays de déclarer la guerre, de son côté, à ces gens qui avaient failli faire de lui le complice plus ou moins inconscient de toutes leurs turpitudes.

Comme il le disait, « il commençait à voir clair en lui-même » et à se rendre compte du rôle aussi ingrat que dangereux que la bande Diana Monti, Moralès, la Rochefontaine et Cie avait cherché à lui faire jouer dans le drame auquel un fâcheux hasard l'avait si intimement mêlé…

S'épouvantant devant les conséquences qu'aurait pu avoir pour lui un pareil entraînement, il se félicitait cordialement d'y

avoir échappé, mettant d'ailleurs modestement sur le compte d'une intervention providentielle, ou plutôt napoléonienne, les événements heureux qui l'avaient fait dévier de la route où bien malgré lui, il s'était engagé.

Or, si Cocantin s'enflammait rapidement, il s'éteignait avec non moins de spontanéité. Ses passions n'étaient jamais de longue durée… Dès qu'il s'apercevait que ses aventures amoureuses pouvaient faire de lui une dupe… ou l'exposer à de graves ennuis et surtout à de réels dangers, toujours, suivant son expression, il « savait couper le mal par la racine ». Or, ce n'était nullement chez lui affaire de volonté, mais bien de tempérament…

Voilà pourquoi, après avoir brûlé pour Diana du feu le plus incandescent, il en était arrivé subitement et sans transition aucune, à la détester furieusement… résumant ainsi son nouvel état d'âme par cette phrase qui sous son « pompiérisme prudhommesque », révélait néanmoins le fond excellent de son cœur :

– Une femme qui est capable de battre des enfants ne saurait être vraiment une amoureuse !…

À partir de ce moment qui allait être une heure décisive dans sa vie, le directeur de l'Agence Céléritas avait voué une haine sans merci à la Monti et à toute sa bande.

S'armant d'une farouche résolution, et se cuirassant de toutes les intrépidités, Prosper avait ainsi formulé les grandes lignes de son plan de campagne.

– Désormais, se dit-il, je n'aurai pas un instant de repos tant que je n'aurai pas démasqué ces bandits… tant que je ne les aurai pas livrés moi-même à la justice. Pour atteindre ce but, je suis décidé à tous les sacrifices d'argent et autres. Oui, quand je devrais risquer cent fois ma vie, rien ne m'arrêtera. Jour et nuit, nuit et jour, je serai sur leurs traces, je m'acharnerai à leur piste, et, s'il le faut, j'irai les relancer jusque dans leurs tanières.

Et Cocantin, très loyalement, très énergiquement, se mit

aussitôt en devoir de réaliser ce plan qui, bien que très vague, n'en reposait pas moins sur les meilleures intentions.

Mais cette fois, au lieu de s'adresser uniquement à son habituel inspirateur, le directeur de l'Agence Céléritas résolut de prendre modèle sur les policiers passés et présents qui ont illustré leur profession de leurs exploits sensationnels.

Pendant quarante-huit heures, il se documenta… se bourrant littéralement le crâne de tous les récits plus ou moins authentiques, de toutes les légendes plus ou moins fabuleuses qui environnent d'une auréole si glorieuse nos Vidocq anciens et modernes.

Un peu effaré… étourdi même par tout ce fatras documentaire, Prosper n'en retint qu'une chose… c'est que, pour être un bon détective, il fallait avant tout savoir se camoufler.

Cocantin s'acheta donc une garde-robe aussi complète que variée et dans laquelle les professions les plus hétéroclites étaient représentées. Il adapta tour à tour à son crâne les perruques les plus disparates… il se colla successivement au menton les barbes les plus extraordinaires, mais, au bout de deux jours, il dut renoncer à ce genre de transformation grâce auquel il se croyait si bien à l'abri de toute indiscrétion.

En effet, soit qu'il eût revêtu la tenue classique du plombier qui se rend à son travail, soit qu'il se fît la tête, se donnât l'allure d'un vieux marcheur en quête d'une jeune proie facile… il rencontrait toujours dans la rue quelqu'un de connaissance qui lui lançait au passage, sur un ton naturellement ironique :

– Hé ! bonjour monsieur Cocantin… Quelle drôle d'idée vous avez de vous déguiser ainsi !

– On me reconnaît donc ? se demandait le détective privé…

En rentrant chez lui, il s'examinait longuement dans la glace… cherchant à se composer un nouveau travestissement capable de dérouter les yeux les mieux exercés.

Mais tous ces efforts étaient dépensés en pure perte.

En effet, Cocantin avait beau essayer les camouflages les plus déroutants, chaque fois qu'il sortait… il était infailliblement salué par ce : « Bonjour, monsieur Cocantin »… qui avait le don de l'affoler.

– Ah ça ! se demandait-il… qu'est-ce que j'ai donc… pour que tout le monde me reconnaisse quand je ne me reconnais pas moi-même ?

Ce qu'il avait, le bon Prosper… ce dont il ne s'était d'ailleurs jamais aperçu, c'était un nez… un nez immense… un nez personnel… un nez original… qui aurait pu prendre place avantageusement dans la si brillante et si lamentable tirade de *Cyrano de Bergerac*… un nez vaste, un nez puissant, solidement attaché au front, qu'il abandonnait pour se courber en un arc de cercle très caractérisé, se continuer en une ligne droite imposante, et se terminer en un double renflement, ayant tendance à se porter de travers vers la gauche… côté du cœur, ce qui faisait dire à ses amis :

– Cocantin est un garçon économe !… Pour ses vieux jours, il met son nez de côté.

Or, à force de chercher, en se contemplant devant la glace, la cause de son infortune policière, Cocantin finit par se rendre compte de la vérité.

– Mon nez !… s'écria-t-il. C'est mon nez… parbleu !

Ce fut en vain que, par un patient travail de maquillage, il s'efforça d'en diminuer la proéminence et d'en atténuer le caractère.

Toujours il surgissait, révélateur, au milieu de son visage.

– Je ne peux pourtant pas le couper ! s'écria Prosper désespéré.

Ce nez… indice de flair… allait-il le contraindre à abandonner sa tâche ?

Non… car une réflexion historico-psychologique s'en vint

bientôt calmer les scrupules et les craintes de Cocantin.

– Je n'ai jamais lu nulle part, se dit-il, que Fouché, le célèbre ministre de la Police de Napoléon, éprouvât la nécessité de se camoufler… ce qui, d'ailleurs ne l'a nullement empêché d'être le premier détective du monde. Hé bien, imitons-le !… faisons de la police à visage découvert. Ce sera plus chic, plus crâne, et plus français ! Mais ce n'est pas une raison pour ne pas me munir de tous les engins de protection et d'attaque que la science moderne met à la disposition de tous ceux qui veulent affronter un péril.

Cocantin fit donc l'acquisition d'un plastron cuirasse destiné à le mettre à l'abri des balles et des coups de couteau de ses ennemis.

Il acheta également quatre brownings… un pour chacune des poches de son veston et de son pantalon… Il glissa dans sa ceinture un poignard à la lame triangulaire et affilée… Il se munit d'un coup-de-poing américain avec pointe et d'un casse-tête capable d'assommer un bœuf ; et, véritable arsenal en marche, le col de son paletot relevé et les bords de son feutre rabattu sur les yeux, il repartit en guerre, après avoir juré au buste de Napoléon qu'il en reviendrait vainqueur… ou les pieds devant !…

Tout d'abord… il commença par « repérer » Diana et Amaury.

Cela lui fut facile…

Cette première formalité accomplie, Cocantin se trouva quelque peu embarrassé.

L'ère des difficultés s'ouvrait pour lui… Que devrait-il faire ?

Une phrase banale à force d'être classique lui fournit bientôt une ligne de conduite :

– Le hasard est le dieu des policiers.

Prosper, qui jugeait cette formule d'autant plus excellente qu'il n'en avait pas trouvé d'autre, se dit avec beaucoup de

philosophie :

– Attendons le hasard !

Mais, tout de suite, il décida fort sagement :

– Ne le laissons pas échapper !

Sans désemparer, prenant à peine le temps de dormir et de manger, il s'en vint rôder aux alentours de la maison où demeurait Diana, guettant l'occasion désirée qui allait lui permettre de faire à son tour œuvre de justice.

Elle n'allait pas trop le faire attendre.

En effet, une nuit que posté devant la fenêtre de l'aventurière, il cherchait à travers les persiennes qui laissaient filtrer une lueur atténuée, à découvrir quelque indice favorable, son cœur se mit à battre, tout à coup, avec une certaine émotion…

Une automobile, où se trouvaient trois hommes aux allures qu'il considéra immédiatement comme inquiétantes et patibulaires, s'était arrêtée à quelques pas de lui devant l'immeuble habité par Diana… et Amaury.

Il vit tout d'abord le wattman sauter à terre, entrer dans la maison… revenir au bout d'un bref instant, faire un signe mystérieux à ses compagnons, qui s'emparèrent d'un corps enveloppé d'une couverture autour de laquelle s'enroulait une corde étroitement serrée, le transportèrent vivement à l'intérieur de la maison.

– Ça y est…, se dit Cocantin, en proie à un « trac » que, vaillamment, il chercha aussitôt à surmonter… Ça y est… les grands événements vont commencer.

Dès que les deux hommes eurent disparu avec leur fardeau, et que la porte se fut refermée derrière eux… Cocantin, sortant de l'encoignure où il se dissimulait, se dirigea vers l'automobile à seule fin d'en prendre le numéro.

Tout à coup, il tressaillit.

Une main, qu'instantanément il devina vigoureuse entre toutes, venait de se poser sur son épaule.

Cocantin se retourna.

Un homme de haute stature, drapé dans une ample cape noire et coiffé d'un chapeau en feutre, se tenait devant lui, l'air grave, sévère, énigmatique.

– Ah ça ! monsieur…, balbutia le directeur de l'Agence Céléritas, violemment décontenancé… Qui êtes-vous ? et que me voulez-vous ?

– Je suis Judex ! répliqua simplement Jacques de Trémeuse.

V

UNE MANŒUVRE HARDIE

À ces mots, Cocantin eut un sursaut, qui montrait toute l'influence qu'exerçait sur lui ce nom mystérieux.

Mais, tout de suite, au regard rempli de bienveillance que dirigeait vers lui l'énigmatique personnage, le détective se sentit d'autant plus rassuré qu'il avait la conscience absolument tranquille et que, par conséquent, il n'avait rien à redouter de son étrange et puissant interlocuteur.

Se ressaisissant aussitôt, il reprit d'une voix qui tremblait encore un peu, non plus de frayeur, mais d'émotion :

– Vous êtes monsieur Judex ?… Eh bien ! moi, je suis monsieur Cocantin.

– Je le savais.

– Croyez, monsieur Judex, que je suis enchanté de faire votre connaissance.

– Me permettrez-vous de vous serrer la main ?

– Je n'osais vous le demander.

Et dans un mouvement spontané, le brave Prosper tendit les deux mains à Judex qui s'en empara en disant :

– J'ai su, monsieur, que vous aviez fort bien servi mes intérêts… je vous en remercie…

– J'ai agi suivant ma conscience.

– Je vous en félicite.

– Croyez que je vous suis et que je vous serai toujours entièrement acquis.

– En ce cas, reprenait Judex… Vous me mettez fort à mon aise pour vous demander ce que vous faites ici…

– Je travaille ! murmura Cocantin, en prenant un air important et confidentiel…

Et tout de suite, il ajouta :

– Je me suis juré de démasquer Diana Monti et sa bande.

– Ce qui fait, soulignait Jacques, que nous poursuivons le même but.

– Et ce qui prouve, ajoutait Prosper, que les honnêtes gens sont faits pour se rencontrer !

Passant son bras sous celui du détective, Judex l'entraîna vers une auto qui stationnait dans l'ombre à quelques mètres de là :

– Vous déplairait-il, monsieur Cocantin, demanda-t-il, que, pour cette nuit du moins, nous mettions nos efforts en commun ?

– Croyez, monsieur, que j'en serais très flatté et très enchanté.

– Alors… c'est une collaboration ?

– Dont je suis profondément honoré.

Et, avec un accent de légitime amour-propre, Cocantin ajouta aussitôt :

– D'autant plus, monsieur Judex, que j'ai idée que je ne vous serai peut-être pas tout à fait inutile.

– J'en suis persuadé.

Le successeur du sieur Ribaudet, qui n'avait jamais vécu de pareilles minutes, reprit, avec un accent de gravité qui amusa beaucoup Jacques de Trémeuse :

– Il doit se passer, en ce moment, chez Diana Monti des

choses tout à fait extraordinaires. Tout à l'heure, quelques instants avant que je n'aie l'honneur de vous rencontrer, une auto s'est arrêtée devant la maison de cette gueuse… car c'est une gueuse, monsieur Judex… Il n'y a pas d'autre expression…

– Veuillez poursuivre, monsieur Cocantin.

– Trois hommes sont descendus de la voiture… que vous voyez toujours là… et dont je me préparais à repérer le numéro quand vous vous êtes si aimablement présenté à moi.

– Ensuite ?

– Ensuite… ces hommes ont transporté à l'intérieur de la maison un volumineux paquet qui avait toutes les apparences d'un être humain, enveloppé dans une couverture et solidement ligoté… Alors, moi…

– Monsieur Cocantin… interrompit Judex… ne m'en dites pas davantage… Sachez seulement que vous venez de me rendre un très grand service… et que je ne l'oublierai jamais !

Voyons maintenant comment et pourquoi Judex se trouvait là.

Vers le milieu de la nuit, Judex, qui était à Paris, dans son cabinet de travail, assis devant sa table, avait en vain cherché à échapper, par la lecture, à la torture lancinante de son impossible amour…

Toujours l'image de Jacqueline apparaissait à ses yeux ; et toujours il entendait la voix de la jeune femme proclamer l'arrêt terrible : « Je ne veux plus que l'on prononce son nom devant moi. »

Plus que jamais, il comprenait tout ce qu'avait d'effroyablement tragique cette situation que lui avait imposée la loi de vengeance, le serment inéluctable, lorsque la sonnerie du téléphone qui le reliait directement au Château-Rouge vibra tout à coup.

Judex s'empara du récepteur… C'était Roger qui lui téléphonait :

– Moralès vient de rentrer… sous prétexte de parler à son père… Intrigué par le trouble qu'il manifestait, et qu'il cherchait en vain à dissimuler, je suis allé pour réveiller Kerjean qui, selon tes instructions, était allé se coucher dans la cellule de Favraut… Et j'ai constaté que Kerjean avait disparu… Une forte odeur de chloroforme régnait encore dans la pièce… La porte qui défend le couloir principal et qui ne se manœuvre que par un mécanisme secret, avait été ouverte… Quand je suis revenu vers Moralès pour lui demander des explications, il avait également disparu… Je l'ai cherché en vain… Affolé par le résultat de son acte, il a dû regagner Paris en toute hâte. Pour moi, il n'y a aucun doute, Moralès nous a trahis… Croyant nous arracher Favraut, il a fait enlever son père.

Judex, sans perdre un instant, avait téléphoné au garage voisin, où, nuit et jour, une puissante auto pilotée par un wattman d'une adresse et d'une fidélité à toute épreuve, était prête à accourir au premier appel.

Reconstituant dans son esprit toutes les péripéties du drame qui venait de se dérouler… Judex s'était fait conduire immédiatement chez Diana… pensant bien que c'était là que les ravisseurs avaient dû conduire celui qu'ils avaient pris pour Favraut… et espérant bien arriver à temps pour sauver le malheureux Kerjean des représailles que la terrible aventurière ne manquerait d'exercer contre lui…

Les renseignements que venait de lui fournir Cocantin prouvaient à Judex que, comme toujours, il avait du premier coup d'œil envisagé nettement et compris tout à fait la situation.

Il n'y avait aucun doute à garder… Kerjean était chez Diana…

Pour le sauver, il n'y avait pas une minute à perdre.

Or, si Judex était la prudence même, et s'il avait pour principe de ne jamais risquer inutilement sa vie, il savait mieux que tout autre prendre, au cas échéant, la décision rapide et nécessaire et se livrer à ces attaques dites brusquées qui, en

paralysant l'adversaire, le mettent d'un seul coup aux trois quarts à merci.

C'était à l'une des opérations de ce genre qu'avec la rapidité de décision qui le caractérisait, il avait résolu de se livrer.

– Monsieur Cocantin, reprit-il sur un ton de cordiale autorité.

– Monsieur Judex…, fit le détective qui avait respecté le silence, d'ailleurs bref, du justicier.

– Êtes-vous armé ?

– Jusqu'aux dents…

– Eh bien, il n'y a pas à hésiter… Nous allons faire irruption tous deux chez Diana… et lui enlever sa proie… Cela vous convient-il ?

– Monsieur Judex ! répliqua Prosper, sur un ton de bravoure qui l'étonna lui-même… avec un homme tel que vous, que ne ferait-on ?… Où n'irait-on pas ?… Qui ne battrait-on pas ?

– Alors… en avant !

Judex, accompagné de Cocantin qui, après avoir assuré son poignard entre ses dents, avait pris dans chaque main un revolver, s'acheminait déjà vers la porte de l'immeuble… lorsqu'il s'arrêta.

Un bruit de voix s'élevait dans le vestibule…

– Ce sont eux, fit Jacques, qui se jeta aussitôt avec Prosper dans l'encoignure de la porte cochère qui avait déjà abrité le directeur de l'Agence Céléritas.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Crémard, qui sauta sur son siège… puis au docteur et au Coltineur, qui étendirent sur les coussins le vieux Kerjean, de plus en plus étroitement ligoté… et enfin à Amaury de la Rochefontaine, qui prit place à côté du wattman.

À peine celle-ci démarrait-elle… que Judex, sans perdre une seconde, courait vers son auto, y faisait monter Prosper ; et,

après avoir murmuré quelques brèves paroles à l'oreille de son chauffeur, s'installait près du détective tout en lui disant :

– Je crois, cher monsieur Cocantin, que je vais vous faire assister à un spectacle peu ordinaire…

*

* *

L'auto des bandits filait à une belle allure. Celle de Judex n'avait d'ailleurs aucun mal à la suivre à une distance suffisante pour ne point se faire remarquer… sans toutefois la perdre un instant de vue.

Mais il était facile de deviner que son mécanicien était entièrement maître de la route et qu'il n'aurait qu'un très léger effort à faire au cas où il voudrait la rejoindre et même la dépasser.

Le chauffeur de Judex, qui obéissait certainement à des instructions très nettes, semblait pour l'instant uniquement décidé à conserver ses distances. Ce fut ainsi que les deux voitures, après avoir traversé une partie de la capitale, franchirent la porte Maillot et traversèrent le bois de Boulogne, se dirigeant vers la Muette pour gagner les bords de la Seine, où, suivant les instructions de Diana, les sinistres coquins qui s'étaient fait ses complices, comptaient précipiter l'infortuné Kerjean…

Mais… Judex n'allait pas leur en donner le temps…

En effet, tandis que les deux voitures roulaient sur la vaste chaussée déserte qui descend vers le fleuve, Jacques de Trémeuse lança un simple mot dans le cornet acoustique dont l'autre extrémité aboutissait près de l'oreille du chauffeur.

Celui-ci accéléra aussitôt son allure… En quelques instants, il arriva à la hauteur de l'auto poursuivie, la dépassa… et alors, dans une manœuvre extraordinaire, après avoir couvert une cinquantaine de mètres… le wattman donna un violent coup de

volant à gauche… barrant carrément la route à Crémard qui, stupéfait, fit instinctivement manœuvrer ses freins… s'arrêtant à quelques centimètres de la première voiture.

Judex et Cocantin avaient aussitôt bondi à terre… Revolver au poing, ils se préparaient à donner l'assaut à leurs adversaires. Mais ceux-ci n'étaient pas hommes à se laisser prendre sans opposer une vive résistance. Déjà, Amaury, sautant en bas de l'auto, fonçait sur eux… déchargeant son browning dans la direction de Judex… qu'il avait, sinon reconnu, tout au moins deviné. Mais presque en même temps plusieurs autres détonations retentirent.

C'était Cocantin qui « donnait » avec toute son artillerie.

L'un des coups, tout au moins, avait porté ; car M. de la Rochefontaine s'effondrait sur la chaussée, le front troué d'une balle, tandis que le docteur et le Coltineur se défilaient prudemment dans la nuit… vite rejoints par Crémard qui avait jugé prudent d'abandonner sa voiture et *son colis.* Aidés par leur wattman, Judex et Cocantin transportèrent aussitôt Kerjean dans leur voiture et reprirent la route du Château-Rouge.

Judex, après avoir dégagé l'ancien meunier des Sablons, s'efforça, aidé de son mieux par le détective, de le ramener à la vie. Bientôt, le père de Moralès rouvrit les yeux… En voyant Jacques près de lui, une expression de sérénité se répandit aussitôt sur son visage.

Mais presque aussitôt ce fut une angoisse douloureuse, mortelle, qui se révéla dans son regard.

Un nom… un cri… un sanglot… jaillit de ses lèvres toutes blanches :

– Mon fils !

– Rassurez-vous, mon ami, fit Judex avec un accent de bonté infinie : Favraut est toujours dans les souterrains de Château-Rouge.

À ces mots, Kerjean parut respirer plus librement… Sa main

étreignit fiévreusement celle de l'homme qu'il s'était donné pour maître… puis ses paupières se refermèrent, et il parut retomber dans une profonde torpeur.

– Le pauvre homme ! fit M. de Trémeuse… comme il va souffrir quand il saura toute la vérité !

Et Cocantin, qui ne cessait de regarder Jacques avec l'admiration la plus illimitée, fit à voix basse, mais avec une expression de ferveur touchante :

– C'est étonnant ce que ce Judex ressemble à Bonaparte !…

NEUVIÈME ÉPISODE

Lorsque l'enfant parut

I

LA VILLA DES PALMIERS

Vers dix heures du matin, sous l'éblouissante clarté d'un soleil radieux, une vaste et confortable berline automobile, toute couverte de poussière, stoppait devant l'entrée principale d'une riche villa de la côte méditerranéenne, située en plein golfe de Saint-Tropez, à une brève distance du joli petit port de Saint-Maxime.

Un jeune homme de haute taille à l'allure aristocratique, vêtu avec la plus sobre élégance et qui, depuis un moment, semblait guetter avec impatience l'arrivée de la voiture, se précipita, demandant au wattman qui lui souriait affectueusement :

– Eh bien… frère ?

– Tout s'est admirablement passé.

– Aucun incident ?

– Aucun.

– Et *lui ?*

– Il va aussi bien que possible.

Tandis que l'habile chauffeur qu'était Roger de Trémeuse, sautait à bas de son siège, Judex, d'un geste brusque, ouvrait la portière… et se trouvait en face d'un homme d'un certain âge, aux traits accentués, énergiques, à la barbe et aux cheveux presque blancs. Celui-ci fit aussitôt, en lui désignant un homme qui, vêtu d'un costume d'intérieur en drap sombre, coiffé d'une

casquette de voyage, était étendu sur une sorte de lit-couchette et semblait dormir paisiblement :

– Vous voyez, monsieur, que nous avons entièrement suivi vos instructions, et que nous vous ramenons votre prisonnier dans le meilleur état possible.

– Avec mon frère et vous, Kerjean, j'étais tranquille.

Et regardant Favraut, dont le visage soigneusement rasé révélait un calme parfait, l'ancien meunier des Sablons ajouta :

– Grâce au stupéfiant que nous lui avons fait prendre au départ, il a été très sage… D'ailleurs, depuis qu'il a pleuré, il n'est plus le même homme… Sa folie est devenue très douce… Plusieurs fois, il est revenu à lui en cours de route… Il n'a fait entendre aucune protestation… Il ne s'est livré à aucun mouvement de colère… Il nous a simplement demandé s'il verrait bientôt son petit-fils. Nous lui avons répondu que oui… Alors, il n'a plus rien dit et il s'est tenu tout à fait tranquille.

– Durant le trajet, vous n'avez fait aucune rencontre fâcheuse ?

– Nous avons scrupuleusement suivi l'itinéraire que tu nous avais indiqué, intervenait Roger… Évitant les grandes agglomérations, nous avons roulé principalement la nuit, et choisi dans la journée, pour nous reposer, des coins isolés qui nous mettaient à l'abri de toute indiscrétion possible.

Favraut… venait de rouvrir les yeux.

En apercevant la silhouette de Judex, qui se profilait devant lui, il eut un léger tressaillement, tandis qu'une expression de crainte se répandait sur ses traits.

– Nous sommes arrivés… monsieur Favraut, fit Kerjean avec une certaine douceur.

– Arrivés…, bégaya le dément, qui contemplait Judex… avec une terreur sans cesse grandissante.

– Rassurez-vous, fit celui-ci, il ne vous sera fait aucun mal. Vous allez être, au contraire, entouré de tous les soins que

réclame votre état.

Et, comme surpris par le ton de cette voix qui, hier encore si menaçante, se faisait aujourd'hui presque miséricordieuse, le banquier qui s'était assis sur sa couchette mettait dans son regard tout l'émoi hésitant de son cerveau désemparé. Judex reprit lentement, et en cherchant à réveiller la compréhension en cette âme plongée dans le plus tragique et le plus obscur des désarrois :

– De même que vous avez dû la vie au sacrifice de votre fille, vous devrez cette amélioration de votre sort à la tendresse de votre petit enfant.

– Jean ! murmura le prisonnier en joignant instinctivement les mains.

Jacques de Trémeuse venait de rallumer la seule lueur capable de briller encore au milieu de ces ténèbres…

– Venez…, fit-il avec autorité.

Docilement, Favraut se leva… et, s'appuyant au bras de Kerjean, il descendit de l'auto et pénétra à la suite de Judex dans un jardin entouré de hautes murailles et au milieu duquel s'élevait un assez vaste pavillon… dans lequel les trois hommes pénétrèrent.

Après avoir enfermé son prisonnier dans une chambre d'ailleurs très confortable, mais dont la fenêtre qui donnait sur la mer était garnie de solides barreaux, Judex emmena Kerjean dans une pièce voisine et lui dit :

– J'ai toujours eu pour principe de dire toute la vérité. Eh bien, sachez que ce n'est pas seulement parce que notre retraite du Château-Rouge a été découverte par nos ennemis que j'ai voulu que Favraut fût transporté ici… c'est aussi parce que je ne me suis pas cru le droit de prolonger plus longtemps le supplice d'un homme si cruellement frappé. On punit un coupable, on ne torture pas un fou. C'est d'accord avec ma mère, épouvantée elle-même par l'horreur du châtiment que j'ai pris cette décision. Cependant, Favraut reste et restera notre

prisonnier… Il est donc indispensable que sa présence ici demeure ignorée de tous… et que vous exerciez à la fois sur lui et sur les alentours la plus rigoureuse surveillance. Puis-je toujours compter sur vous ?

– Vous savez bien, monsieur, que je vous suis dévoué corps et âme.

– Je le sais… Et voilà pourquoi je suis tranquille.

– Vos ordres, monsieur…, seront scrupuleusement exécutés…, s'engageait le vieux Kerjean.

« Quelle que soit la haine que m'inspire ce bandit… l'affection que je vous porte est trop grande pour que je ne m'incline pas devant votre volonté.

Et, avec un sanglot dans la voix, il ajouta :

– J'espère, par un dévouement sans bornes, vous faire oublier la trahison abominable de mon fils.

– Votre fils…, répliquait Judex, est plus un malheureux qu'un misérable.

– Merci, fit le vieillard en serrant avec effusion la main que lui tendait son bienfaiteur.

Roger venait d'apparaître avec sa mère. Tandis que Kerjean se retirait discrètement, Jacques se précipitait vers Mme de Trémeuse, toujours en deuil, toujours douloureuse, et dont le visage semblait cependant refléter, sinon de l'espérance, mais tout au moins une certaine douceur de pensée, de détente dans la volonté.

– Mon fils…, prononça-t-elle d'une voix redevenue humaine, mon fils, es-tu content ?

– Et vous… mère ? fit simplement Judex.

La femme en noir, levant les yeux vers le ciel, déclara :

– Ton père me jugera.

– Je sens déjà qu'il vous approuve ! murmura Jacques de Trémeuse en embrassant respectueusement la main de la

comtesse.

– Et Favraut ? demanda celle-ci, dont le regard reprit, à ce nom exécré, toute son expression de haine farouche.

– Il paraît complètement apaisé, dompté…, affirmait Judex. Je crois d'ailleurs qu'il n'a plus guère notion du présent ni du passé… Il n'y a que lorsqu'on prononce devant lui le nom de son petit-fils qu'il semble quelque peu revenir à la réalité… Alors… son visage s'adoucit, et il pleure.

– Le secret de son transfert a-t-il été bien gardé ?

– J'en ai la conviction… D'ailleurs, toutes mes précautions ont été prises… Nous serons là, Roger et moi, pour surveiller les allées et venues des gens suspects et pour prévenir leurs agissements… Kerjean nous secondera puissamment… il ne faillira pas à sa tâche. Aucune évasion n'est à redouter… Et personne ne se doutera que la villa des Palmiers sert de résidence au banquier Favraut !

Avec un accent dont il ne parvenait pas à maîtriser l'émotion, Judex conclut :

– Maintenant, ma mère, il me reste à vous remercier du fond du cœur de ne pas m'avoir imposé une tâche qui eût été au-dessus de mes forces et d'avoir compris que les innocents ne devaient point payer pour les coupables.

– Croyez, affirmait Roger, que moi aussi je vous en suis reconnaissant !

Pendant un instant, Julia Orsini garda le silence, enveloppant ses deux fils d'un regard de mélancolie profonde. Puis elle reprit d'une voix lente :

– Je me suis trompée… J'aurais dû ne confier qu'à moi-même l'exécution de mes projets… Il n'y a qu'un cœur comme le mien, c'est-à-dire à tout jamais fermé à l'amour, qui puisse être implacable… Je supporte aujourd'hui les conséquences de mon erreur. Me heurtant à la fatalité… j'ai dû m'incliner… j'ai dû faiblir. Une voix intérieure soudain m'a crié : « Pour venger

ton époux, tu n'as pas le droit de torturer tes enfants ! » Alors, l'idée fixe de ma vie… qui, depuis vingt ans s'était installée en moi… au point d'y régner en maîtresse impérieuse, en dominatrice absolue… s'est amoindrie… effritée… dans la lutte que tout à coup, j'ai dû soutenir contre moi-même !…

– Mère…, s'écria Jacques en embrassant respectueusement la main de la comtesse…

Mme de Trémeuse poursuivit avec l'accent de la plus poignante émotion :

– Ah ! mes fils, mes fils, je ne me reconnais plus ! Non seulement vous avez obtenu de moi la grâce de Favraut, mais vous avez encore réussi à m'apitoyer sur son sort… Et ce n'est pas tout… J'ai dû accueillir dans une villa, où j'avais si souvent rêvé nous voir réunis, une fois l'œuvre accomplie, oui, j'ai reçu chez moi, sous mon toit, dans ma maison, la fille et le petit-fils de ce misérable… J'ai dû jouer près d'eux une comédie qui répugne à ma loyauté, à mes instincts, à tout mon être… leur mentir, moi, Julia Orsini, comtesse de Trémeuse… et enfin, par-dessus tout, me laisser aimer par ces deux êtres que je ne devrais qu'exécrer… puisqu'ils sont du sang de l'autre…

– Et que vous-même, acheva Judex, vous vous êtes prise à aimer, tant vous avez compris que Dieu en les préservant de la tare originelle n'avait mis en eux que clarté, que lumière, amour et bonté.

Comme Mme de Trémeuse avait un dernier geste de protestation découragée, Roger reprit à son tour avec effusion :

– Ne vous défendez pas !… Votre tendresse pour nous vous avait désarmée… Le baiser du petit Jean vous a conquise. Et vous devez déjà moins souffrir de vous sentir miséricordieuse.

Alors, Mme de Trémeuse, dont ses fils avaient pris les mains, connut enfin, pour la première fois depuis vingt ans, la douceur des larmes qui soulagent.

Puis s'adressant à Jacques, elle lui dit :

– Et toi… maintenant… quelle va être ton attitude envers cette jeune femme ?

– Elle vous croit la sœur de Vallières…

– Ne crois-tu pas que ce soit une double et grave imprudence ?

– Pourquoi ?

– D'abord… pour toi-même.

– Je saurai imposer silence à mon cœur.

– Ne m'as-tu pas dit que Jacqueline t'avait entrevu au moulin des Sablons ?

– Elle m'a dit elle-même, lorsque je jouais près d'elle le rôle de Vallières, qu'il ne lui était rien resté de cette éphémère vision.

– Et l'enfant, objectait Roger, ne t'es-tu pas rencontré avec lui à la pension de famille ?

– J'étais enveloppé dans ma cape… Le bord de mon chapeau était rabattu sur mon visage… Ce petit venait de se réveiller… C'est à peine s'il m'a regardé… s'il m'a vu… Son attention a été tout de suite attirée et retenue par notre bon chien Vidocq… Les impressions d'un petit cerveau de cet âge ne sont guère durables…

Et avec un accent de volonté fébrile, ardente, Judex ajouta :

– Et puis, je vous l'assure, il est indispensable qu'il en soit ainsi. Je suis exposé à rencontrer Jacqueline. Un jour, elle peut apprendre que je suis votre fils… Notre situation à tous, vis-à-vis d'elle, deviendrait extrêmement délicate… Qui sait… si elle n'éveillerait pas en son esprit plus qu'une inquiétude un soupçon ?… Et pour rien au monde… oh ! non, pour rien, je ne voudrais qu'elle sût jamais que je suis Judex ! C'est une dernière grâce, mère bien-aimée, mère vénérée entre toutes, que je vous supplie de m'accorder ! Puisque je vous ai juré que je ne faiblirai pas, puisque jamais Favraut ne sera pardonné que si vous y consentez… n'hésitez pas à donner à votre fils cette

consolation suprême !

– Jacques ! Tu veux te faire aimer ! reprenait douloureusement, mais sans amertume, la comtesse de Trémeuse.

Et comme une furtive rougeur colorait le beau visage de Jacques, elle reprit :

– Tu espères donc me fléchir ?

Et Judex, tout en étreignant sa mère dans ses bras, eut enfin le cri d'aveu qui depuis un moment brûlait ses lèvres :

– Peut-être !

II

JACQUES ET JACQUELINE

Assise dans un confortable rocking-chair, à l'ombre des beaux palmiers qui couvrent comme une petite forêt une partie du superbe jardin qui entoure la splendide propriété que les Trémeuse possèdent aux abords de Sainte-Maxime, la fille du banquier, tout en se livrant à un joli travail de broderie, surveillait les ébats joyeux du petit Jean et du môme Réglisse.

Par instant, un sourire où il y avait encore un peu de tristesse errait sur ses lèvres… Une expression de joie touchante passait dans ses yeux… C'est que Jacqueline se sentait presque heureuse.

N'eût été le souvenir du drame effrayant au cours duquel avait succombé son père ; n'eût été, surtout, la pensée que celui-ci, en disparaissant d'une façon aussi brutale, inattendue, n'avait fait qu'expier les crimes dont il s'était rendu coupable, la jeune femme se serait reprise, non seulement à aimer la vie… mais aussi à en espérer beaucoup pour elle et pour son enfant.

En effet… à présent, elle se sentait tranquille… rassurée… Le dévouement affectueux du bon Vallières lui avait déjà apporté un précieux réconfort…

Mais c'était surtout vers celle qu'elle prenait pour sa sœur, c'est-à-dire vers Mme de Trémeuse, que Jacqueline se sentait attirée…

Mettant sur le compte d'un malentendu rapidement dissipé la froideur que lui avait d'abord témoignée la grande dame, elle

éprouva une joie intense en la voyant s'amadouer sous les caresses naïves et charmantes du petit Jean et lui accorder peu à peu, et même assez vite, une sympathie qui, d'abord toute de nuance discrète, puis franchement amicale, était en train de se transformer en une sorte d'irrésistible et tutélaire amitié.

Il est de ces courants mystérieux auxquels rien ne résiste et qui semblent avoir été créés par le Destin de la miséricorde pour rapprocher les êtres entre lesquels les chocs de la vie ont élevé d'infranchissables barrières.

Ainsi sans rien savoir, en vertu d'une volonté plus forte que la sienne, par l'ordre magique du Souverain caché qui ordonne nos actions, en même temps qu'il inspire nos sentiments, Jacqueline, tout de suite, s'était sentie attirée vers la victime de son père, et cela sans rien savoir du crime commis ni des souffrances endurées… rien que par la force divinatrice des nobles instincts dont elle était pétrie.

De son côté, Mme de Trémeuse, qui se croyait invincible dans sa haine, en dehors et au-dessus de toute humanité, n'avait pu résister au geste de l'enfant qui, la prenant par la main, l'avait amenée auprès de celle que l'impossible amour de Jacques allait désormais rendre sacrée à ses yeux… Cette âme, naturellement altière, mais foncièrement tendre, en qui la plus juste et la plus noble des haines avait tout étouffé, s'était rouverte tout à coup, brusquement, à la bonté qui en semblait à jamais bannie.

Et voilà pourquoi Jacques s'était repris à espérer… en face de cette conversion de sa mère à la pitié… Voilà pourquoi en la voyant chaque jour s'intéresser, s'attacher même davantage à Jacqueline et à son enfant, il se disait :

– Qui sait si le miracle ne s'accomplira pas jusqu'au bout !

Et c'est tout vibrant de cette pensée… encore plus que pour échapper aux recherches et aux attaques de la Monti qu'il aurait pu écraser sans peine, qu'il avait organisé ce complot tendant à rapprocher le père et la fille, complot dont Mme de Trémeuse n'avait pas été sans soupçonner les intentions, ni sans souligner

l'imprudence, mais sur lequel, maternellement, elle avait fermé les yeux.

Il n'y avait pas de l'azur que sur les flots de la Méditerranée et dans le beau ciel du Midi…

Mme de Trémeuse était venue rejoindre Jacqueline dans le jardin… Maintenant, elle ne cherchait plus à éviter la présence de la jeune femme ; elle la recherchait, au contraire, tant elle y trouvait de charme. Puis, elle en était arrivée à considérer la fille du banquier et son petit-fils comme deux victimes, eux aussi, de l'infâme Favraut… et, peu à peu, dans son esprit, s'effaçait l'impression d'abord si douloureuse… que lui causait la pensée qu'il existait entre ces deux êtres si touchants un lien de sang avec son abominable ennemi.

– Bonjour, chère madame, fit-elle à Jacqueline, qui s'était levée… pour venir tout de suite au-devant d'elle.

Après avoir caressé Jeannot, et le môme Réglisse, qui avaient aussitôt interrompu leurs jeux pour se précipiter dans ses bras, elle fit, en enveloppant Jacqueline d'un regard où il n'y avait plus que de la bonté :

– Chère madame, je suis heureuse de vous annoncer une bonne nouvelle. Mon fils Jacques dont je vous ai parlé quelquefois… et qui voyageait à l'étranger, vient de me causer la bonne surprise d'arriver inopinément ici…

– Vous devez être très heureuse, fit Jacqueline avec un sourire d'expressive douceur.

– En effet, reprenait Mme de Trémeuse, Jacques est un fils excellent, et qui n'a jamais eu pour moi que tendresse et respect.

– Je serais enchanté de le connaître.

– Il m'a demandé justement de vous être présenté.

– Avec le plus grand plaisir.

Impatient de se retrouver en face de Jacqueline, Judex, qui se dissimulait derrière un palmier, apparut, s'avançant vers la

jeune femme, et la salua avec toutes les marques de la plus sympathique déférence. Simplement, la fille du banquier lui tendit la main en disant :

– Monsieur, je ne puis que me féliciter de vous rencontrer dans cette maison, où tout a été mis en œuvre pour me faire oublier…

Mais, soudain, elle s'arrêta.

À mesure que ses yeux se fixaient sur Jacques de Trémeuse, une question se posait à elle avec une insistance qui menaçait de devenir promptement de la hantise :

– Où donc ai-je vu cet homme ?

Remarquant le trouble qui s'était emparé d'elle, Mme de Trémeuse, tremblant qu'elle eût reconnu Judex, demanda :

– Qu'avez-vous, mon enfant ?

Avec sa franchise habituelle, la fille du banquier répondit aussitôt :

– Il vient de se passer en moi quelque chose d'inexplicable. Il m'a semblé, tout à coup, que ce n'était pas la première fois que je me trouvais en présence de monsieur…

– Pourtant, madame, affirmait Judex, qui conservait toutes les apparences du plus parfait sang-froid… Pourtant… j'ai la certitude… que je n'ai pas encore eu l'honneur de vous voir. Car, pour ma part, je m'en fusse à tout jamais souvenu.

Déroutée par cette calme assurance, Jacqueline qui, d'ailleurs, n'avait eu qu'une très vague réminiscence, reprenait :

– Je me trompe certainement, monsieur, mais quoi qu'il en soit, vous n'étiez pas inconnu pour moi… et c'est sans doute le fidèle portrait que m'a fait de vous madame votre mère qui m'a donné l'agréable illusion que je vous avais déjà rencontré.

Rassuré… Judex s'inclina de nouveau… Mais Jacqueline appelait déjà :

– Il faut que je vous présente mon fils… et son jeune ami… Jeannot… Réglisse venez, mes enfants… venez saluer M. Jacques de Trémeuse.

Les deux petits accoururent aussitôt.

Pour Judex, c'était la seconde et aussi la plus redoutable épreuve.

Le môme Réglisse, le premier, avec sa fougue habituelle, s'était tout de suite précipité vers Jacques, le saluant d'un « Bonjour, m'sieu » des plus chaleureux.

Judex l'embrassa aussitôt. Puis, attirant vers lui Jeannot, il l'enleva dans ses bras jusqu'à la hauteur de son visage, le regardant bien… ne cherchant nullement à esquiver le danger.

Le petit le contempla un instant.

– Il paraît que tu es très gentil, très sage, fit Judex.

– Oui, monsieur, répondit ingénument le bambin, qui, dans un de ces élans dont il était coutumier, passa ses bras autour du cou de Jacques et fit claquer sur sa joue un bon et ferme baiser.

Puis, désireux de reprendre ses ébats, il demanda aussitôt :

– Dis, monsieur, je peux aller jouer avec Réglisse ?

– Mais oui, mon mignon, fit M. de Trémeuse, en déposant à terre le petit Jean qui s'en fut aussitôt rejoindre son camarade.

Judex respira.

Ainsi qu'il le prévoyait, le jeune cerveau de l'enfant n'avait point conservé l'impression de son éphémère image.

Maintenant, il était tout à fait tranquille… Il allait pouvoir demeurer là… près de celle qu'il adorait chaque jour davantage, préparant inlassablement, mystérieusement, l'œuvre de rédemption qui lui apparaissait désormais comme le seul but de sa vie… But sublime entre tous, inspiré par le plus pur des amours et qui consistait à faire naître en même temps le pardon dans le cœur de la victime et le repentir dans l'âme du bourreau.

Son regard s'en fut vers sa mère, tout resplendissant d'une telle reconnaissance, tout rayonnant d'une si lumineuse espérance que Mme de Trémeuse, craignant que Jacques ne se trahît, dit à Jacqueline :

– Chère madame… vous nous excuserez, mon fils et moi, mais depuis que nous ne nous sommes vus, nous avons tant de choses à nous dire…

– Oh ! madame, je vous en prie !

– Jacques… donne-moi ton bras.

Jacqueline, les voyant s'éloigner tous deux, se sentit saisie une seconde fois par la même pensée.

Il lui semblait, en effet, que cette haute silhouette… si pleine de distinction aristocratique, cette voix aux inflexions harmonieuses, et surtout ce regard qui s'était arrêté sur elle avec une expression de si fervente sympathie… ne lui étaient pas absolument étranger…

Elle chercha dans ses souvenirs… elle ne trouva rien… absolument rien.

– Je me trompe certainement…, allait-elle conclure, lorsque Jeannot, qui s'était approché d'elle, s'écria joyeux :

– Maman ! Maman !

– Qu'y a-t-il, mon chéri ?

– Le monsieur !

– Quel monsieur ?

– Celui qui était là tout à l'heure, et qui m'a dit bonjour.

– Oui, eh bien ?

– Je le connais.

Jacqueline tressaillit, en proie à un trouble instinctif… à un malaise indéfinissable.

– Comment, tu le connais ? répéta-t-elle en attirant l'enfant près d'elle.

– Oui, maman. J'ai pas voulu lui dire parce que Réglisse m'attendait pour jouer… mais je le connais très bien. Je l'ai vu !

– Où cela ?… où cela ?

Jeannot garda le silence et, prenant un air grave, il fit un visible effort de mémoire.

– Voyons… Cherche… Rappelle-toi…, encourageait la mère.

L'enfant, après avoir réfléchi, répondit :

– Je ne sais pas !

Sa mère allait le questionner, encore… mais la voix du môme Réglisse retentit :

– Hé, mon pote ! Alors quoi, tu me laisses en carafe ?

Jeannot, répondant à l'appel de son petit camarade, s'esquiva aussitôt, tandis que Jacqueline murmurait, reprise d'une sourde inquiétude :

– C'est étrange !

Elle demeura longtemps songeuse.

Certes… aucun soupçon ne s'était encore emparé d'elle.

Cependant… elle avait la sensation qu'un nouveau mystère l'enveloppait et qu'elle n'en avait pas encore fini avec les angoisses. Dans son ignorance encore entière de la réalité, elle décida qu'elle écrirait ses impressions à celui que plus que jamais elle considérait comme son confident et son meilleur ami, et elle se préparait à rappeler les enfants… lorsqu'au détour de l'allée qui conduisait à la villa, elle se trouva en face de Jacques de Trémeuse, qui avait changé son costume de voyage pour un élégant complet de fantaisie qui lui donnait une allure toute de jeunesse et le différenciait tellement de Judex que, complètement déroutée, la fille du banquier se dit instantanément :

– Je me trompais, ce n'est certainement pas lui… Jeannot et moi, nous aurons rencontré quelqu'un qui lui ressemblait… et c'est de là que provient notre double erreur.

Complètement tranquillisée, elle répondit par un gracieux sourire à l'aimable salut de Judex qui s'approcha d'elle en disant :

– Vous semblez beaucoup vous plaire ici, madame ?

– Comment pourrait-il en être autrement ? répliqua Jacqueline… Ce beau soleil… cette nature admirable… et par-dessus tout, la présence de mon fils dont j'avais été obligée de me séparer… Enfin… les attentions si délicates dont je suis entourée… Aussi, je ne saurais trop vous dire combien je suis reconnaissante à votre cher oncle Vallières…

– Je savais par lui tous vos malheurs, reprenait Jacques. Il m'avait écrit longuement à ce sujet… Aussi, même avant, de vous connaître, je vous portais un intérêt très grand.

– Je vous en remercie, monsieur Jacques.

– Vous me permettrez d'ajouter, madame, que… moi aussi… je veux être parmi ceux qui se sont imposé comme la plus douce des tâches le devoir d'écarter de votre route tout ce qui peut être pour vous un sujet de regret ou de chagrin.

– Vous me voyez vraiment confuse de tant de bonté…, déclarait Jacqueline, qui se sentit enveloppée, comme malgré elle, d'une atmosphère de bonheur inconnu.

Et avec un accent empreint de la plus charmante et mélancolique modestie, elle ajouta :

– Je me demande ce que j'ai fait pour mériter cela.

– Ce que vous avez fait ! s'écria Judex, qui sut faire appel à toute son énergie pour imposer silence à la passion qui frémissait en lui… Ce que vous avez fait !…

Jacques de Trémeuse reprenait d'une voix pleine d'une réelle et pure émotion :

– M. Vallières, et vous n'avez pas le droit de lui en vouloir – il vous aime trop pour cela –, M. Vallières… nous a tout dit… Et voilà pourquoi, ma mère, mon frère et moi, nous vous considérons, non pas seulement comme la plus noble des

femmes, mais encore la plus admirable des créatures.

– Monsieur Jacques !…

– Oh ! laissez-moi vous dire !… Votre geste sublime est de ceux qui effacent toutes les injustices, désarment aussi tous les courroux… Vous êtes croyante, n'est-ce pas ?

– De toutes les forces de mon être !

– Eh bien, continuez à croire, continuez à prier, continuez à espérer.

Et, superbe d'espoir mystique, transfiguré comme un prophète… beau comme un jeune prêtre antique qui prédirait les destinées heureuses aux peuples prosternés devant les saints portiques, Judex formula d'une voix dans laquelle il y avait des vibrations d'amour immense et de religieuse extase :

– Le ciel n'a pas le monopole des récompenses… La terre peut et doit nous donner elle aussi bien des allégresses.

– On ne m'a encore jamais parlé ainsi… murmura Jacqueline en baissant la tête.

– Même Vallières ? fit Jacques d'une voix très douce… tandis qu'un sourire d'infinie douceur errait sur ses lèvres.

Jacqueline n'osa répéter : « Même Vallières… »

Mais comme elle le pensait… Oh ! comme cette voix si jeune, si ardente, si profonde, était nouvelle pour son cœur… ému et charmé… Et tout de suite, elle se retrouva uniquement mère… et levant les yeux vers le beau ciel pur comme son âme, elle fit :

– Si, vraiment, comme vous le dites, j'ai mérité ici-bas une récompense, je n'en demande qu'une seule, monsieur Jacques… c'est que mon fils soit heureux.

– Il le sera, fit Judex, en déposant un long baiser sur la main de Jacqueline, que chastement, divinement, la jeune femme lui tendait…

Et voilà que les deux enfants… qui, tous deux, avaient pris

l'air grave de gens qui ont à adresser une requête sérieuse à un personnage important, s'avançaient vers Jacques et Jacqueline en se tenant par la main.

– Monsieur…, fit le môme Réglisse qui, d'un naturel hardi, était toujours disposé à prendre le premier la parole.

– Qu'y a-t-il mon jeune ami ? répondit Judex avec bienveillance.

– Nous voudrions…, hasarda Jeannot…

La démarche devait être délicate.

Car… Jean s'arrêta aussitôt… et Réglisse, de son côté, intimidé, se tut… l'air gêné, embarrassé, contrairement à son habitude.

– Voyons… parlez…, invitait Jacqueline.

– Qu'est-ce que vous voulez, mes petits ? questionnait Jacques.

Rassemblant tout leur courage les deux bambins s'écrièrent en même temps :

– Nous voulons Cocantin !

– Cocantin ? répéta Judex, en feignant l'étonnement.

Tout de suite, Jacqueline expliquait :

– M. Cocantin est un détective privé qui s'est montré extrêmement dévoué envers mon fils et son petit ami. Je puis même dire qu'il leur a sauvé la vie. Aussi ils se sont tous deux vivement attachés à lui.

– C'est parfait…

– Certes, monsieur Jacques,… mais ce n'est pas une raison pour être indiscrets…

Et comme sous le reproche de Jacqueline, Jeannot et le môme Réglisse courbaient comiquement le front, Judex s'empressa de déclarer :

– Nous serons enchantés, au contraire, de recevoir

M. Cocantin… Je m'en vais lui écrire moi-même pour l'inviter à passer quelques jours avec nous.

– Oh ! merci, monsieur ! Merci ! s'enhardirent aussitôt les deux inséparables.

– Il va jouer à cache-cache avec nous, se réjouissait Jeannot.

– C'est un rigolo ! définissait le môme Réglisse… Et puis, alors… comme blair, il est fade… Vous verrez ça, monsieur… un vrai quart de brie !

– Allons, Réglisse…, grondait doucement Jacqueline. Tu m'avais promis de ne plus employer des expressions pareilles.

– C'est vrai, madame, je vous demande pardon… Je ne recommencerai plus.

Et, prenant Jeannot par le bras, il fit en s'éloignant, avec un air d'amusante componction :

– S'agit de faire des magnes, maintenant qu'on est des princes !

– Comme vous êtes généreux ! fit Jacqueline, en enveloppant à son tour Jacques de Trémeuse d'un regard qui faillit le faire s'écrouler à genoux devant elle.

III

LE BELVÉDÈRE

Judex était sûr de Cocantin. Il l'avait vu à l'œuvre… Il savait que désormais on pouvait compter sur son dévouement et sur sa fidélité. Aussi n'avait-il pas hésité un seul instant lorsqu'il avait quitté Paris pour se rendre à Sainte-Maxime à lui confier la surveillance de Diana Monti et de Moralès.

Le directeur de l'Agence Céléritas s'était acquitté de sa tâche avec toute l'ardeur et la bonne volonté dont il était capable… d'autant plus qu'entraîné et aguerri, il commençait à éprouver un goût singulier pour ce métier de détective que, depuis plusieurs semaines, il avait tant de fois voué aux gémonies.

Mais, soit que ses capacités ne fussent pas encore à la hauteur de ses intentions, soit que l'aventurière et son amant eussent réussi à se terrer de telle sorte qu'il fût impossible de les découvrir, ou bien encore – chose très vraisemblable – que découragés et même terrorisés, ils eussent renoncé à la lutte, il avait été impossible à l'excellent Prosper de découvrir leurs traces…

Aussi, après plusieurs jours et même plusieurs nuits d'une incessante et laborieuse filature, avait-il dû écrire à Judex que, selon lui, il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que, renonçant à la lutte, Diana et Moralès aient pris le parti prudent de se donner de l'espace.

Bien qu'il gardât encore quelque secrète appréhension – car il avait vu la Monti à l'œuvre, et il n'ignorait point qu'avec une gredine de cette envergure il fallait s'attendre à tout –, Jacques

de Trémeuse, estimant que la mission qu'il avait donnée à Cocantin était terminée, avait adressé au détective privé ce télégramme à la fois laconique et impératif :

Venez vite… Amitiés.

Et Cocantin, qui se serait jeté dans le feu pour Judex, était accouru…

Jacques qui l'attendait à la gare de Saint-Raphaël, l'avait emmené aussitôt jusqu'à Sainte-Maxime.

Certain de la discrétion absolue du brave garçon, il lui fit néanmoins en route toutes les recommandations nécessaires.

– Vous allez trouver chez moi, dit-il, ou plutôt chez ma mère… Mme Jacqueline Aubry.

– La fille du banquier ?

– Avec son fils et votre petit ami, le môme Réglisse.

– Pas possible !

– Ce sont ces deux enfants qui vous ont réclamé.

– Quels amours !

– Je n'ai pas cru devoir leur refuser cette joie.

– Vous êtes trop aimable.

– D'autant plus, cher monsieur Cocantin, que je sais que l'on peut compter sur votre discrétion et que je puis avoir besoin ici de vos services.

– À vos ordres.

Scandant bien chaque mot, le justicier précisa :

– Pour rien au monde… vous m'entendez bien… Mme Jacqueline Aubry ne doit soupçonner un seul instant que Judex et Jacques de Trémeuse ne sont qu'un seul et même personnage.

– Naturellement.

– Vous avez mon secret entre les mains, monsieur Cocantin.

– Je vous jure qu'il sera bien gardé, affirmait Prosper, qui ajouta gravement : C'est bien beau, monsieur, ce que vous faites là.

Extrêmement fier d'être à la fois le confident, l'hôte et l'ami d'un homme tel que Judex, Cocantin, tout à son bonheur, ne songeait plus qu'à admirer le splendide panorama méditerranéen qui se déroulait devant ses yeux charmés.

Or, si le directeur de l'Agence Célóritas avait été tant soit peu doué d'un sens de divination qui lui faisait d'ailleurs totalement défaut, peut-être se fût-il laissé aller moins facilement à la béatitude qui lui faisait trouver les choses si parfaites et l'existence si douce.

En effet, si Cocantin avait complètement perdu la trace de Diana et Moralès, ceux-ci, après avoir constaté que les mystérieux locataires du Château-Rouge avaient abandonné leurs souterrains, n'avaient pas cessé un seul instant de tenir en une observation aussi discrète que rigoureuse, le directeur de l'Agence Céléritas.

Mise au courant par Crémard et le Coltineur de leur rencontre tragique avec Judex sur la route du Point-du-Jour, l'aventurière, convaincue par l'évidence même que Judex avait partie liée avec l'héritier du sieur Ribaudet et décidée plus que jamais à jouer sa chance jusqu'au bout, s'était dit :

– Je n'ai qu'à filer Cocantin… Il me conduira certainement jusqu'à Judex et par conséquent jusqu'à Favraut !

Comme on le voit, l'astucieuse créature avait raisonné juste.

Se tenir au courant des moindres faits et gestes du détective avait été pour Diana Monti un jeu d'enfant.

Ayant appris qu'il partait pour le Midi, elle décida immédiatement de le suivre… et, le soir où Cocantin s'installait dans un confortable compartiment de première classe d'un rapide de la Côte d'Azur, un vieux monsieur à la forte moustache grise et à l'allure respectable, accompagné d'un élégant jeune homme portant vissé à l'arcade sourcilière gauche

un monocle, prenait place dans un compartiment voisin.

Or, le vieux monsieur n'était autre que Moralès… et le petit jeune homme Diana Monti.

Merveilleusement camouflés, absolument méconnaissables, ils n'avaient pas perdu de vue, un seul instant, le brave Prosper.

Descendus en même temps que lui à la gare de Saint-Raphaël… ils l'avaient vu monter dans l'automobile avec Judex que Moralès avait aussitôt reconnu.

Un commissionnaire de la gare leur avait immédiatement donné l'adresse exacte de M. de Trémeuse.

Ainsi que le disait Diana dans son langage cynique de criminelle endurcie, ils n'avaient plus qu'à jouer sur le velours et à opérer en toute sécurité.

Les bandits allaient donc prendre leur revanche. Sans hésiter, ils se firent conduire à Sainte-Maxime. Mais ils ne se le dissimulaient pas, la partie était rude à jouer… Ils avaient en Judex un terrible adversaire… L'essentiel, pour eux, était de garder scrupuleusement un incognito qui leur assurait déjà un gros avantage… Aussi, tout de suite, évitant de séjourner dans un hôtel où il leur eût été impossible de passer inaperçus, après avoir repéré la propriété des Trémeuse, ils se mirent en quête d'une villa capable de leur servir à la fois de poste d'observation et d'abri sûr.

Leur choix tomba sur un pavillon qui, situé à mi-côte, s'agrémentait d'un belvédère assez élevé, d'où l'on pouvait facilement observer les alentours.

Ce détail, très important à leurs yeux, les décida à arrêter leur choix sur cette maison.

Comme ils payèrent un mois d'avance et qu'ils possédaient des papiers fort en règle au nom de M. Blocalfred, banquier, et, de son fils, Albert…, ils purent s'y installer le jour même… et, dès le lendemain matin, après avoir fait l'ascension du belvédère, ils commencèrent à explorer les environs.

Armée d'une forte jumelle, Diana considéra d'abord longuement la villa des Trémeuse.

Dans une allée, Jacques et Roger se promenaient côte à côte dans l'attitude de gens qui échangent de graves confidences.

Dans une autre partie du jardin, Cocantin jouait au ballon avec Jeannot et le môme Réglisse, sous le regard amusé de Jacqueline…

– Elle est là… elle aussi ! s'exclama la misérable. Ah ! très bien !… parfait !… Voilà qui simplifiera joliment les choses.

Et elle ajouta avec un sourire infernal et tout en continuant à promener sa lorgnette sur les lieux :

– Quel beau coup de filet en perspective… Allons, je crois que nous avons bien fait de venir à Sainte-Maxime.

Mais tout à coup un cri lui échappa :

– Lui ! Lui ! fait-elle avec un accent terrible… Ah ! je savais bien… j'en étais sûre… Maintenant, nous les tenons tous… tous !

Et, passant la jumelle à Moralès, elle lui dit simplement, sur un ton impérieux, en lui désignant du doigt une direction précise :

– Regarde !

À peine Moralès a-t-il approché ses yeux de la lorgnette qu'une pâleur inquiétante se répand sur son visage… et Diana, toute frémissante à l'approche de nouveaux crimes à commettre, lui glissa à l'oreille :

– Favraut… et ton père !

Diana ne s'est pas trompée.

Sur une terrasse toute en fleurs… et, disposée de telle sorte qu'elle semble devoir échapper à tout regard qui ne plonge pas d'en haut, le banquier, assis sur un banc, contemplait la mer.

Près de lui, le père Kerjean, qui semblait attentif aux moindres désirs de son prisonnier, montait sa faction habituelle.

– Maintenant…, s'écria la Monti avec un accent de triomphe, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Je sais ce qui me reste à faire.

– Tu veux enlever Favraut ? interrogea Moralès.

– Sans cela… pourquoi serions-nous ici ?

– Mais… mon père ? haletait Robert qui, retombé entièrement sous la domination de l'aventurière, tremblait à la pensée des nouvelles infamies qu'elle n'allait pas manquer de lui ordonner.

– Ton père ? ricana la sinistre femme. Tu n'auras pas à t'en occuper… D'ailleurs… sois tranquille, à cause de toi on s'arrangera pour lui faire le moins de bobo… possible. Ah ! il pourra se vanter d'avoir de la chance d'avoir un fils. Et puis… inutile de nous attarder davantage… en ces questions sentimentales. La fortune nous sourit à nouveau… ne la laissons pas échapper… Viens !

Les deux bandits regagnèrent le rez-de-chaussée de la villa.

– J'ai besoin de penser…, décida Diana, laisse-moi seule… car tu me gênerais.

Et elle alla s'enfermer dans sa chambre. Au bout de deux heures, elle s'en fut retrouver Moralès qui, dans une véranda, déprimé, vaincu par la peur et incapable de réagir, regardait la mer d'un œil presque aussi hagard que celui du banquier Favraut.

– Tu vas immédiatement partir pour Nice, ordonna la Monti… Là, tu te rendras immédiatement sur le port… Tu chercheras le brick-goélette *l'Aiglon*… Il est là, j'en suis sûre… je viens de le lire dans la liste des entrées du port que publie un journal du pays… Tu demanderas à parler au capitaine Martelli… Tu lui remettras cette lettre… Le capitaine te dira alors ce que tu as à faire… À bientôt !

Et comme Moralès, de plus en plus soumis, de plus en plus esclave, s'empressait d'obéir à sa redoutable maîtresse, celle-ci,

le regardant s'éloigner, murmura… tandis qu'une flamme d'enfer s'allumait dans ses grands yeux noirs :

– Maintenant, j'en suis sûre !… je tiens les millions du banquier !

IV

GRAND-PÈRE

Jeannot et le môme Réglisse ne pouvaient plus se passer de Cocantin…

Depuis trois jours qu'il était arrivé à Sainte-Maxime, l'excellent Prosper, transformé en gouvernante, n'avait cessé de présider aux ébats de ses petits amis, se prêtant avec la meilleure grâce du monde à toutes leurs plus outrancières fantaisies, si bien que Jacqueline avait dû intervenir pour délivrer le brave garçon de cette servitude, à laquelle il se soumettait d'ailleurs de la meilleure grâce du monde… et lui permettre de faire plus ample connaissance avec cet admirable coin de Provence qu'est la baie de Saint-Tropez.

Or, tandis qu'assis sur un rocher, le directeur de l'Agence Céléritas suivait avec un vif intérêt les évolutions gracieuses d'un joli bâtiment à la carène et aux voiles toutes blanches, et qui manœuvrait pour entrer dans le port de Sainte-Maxime, Jeannot et le môme Réglisse, dont l'ardeur au jeu n'avait plus de limites, se livraient avec ardeur, dans le jardin de la villa des Trémeuse, aux joies et aux émotions d'une grande partie de ballon.

Or… comme on l'a déjà vu, le môme Réglisse était doué d'une humeur plutôt voyageuse.

Il aimait les exercices… il adorait les aventures.

Bientôt… le parc de ses hôtes lui parut d'autant plus insuffisant qu'à chaque instant le ballon s'en allait tomber dans

les massifs de fleurs.

– Mince de bouleau ! disait-il ; c'est rien la barbe quand faut aller la chercher là-dedans… Dis, Jeannot, si c'est qu'on se barrait en peinard ?…

– Si on se barrait ?

– Ben oui, si c'est qu'on allait dans le chemin… on aurait plus de place… et comme ça on ne risquerait pas d'esquinter les *généraniums* et les roses… et de se faire passer un suif par ta maman.

Jeannot, toujours prêt à écouter les suggestions de son camarade, trouva aussitôt son idée excellente.

Cependant il fit des réserves.

– On n'ira pas loin, n'est-ce pas ?

– Loin ? T'es pas louf ? rassura le môme Réglisse… rien que dans le chemin… tu vas voir comme on va rigoler.

– Mais si maman nous cherche ?

– Elle nous appellera… on l'entendra, et on reviendra tout de suite.

– Et si elle nous gronde ?

– On l'embrassera…

Comme on le voit, l'ex-ramasseur de mégots avait une façon à lui de résoudre les questions les plus délicates.

C'était toujours, suivant son expression, le système D… et, comme il le disait lui-même, « il savait y faire ».

Deux minutes après, les deux bambins, qui avaient quitté le jardin par une petite porte soigneusement repérée par Réglisse, se livraient sur le chemin convoité à une partie de ballon tout simplement merveilleuse.

Mais voilà que, tout à coup, un cri de désespoir échappe en même temps aux deux amis…

Le ballon… par suite d'un coup maladroit, vient de

disparaître par-dessus le mur d'une propriété voisine.

Que faire ?

Les deux enfants sont à la fois très ennuyés et très perplexes.

Ils se considèrent avec une sorte de stupeur.

Déjà les yeux du sensible Jeannot sont tout pleins de larmes.

Mais bientôt un sourire malicieux éclaire la physionomie du môme Réglisse, qui s'écrie :

– Pas besoin de nous regarder comme deux ballots… Viens avec moi, petit, j'ai trouvé la combinaison !

Le petit diable se dirige vers une brouette placée au pied du mur par-dessus lequel le ballon vient de disparaître.

Un bon gros chien cocker, aux longues oreilles et au ventre arrondi, y somnole paisiblement.

– Hé ! va-t'en de là, boudin à pattes…, interpelle Réglisse en faisant déguerpir, sans aucune violence inutile, le paisible et bienveillant animal qui, docilement, s'en va en se secouant et en lançant vers les deux gosses un coup d'œil plein d'indulgence.

– Maintenant… à nous deux, mon fieu ! dit Réglisse à son ami. Monte avec moi dans c'te brouette… Je vais te faire la courte échelle… tu vas grimper sur le mur et, s'il y a bon, tu te laisseras dégringoler chez le voisin et tu iras rechercher notre ballon.

Enchanté de jouer le rôle le plus important dans cette nouvelle escapade, Jean se prêta de son mieux à la volonté de son camarade.

Arrivé non sans peine sur le faîte du mur, il fit après une rapide inspection :

– Je peux descendre… ça va bien !

– Alors, en avant… mon gosse.

S'aidant du treillage vert qui garnissait le mur et autour

duquel s'accrochaient quelques plantes grimpantes, non sans avoir failli, deux ou trois fois, piquer une tête, Jeannot toucha enfin le sol.

Mais presque aussitôt, il s'arrête : il vient d'apercevoir, assis sur un banc à l'abri d'un épais massif…, un homme qui tient son ballon entre les mains et l'examine avec une fixité étrange.

Alors, il s'approche… et timidement, poliment, il demande :

– Monsieur, voulez-vous me rendre mon ballon, s'il vous plaît ?

L'homme relève la tête… et, au comble de la stupéfaction, en proie à une sorte de frayeur mystérieuse, le fils de Jacqueline s'écrie :

– Grand-père !

C'est bien, en effet, le banquier Favraut que le vieux Kerjean, appelé par la sonnerie du téléphone, vient de quitter un instant.

– Grand-père !… répète Jeannot… mais cette fois d'une voix douce et tendre.

C'est qu'en effet, devant cette apparition inattendue, les yeux du banquier ont perdu quelque peu de leur inquiétante froideur.

À la vue du blond chérubin, ils se sont adoucis… et en face de cette vision charmante, à défaut d'un retour solide et complet à la raison, c'est du moins l'attendrissement bienfaisant, le premier rayon de soleil après la nuit.

– C'est toi, mon petit ? dit-il d'une voix toute tremblante.

– Oui, grand-père.

Jeannot s'approche… Tout à fait rassuré, il grimpe sur les genoux du banquier, il l'enlace de ses petits bras, il l'embrasse avec affection… comme là-bas, dans le grand parc des Sablons… et, sous la caresse exquise du cher petit, le miracle commencé s'achève… miracle de repentir, miracle de larmes… et c'est toute l'intelligence qui se ranime… c'est le flambeau qui

luit à nouveau, éclairant la route des souvenirs et du regret…

Favraut se lève, le visage baigné de pleurs… Tenant son petit-fils serré contre sa poitrine… il regarde autour de lui… il écoute… Un bruit de pas s'élève sur les graviers de l'allée… C'est Kerjean qui revient… Alors, furtivement, il se glisse à travers le massif jusqu'au pied du mur… Convulsivement, il rend à Jeannot son baiser… Puis, l'aidant lui-même à regrimper le long du treillage, il dit au petit qui a relancé son ballon par-dessus le mur :

– Va… va dire à ta mère que tu m'as vu… va, mon chéri.

Et lorsque Jeannot a disparu derrière la clôture, Favraut regagne le banc où tout à l'heure il rêvait, prostré dans l'inconscience de sa pensée et où il revient le cerveau dégagé de la brume funèbre qui l'obscurcissait.

Kerjean est là, déjà inquiet.

Pourtant il n'a rien vu… rien entendu.

Le banquier dirige vers lui son regard redevenu volontairement atone.

– Rentrons, fait Kerjean rassuré.

Et, sans dire un mot, perdu de nouveau dans ses songes lointains, Favraut suit docilement son geôlier.

Pendant ce temps, Jeannot rejoignait le môme Réglisse, qui l'attendait au pied du mur, et tout de suite, il l'entraînait vers la villa des Trémeuse, en criant :

– Viens vite, Réglisse…, viens, j'ai à parler à maman.

Jacqueline, assise sous une véranda qui abritait une large terrasse en marbre, et croyant que les deux enfants n'avaient pas cessé de jouer dans l'allée où elle les avait laissés… fit aussitôt en apercevant les deux bambins :

– Ne courez pas ainsi, mes petits, vous allez vous mettre en nage.

Mais Jeannot, grimpant quatre à quatre l'escalier qui

donnait accès à la terrasse, se précipitait vers sa mère d'un air tout joyeux.

– Maman ! j'ai vu grand-père.

À ces mots Jacqueline, se dressa d'un bond et, s'emparant de son fils, elle fit :

– Jeannot, que me dis-tu là ?

– J'ai vu grand-père, affirmait le petit-fils du banquier.

– C'est impossible ?

– Si, si, je l'ai vu… Il m'a parlé… et m'a chargé de te dire qu'il était là.

Et la main de Jean s'étendait dans la direction de la villa des Palmiers.

En proie à un trouble indicible… Jacqueline, qui ne pouvait suspecter la sincérité de l'enfant, demandait :

– Mais au moins, mon chéri, es-tu bien sûr que c'est ton grand-père ?…

– Oui, oui, affirmait énergiquement le bambin… Il était assis sur un banc… il avait l'air tout triste… Il regardait mon ballon qui était tombé par-dessus le mur et que j'étais allé chercher… Mais quand il m'a vu, il a eu l'air content, très content… il m'a pris dans ses bras, il m'a caressé ; et puis, je ne sais pas pourquoi… il s'est mis à pleurer.

– Et c'est par là… près d'ici ?

– Dans le jardin qui est de l'autre côté de la route. Pauvre grand-père… il avait l'air bien malheureux… tu sais, maman.

Et Jacqueline, qui venait de se rappeler la voix d'outre-tombe, s'élança toute frémissante vers le salon de la villa où Mme de Trémeuse se trouvait avec ses deux fils.

– Madame…, s'écria Jacqueline d'une voix étranglée… Mon père est ici, dans une propriété voisine… Jean vient de le voir. Il ne peut pas s'être trompé.

Et, toute défaillante de la plus tragique des émotions, elle dut s'appuyer à un meuble, tandis qu'un flot de larmes inondait son visage.

Au comble de l'anxiété, Jacques et Roger avaient dirigé en même temps vers leur mère un regard lourd d'angoisse.

Mais Mme de Trémeuse s'avançait vers la jeune femme avec toutes les apparences de la plus affectueuse compassion…

Ce n'était plus Julia Orsini, la Corse farouche, la veuve implacable et ne respirant que pour la vengeance. C'était la femme pieusement, divinement attendrie, mieux encore, la mère douloureusement meurtrie par le chagrin de ses enfants.

– Calmez-vous, ma chère petite, fit-elle d'une voix qui tremblait de la plus noble des émotions.

Et elle ajouta, tandis que son visage prenait une expression de sacrifice supraterrestre et de sublime renoncement :

– Ne songez qu'à remercier Dieu de vous avoir rendu votre père.

Et, se tournant vers Jacques et Roger, elle décida :

– Mes fils vont vous conduire eux-mêmes jusqu'à lui.

Après avoir lancé à sa mère un regard de reconnaissance infinie, Jacques de Trémeuse fit simplement à Jacqueline :

– Venez, madame !

Tous se précipitèrent vers la Palmeraie. Pris entre le père et la fille, Judex se préparait à leur dire à son tour :

– Jugez-moi !

Précédés par le petit Jean, Judex, Jacqueline, Roger et Mme de Trémeuse parvinrent jusqu'au banc que le banquier occupait quelques instants auparavant.

Mais le banc était vide.

Tout à coup l'enfant eut un cri.

Dans un massif voisin… il venait d'apercevoir un homme

solidement attaché à un arbre… et la bouche couverte d'un bâillon.

Judex, le premier, arriva près de l'arbre.

– Kerjean…, se dit-il en dégageant le malheureux…

Celui-ci murmura :

– Je viens d'être bâillonné par surprise, je ne sais par qui… Favraut est enlevé… mais il ne doit pas…

– Pas un mot… devant elle ! implora Judex.

Car il venait d'apercevoir Jacqueline qui accourait vers lui.

– Eh bien ? interrogea-t-elle, toute haletante de la plus frénétique des émotions.

– Votre père était là tout à l'heure, déclarait Judex… mais il a disparu.

– Mon Dieu !

Encouragé par le regard de sa mère qui s'avançait vers lui, Jacques de Trémeuse ajouta d'une voix où se révélait l'amour le plus puissant qui eût peut-être jamais fait battre un cœur humain :

– Ne pleurez pas, Jacqueline, je vous le rendrai… je vous le jure.

V

UN PLAN INFERNAL

Diana Monti n'avait pas perdu son temps.

Depuis le matin, toujours habillée en homme et postée aux alentours de la villa avec deux marins aux allures à la fois louches et décidées, elle avait guetté le moment favorable où elle pourrait pénétrer à l'intérieur de la propriété… et enlever Favraut à son unique geôlier.

Ayant réussi, à l'aide d'une fausse clé, à se faufiler dans le jardin par une petite porte que Judex et Kerjean croyaient condamnée, elle s'était dissimulée dans un épais massif avec ses deux nouveaux associés… attendant le moment propice pour agir.

C'est ainsi qu'elle avait vu Favraut s'asseoir sur son banc… ramasser le ballon… puis prendre le petit Jean dans ses bras… lui parler… le reconduire jusqu'au mur…

L'aventurière se demandait quelles allaient être les conséquences de cette apparition inopinée, lorsqu'elle vit Kerjean revenir vers son prisonnier et le ramener à la maison.

Alors elle n'hésita plus…

Le moment d'agir était venu. Il ne fallait à aucun prix le laisser échapper.

Elle fit un signe aux deux hommes qui l'accompagnaient…

Ceux-ci, qui s'étaient munis de tous les accessoires indispensables à leur sinistre besogne, se précipitèrent sur

Kerjean, et, avec une rapidité remarquable, le ligotèrent, le bâillonnèrent en un tour de main et s'en furent l'attacher à un palmier, tandis que Diana surgissait devant Favraut et lui disait :

– Je suis Marie Verdier, l'ancienne institutrice de votre petit-fils.

Et comme la silhouette de Moralès, habillé en matelot, apparaissait, anxieuse, interrogative, dans l'entrebâillement de la petite porte demeurée ouverte, l'aventurière ajouta :

– Voici mon frère, avec qui je suis ici, pour vous arracher à vos geôliers.

– Vous… Vous ! balbutiait Favraut, dont la raison encore toute meurtrie chancelait de nouveau en présence de cette intervention inattendue.

Et il ajouta d'une voix hésitante :

– J'ai vu mon petit-fils et ma fille va venir !…

Mais Diana reprenait, persuasive et autoritaire à la fois :

– Venez avec moi, il n'y a pas une minute à perdre. Judex est tout près d'ici, et il vous tuera avant que votre fille n'arrive jusqu'à vous.

Ahuri, dérouté, en même temps que dominé par le regard et la voix de cette femme jadis tant désirée, et qui surgissait tout à coup devant lui…, affolé par ce seul nom de Judex si habilement exploité par la misérable…, Favraut se laissa entraîner vers une automobile qui l'attendait au-dehors… et qui, par un chemin détourné, le conduisit jusqu'au port.

– Ne craignez rien, disait Diana. Laissez-vous conduire par nous, aveuglément. C'est seulement à cette condition que nous pourrons vous arracher à votre ennemi. Sinon vous êtes perdu irrémédiablement.

Et l'infernale créature ajoute avec cet accent qui, autrefois, avait tant troublé le père de Jacqueline et qui l'enveloppait en sa demi-inconscience d'une sorte de musique apaisante et

suave :

– C'est fini, le mauvais rêve… maintenant vous resterez avec nous… Nous vous défendrons… nous vous vengerons…

Et elle ajouta en se penchant à son oreille :

– Vous savez bien que je vous aime.

Favraut, complètement repris, se laissa guider comme un pauvre malade qui, après avoir été en proie aux affres de l'agonie, commence à revenir à la vie et voit briller enfin l'aube radieuse d'une prochaine convalescence.

Et il se taisait… les yeux à moitié clos… bercé, grisé par ces paroles si astucieuses… emporté dans un rêve de félicité renaissante et de paix infinie.

Soutenu par Diana et Moralès, il s'embarqua dans un canot qu'avaient rejoint les deux matelots et qui se dirigea aussitôt vers un joli brick-goélette mouillé en rade, à une faible distance du rivage.

– Capitaine Martelli…, glissa Diana à l'oreille d'un marin barbu qui, taillé en hercule, se tenait à la barre… Vous voyez que vous avez bien fait d'accourir à mon appel… Le coup a réussi, et vous allez toucher la forte prime…

Martelli, un de ces hommes à tout faire, qui jadis avait été l'associé de la Monti dans une expédition de contrebande organisée par elle sur la côte italienne, eut un sourire de satisfaction non déguisée.

Les deux bandits… mâle et femelle… étaient bien faits pour se comprendre et pour s'entendre.

Quelques minutes après… Favraut… Diana et Moralès étaient installés à bord de *l'Aiglon* qui s'apprêtait à lever l'ancre.

Assis à l'arrière… le banquier surveillait d'un air étonné, inquiet, les préparatifs du départ.

La Monti et Robert Kerjean l'avaient rejoint.

– Où m'emmenez-vous ? demanda le père de Jacqueline sur

un ton indécis… presque plaintif.

Diana répondit aussitôt :

– Pour échapper à toute poursuite, nous gagnerons rapidement par mer Sète ou Port-Vendres… De là, nous rejoindrons Paris… où vous vous mettrez sous la protection de la justice… Votre fortune, qu'à la suite d'un odieux chantage, Judex a forcé votre fille à abandonner à l'Assistance publique, vous sera entièrement et immédiatement rendue !

– Et c'est à vous que je dois ma liberté ? demanda Favraut, sur lequel la Monti avait repris tout son ascendant.

– À moi et à mon frère, et à tous ces braves matelots qui se sont unis à moi… pour vous arracher à vos bourreaux.

– Comment avez-vous pu me retrouver ? interrogeait le banquier, qui ne cessait de contempler Diana avec toute l'expression ardente de sa passion ressuscitée.

– Pas maintenant… un jour, nous vous dirons… Sachez seulement que nous avons couru les plus grands dangers… Ce Judex est un homme terrible !… Mais j'étais décidée à tout pour vous sauver… et je suis heureuse… oui, bien heureuse d'avoir réussi.

– Diana, murmura le banquier, je n'aurai pas assez de jours pour vous prouver mon infinie reconnaissance… Mais… je saurai m'acquitter de ma dette envers vous… oui, je saurai !

Et tandis qu'un rayonnement de triomphe illuminait le front de l'aventurière, Favraut demanda :

– Alors, nous partons bientôt ?

– Oui… dans la nuit.

À ces mots le visage du banquier s'assombrit…

C'est que, tout à coup, le visage de son petit enfant venait de lui apparaître.

Un profond soupir gonfla sa poitrine et il murmura ces deux noms :

– Jean… Jacqueline !

– Qu'avez-vous ? interrogea aussitôt la Monti.

Le banquier laissa échapper :

– Je ne voudrais pas m'en aller sur ce navire… sans ma fille et sans mon petit-fils.

Aussitôt… l'infernale créature reprit sur un ton plein d'hypocrite bonté :

– Je comprends si bien ce sentiment… que j'allais vous proposer de les emmener avec vous… Mais il va falloir agir avec une extrême prudence. Judex s'appelle en réalité Jacques de Trémeuse…

– Jacques de Trémeuse ! tressaillit Favraut qui, à mesure que sa raison lui revenait, commençait à reconstituer les phases terribles de sa captivité.

– Afin de se mettre à couvert et de dérouter tout soupçon… il s'est, en quelque sorte, constitué le protecteur de votre fille qui s'est laissée prendre au piège… et lui a accordé toute sa confiance.

– La malheureuse !

– On ne peut pas dire qu'elle soit précisément sa prisonnière, mais en tout cas votre ennemi la considère, en cas de danger, comme le plus précieux des otages, tout en lui laissant une liberté relative dont nous allons d'ailleurs nous empresser de profiter.

– C'est cela…, approuvait le marchand d'or. Dites-moi ce qu'il faut faire… Je suis encore tellement brisé… que, par moment, il me semble que je n'ai plus la force de penser.

– Alors, écoutez-moi bien.

– Diana… je vous devrai plus que la vie.

L'aventurière, tendant au banquier une feuille de papier et un stylographe, lui dit tout en achevant de le fasciner avec son plus captivant sourire :

– Écrivez à votre fille de venir vous retrouver avec son enfant… Cela suffira. Je me charge, moi, de lui faire parvenir secrètement la lettre… Dans une heure, elle sera près de vous !

– Encore merci !

Tandis que, faisant appel à toute sa volonté, à son énergie, Favraut commençait à tracer quelques lignes hésitantes, Diana, s'approchant du capitaine Martelli qui surveillait la manœuvre, lui dit :

– Nous ne partirons que demain matin.

– Et pourquoi ?

– Je vous le dirai. Ce soir, vers dix heures… je descendrai sur le quai… avec vous…

– Il y a donc encore de l'ouvrage à faire ? interrogea le bandit de la mer.

– Et de « la belle », ricana atrocement l'aventurière, qui ajouta entre ses dents : Cette fois, ma belle Jacqueline, toi et ton héritier, vous ne m'échapperez pas !

DIXIÈME ÉPISODE

Le cœur de Jacqueline

I

OÙ VALLIÈRES REPARAÎT

– Madame !… Madame ! s'écriait Jacqueline Aubry… en sanglotant dans les bras de Mme de Trémeuse, je vous en prie… laissez-moi repartir pour Paris… Là, je m'adresserai à des hommes puissants qui m'aideront, j'en suis sûre, à dissiper cette terrible énigme.

– Calmez-vous… ma chère enfant, suppliait la comtesse… Mon fils Jacques vous a promis de vous rendre votre père… Je le connais… il tiendra parole…

– Certes, j'ai confiance en lui, mais quels que soient son courage et sa bonne volonté, en se heurtant à cette force mystérieuse qui semble si redoutable… ne va-t-il pas lui-même au-devant de grands dangers ?… Pourra-t-il les surmonter ?… Ne succombera-t-il pas à la tâche… victime lui-même de la colère et de la haine de Judex ? Voilà pourquoi, après avoir si longtemps gardé le silence, j'estime que mon devoir est de parler.

– Gardez-vous-en bien, ma pauvre petite amie, observait Julia Orsini.

– Pourquoi, madame ?

– Parce que dans l'intérêt de votre père, pour son salut… pour son honneur… il ne faut à aucun prix mêler la police à cette affaire.

Faisant asseoir la fille du banquier près d'elle, sur un grand canapé d'osier, tout au fond d'une véranda fleurie qui donnait

sur la mer, Mme de Trémeuse poursuivit sur un ton d'affection sincèrement maternelle :

– Je m'en rapporte à vos touchantes confidences… Vous m'avez dit vous-même que le passé de votre père n'était pas exempt de reproches.

– Hélas !

– Il est donc inutile, par une démarche précipitée, de rendre public ce drame qui doit à tout jamais rester dans l'ombre.

– Ah ! madame… madame… c'est affreux… Mon pauvre père… quand on pense… qu'il était ici… tout près de moi… N'est-ce pas la Providence qui nous a rapprochés ?… N'est-ce pas elle qui a conduit jusqu'à lui… mon enfant… son petit-fils montrant ainsi que l'expiation avait assez duré… et que la justice des hommes devait s'incliner devant la justice de Dieu ?

– Votre père est vivant…, reprenait la femme en noir. C'est un fait assez rassurant par lui-même pour ouvrir votre cœur aux plus légitimes espérances.

– Certes… madame…, mais qui me dit que Judex, se sentant découvert…, ne l'aura pas conduit dans une prison tellement secrète, que nul ne pourra jamais la découvrir ?

Mme de Trémeuse, conformément au plan qu'elle avait arrêté avec ses deux fils, déclarait avec force :

– Je suis sûre que Judex n'est pour rien dans la disparition de M. Favraut.

– Madame, que me dites-vous là ? s'exclamait Jacqueline, en pâlissant encore davantage.

– Ma chère enfant, reprenait Julia Orsini, avec un accent d'autorité qui se tempérait du plus délicat intérêt et de la plus affectueuse bienveillance, je vous dois la vérité ! L'homme que nous avons trouvé ligoté dans le jardin de la villa des Palmiers a consenti à sortir enfin de ce mutisme dans lequel il semblait vouloir à jamais se renfermer ; et voici ce qu'il nous a révélé : Judex, qui avait à se venger du banquier Favraut…, avait résolu

de le tuer. En faveur de votre geste si sublimement généreux… pour vous, pour votre fils, rien que pour vous, il s'est décidé à lui laisser la vie… et il l'a condamné à la prison perpétuelle. Mais, bientôt, votre père est tombé malade… très malade…

– Mon Dieu !

– Judex… toujours pour vous… l'a fait transférer, du cachot où il le gardait… à l'abri de toute investigation humaine… dans cette villa, où votre fils l'a retrouvé. Et alors… il s'est passé un fait surprenant… inattendu… qu'il faut que je vous révèle… Tandis que votre petit Jean, messager de la Providence… comme vous le dites si bien, venait vous annoncer qu'il avait retrouvé son grand-père… des individus pénétraient dans le jardin de la villa des Palmiers, se jetaient sur le gardien que Judex avait chargé de veiller nuit et jour sur M. Favraut… et l'emmenaient dans une direction que, jusqu'à ce moment, il a été impossible de préciser.

– Sait-on quels sont ces gens ?

– On le sait.

– Ils s'appellent ?

– Diana Monti et Moralès… et ils ne sont autres que l'ex-institutrice Marie Verdier et son amant qui, déjà par trois fois, ont tenté de vous assassiner.

– C'est épouvantable !

– Laissez-moi finir, mon enfant. Forts de ce renseignement, Jacques et Roger se sont mis immédiatement en campagne… Ils ont déjà recueilli des indications précieuses… Je ne peux que vous le répéter : consolez-vous et espérez.

– Mais ce serviteur de Judex vous a-t-il dit… ?

– Il a refusé énergiquement de nous donner le plus petit détail… Mais, d'une voix qui tremblait légèrement, il a cependant ajouté : « Judex n'est pas un homme… c'est toute une famille, qui a voulu se venger. »

Et, tout en embrassant au front la fille de son bourreau,

Mme de Trémeuse ajouta avec un accent de profonde pitié :

– Il nous a dit aussi que le repentir était entré dans le cœur de votre père… et sachez qu'il n'est point de faute ni de crime qui ne se rachètent par les larmes.

– Oh ! que vous êtes bonne de me parler ainsi ! s'écria Jacqueline en rendant son baiser à la comtesse. Sans vous, que deviendrais-je ?… Je ne sais plus… Quoi qu'ait pu faire le banquier Favraut… je ne puis oublier que c'est mon père… et je voudrais tant aider à son salut… hâter sa délivrance… Heureusement que vous êtes près de moi… Si votre frère, le bon Vallières, était ici… lui aussi me guiderait… me conseillerait… Pardonnez-moi cet instant de défaillance… J'ai tant souffert… non seulement ces temps derniers, mais depuis longtemps, je pourrais même dire depuis toujours !… Je n'ai pour ainsi dire pas eu de mère… La mienne est partie si vite ! si vite !… J'étais enfant… et pourtant, je la vois… je la verrai toujours… toute frêle, toute chétive… l'air sans cesse effrayé… s'effaçant toujours, tremblant devant mon père… Peut-être savait-elle ?… Peut-être est-elle morte de tout cela ?… C'est effrayant… Et moi qui n'ai jamais eu que des sentiments d'affection… d'attachement… moi qui rêvais une existence douce et calme… et qui aurais tant voulu aimer, être aimée… Fille sans mère… épouse sans mari… voilà quel aura été mon sort… Si je n'avais pas mon fils, je demanderais à mourir… Mon petit Jean bien-aimé, il aura été la véritable joie de ma vie… mon seul rayon de bonheur.

– Voilà pourquoi vous n'avez pas le droit de vous laisser abattre.

– Vous avez raison, madame… C'est ce que disait toujours mon bon ami Vallières… Oh ! comme je serais heureuse de le revoir pour lui dire combien vous êtes bonne, vous aussi… Il me semble que je vous connais depuis toujours. C'est étrange, mon cœur est allé vers vous tout de suite… et aussi vers les vôtres… M. Roger… M. Jacques…

En prononçant ce dernier nom, la voix de Jacqueline eut une

vibration étrange et tout de suite… comme si elle obéissait à une de ces impulsions instinctives que rien ne peut arrêter, elle ajouta ces mots qui étaient comme l'aveu inconscient d'un sentiment dont elle ne s'était pas encore rendu compte et qui peut-être venait seulement d'éclore en elle à l'instant même :

– Oh ! oui, monsieur Jacques surtout.

Alors, comme si, instantanément, elle voyait clair en elle, brisée, éperdue à la fois de douleur et d'espoir, de détresse et d'amour, elle laissa retomber sa tête sur l'épaule de Mme de Trémeuse, tandis qu'elle sanglotait dans le désarroi de sa pauvre âme affolée :

– Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi !

Jacques de Trémeuse qui, tout près de là, se tenait caché derrière un massif de roses, et n'avait rien perdu de cette émouvante et tragique causerie, demeurait comme en extase…

Et ses lèvres se prirent à murmurer comme en une prière de reconnaissance infinie, de ferveur suprême :

– Elle m'aime !… Elle m'aime !…

*

* *

Le môme Réglisse, qui savait être sérieux à ses moments perdus, était assis dans un confortable rocking-chair et s'absorbait consciencieusement dans la grave lecture du *Temps,* lorsque, tout à coup, un bruit de pas sur le gravier lui fit relever la tête.

Un vieux monsieur, vêtu d'une redingote et coiffé d'un chapeau haut de forme, venait d'apparaître au milieu des palmiers.

– Mince alors ! papa Vallières ! s'écria Réglisse en courant vers le visiteur.

Et, le prenant par la main, il le guida jusqu'au perron de la

villa… tout en poussant les exclamations les plus joyeuses.

Attirées par les cris de l'enfant, Jacqueline et Mme de Trémeuse étaient accourues.

À la vue de son grand ami, le visage de Jacqueline s'éclaira d'une joie charmante.

– Vous ! fit-elle… Moi qui, ce matin, disais à madame votre sœur combien je serai heureuse de vous voir près de moi !…

Vallières répondait :

– Votre vœu aura été vite exaucé…

Et, entraînant Vallières jusqu'au salon, Jacqueline ajouta :

– Il vient de se passer ici des choses vraiment extraordinaires.

– Je suis au courant, expliquait Vallières… Je viens de rencontrer à la gare de Saint-Raphaël mon neveu Jacques qui m'a tout raconté.

– Mon pauvre père…, fit tristement la jeune femme… qui s'empressa de déclarer : Je ne saurais vous dire, cher ami Vallières, combien Mme de Trémeuse s'est montrée bonne envers moi… Jamais je n'oublierai…

Mais le petit Jean interrompit :

– Maman, il y a un homme sur la terrasse.

Roger sortit aussitôt du salon et se trouva en face d'un matelot du port, qui lui remit une lettre pour Mme Jacqueline Aubry et s'empressa de disparaître.

Roger de Trémeuse rapporta aussitôt la lettre à sa destinataire, qui la décacheta et lut à haute voix, avec une émotion profonde :

Ma chère fille,

Je suis libre enfin, et je veux te revoir. Viens ce soir, à dix heures, sur la jetée avec le petit Jean. Si tu le veux, rien ne vous séparera plus de ton père.

Je vous embrasse tous deux bien tendrement.

MAURICE-ERNEST FAVRAUT.

– C'est entendu !… déclara Jacqueline. J'irai à ce rendez-vous.

Mais Vallières, qui, à la lecture de ce message, avait pris un air grave et réfléchi, intervenait :

– Certes, je trouve tout naturel que vous répondiez à l'appel de votre père… et croyez que je ne chercherais nullement à vous en dissuader… bien au contraire… si je ne craignais pas que cette lettre ne dissimulât un piège dans lequel on veut vous faire tomber.

– Cependant… cet écrit est tout entier de la main de mon père…

– Qui vous dit précisément qu'on ne lui a pas en quelque sorte tenu la main… et qu'on ne s'est pas servi de lui comme d'un instrument inconscient pour vous attirer dans un guet-apens ?

– Cependant…

– Attendez, chère madame, et laissez-moi vous poser une simple question. Qui a enlevé M. Favraut ?

– Diana Monti.

– C'est-à-dire Marie Verdier, l'ex-institutrice des Sablons, devenue votre ennemie acharnée… implacable… et qui, déjà à plusieurs reprises, a cherché à se débarrasser du témoin gênant que vous étiez pour elle.

Vallières poursuivait, encouragé par les signes de tête approbatifs de Mme de Trémeuse et de Roger :

– J'estime donc que vous commettriez une grave imprudence en obéissant à cette invitation dont l'origine me paraît des plus suspectes. C'est donc moi qui irai à ce rendez-vous à votre place.

– Mais si, comme vous le dites, il cache quelque machination

de mes ennemis ?

– Je saurai la déjouer, soyez tranquille ; et si votre père se trouve vraiment à l'endroit indiqué, je me charge de le ramener ici, et de le rendre à votre tendresse.

– Mon frère vient de vous parler le langage de la raison et de la sagesse…, appuyait Mme de Trémeuse.

– Puisqu'il en est ainsi, accordait Jacqueline, je m'en rapporte entièrement à vous. Et puis, qui sait ?… Nous aurons peut-être d'ici là des nouvelles de M. Jacques.

Et elle ajouta en rougissant légèrement :

– Ne m'en veuillez pas, mon bon ami Vallières, mais j'ai le pressentiment que c'est lui qui me rendra mon père !

II

LA BAIGNEUSE

Tandis que ces événements se déroulaient à la villa des Trémeuse, Cocantin, merveilleusement reçu et choyé par ses hôtes, faisait comme chaque jour sa promenade quotidienne aux environs.

Très bon marcheur, et fort épris de cet admirable coin du littoral qui est un des plus purs joyaux de notre radieuse Provence, il avait ce jour-là, dirigé ses pas… jusqu'au site pittoresque dit de Beauvallon…

Toujours très attiré par la mer, il gagna bientôt le rivage par un petit sentier qui traversait un bois de pins… et, avisant un rocher… il s'en fut s'y installer le plus commodément possible… et se mit à promener ses yeux éblouis sur le panorama splendide qu'il avait devant lui.

Mais bientôt… le vent s'éleva du sud… amoncelant dans le ciel tout un amas de gros nuages gris derrière lequel, après avoir en vain cherché à lutter, se déroba le soleil… La température s'en trouva subitement rafraîchie, et Cocantin, qui était extrêmement frileux, dut abandonner son poste d'observation pour faire les cent pas sur les galets.

– Brrou ! murmura-t-il, il fait frisquet… Quel drôle de pays que le Midi !… On est bien, on a chaud… on se figure qu'on est une de ces plantes grasses qui s'épanouissent sous la caresse d'un éternel printemps et puis, crac, le soleil se cache… et on est enveloppé par le manteau glacé de l'hiver.

Tout en battant la semelle et en se livrant à ces réflexions sur les variations de la température dans le Midi, Cocantin s'était approché d'une sorte de villa au style gallo-romain et qui servait d'établissement de bain à un grand hôtel voisin, lorsqu'un cri de surprise lui échappa.

Il venait d'apercevoir un ample peignoir de bain qui, recouvrant à moitié une vaste amphore en grès, semblait attendre sa propriétaire.

– Ah ! ça ! se demanda Cocantin, qui diable peut bien être assez fou… pour se baigner par un froid pareil !

Et sortant de sa poche une belle jumelle toute neuve dont il avait fait l'acquisition à Paris, la veille de son départ, il inspecta aussitôt l'horizon avec une légitime curiosité.

Une nouvelle exclamation jaillit de ses lèvres :

– Ah ! par exemple !

À deux cents mètres du bord… il venait d'apercevoir dans l'écume des vagues, une forme gracieuse qui se livrait aux plus hardis ébats.

– C'est une femme… et une bien jolie femme, murmura le galant Cocantin qui ne pouvait plus détacher ses yeux des verres de sa lorgnette.

Mais bientôt, voilà que ses immenses narines se mettent à battre comme les ailes d'un cormoran effaré.

C'est que la nageuse se rapproche de la terre… Prosper distingue nettement son joli visage surmonté d'un élégant bonnet qui ne parvient pas à emprisonner entièrement une abondante chevelure d'un blond ardent qui rappelle les rayons du soleil momentanément absent. La jeune femme se rapproche toujours… Elle a pris pied… Elle se redresse au milieu des flots… laissant apercevoir un corps… superbe, impeccablement moulé dans un maillot de soie noire.

Cocantin n'y tient plus.

Vite, il remet sa jumelle dans sa poche… s'empare du

peignoir, revient au-devant de la ravissante ondine… qui s'avance en souriant vers lui.

Le plus éloquent… le plus fleuri… le plus galant des madrigaux… chante déjà dans le cœur de l'inflammable détective.

Mais… il s'arrête comme pétrifié… tandis que ces phrases aussi brèves que significatives se croisent… en un choc cordial fait à la fois de franche gaieté et d'agréable surprise :

– C'est vous !

– C'est moi !

– C'est lui !

– C'est elle !

Le directeur de l'Agence Céléritas vient, en effet, de reconnaître dans l'intrépide jeune femme Miss Daisy Torp, une nageuse américaine du Nouveau-Cirque, dont il avait été jadis fort épris, et qu'après un flirt, des plus poussés, il avait subitement perdue de vue.

– Ah ! ça, mon cher Prosper, questionnait Miss Daisy… qu'est-ce que vous faites ici ?

– Eh bien, et vous ? répliquait Cocantin, charmé autant qu'ébloui.

– Donnez-moi donc mon peignoir ! réclama la nageuse… car il ne fait vraiment pas chaud.

– Le fait est qu'il faut un courage…

– Ah ! ce bon Cocantin !

– Ah ! cette adorable Daisy !

– Si je m'attendais !

– Et moi donc !

Comme Miss Daisy Torp, d'un pas léger, s'apprêtait à regagner le pseudo-temple gallo-romain où elle s'était déshabillée, Cocantin, ravi d'avoir retrouvé la jolie créature qui

avait, pendant plusieurs semaines, occupé ses journées et troublé ses nuits, s'écria avec un accent passionné :

– Chère Daisy, puisque le hasard nous a remis en face l'un de l'autre, j'espère bien que nous n'allons pas en rester là.

– Certainement, admettait la jolie créature, qui avait toujours beaucoup apprécié l'heureux caractère et le parfait bon-garçonnisme de son ex-adorateur.

– Où êtes-vous descendue ? demandait celui-ci.

– Au Grand-Hôtel, à Sainte-Maxime.

– Alors nous sommes voisins… Comment se fait-il que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt ?

– Je suis arrivée seulement d'hier soir.

– C'est donc cela !… Ah ! quel bonheur de vous avoir retrouvée !… Quels bons moments nous allons passer ensemble !

Tout en accompagnant Miss Daisy, qui regagnait sa cabine, Cocantin, fiévreusement, questionnait :

– Quand nous voyons-nous… chère, belle et douce amie ?

– Je vais tantôt en excursion jusqu'à Saint-Tropez… déclarait la nageuse… et je dîne avec des amis… tout près d'ici, à la villa *La Gabelle*… un coin délicieux que je vous ferai connaître…

– Que vous êtes bonne !

– Alors, demain ?

– Pourquoi pas ce soir ?

– C'est que je rentrerai sans doute assez tard à Sainte-Maxime.

– Cela n'a pas d'importance… Daisy… Sachez qu'à toute heure votre Cocantin est toujours vôtre.

– Eh bien, voulez-vous ce soir ?

– Si je le veux !

– À dix heures ?

– À dix heures.

– Sur la jetée du port ?

– Sur la jetée du port.

– Entendu.

– Vous êtes divine !

– Laissez-moi, car je grelotte.

– À ce soir.

– À ce soir.

Avant de disparaître dans le temple gallo-romain, Miss Daisy Torp… se dressant sur la pointe des pieds… et laissant tomber son peignoir, lança à Cocantin qui demeurait devant elle comme en extase, un gracieux baiser plein de promesses.

Puis elle disparut, tandis que le directeur de l'Agence Céléritas, les yeux écarquillés, murmurait :

– J'ai bien fait de venir à Sainte-Maxime !

III

LA VÉRITÉ

Dès qu'il avait eu connaissance de la lettre adressée par Favraut à sa fille, Jacques de Trémeuse s'était dit :

– Ce n'est point sous les traits de Vallières que j'irai à ce rendez-vous.

« C'est Judex qui s'y trouvera à l'heure dite.

Et, après s'être enfermé dans sa chambre, à l'abri de toute indiscrétion et de toute surprise, il s'était débarrassé de la barbe… de la perruque… et du costume qui le rendaient méconnaissable.

Puis, se coiffant de son chapeau de feutre et s'enveloppant de sa cape, il était sorti sur la terrasse qui flanquait la façade du premier étage et dont toutes les persiennes étaient hermétiquement closes… Après avoir écouté si aucun bruit ne s'élevait de la chambre de Jacqueline, il était descendu au rez-de-chaussée par un escalier dérobé, où, à cette heure, il ne risquait de rencontrer personne… et, gagnant le dehors, il traversa le parc, sous le rayonnement argentin de la lune, et franchit la grille… qui donnait sur le chemin conduisant au port de Sainte-Maxime.

Or… la fille du banquier ne dormait pas…

Accoudée à sa fenêtre, elle songeait à tous les événements qui avaient bouleversé sa vie… Et, tout en récapitulant ses souffrances, elle se demandait si, un jour, tant de douleur n'aurait pas un terme… et si elle ne connaîtrait pas, à son tour,

la douceur d'une existence sans inquiétude et sans amertume.

Au milieu de cette évocation tragique de toutes ses infortunes, une question, sans cesse, lui revenait à l'esprit :

– Que va-t-il résulter de l'entrevue de Vallières avec mon père ? Si, comme ce bon ami semble le redouter ; il y a là-dessous quelque guet-apens organisé contre moi, qui sait si lui-même n'en sera pas victime ? D'autant plus que lui-même connaît beaucoup de choses… trop de choses même.

Non, je n'aurais pas dû le laisser se substituer à moi-même… ou tout au moins lui permettre de se lancer tout seul dans une aussi menaçante aventure.

Peut-être vais-je avoir le temps de le retenir… ou tout au moins de prier M. Roger… ou M. Jacques, s'il est revenu, de l'accompagner ?

Jacqueline allait, dans cette intention, quitter sa chambre, lorsque, soudain, elle demeura clouée sur place.

Au moment où elle allait s'éloigner de sa fenêtre, elle aperçut une ombre, ou plutôt un homme enveloppé dans un grand manteau noir se glisser dans le jardin et disparaître bientôt derrière un massif.

Un trouble profond s'empara d'elle.

– Cet homme !… Quel est cet homme ? se demanda-t-elle… bouleversée…

En effet, dans le rayonnement lunaire qui enveloppait le parc de sa mystérieuse clarté, Jacqueline avait eu l'impression directe, instantanée, qu'elle venait de voir surgir devant elle la silhouette étrange, fantastique, qu'elle avait déjà entrevue au moulin des Sablons.

Presque aussitôt, un nom monta à ses lèvres :

– Jacques de Trémeuse.

Mais tout de suite elle se révolta contre cette pensée :

– Lui, se dit-elle. Ce n'est pas possible !

Mais le doute était né… cruel… affolant… irrésistible.

Incapable de comprendre encore les causes de ce drame effarant, elle en pressentait néanmoins les lugubres péripéties… et elle éprouvait la sensation d'être emportée en une sorte de tourbillon frénétique qui ne lui laissait plus aucune possession d'elle-même et la précipitait vers le gouffre où l'attirait la fatalité.

Le cœur broyé, elle se répétait, toute blanche, toute glacée :

– Ainsi, j'aurais pu aimer le bourreau de mon père… car c'est affreux à dire… je l'aime. Ah ! cela serait encore plus atroce que tout. Mais je suis sans doute le jouet d'une illusion. Qu'importe !… Je ne puis rester plus longtemps dans une pareille incertitude. Je veux savoir…

En proie à une fièvre ardente, elle sortit de chez elle… courut sur la terrasse et s'en fut frapper à une porte-persienne, appelant, d'une voix étranglée par la plus intense des émotions :

– Vallières ! Vallières !

Jacqueline n'obtint aucune réponse.

Alors, folle d'anxiété… incapable de maîtriser la fièvre qui la dévorait, d'un geste brusque, elle ouvrit les volets et pénétra dans la chambre d'un pas hésitant… Aucun bruit ne se faisant entendre, elle tourna, en tâtonnant, le bouton d'une lampe électrique.

La chambre était vide et le lit non défait.

Sur une chaise, elle reconnut la redingote de Vallières… Sur une table, le chapeau haut de forme, et, dans le tiroir de la table, laissé entrouvert, une perruque grise… une fausse barbe.

En face de ce nouvel événement, Jacqueline crut que la raison allait lui échapper.

Chancelante… à bout de forces… complètement égarée… elle n'eut qu'un cri ou plutôt qu'un gémissement qui exprimait tout le désarroi de sa pauvre âme encore une fois si cruellement meurtrie :

– Mon Dieu !…

Et elle allait se laisser tomber sur un siège, le cerveau vide, tant il s'épouvantait de penser, préférant encore l'incertitude du mystère à la réalité de la douleur… lorsqu'une voix très douce s'éleva près d'elle :

– Que faites-vous là, mon enfant ?

C'était Mme de Trémeuse, qui, attirée par les appels de Jacqueline à Vallières, venait d'entrer dans la chambre de son fils.

– Vous, madame !… fit aussitôt la fille du banquier.

Et se réfugiant dans les bras que lui tendait la comtesse, elle fit, toute frissonnante :

– J'ai peur !… J'ai peur !…

– Voyons !… Que s'est-il donc passé ? questionnait la grande dame.

D'une voix entrecoupée, Jacqueline expliquait :

– Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, j'ai distingué nettement… un homme dans le parc… un homme qui ressemblait à celui que j'ai cru voir comme en un rêve… à… je n'ose prononcer son nom… Alors, j'ai voulu appeler Vallières… mais personne ne m'a répondu… Je suis entrée ici… Il n'y avait personne.

Puis, désignant tour à tour, à Mme de Trémeuse, les vêtements, la barbe et la perruque, elle ajouta :

– Voilà ce que j'ai trouvé…

– Ma pauvre enfant, murmura la mère de Jacques, en proie, elle aussi, à un trouble indicible.

Ces simples mots suffirent pour inonder de lumière le cerveau de Jacqueline.

En une seconde, tous les voiles se déchirèrent.

Ce fut la vision complète, la révélation absolue.

Et l'œil hagard, la voix éperdue, Jacqueline fit lentement :

– Vallières… Jacques… Judex !…

La fille du banquier ne s'évanouit pas sous ce choc terrible… elle eut au contraire la force admirable de réagir, dans sa volonté de ne pas mourir, avant de tout savoir, car elle avait compris… que si elle tombait en ce moment, elle ne se relèverait pas… et rassemblant, tendant en un effort suprême toute sa volonté, toute son énergie, elle fit, en joignant les mains et en dirigeant un regard suppliant vers Mme de Trémeuse qui la contemplait avec une expression de protection tendre et de maternelle compassion :

– Madame… je vous en conjure… dites-moi toute la vérité.

– Venez, ma fille…, répliqua simplement Julia Orsini.

Et, tout en soutenant la frêle créature, qui marchait d'un pas automatique, saccadé, elle l'emmena dans sa chambre… et après l'avoir fait s'asseoir sur un canapé… elle s'installa près d'elle… et de cette même voix douce dont elle parlait jadis à ses fils, avant le drame, aux jours de bonheur… elle lui dit :

– Ma chère enfant… écoutez-moi. Vous avez saisi toute la vérité. Vallières… Jacques de Trémeuse… et Judex… ne font qu'une seule et même personne.

– C'est affreux ! fit Jacqueline en un sanglot.

– Je comprends ce que vous devez souffrir, reprenait la femme en noir, puisque j'ai cru deviner que vous vous aimiez…

– Madame…

– Pleurez… oh ! oui, pleurez en m'écoutant… comme je vais pleurer… comme je pleure déjà moi-même. Car nous allons gravir ensemble notre calvaire. Nous allons porter notre croix toutes les deux !

Et Mme de Trémeuse, belle de toutes les souffrances endurées, oublieuse de toute vengeance et grandie par le pardon, poursuivit :

– Pour défendre mon fils… je vais être obligée d'accuser votre père… Vous ne m'en voudrez pas… car ne faut-il pas que vous-même vous trouviez des excuses, à votre cœur ?

– Parlez, madame !… Je vous entendrai avec toute la résignation, tout l'esprit de sacrifice dont je suis capable.

– Merci !… Mon cher mari et moi… nous vivions heureux avec nos fils… Rien ne semblait devoir troubler un bonheur que nous devions à notre mutuel attachement ainsi qu'à notre puissante situation de fortune… lorsqu'un homme apparut… Il crut m'aimer… Il osa me le dire… je le chassai, et pour se venger, il ruina mon mari… et l'amena au suicide.

– Et cet homme était mon père ! scanda Jacqueline… qui, douloureusement sanglota : Ce n'est qu'un crime de plus à ajouter aux autres. Je vous demande pardon pour lui.

– J'ai déjà pardonné… pour vous… pour votre enfant… pour mon fils…, reprenait Julia Orsini qui, reprenant le bref et saisissant résumé de sa vie, acheva :

– Auparavant, j'avais voulu me venger… Rentrée en possession d'une grande fortune, libre, indépendante, je consacrai tous mes instants à préparer ma vengeance, j'élevai mes deux fils dans cette unique pensée, et j'eus la joie, l'orgueil de constater bientôt que je les avais façonnés à mon image et que j'avais réussi à faire pénétrer en eux toute ma volonté… toute ma pensée… L'heure sonna ! Je voulais que le verdict fût impitoyable…

« Il l'eût été sans vous ! Votre père vous doit l'existence.

« Comment mon fils n'eût-il pas été attendri, puisque vous êtes parvenue à me désarmer, moi… qui avais juré d'être implacable ! Oui, c'est en vous voyant apprendre à votre fils la prière de miséricorde… c'est en sentant son innocent baiser effleurer mon front… c'est en vous connaissant mieux… chaque jour… et en lisant enfin dans votre cœur un secret que vous n'avez peut-être pas osé vous confier à vous-même, mais que moi, femme et mère, j'avais deviné avant tous, que j'ai senti ma

haine s'apaiser et qu'après vous avoir pardonné, à vous que j'englobais aussi dans ma colère, j'ai fini peu à peu par m'habituer à la pensée que je pouvais peut-être pardonner aussi à celui qui avait tué mon époux…

« Comprenez-vous, maintenant, pourquoi j'ai voulu que ce fût mon fils qui se rendît à l'appel de votre père ?

– Ah ! madame ! madame ! je ne sais plus que croire, je ne sais plus que penser. C'est horrible… cette haine !… Pourquoi faut-il que ce soit mon père qui l'ait provoquée ? Pourquoi faut-il que ce soit moi qui en sois encore et toujours la victime ?

Noblement, Mme de Trémeuse ripostait :

– Soyez heureuse et fière, au contraire, puisque c'est vous qui avez tout apaisé. Nous allons, mes fils et moi, vous rendre votre père. J'ignore quelle sera son attitude à notre égard. Mais, ce que je tiens à vous dire, c'est que nous n'avons plus pour lui aucun ressentiment. C'est à vous, ma chère enfant, qu'il appartiendra sans doute d'accomplir jusqu'au bout le miracle de rédemption et de paix. Je ne doute pas que vous ne soyez à la hauteur de votre tâche. Quant à moi… si ma conscience n'a rien à se reprocher… mon cœur gardera toujours le regret d'avoir, sans le vouloir, meurtri le vôtre.

– Et le mien n'oubliera jamais, reprenait la fille du banquier, les paroles d'affection que vous avez eues pour moi, et le geste de miséricorde que vous avez eu pour mon père.

Une longue étreinte… toute maternelle de la part de la comtesse, toute fébrile de la part de Jacqueline, scella ce nouveau pacte de mutuelle bonté.

Mais voilà que Jacqueline tressaille !

Les mêmes craintes qu'elle avait eues pour Vallières… elle les éprouve à présent pour Jacques…

Si, en voulant délivrer Favraut, il allait lui arriver malheur ?

Si les bandits qui ont enlevé le banquier et se servent peut-être de lui comme d'un instrument de chantage, ou tout au

moins d'un prétexte à guet-apens, allaient en profiter pour l'assaillir traîtreusement et l'assassiner sans vergogne ?

Alors… oubliant tout… pour ne plus penser qu'au péril que doit courir Jacques de Trémeuse, elle se précipite, comme hallucinée, vers la fenêtre qu'elle ouvre toute grande…

Elle se penche au dehors, elle regarde… elle écoute…

La nuit est sereine et silencieuse…

Pas un souffle de brise ne passe dans les palmiers… La lune argente la mer de ses rayons… Au loin, en rade… un beau voilier est à l'ancre… immobile sur les eaux dormantes…

Jacqueline se demande si, dans ce décor de poésie exquise, parmi ce calme de la nature en repos, dans la douceur de cette nuit de rêve, il ne se déroule pas tout près de là quelque drame affreux… et elle se demande si… tout à coup, elle ne va pas entendre… s'élevant, déchirant et sinistre, le cri suprême de Judex, frappé par la balle ou le couteau de ses meurtriers !

Toute désemparée, elle se laissa glisser à genoux… et le front appuyé contre le rebord de la fenêtre… les épaules secouées par des sanglots convulsifs, elle ne sut que balbutier ces mots, entrecoupés de douloureux gémissements :

– Protégez-le, mon Dieu !… Sauvez-le, je vous en supplie.

Et comme Mme de Trémeuse s'approche d'elle… Jacqueline, se relevant, s'écrie, tandis que des larmes brûlantes inondent son visage :

– Et je n'ai pas le droit de l'aimer !

Puis, complètement brisée, elle s'évanouit dans les bras de la comtesse.

IV

LE RENDEZ-VOUS

En franchissant la grille de la villa, Judex s'était trouvé en face de son frère, qui, tout de suite, lui avait demandé d'une voix où perçait une affectueuse inquiétude :

– Alors, frère, tu vas à ce rendez-vous ?

– Oui, j'y vais.

– Seul ?

– Seul.

– N'est-ce pas une grave imprudence ?

– Pourquoi ?

– Tu me l'as dit toi-même… La lettre que Favraut a écrite à sa fille a été certainement dictée, ou tout au moins inspirée par Diana Monti, dans le but d'attirer Jacqueline dans ses filets et de la supprimer, cette fois, d'une façon définitive.

– C'est toujours mon avis.

– Ne crains-tu pas que, voyant encore leurs odieux calculs déjoués, ils ne se vengent sur toi de leur déception ?

– C'est fort probable.

– Alors, laisse-moi t'accompagner.

– C'est impossible.

– Frère !…

Gravement, posément, et avec cette maîtrise de lui-même

qui semblait grandir en lui aux heures difficiles et dans les circonstances solennelles, Judex expliquait :

– Si nous nous rendons à deux sur la jetée du port… nous éveillerons les soupçons de ces misérables… Il est certain que, mis sur leurs gardes, ils éviteront tout contact avec nous… et battront prudemment en retraite, quitte à machiner ensuite quelque nouvelle et criminelle intrigue. Tandis que, s'ils me voient seul… et si surtout je leur donne bien l'impression, et je m'en charge, que de loin ou de près, aucune personne, ni toi, ni Kerjean, ni une autre, n'est à même d'accourir à mon appel… ils se découvriront aussitôt, et je n'en demande pas davantage.

Et Judex, avec un mystérieux sourire, ajouta :

– Je suis tranquille… Un quart d'heure d'entretien, et peut-être même moins, suffira pour mener à bien mon entreprise.

– Songe que tu vas avoir affaire à des gens qui ne reculeront devant rien pour faire triompher leurs plans abominables.

– Je suis fixé.

– As-tu des armes ?

– Aucune.

– Jacques… tu m'effraies !… Je me demande à quoi tu penses… de t'exposer ainsi… Ton amour pour Jacqueline t'aurait-il fait perdre la tête ?…

– Je n'ai jamais été en aussi parfaite possession de moi-même.

– Prends au moins mon revolver.

– J'ai à ma disposition mieux que le plus perfectionné des brownings.

– Quoi donc ?

– Ceci.

Tirant de sa poche un carnet de chèques, Jacques le montra à Roger en disant :

– Voici un argument auquel des bandits de l'espèce de Diana Monti et de Moralès n'ont pas l'habitude de résister. Notre immense fortune nous permet de négocier royalement la rançon de Favraut. Sois sûr que je le ramènerai avec moi… dût-il m'en coûter un million, et peut-être davantage…

– Prends garde ! fit simplement Roger, qui savait très bien qu'il était inutile de heurter son frère… et que lorsque Judex avait pris une décision, rien au monde n'aurait pu l'en détourner.

Les deux frères échangèrent une chaleureuse poignée de main… et tandis que Roger, qui était loin de se sentir rassuré, regagnait la villa, Jacques gagnait le port d'un pas rapide.

Or… il y avait été devancé par Cocantin qui, presque aussitôt après le dîner, prétextant une légère migraine, avait demandé à ses hôtes la permission de se retirer… pour prendre un peu l'air avant de se coucher.

Après avoir fait pendant quelque temps les cent pas dans le parc, il s'était subrepticement glissé au-dehors par une petite porte, le cœur battant la charge à la pensée de la radieuse créature, de la splendide déesse – c'est ainsi qu'il l'appelait – avec laquelle il avait rendez-vous.

Jamais Cocantin… pourtant si inflammable… ne s'était senti si enflammé.

Toute la journée, la vision de la jolie baigneuse qui lui était apparue, telle Amphitrite sortant de l'onde, n'avait cessé de l'envelopper de son gracieux mirage.

– Je ne la croyais pas aussi belle ! se disait-il. Quel charme… quelle ligne… quel chic… quel galbe… quelle séduction !… Et elle m'aime ! Car, si elle ne m'aimait pas… elle n'aurait jamais consenti, cette adorable Daisy, à m'accorder aussi facilement, aussi rapidement… ce bienheureux… ce divin rendez-vous !

Songeant au buste de Napoléon, qu'au cours de ses déplacements il emportait toujours dans sa valise et qu'il avait installé à la place d'honneur dans la chambre qu'il occupait à la

villa de Trémeuse, le détective se prit à murmurer :

– Je suis sûr que le Maître lui-même n'a pas éprouvé une émotion plus suave lors de sa première entrevue avec Joséphine…

Ce fut dans ces excellentes dispositions que l'excellent Prosper arriva sur la jetée… qui semblait alors complètement déserte.

– Elle n'est pas encore là ! fit-il avec un léger désappointement.

Mais, tirant sa montre, il constata qu'il n'était que dix heures moins un quart…

Comme tous les vrais amoureux… il était en avance.

S'installant sur un banc… tout en prenant une attitude rêveuse, énamourée, le directeur de l'Agence Célléritas résolut d'attendre sa bien-aimée avec toute la patience dont il était capable…

Mais les minutes lui paraissaient d'une longueur d'éternité… et à mesure qu'approchait l'heure tant désirée il se sentait en proie aux alternatives les plus ardentes de joie et d'espérance, marquant chaque seconde de cette question qui, en l'absence de toute autre parole, s'était emparée de son cerveau :

– Viendra-t-elle… ne viendra-t-elle pas ?

Mais bientôt, une exclamation de bonheur lui échappa… Un bruit de pas léger lui fit dresser l'oreille… Il regarda… Une silhouette féminine apparaissait là-bas… toute nimbée de lumière astrale… C'était elle… c'était Daisy !

– Faut-il qu'elle soit amoureuse ! se dit Cocantin qui, frétillant et frémissant, se précipita vers sa conquête tout en la saluant de la banale et classique apostrophe : Comme c'est gentil à vous d'être venue !

Daisy Torp répliqua aimablement :

– Moi aussi, j'avais hâte de vous voir… mon cher Cocantin.

Et, avec cette franchise toute spontanée qu'ont parfois les amoureux, elle ajouta, en guise de profession de foi :

– Vous n'êtes pas joli, joli…

– Je n'ai aucune prétention !

– Mais vous êtes si bon garçon…

– On fait ce qu'on peut.

– J'aime beaucoup les bons garçons… *The good fellows.*

– Et moi, répéta Prosper très satisfait de cette déclaration si franche, laissez-moi vous dire que votre *good fellow*… vous trouve très jolie… jolie… jolie… et qu'il aime beaucoup les jolies filles…

– *The pretty girls !*

– Alors… ma petite *pretty girl*… venez…

Et passant son bras autour de la taille souple… ondoyante… de la jolie baigneuse, Cocantin lui dit :

– Daisy ! décidément, tu m'affoles ! Je t'aime… Donne-moi un baiser !…

Mais un bruit de pas malencontreux retentit au loin…

– Zut ! un raseur ! s'écria Prosper.

Et, entraînant l'Américaine du côté opposé de la jetée, il lui dit :

– Allons jusqu'à la tour du petit phare… Là, nous pourrons échanger les propos les plus tendres en contemplant la mer…

Daisy Torp ne se fait nullement prier.

Elle a toujours eu pour Cocantin, si bon, si galant et si affable, une de ces bonnes et cordiales amitiés qui durent parfois plus longtemps que les passions violentes… Et puis, elle aussi, c'est une très brave fille… d'un caractère indépendant… parfois même intrépide… et qui lui a valu beaucoup de sympathies.

Tous deux s'en vont d'un pas rapide vers la tour… continuer

leur flirt sous le regard des étoiles, se confier leurs mutuelles impressions devant la Méditerranée qui, cette nuit, a des reflets d'un argent éclatant… contrastant étrangement avec les ténèbres bleutées qui forment au-dessus d'eux comme un voile fluide… plein de charme et de mystère.

Derrière eux, le bruit de pas s'est rapproché… sonore… martelant énergiquement les dalles de la jetée.

Au moment où il arrive au pied de la tour, Cocantin, cédant à un mouvement de curiosité fort naturelle, se retourne et regarde.

Près de la borne qu'il vient de quitter… il aperçoit, debout, au clair de lune, un homme enveloppé dans un ample manteau et dont il reconnaît aussitôt la caractéristique silhouette.

– Judex ! laisse-t-il instinctivement échapper.

– Judex ? répéta l'Américaine. *What is it ?*

– Ce n'est rien…, se reprend Cocantin ou plutôt c'est-à-dire que si… c'est un ami… un grand ami à moi.

– Croyez-vous qu'il nous a vus ?

– Non… et puis il n'y a rien à craindre… c'est un homme très discret.

– Si vous me présentiez ? proposa malicieusement miss Daisy Torp… ce sera peut-être plus correct.

– Non ! Non ! refuse Cocantin…

Et revenant tout à coup à la réalité des événements que sa préoccupation amoureuse… lui a fait oublier…, il explique :

– Nous le gênerions… Il ne faut pas qu'il nous voie… Cachons-nous.

– Est-ce que lui aussi aurait un rendez-vous ?

– Oui, oui…

– D'amour ?

– Daisy, ne me questionnez pas.

– Qu’avez-vous, *dear* Prosper… vous semblez tout ému.

– Je le suis en effet.

– Pourquoi ?

– Mais, parce que… parce que je vous aime.

– Bien vrai ?

– Je vous adore !

Pour bien prouver à l’aimable Daisy Torp toute la sincérité de sa flamme, Cocantin se préparait à la serrer tendrement contre son cœur, lorsque le bruit rythmé de rames frappant les flots parut grandir son anxiété qui ne s’était d’ailleurs que très superficiellement calmée.

– Attendez, ma chère Daisy…, fit-il en s’éloignant légèrement de la baigneuse.

Dissimulé derrière un pan de mur, il lança un regard vers l’endroit où, un instant auparavant, il avait aperçu Judex.

Celui-ci s’était assis sur la borne, et semblait attendre les événements avec sérénité.

On aurait même dit qu’il n’avait nullement vu un canot, monté par plusieurs hommes, quitter le flanc du brick-goélette à l’ancre et se diriger vers la jetée.

Lorsque l’embarcation stoppa à quelques mètres de lui, il ne bougea pas davantage.

Ce fut à peine s’il détourna la tête, lorsqu’un tout jeune matelot, sautant à terre, se dirigea vers lui.

Cocantin, grâce au magnifique clair de lune qui rayonnait sur la baie suivait tous ces détails avec la plus rigoureuse exactitude…

Jusqu’alors il était demeuré impassible.

Mais lorsqu’il vit le jeune matelot frapper légèrement sur l’épaule de Judex, celui-ci se lever brusquement, et dévisager son interlocuteur avec un air de souverain mépris, le directeur

de l’Agence Céléritas ne put retenir une sourde exclamation :

– Diable ! Diable !

– Qu’y a-t-il ? interrogea Miss Daisy Torp qui avait rejoint son ami.

– Il y a, murmura celui-ci qui paraissait de plus en plus troublé… Il y a que nous allons assister, je crois, à des choses tout à fait extraordinaires !…

V

LE GUET-APENS

Lorsque Jacques de Trémeuse qui, sans en avoir l'air, n'avait rien perdu des mouvements du canot, s'était entendu interpeller en ces termes : « Hé ! bonsoir, cher monsieur Judex ! », malgré tout son incomparable sang-froid, il n'avait pu réprimer un tressaillement… et il s'était tout de suite redressé, faisant face à l'adversaire.

C'est que, tout de suite, il avait reconnu la voix railleuse, mordante qui vibrait à ses oreilles.

– Diana…, se dit-il. La lutte s'engage… Attendons…

L'aventurière, qui portait avec une sorte de cynique élégance son travestissement de marin, interrogeait, toujours gouailleuse :

– Peut-on vous demander ce que vous faites, ce soir, sur cette jetée ?

D'autant plus hardie qu'elle se sentait protégée par les bandits qui étaient restés dans la barque, prêts à accourir à son premier signal, l'ex-institutrice des Sablons ajouta :

– Serait-ce, par hasard, pour rimer quelque sonnet aux étoiles ?

– Non, répliqua Judex d'une voix incisive. J'attends Favraut !

– Ah ! vous attendez Favraut ? Et pourquoi, s'il vous plaît ?

– Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Diana qui, malgré toute son audace et la sécurité que lui inspirait la présence de ses compagnons, se sentait quelque peu démontée par l'intervention de son mortel et redoutable ennemi, répondit cependant :

– J'ai été chargée par lui d'amener à bord du navire où il se trouve sa fille et son petit-fils auxquels il avait demandé de le rejoindre.

– Et moi…, scanda Jacques de Trémeuse, je suis venu pour vous empêcher de les assassiner.

– Que dites-vous ? grinça la misérable, furieuse de voir ses plans déjoués.

Mais, malgré tout, elle voulut bluffer :

– Assassiner cette femme… cet enfant… mais monsieur vous êtes fou !

– Vous n'en êtes pas à votre coup d'essai.

– Monsieur… je ne comprends pas.

– Vous ne comprenez pas ?

Enlevant d'un geste brusque le béret que portait l'aventurière dont les longs cheveux bruns se dénouèrent aussitôt pour retomber sur ses épaules, Judex s'écria :

– Allons… Diana Monti, puisque nous voilà enfin face à face, jouons franc jeu et pas d'inutile comédie.

Mais la maîtresse de Moralès, brandissant soudain le revolver qu'elle dissimulait derrière son dos, le braqua vers la poitrine de Judex qui, sans se départir de son calme, écarta l'arme d'un geste irrésistible avant que Diana ait eu le temps de presser sur la détente et déclara sur ce ton plein d'autorité impérieuse :

– Pas de nerfs… madame, je vous en prie… si vous saviez dans quel but je suis ici, vous ne chercheriez pas à vous débarrasser de moi, bien au contraire.

Comme Diana avait eu un mouvement de surprise, Jacques

de Trémeuse, profitant de l'ascendant qu'il venait de conquérir si promptement sur son ennemie, formula aussitôt :

– Je ne suis animé que d'intentions extrêmement pacifiques. Vous pouvez constater que je suis sans armes. Je suis tout simplement venu pour négocier la rançon du banquier Favraut.

– La rançon du banquier Favraut ! répétait la Monti, de plus en plus étonnée.

– Parfaitement !

Marie Verdier gardait un silence qui prouvait toute sa surprise. Alors, Judex reprit sur un ton de loyauté et de noblesse bien fait pour vaincre les hésitations de son interlocutrice :

– Voulez-vous que nous en parlions tout de suite ?

– Mais… volontiers, monsieur.

– Bien.

Et Jacques de Trémeuse reprit, tout aussi tranquille que s'il eût discuté ses intérêts particuliers avec son notaire :

– Je n'userai pas de périphrases… En affaires, j'ai toujours pour principe d'aller droit au but ; et je vous prie de bien vous convaincre que ce n'est pas autre chose qu'une affaire que nous traitons. Si, comme je l'espère, nous aboutissons au résultat que je désire, non seulement j'oublierai les circonstances dans lesquelles elle aura été conclue, mais je m'empresserai de rayer de ma mémoire jusqu'au souvenir de ceux qui l'auront traitée avec moi. Cette déclaration doit donc entièrement vous rassurer.

– En ce cas, monsieur…, répliqua Diana, voyons quelles sont vos conditions.

– N'est-ce pas à vous plutôt de me fixer les vôtres ?

– Je vous avoue que je n'ai guère eu le temps d'y réfléchir. Comme vous le dites, c'est une affaire…

– Une très grosse affaire…

– Qui demande à ce qu'on y pense…

– Mais qui a besoin d'être enlevée très rapidement.

– Je ne suis pas seule.

– Oh ! c'est tout comme.

– Je vous assure que c'est très embarrassant.

– Alors, proposait finement Judex, voulez-vous me laisser me substituer un instant à vous ?

– Volontiers.

– Et vous parler avec une franchise qui vous offusquera peut-être, mais que vous ne manquerez pas – car vous êtes fort intelligente – de trouver indispensable ?

Diana Monti qui n'était pas sans éprouver une instinctive admiration pour l'homme vraiment extraordinaire qu'elle avait devant elle, se disait :

– Toi, mon gaillard… tu as beau être très fort… Si tu crois me rouler… tu te trompes… et je vais te prouver que Diana Monti est de taille à te répondre.

Et, tout haut, elle fit sur un ton de conciliation plus apparente que réelle :

– Je vous avouerai que la façon plutôt originale avec laquelle vous vous êtes présenté à moi n'avait pas été sans m'inspirer une certaine méfiance, et justifiait par conséquent le geste de défense dont j'ai cru devoir user envers vous.

Puis, tout en plaçant ostensiblement son revolver dans la poche de sa vareuse, elle ajouta avec un aimable sourire que tempérait l'éclat sombre de son regard :

– La correction de votre attitude et de votre langage, en me rassurant entièrement… me permet donc de vous entendre en tout repos… Parlez, monsieur, je vous écoute.

Judex reprenait :

– Négligeant tous les détails et toutes les circonstances qui,

depuis un certain temps, nous ont mis en conflit tous les deux, je ne veux m'occuper que de la question qui nous intéresse présentement, c'est-à-dire le rachat de Favraut. D'abord, pourquoi m'avez-vous enlevé le banquier ? Pour vous faire épouser par lui… et vous emparer de sa fortune… après vous être débarrassée de sa fille et de son petit-fils. Ne protestez pas !… Je vous ai prévenue que je vous dirais des choses désagréables. Mieux vaut commencer par là… et nous en débarrasser tout de suite, afin d'éviter un malentendu qui pourrait compromettre le résultat de nos négociations… Écoutez-moi donc jusqu'au bout, je vous en prie ; et je vous garantis que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Diana, de plus en plus intriguée par le tour que prenait cette singulière causerie, fit d'une voix sourde :

– Continuez…

Judex, impassible, déclarait :

– Votre plan, désormais, ne peut plus réussir.

– Vous croyez ? ponctuait Diana.

– J'en suis sûr. Pour en arriver à vos fins, et vous l'avez admirablement compris, vous avez résolu de supprimer Jacqueline Aubry et son fils… non pas seulement parce que vous voulez vous emparer de leur part d'héritage, mais encore et surtout parce qu'ils sont devenus des témoins gênants, et parfaitement capables, en révélant à Favraut toute votre conduite, de vous perdre à ses yeux et de démolir à jamais l'échafaudage que vous avez si habilement construit. Grâce à un heureux concours d'événements sur lesquels je ne veux pas m'attarder, vous n'avez pas réussi à exécuter cette partie si importante de votre programme… Ce soir, vous avez encore une fois échoué… et vous échouerez toujours… Quand je devrais ne pas rentrer vivant à la villa de Trémeuse…

– Vous n'avez rien à craindre de moi, affirmait Diana, très avide de lire entièrement dans le jeu de son partenaire.

Judex ripostait :

– Tant mieux pour moi, pour vous et pour tous ! Je résume… Vous devez donc renoncer à vous emparer des millions de Favraut… et même à le faire reparaître sur la scène du monde… et cela autant dans votre intérêt que dans le sien. Car aussitôt qu'il voudra réclamer ses droits… sa fille se dressera entre lui et vous. Et tandis que lui m'accusera de l'avoir séquestré, Jacqueline vous accusera d'avoir voulu vous débarrasser d'elle et de son fils. Nous avons donc intérêt, vous autant que moi, à ce que Favraut reste dans sa tombe. Somme toute, il n'y a que vous, Moralès et moi, qui sachions qu'il est vivant. Car je suppose que vous n'avez pas été assez imprudente pour mettre les gens que vous avez employés entièrement dans la confidence de son aventure.

– Certes ! Mais il y a sa fille.

– Je m'en charge !…

– Cependant…

Et Judex, auquel il répugnait de mentir, même à une criminelle de l'envergure de Diana, fit sur un ton agacé :

– Je vous répète que je m'en charge. Vous voyez donc bien que tout peut très bien s'arranger… au mieux de nos intérêts devenus communs.

– Peut-être ! cédait peu à peu l'aventurière qui semblait vivement impressionnée par les arguments de son adversaire.

Celui-ci achevait :

– Qu'allez-vous faire de Favraut ? Il va être extrêmement embarrassant. Il vous sera sinon impossible, mais tout au moins extrêmement difficile de l'isoler entièrement… Tôt ou tard, ou il vous échappera ou on le découvrira. Tandis qu'avec moi… rien à craindre… je vous garantis que cette fois, je prendrai de telles précautions que nul, pas même vous, ne pourra pénétrer jusqu'à lui. Rendez-moi donc votre prisonnier, je vous le répète, autant pour votre sécurité que pour la mienne.

Et, pour achever de vaincre les dernières hésitations de

l’aventurière, Judex posa, en baissant la voix :

– Un million pour vous… si vous acceptez tout de suite.

À ces mots, Diana eut une seconde de vertige.

– Un million…

Fascinée par l’appât de cette somme encore plus qu’entraînée par les arguments de Judex, elle allait accepter, lorsque, tout à coup, la lumière se fit dans son esprit, lui révélant instantanément toute la vérité.

– Je vois clair dans son jeu, se dit-elle… Il est amoureux de Jacqueline… Il n’y a pas à en douter un seul moment… Il veut lui rendre son père pour pouvoir l’épouser. Quant au million qu’il me propose, peut-être me le donnera-t-il pour en finir plus vite… quitte ensuite à me livrer à la justice ou plutôt à *sa* justice… et à me frapper implacablement.

Et tout de suite, elle songea :

– Pourquoi risquer une partie avec de pareils doutes… quand je le tiens, lui, et quand je peux m’en délivrer à tout jamais ? Oui, au lieu de lui livrer le banquier, c’est moi qui vais le livrer à Favraut. Et nous verrons ensuite, si, comme il le prétend, Jacqueline et son enfant sont si bien invulnérables.

– Monsieur, reprit-elle après un bref silence, j’ai bien écouté tout ce que vous venez de me dire. Je ne vous cacherai pas que vous m’avez vivement impressionnée… Aussi suis-je toute prête à m’entendre avec vous… et à vous remettre Favraut en échange du million que vous m’avez promis. Mais à une condition.

– Laquelle ?

– Je vous l’ai déjà dit, je ne suis pas seule.

– Il y a Moralès ?

– Oui, il y a Moralès… il y a aussi Favraut… Avec le premier, il nous sera facile de nous entendre. Mais avec le second…

– Je ne saisis pas très bien.

– Vous n’ignorez pas qu’il a perdu la raison ?

– Oui… je le sais !

– En ce moment, il est hanté par une idée fixe… revoir sa fille et son petit-fils.

– Eh bien ?

– Tant qu’il ne les aura pas retrouvés, il refusera de quitter le navire où nous l’avons transporté, et si nous insistons trop vivement, je crains un scandale… des violences… Alors je ne sais que faire… Peut-être… si vous envoyiez chercher Mme Aubry… mais vous allez encore dire que je veux me venger, l’attirer dans un guet-apens…

Judex se taisait…

Une lueur étrange, sublime flambait dans son regard…

Sans doute son cœur d’amant venait-il de lui inspirer quelque sublime, et généreuse idée ; car au bout d’un instant, tandis qu’un reflet d’incomparable noblesse illuminait ses traits, il fit d’une voix mâle et résolue :

– Voulez-vous me conduire auprès de Favraut ?

– Comment cela ? répliquait Diana toute interdite de tant d’audace…

– Je vous l’ai dit… je suis sans armes.

Et réprimant la joie sauvage… féroce qui s’était emparée d’elle à la vue de son ennemi qui se livrait ainsi à elle dans un but dont elle ne pouvait et ne voulait approfondir les raisons secrètes, elle fit d’une voix rauque, saccadée :

– Eh bien… suivez-moi !

Quelques instants après, la petite chaloupe s’éloignait du quai, emportant Jacques de Trémeuse… qui, resté debout au milieu de la barque, dominait de sa haute stature les bandits avec lesquels il venait d’engager la lutte suprême… tandis que la lune se voilait derrière les gros nuages qui, depuis un

moment, s'amoncelaient à l'horizon.

*

* *

Tout doucement, Cocantin, qui venait d'avoir un long et mystérieux conciliabule avec Miss Daisy Torp… sortit de sa cachette… et, s'avançant vers le port, regarda avec une expression d'inquiétude la barque qui s'éloignait vers *l'Aiglon,* mouillé à quelque cents mètres du rivage.

D'une voix entrecoupée, il confiait à l'Américaine qui l'avait suivi :

– C'est elle… c'est la Monti… j'en suis sûre… je la connais… Et elle l'emmène. Elle a dû le rouler… comme elle m'avait roulé, moi ! Ah ! la gueuse ! Daisy, je ne suis pas tranquille !… En voyant Judex monter à bord de ce canot, il me semble que j'assiste à l'embarquement de Napoléon pour Sainte-Hélène. Oui, j'ai le pressentiment qu'il va arriver malheur à mon ami.

« Et rien… ni bachot… ni youyou… pas même une périssoire… pas même une coquille de noix. Ah ! si je savais nager, moi !

À ces mots, une expression de malice et d'audace se répandit sur la jolie figure de Miss Daisy Torp.

– Vous aimez beaucoup ce Judex ? demanda-t-elle.

– C'est un grand cœur ! fit sincèrement l'excellent Prosper.

– Eh bien, ne vous inquiétez pas ! déclara l'intrépide Américaine. C'est moi qui irai à son secours. Laissez-moi faire, je sens que je réussirai.

Et la charmante créature se débarrassant en un tour de main de son chapeau, de son manteau, de sa robe, et de ses chaussures, apparut bientôt sur la jetée… en un maillot de soie noire qu'elle avait l'habitude de porter en guise de chemise, suivant la mode américaine.

– Daisy… Daisy, où allez-vous comme ça ? questionnait le détective malgré lui.

– Au secours de Judex, lança la jolie nageuse, en exécutant un plongeon magistral dans la mer… et en gagnant entre deux eaux le brick-goélette où venait d'accoster Jacques de Trémeuse.

– Si elle le sauve, s'écria Cocantin dans un élan sublime, eh bien !… j'en ferai ma femme…

ONZIÈME ÉPISODE

L’ondine

I

À BORD DE *L'AIGLON*

Lorsque Judex mit le pied sur le brick-goélette *l'Aiglon,* il n'avait rien perdu de son calme admirable… On eût dit qu'il n'éprouvait aucune espèce d'inquiétude de s'être livré ainsi sans défense à ses ennemis…

Persuadé que, grâce à son argumentation aussi logique que sensée, il avait convaincu Diana Monti de la nécessité pour elle de lui rendre Favraut et ne doutant pas un seul instant qu'il viendrait facilement à bout du banquier dont il ignorait d'ailleurs le prompt retour à la raison, Jacques de Trémeuse n'éprouvait donc aucune crainte non seulement au sujet de sa propre sécurité, mais encore sur le résultat du plan qu'il avait si audacieusement conçu et si énergiquement exécuté.

Et puis, n'était-il pas soutenu par la pensée de Jacqueline… par l'amour profond, immense, que l'adorable créature lui avait inspiré et que, désormais, il savait partagé ?

Cet amour avait déjà accompli un miracle que longtemps il avait cru lui-même impossible.

Il avait attendri un cœur que l'on aurait pu croire à jamais fermé à tout autre sentiment qu'à celui de la vengeance.

Il avait désarmé Mme de Trémeuse au point de ressusciter en elle des sentiments de tendresse humaine et de charité chrétienne que la haine semblait avoir pour toujours étouffés…

Et Judex… dans l'ardeur d'une passion qui empruntait à son caractère façonné par une éducation spéciale une sorte de

mysticisme d'un autre temps… et de chevalerie d'un autre âge, avait l'impression très nette qu'une puissance invisible et tutélaire accompagnait ses pas, veillait à tout instant sur lui et était prête à le protéger contre les atteintes de ses ennemis.

En ce moment, il n'était plus le justicier patient et secret qui s'entoure de toutes les précautions, a recours à toutes les ruses, et s'enveloppe de tous les voiles indispensables pour dissimuler son identité et favoriser son action… Il n'y avait plus qu'un apôtre de l'amour… qui ne veut devoir qu'à l'amour le triomphe de sa volonté… et le bonheur de sa vie.

Dès qu'il fut sur le pont, Diana Monti, tout en affectant une courtoise déférence qui prenait même par instants les allures d'un craintif respect, s'approcha de Judex et fit, en lui désignant l'amorce d'un escalier qui conduisait à l'intérieur du navire :

– Veuillez descendre dans cette cabine… et m'attendre un instant… Il est indispensable que je prépare Favraut à se trouver en votre présence et surtout que je le décide à vous accompagner. Cela sera difficile, très difficile même… Mais vous pouvez compter sur moi. Je tiens à vous le répéter, nous sommes entièrement d'accord, et plus je réfléchis, plus je me dis que vous avez trouvé la meilleure solution à cette affaire.

Et appelant le capitaine, qui, dans l'ombre, rôdait aux alentours, elle lui ordonna sur un ton qui prouvait qu'elle tenait à son entière merci l'interlope et singulier marin :

– Martelli, conduisez monsieur jusque chez moi.

Et elle ajouta :

– Ne donnez aucun ordre à personne… avant d'en avoir conféré avec moi.

Tandis que Judex, de plus en plus persuadé qu'il avait réussi dans sa négociation avec les bandits, suivait le patron du bord, l'aventurière rejoignait Moralès qui, costumé, lui aussi, en matelot, avait assisté, dissimulé à l'avant derrière un tas de cordages, à l'accostage du canot qui ramenait Diana Monti et… Jacques de Trémeuse.

Le fils du vieux Kerjean avait immédiatement reconnu Judex.

Quelle que fût sa surprise… il s'était bien gardé d'intervenir, car il redoutait autant l'autoritarisme de son impérieuse maîtresse, qu'il avait confiance dans les multiples ressources de son esprit infernal.

Cependant, il avait hâte d'avoir l'explication de cette nouvelle énigme… Et lorsqu'il vit Diana se diriger de son côté, il s'avança rapidement vers elle, demandant avec anxiété :

– Ah ! ça, comment se fait-il ?…

Mais il n'en dit pas davantage.

La misérable, tout de suite, l'interrompit en disant avec force :

– Tais-toi !

Puis, le saisissant par le bras, elle l'entraîna dans un coin isolé du pont et lui parla à voix basse.

Moralès, qui semblait plus que jamais l'esclave de la terrible femme, se contenta de scander les paroles de sa maîtresse de quelques signes de tête approbatifs… puis tous deux disparurent dans l'entrepont et s'en furent frapper à la porte de la cabine réservée à Favraut.

Celui-ci qui, peu à peu, depuis son émouvante rencontre avec Jeannot, avait reconquis presque toutes ses facultés intellectuelles, était encore l'objet d'une dépression physique assez considérable… Cependant, la certitude d'avoir reconquis sa liberté et de revoir bientôt sa fille et son petit Jean lui avait rendu quelque force… Et c'est avec une impatience fébrile qu'il attendait le résultat de la démarche qu'il avait tentée le jour même par l'intermédiaire de Diana Monti, qu'il considérait comme sa libératrice, et vers laquelle il se sentait attiré de nouveau par un sentiment de passion intense auquel se joignait une infinie reconnaissance.

– Eh bien ? interrogea-t-il avidement dès qu'il vit entrer

l'aventurière et Moralès dans sa cabine.

– Mon ami…, fit l'ex-institutrice d'une voix qu'elle cherchait à rendre pleine de douceur, je commence par vous dire que madame votre fille et votre cher petit Jean sont en parfait état de santé, et que vous ne devez avoir aucune espèce d'inquiétude à leur sujet. Mais vous ne les verrez pas ce soir.

– Pourquoi ? ponctua le banquier dont le visage s'était aussitôt assombri.

– Parce que madame votre fille n'a pas reçu votre lettre.

– Votre envoyé n'a donc pas pu parvenir jusqu'à elle ?

– Non !

– Comment se fait-il ?

– Il en a été empêché.

– Par qui ?

– Par Judex.

– Encore… toujours cet homme ! s'écria Favraut avec un geste de rage.

Mais tout de suite, persuasive, câline même, Diana Monti reprenait :

– Ne vous énervez pas, mon ami… vous allez mieux, beaucoup mieux… Il ne faudrait pas risquer de retomber malade juste au moment où, je ne saurais trop vous l'affirmer, vous allez reconquérir tout le bonheur que vous avez perdu. Écoutez-moi donc avec beaucoup de calme… D'ailleurs, tout va pour le mieux et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

Rassuré par les paroles enveloppantes de la perfide créature, Favraut fit, en lui prenant la main :

– Vous… au moins… vous êtes mon amie… vous me l'avez prouvé, je ne l'oublierai pas.

Diana reprit, en baissant les yeux, avec un air de fausse modestie :

– Mon frère et moi, nous sommes trop heureux d'avoir pu vous arracher aux mains de nos ennemis, et, pour ma part, je m'estime suffisamment récompensée en vous voyant près de moi.

– Merci ! mon amie ! oh ! oui, merci de toute mon âme, fit le père de Jacqueline avec une vive effusion.

Puis, il ajouta :

– Vous avez raison, ma chère amie… il faut que je sois calme… très calme… Mon cerveau, en effet, n'est pas encore très solide… Il y a des moments où j'ai comme des trous dans la pensée… Aussi je veux me laisser guider entièrement par vous… Continuez, je vous en prie.

Et l'aventurière qui, avec une habileté vraiment machiavélique, était en train de réaliser le nouveau plan que, par suite de l'apparition de Judex sur la jetée, elle s'était immédiatement tracé, poursuivit aussitôt :

– Je tiens à vous le répéter : Mme Jacqueline Aubry et Jeannot sont en parfaite sécurité ! Judex les a récemment amenés à Sainte-Maxime dans une propriété où ils sont entourés, je dois le reconnaître, de tous les égards possibles. Mais en attendant, ils lui servent d'otages.

– Il faut les délivrer.

– C'est à quoi, mon frère et moi, nous allons nous employer.

– Judex est un adversaire terrible.

– Il n'est plus à redouter.

– Comment cela ?

– Il est entre nos mains.

– Que me dites-vous là ?

– Judex est ici… dans la cabine du capitaine Martelli. Il est venu pour traiter de votre rançon. Il m'a offert un million pour que je vous rende à lui. J'ai si bien feint d'entrer dans ses vues… de céder à ses arguments qu'il n'a pas hésité à me suivre

à bords de *l'Aiglon*.

– Je veux le voir !… exigeait Favraut d'un accent impérieux, farouche.

– Vous y tenez beaucoup ?

– Absolument.

– J'aurais tant voulu vous épargner cette émotion… déclarait hypocritement l'aventurière.

– Je veux le voir ! Je le veux, insistait Favraut.

– Eh bien, cette entrevue aura lieu.

– Tout de suite…

– Tout de suite… Cependant, mon ami, insinuait l'astucieuse créature, permettez-moi de vous mettre en garde contre les menées de cet homme… qui ne va pas manquer de nous blâmer, mon frère et moi, et de chercher à nous salir à vos yeux en inventant contre nous les plus lâches et les plus perfides calomnies.

– Soyez tranquille, je saurai lui répondre.

– Il est tellement habile.

– Je ne le crains pas…, affirmait le banquier… Et puis, vous serez là tous deux pour me défendre.

– Désormais…, fit simplement l'aventurière – sûre maintenant de son influence sur Favraut –, Judex vous appartient. Il est à votre merci. J'aurais pu nous en débarrasser tout de suite. Mais j'ai mieux aimé vous laisser la joie de prendre vous-même votre revanche. C'est donc à votre tour de prononcer le verdict, à votre tour d'être impitoyable. Soyez sûr que votre arrêt sera fidèlement exécuté.

Et, mettant le comble à son infâme hypocrisie, l'ex-institutrice ajouta :

– Rappelez-vous, mon ami, que si vous voulez, désormais, vivre heureux, et si vous tenez à revoir vos enfants, il faut que ce Judex disparaisse à tout jamais de la scène du monde.

– Il disparaîtra.

– Il faut que vous soyez sans pitié.

– Je le serai !

Et le banquier qui, dominé par l'infernale créature, sentait revivre en lui tous ses appétits de férocité instinctive, s'écria d'une voix rauque :

– Il mourra !… oui, il mourra !… et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne plus être assez fort pour l'étrangler de mes propres mains.

– Alors, venez ! fit l'aventurière dont le visage rayonnait du plus criminel des triomphes.

II

MENSONGE ET VÉRITÉ

Sûre désormais de son succès, Diana Monti allait livrer l'assaut suprême avec tout l'aplomb cynique d'un joueur qui a su, en faisant sauter la coupe, mettre tous les atouts dans son jeu.

Ouvrant toute grande la porte de la cabine où attendait Judex, elle lança sur un ton solennel et dans une attitude théâtrale :

– Monsieur Favraut… voici votre bourreau… voici l'homme qui séquestre votre fille !

À ces mots, Judex ne répondit que par un sourire de froide et tranquille ironie.

Il avait compris.

L'aventurière démasquait entièrement ses batteries… Et ce procédé n'était nullement fait pour lui déplaire.

La situation se présentait ainsi nette et franche et ce fut d'une voix qui ne révélait pas la moindre inquiétude que Judex répliqua :

– C'est la bataille… eh bien, soit, je l'accepte.

Et, enveloppant de son regard tout de loyauté admirable le père de Jacqueline qui le considérait avec une expression de haine farouche, il fit de sa belle voix grave, harmonieuse :

– Monsieur, je tiens avant tout à m'inscrire en faux contre les assertions de cette femme. Mme Jacqueline Aubry et son fils

ne sont nullement séquestrés par moi. Et si j'ai cru devoir leur offrir l'hospitalité dans ma maison, où ils sont en parfaite sécurité… ce n'était nullement pour en faire des prisonniers… mais uniquement pour leur permettre d'échapper à des bandits qui voulaient les assassiner tous les deux.

Et désignant Diana et Moralès, qui à la suite de Favraut étaient entrés dans la cabine, il fit avec un accent de force superbe et de dignité incomparable :

– Et ces bandits, les voilà.

– Je ne m'abaisserai même pas à vous démentir…, sifflait l'aventurière.

– J'affirme…, reprenait Judex, que vous, Diana Monti, et votre amant, Robert Kerjean…

– Mon amant ! ricana l'ex-institutrice…

– Oui, votre amant !…

– Assez ! interrompit violemment Favraut… Je ne sais qu'une chose… c'est que ceux que vous accusez m'ont rendu la liberté et sauvé la vie.

– Si vous ne me croyez pas, déclarait Judex, suivez-moi à Sainte-Maxime… Je vous mettrai en présence de votre fille à laquelle je suis décidé à vous rendre… et vous verrez si elle ne confirmera pas elle-même les accusations que je ne crains pas de porter contre ces deux gredins.

– Je ne vous suivrai pas ! s'écriait le marchand d'or.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne veux pas tomber dans le piège que vous me tendez.

– Je ne vous tends aucun piège ! répliqua Judex. La preuve, c'est que je suis venu ici sans autre arme qu'un carnet de chèques… que voici, et qu'en échange de votre liberté, je suis prêt à payer un million à cette femme, qui réellement vous tient en son pouvoir et qui n'a pas reculé et ne reculera devant aucun

crime pour s’emparer de votre fortune.

– Je ne vous crois pas ! s’obstinait le banquier complètement subjugué par le regard infernal dont l’enveloppait savamment l’ancienne institutrice.

– Si votre fille était ici…, affirmait Judex, elle vous crierait que je dis la vérité.

– Eh bien ! rugit Favraut, allez la chercher.

– Mais oui, appuyait Diana, allez… allez donc.

Mais Judex ripostait :

– Puisque vous avez recouvré la raison, vous comprendrez, Favraut, que la place de votre fille n’est pas auprès de ces gens-là. D’ailleurs, elle n’arriverait pas jusqu’ici. Ces misérables trouveraient bien moyen de la tuer en route…

– Vous voyez, constatait Diana… il n’y a rien à faire. Si Judex veut vous emmener, ce n’est pas pour vous rendre à votre fille, c’est pour vous plonger de nouveau dans un cachot dont vous ne sortirez jamais. Il a espéré vous acheter avec un million… Mais il avait compté sans mon attachement pour vous. Et maintenant, mon ami, que vous avez en mains toutes les pièces du procès, jugez à votre tour… condamnez !… De même que nous avons été là pour vous défendre… nous serons là pour vous venger !…

– Favraut ! Favraut ! s’écria Judex en un élan d’emportement magnifique, vous ne voyez donc pas que cette femme sue le mensonge par tous les pores et qu’elle ne respire que le crime ?

Et s’adressant à Moralès, il poursuivit avec véhémence :

– Et, toi, malheureux, toi qui sais… toi que j’ai vu pleurer de remords et de honte dans les bras de ton père… toi qui lui as tant juré devant moi que tu voulais redevenir un honnête homme, et qui as été assez insensé pour retomber au pouvoir de cette femme… non, il ne se peut pas que tu ne m’aides pas à faire triompher la vérité contre le mensonge… Il ne se peut pas que, dégringolant jusqu’au dernier échelon du crime, tu

demeures plus longtemps le complice ou plutôt l'instrument aveugle d'une misérable qui va te conduire à l'échafaud !

À ces mots, Moralès avait blêmi… Était-ce de colère ou de honte ?

Judex n'eut pas le temps de le constater…

Diana, tirant de sa poche un sifflet, en tira un son aigu et prolongé, et, avant que Judex ait eu le temps de se mettre sur la défensive, Martelli et deux matelots aux figures de bandits faisaient irruption dans la cabine et, se jetant traîtreusement sur Jacques de Trémeuse, le ligotèrent, le bâillonnèrent… puis l'attachèrent solidement – après lui avoir mis un épais bandeau noir sur la figure –, au pilier central qui soutenait le toit de la cabine.

Alors, entraînant Favraut, Diana, après avoir adressé un signe mystérieux au capitaine du brick-goélette, remonta sur le pont…

– Eh bien… que vous disais-je ? fit-elle au banquier…

Et, avant d'entendre sa réponse, elle martela :

– Croyez-vous que j'avais raison !… Cet homme est le démon incarné… Mais maintenant qu'il est en notre pouvoir, rien ne pourra l'en arracher… et nous lui ferons subir à notre tour, et au centuple, toutes les souffrances qu'il vous a fait endurer.

– Diana !… Diana ! s'écria le père de Jacqueline, entièrement dominé par la diabolique ensorceleuse.

Mais il ne put continuer… Brisé par l'émotion, il chancela… puis, s'appuyant au bastingage, il murmura :

– Je me demande si je ne rêve pas… et si je ne vais pas m'éveiller tout à coup dans cet atroce cachot… où j'ai failli devenir fou… Ah ! Diana… c'est atroce… atroce !

– Allez vous reposer, mon ami… Dormez tranquillement ; votre réveil ne sera troublé par aucune surprise fâcheuse. Loin de là ! Vous trouverez votre amie à votre chevet, vous souriant de toute sa pensée affectueuse… de tout son dévouement sans

limites.

Et lui montrant les matelots qui, sous la direction du capitaine, commençaient à larguer les voiles… et se livraient à différentes manœuvres annonciatrices d'un prochain départ, elle fit de cette voix enveloppante sous laquelle elle savait si bien dissimuler son insondable perversité :

– Nous allons emmener Judex à quelques milles d'ici… en pleine mer… où nous pourrons, en toute sécurité, régler avec lui définitivement nos comptes. Nous reviendrons ensuite chercher votre fille et votre petit-fils. Allez, mon ami… allez… Puisse cette nuit être la plus douce de votre existence… puisqu'elle sera le prélude du bonheur sans mélange que je vous prépare et que vous aussi vous allez me donner !

De ses lèvres tremblantes, le banquier effleura le front de Diana, qui, doucement, l'emmena jusqu'à sa cabine… en le laissant, sur le seuil, lui prendre encore un hésitant baiser.

Alors… remontant sur le pont, elle murmura, atrocement cynique :

– Allons, tout va bien !… Et nous allons pouvoir travailler tranquilles !

Et, se heurtant à Moralès, qui la guettait caché derrière un tas de caisses vides, elle fit rudement :

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

– J'attendais.

– Quoi ?

– Que tu aies fini de roucouler ton duo d'amour avec Favraut.

– Je te dispense de ces plaisanteries stupides… Tu connais le but que nous poursuivons… nous devons l'atteindre par tous les moyens… Par conséquent… tais-toi…

– Je ne dis rien.

– Mais tu n'en penses pas moins !

– Cependant, Diana, je crois que je t'ai bien secondée dans toute cette affaire et que, cette fois-ci, tu n'auras pas de reproches à m'adresser.

– Je reconnais que tu n'as pas été trop mal…, admettait l'aventurière.

– Enfin.

– Pourtant, tout à l'heure, lorsque Judex t'a parlé de ton père… tu as encore pâli… et tu t'es mis à trembler à un tel point que j'ai cru que tu allais flancher encore… Aussi je me demande…

– Quoi ?…

– Rien !

– Dis, au contraire.

– Eh bien, je me demande si tout à l'heure tu auras le courage de balancer par-dessus bord ce Judex exécré.

– Judex l'a dit, Diana… tu me conduiras…

– À l'échafaud !…

– Non, en enfer.

– Pas de grands mots, mon petit Mora… Puis-je compter sur toi ?

– Tu le sais bien.

– Alors, je t'aime !

Un baiser infâme scella ce pacte suprême… tandis que *l'Aiglon* appareillait dans la nuit.

*

* *

De la terre, divers témoins suivaient, à la clarté de la lune qui s'était assez rapidement dégagée des nuages, les évolutions du navire qui commençait à s'éloigner lentement.

C'était d'abord Cocantin, qui, demeuré sur la jetée, avait vu Miss Daisy Torp exécuter son plongeon magistral, et s'éloigner ensuite, nageuse intrépide, dans la direction du brick-goélette.

Jamais, comme en ce moment, Cocantin n'avait regretté de ne pas savoir nager.

Et, songeant aux joies qu'il eût éprouvées en accompagnant sa bien-aimée dans son raid nautique, et en partageant les dangers que la jolie Américaine n'allait pas manquer de courir, il se lamentait :

– Décidément… c'est idiot… À quoi pensent les parents de ne pas apprendre à nager à leurs enfants ! On ne devrait accorder aucun diplôme à quiconque ne sait pas nager. On devrait rayer des listes électorales quiconque ne sait pas nager. On devrait faire payer un impôt de cinq cents francs par an à quiconque ne sait pas nager.

Et Cocantin, se montant, ne cessait de répéter, en brandissant avec désespoir le chapeau, le manteau et les souliers de miss Daisy :

– Ne sait pas nager !… Ne sait pas nager !

Et, tout à coup, une question se posa à son esprit bouleversé :

– Et l'empereur… lui, savait-il nager ?

Tout de suite il se répondit à lui-même :

– Je ne crois pas… sans cela, avec son courage et son audace, il eût certainement essayé de s'évader de Sainte-Hélène. S'il ne l'a pas fait… c'est qu'il ne le pouvait pas.

Et quelque peu réconforté par cet illustre exemple, il se prit à murmurer d'un air mi-chagrin, mi-résigné :

– C'est égal, je ne me doutais pas que mon rendez-vous d'amour tomberait ainsi dans l'eau.

Et là-bas… à une fenêtre du premier étage de la villa de Trémeuse, deux femmes, elles aussi, regardaient ce navire qui

commençait à évoluer dans la baie.

C'étaient Jacqueline et Mme de Trémeuse.

Toutes deux, en constatant que Jacques ne revenait pas, se sentaient envahies par une mortelle inquiétude.

Elles n'osaient échanger leurs impressions… tant elles craignaient de s'effrayer l'une l'autre.

Mais la même pensée angoissante les étreignait.

– Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

C'est que, de l'observatoire où elles étaient placées… à l'aide d'une puissante jumelle, elles avaient pu remarquer, autour de ce navire ancré dans la baie, les allées et venues du canot…

À un moment même, lorsque la lune était sortie des nuages, Jacqueline eut l'impression qu'elle apercevait, comme en un sillage argenté, la silhouette si caractéristique de Judex.

Elle ne put retenir un cri étouffé.

– Il me semble que je l'aperçois…, fit-elle.

– Mon fils ?

– Oui… monsieur Jacques.

– Où donc ?

– Dans une barque qui s'approche du bateau. Peut-être les misérables qui ont enlevé mon père l'ont-ils emporté là… et M. Jacques s'en va le chercher.

Vite Mme de Trémeuse s'empara à son tour de la lorgnette.

Mais l'embarcation avait disparu… contournant le brick-goélette.

– Je ne vois rien…, déclara-t-elle.

– Sans doute me serai-je trompée…, murmura la fille du banquier.

Mais lorsque *l'Aiglon* largua ses voiles et qu'elle le vit lentement, majestueusement prendre le large, Jacqueline qui

venait d'avoir une intuition si exacte de la vérité, sentit son cœur se serrer encore davantage.

Il lui sembla que ce navire emportait toutes ses espérances.

Et… cette fois… malgré elle, elle prononça d'une voix tremblante :

– Mon Dieu… sauvez-le… protégez-le.

Sombre et silencieuse… la fille des Orsini contemplait la mer.

III

LA FIANCÉE DE COCANTIN

Miss Daisy Torp, ainsi que nous l'avons déjà dit et que nous l'avons vu, était une de ces femmes dont l'intrépidité n'avait point de limites.

Peut-être le lecteur jugera-t-il nécessaire que nous lui esquissions en quelques traits rapides l'histoire de cette jeune et charmante personne qui est appelée à jouer un rôle important et même décisif dans ce récit.

Ses qualités de bravoure, de charme et de beauté ne peuvent en effet que donner à toutes et à tous l'envie de faire avec elle plus ample connaissance.

Miss Daisy Torp était la fille unique d'un riche industriel de Chicago.

Destinée à recueillir une de ces fortunes immenses telles qu'on n'en rencontre guère qu'aux États-Unis, elle n'en avait pas moins reçu une instruction et une éducation des plus soignées, son père et sa mère la destinant à quelque grand seigneur européen plus ou moins décavé et dont elle n'eût point manqué, tout en remplissant l'escarcelle, de faire le plus heureux des hommes… à la condition, toutefois, qu'il ne froissât pas son caractère extrêmement indépendant, et la laissât libre de se livrer à ses exercices sportifs dont elle avait toujours raffolé.

Car, non seulement Miss Daisy Torp nageait comme une ondine, mais elle montait à cheval comme un centaure… pilotait une automobile aussi bien qu'un coureur

professionnel… et tenait l'épée aussi bien que d'Artagnan lui-même.

Mais… un désastre financier avait ruiné ses parents.

Son père trouva dans une banque un modeste emploi qui lui permit d'assurer ses vieux jours… et Miss Daisy trouva également une place de dactylographe dans une grande maison de cinéma.

Mais elle ne put y rester huit jours.

Elle avait soif de grand air, de liberté, de voyages… Elle sentit que si elle demeurait plus longtemps enfermée de neuf heures du matin à six heures du soir, à taper… sur une machine à écrire, elle deviendrait, immanquablement, neurasthénique.

Alors elle prit une grande résolution.

– Je veux partir en Europe… tenter fortune… Avec mes capacités et mon énergie, il n'est pas possible que je ne réussisse pas à la retrouver.

Après avoir sollicité et obtenu la bénédiction paternelle, Miss Daisy Torp, munie du léger viatique que représentaient ses économies, prenait passage sur un paquebot à destination de Saint-Nazaire.

Loin de rechercher l'aventure facile et profitable sur laquelle sa beauté lui donnait tous les droits de compter, la jeune Américaine était, au contraire, bien résolue à ne devoir son succès qu'au travail.

Extrêmement pratique, très *business woman,* c'est-à-dire très femme d'affaires, elle n'avait point pris sa décision à l'aveuglette.

Elle avait, au contraire, un plan bien arrêté… et qui consistait à utiliser les talents sportifs vraiment prodigieux qu'elle avait su acquérir au temps de son ancienne opulence.

Une fois à Paris, elle eut vite fait de se débrouiller.

Tout d'abord, pour attirer l'attention sur elle, elle participa à

une course nautique qui consistait à parcourir toute la partie de la Seine qui va de Charenton au Point-du-Jour.

Elle arriva bonne première, battant de vingt brasses le célèbre nageur anglais Toto Lehmoine… battant ainsi tous les records… et décrochant, du premier coup, le championnat du monde.

Quelques jours après elle remportait une seconde victoire, non moins éclatante, dans le fameux circuit d'automobile d'Auvergne… où on la vit, sur les routes les plus difficiles et dans les virages les plus dangereux, dépasser successivement tous ses adversaires.

Miss Daisy Torp était lancée, et sans que cela lui eût coûté un centime de réclame.

Alors, tout simplement, elle fonda à Paris, boulevard Malesherbes, une salle d'armes, à l'usage des femmes du monde, où les élèves ne tardèrent pas à affluer.

Puis, cédant aux propositions que lui faisait l'imprésario d'un grand cirque parisien…, elle consentit, en échange d'un cachet vraiment américain, à venir, chaque soir, exécuter dans la piste nautique du célèbre établissement un de ces plongeons de la mort qui ont pour résultat de donner la chair de poule à un public le plus souvent… bien chair de dinde.

Ce fut la consécration suprême.

Miss Daisy Torp avait triomphé… par elle-même… toute seule ; elle pouvait en être fière et s'accorder quelques jours de repos au bord de la Méditerranée, où l'excellent Prosper l'avait retrouvée… s'ébattant dans les flots bleus… telle une exquise et svelte ondine.

Telle était la femme qui, autant par dévouement spontané que par amour de l'imprévu, n'avait pas hésité un seul instant à se précipiter au secours de Judex.

Tout d'abord, elle avait nagé doucement, sans bruit, entre deux eaux… afin de ne pas attirer sur elle l'attention des gens

qui se trouvaient dans le canot.

Tandis qu'ils accostaient, elle s'était tenue à l'écart… faisant la planche, et observant avec curiosité tous les mouvements des passagers…

Lorsque ceux-ci eurent tous pris pied sur le pont ; et que le canot amarré au brick-goélette ne contint plus personne, elle se rapprocha de *l'Aiglon…* s'orienta, dans l'intention bien arrêtée de monter, elle aussi, à bord de ce navire.

Mais comment exécuter cette opération sans attirer l'attention de personne ?

Daisy n'était pas femme à demeurer longtemps embarrassée.

En faisant le tour du bateau, elle aperçut un bout de filin qui pendait au bastingage… Elle s'en saisit… d'une poigne vigoureuse… et, tout en arc-boutant ses pieds contre la coque de *l'Aiglon,* elle parvint ainsi à se hisser presque jusqu'à la hauteur du pont… lorsque des voix qui partaient de l'intérieur du brick parvinrent jusqu'à elle.

Il lui sembla qu'elle venait d'entendre un nom, celui que Cocantin avait prononcé tout à l'heure : « Judex ! »

Un hublot s'ouvrit tout près d'elle, sur le flanc du bâtiment.

Daisy parvint à s'en approcher assez rapidement… Elle y colla son œil… tandis qu'une expression de curiosité et de surprise se répandait sur son visage.

L'ondine allait assister à toute la scène que nous venons de décrire entre Judex, Favraut, Diana et Moralès.

Cramponnée à son filin… le corps appuyé contre la paroi du bateau…, elle eut la force et la volonté d'attendre jusqu'à la fin de ce tragique colloque dont elle avait compris toute la terrible et sinistre signification.

Lorsque tout fut terminé, lorsque Judex attaché au pilier, ligoté et bâillonné, fut laissé seul dans la cabine… Miss Daisy Torp, qui n'avait plus qu'un but… sauver l'ami de Cocantin, attendit encore un moment… réfléchissant aux moyens qu'elle

allait employer pour arracher Judex à ses ennemis.

Puis, avec des précautions infinies, elle recommença à grimper le long du bastingage… et l'oreille aux aguets, et retenant son souffle… elle parvint ainsi jusqu'au sabord… et jeta un long coup d'œil sur le pont… L'arrière du bateau où se trouvait la cabine dans laquelle Diana et ses complices avaient lié Jacques de Trémeuse était désert… Tous les matelots, rassemblés à l'avant, écoutaient les ordres de leur capitaine… Favraut et Diana, de l'autre côté du navire, paraissaient plongés dans une conversation des plus intimes… Miss Torp aperçut aussi Moralès… qui, dissimulé derrière les ballots, les épiait dans l'ombre.

Alors elle n'hésita pas… D'un bond plein de souplesse, elle s'élança sur le pont… puis, se faufilant avec l'agilité d'une panthère, elle gagna l'escalier de la cabine, se demandant, tandis qu'elle descendait les marches :

– Pourvu qu'ils ne l'aient pas enfermé à clef…

Presque aussitôt elle respira.

Se croyant à l'abri de toute investigation indiscrète et sachant leur victime dans l'impossibilité de tenter la moindre évasion, les bandits n'avaient même pas songé à prendre cette précaution.

Promptement… la jeune femme ouvrit la porte… et s'en allant droit à Judex elle lui arracha le voile noir qui lui couvrait la tête.

En voyant cette femme en maillot noir… toute ruisselante d'eau, et qui se présentait à lui d'une façon aussi inattendue… Judex eut un regard de surprise… qui allait immédiatement s'illuminer d'un clair rayonnement d'espérance, car, à voix basse, Miss Daisy Torp lui dit :

– Ne craignez rien… Je suis la fiancée de Cocantin… et je viens vous sauver.

Tout de suite, en femme qui se rend compte de la valeur des

minutes, l'audacieuse Américaine, inspectant des yeux la pièce dans laquelle elle se trouvait cherchait un instrument quelconque qui lui permît de délivrer le plus rapidement possible le prisonnier.

Ne voyant rien tout d'abord, elle ne put réprimer un geste d'impatience… Mais, apercevant l'entrée d'une soupente qui donnait dans la cabine, elle s'y précipita… C'était une sorte d'alcôve où se trouvait le lit du capitaine… À un portemanteau était suspendue une longue casaque de cuir, munie de deux larges poches, dans laquelle Daisy plongea la main, en retirant successivement un large coutelas… et un revolver.

– *All right !* fit-elle entre ses dents… Maintenant, tout va marcher à merveille.

Revenant vers Judex… elle s'empressa de lui enlever son bâillon… et de lui trancher ses liens…

Après avoir endossé la veste du capitaine, elle remit le revolver à Jacques de Trémeuse tout en lui disant :

– Je garde le couteau… de cette façon, nous aurons chacun de quoi nous défendre.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'un bruit de pas se faisait entendre dans l'escalier…

– Attention ! fit Judex, qui après avoir fait grandement, noblement, le sacrifice de sa vie, se retrouvait à présent plus que jamais prêt pour la lutte suprême qu'il allait engager contre ses ennemis.

La porte s'ouvrait, livrant passage à Moralès qui, après un mystérieux conciliabule avec le capitaine de *l'Aiglon* venait rendre visite au prisonnier.

Le fils du vieux Kerjean n'eut même pas le temps de pousser un cri.

En effet, à peine avait-il mis le pied dans la cabine, que Judex, qui se dissimulait dans un angle, bondit sur lui, lui portant à la tempe un coup formidable avec la crosse du

revolver.

L'amant de Diana chancela… complètement étourdi… mais il ne tomba pas à terre… Fort adroitement, Jacques de Trémeuse l'avait reçu dans ses bras et lançait d'une voix brève, sifflante, à Miss Daisy Torp, ravie de se trouver en collaboration avec un homme qui semblait lui aussi un sportif dans toute l'acception du mot :

– Chère mademoiselle… veuillez me donner un coup de main pour attacher, à son tour, ce gredin au pilier.

Quelques instants après, Moralès était ficelé… aux lieu et place de Judex, qui avait eu la précaution de lui recouvrir également la tête avec le voile noir dont, par un raffinement de cruauté, Diana Monti l'avait affublé.

Et, après avoir compté les cartouches de son revolver, Judex fit, en s'adressant à Daisy Torp :

– Maintenant, mademoiselle… suivez-moi. À présent, grâce à votre intervention providentielle… c'est moi qui vais commander… à bord de *l'Aiglon.*

– Passez… mon capitaine…, fit aussitôt la jeune Américaine.

Et, tandis que Judex s'engageait à pas de loup dans l'escalier qui conduisait au pont du navire, la fiancée de Cocantin, enveloppée dans la veste en cuir du capitaine Martelli, murmura, tandis que son visage s'illuminait de la plus légitime des fiertés et de la plus douce des allégresses :

– Je crois que mon ami Prosper va avoir, comment dit-on déjà en France, un coin… oui… c'est cela… un coin de *bouché !*

IV

LA REVANCHE DE L’HONNEUR…

Tandis que Moralès s’en allait exécuter ses ordres et tombait, à son tour, d’une façon aussi inattendue, dans le guet-apens si promptement et si merveilleusement organisé, Diana, accoudée contre le bastingage, et croyant enfin toucher au but qu’elle s’était assigné, se laissait aller à toute la joie perverse qui, en ce moment, faisait vibrer tout son être.

Maintenant, en effet, les millions de Favraut, objets de toute sa convoitise, ne lui apparaissaient pas comme un mirage lointain et fugitif dont l’incertaine conquête exigerait de multiples et formidables efforts tout en l’exposant aux pires dangers… Non… ils étaient là, tout près d’elle… elle n’avait plus que la main à étendre pour s’en emparer… Aucun obstacle ne se dressait plus entre elle et cette fortune colossale… tant et tant désirée.

Et tandis que *l’Aiglon,* dont les voiles s’étaient gonflées sous l’action de la brise, gagnait le large, elle se disait…

– Dans quelques instants, Judex aura à tout jamais disparu dans la mer… Demain, je me serai débarrassée de Jacqueline et de l’enfant, sans que ce demi-fou, que restera désormais Favraut, se doute de quelque chose. D’ailleurs, s’il le faut, je me chargerai bien de lui faire perdre le peu qui lui reste de tête. Quant à Moralès… malgré ses défaillances… il m’aura bien servie…

Et, avec une sorte de volupté perverse et qui ne connaissait pas de limites, elle songea, tandis qu’un sourire indéfinissable

entrouvrait ses lèvres :

– Et puis… C’est bon de se sentir aimée à un tel point par un homme qui s’est fait aussi volontairement votre esclave et que l’on sent toujours prêt à risquer sa vie pour un de vos baisers.

Pendant qu’elle se livrait à ces réflexions, *l’Aiglon* continuait à gagner le large… et bientôt les feux de la côte n’apparurent plus au loin que comme des petites lueurs indécises et vacillantes.

Diana… après avoir contemplé longuement la mer dont elle croyait si bien, dans un instant, faire sa complice discrète… se dirigea vers le capitaine.

– Martelli ?… fit-elle de sa voix impérieuse, le moment est venu d’exécuter entièrement le marché que vous avez conclu avec moi.

À ces mots, le forban de la Méditerranée eut un ricanement et, d’une voix canaille, il répliqua :

– Je suis prêt… Seulement…

– Seulement quoi ?

– Ne croyez-vous pas que ce petit travail mérite une petite gratification supplémentaire ?

– Moralès ne vous a donc pas remis ?…

– Si… cinq cents francs tout à l’heure.

– Eh bien ?

– Vous allez être très riche… Vous pourriez bien doubler la somme. D’autant plus que je vais être obligé de donner de fortes parts à mes hommes.

Et, comme l’aventurière le regardait avec un air de mépris sévère, Martelli ajouta :

– Dame… balancer un homme à la mer… c’est une besogne qui se paie… et cher, encore… dans tous les pays du monde.

Diana, qui avait hâte d’en finir ne voulut point marchander.

Elle tira de la poche de sa vareuse de laine une liasse de billets qu'elle remit au capitaine qui s'en empara… tout en disant :

– J'étais sûr que nous finirions par nous entendre. Je vous remercie tout de même.

– Où est Moralès ? interrogeait l'ex-institutrice.

– Je l'ai vu regagner sa cabine…, déclarait Martelli. Voulez-vous que je l'appelle ?

– Non, c'est inutile… il pourrait encore avoir une crise de sensibilité. Mieux vaut nous passer de lui. Et maintenant, agissons…

Comme s'il n'attendait que cet ordre, le capitaine fit entendre un sifflement aigu… prolongé.

Aussitôt, deux hommes, deux vrais écumeurs… qui descendaient certainement en ligne directe de ces féroces pirates qui, aux siècles passés, infestaient la Méditerranée, s'empressèrent d'accourir à l'appel de leur chef qui, en un patois spécial, leur ordonna :

– Allez me chercher l'homme en question… et faites vite, n'est-ce pas ?

Silencieusement… mais avec une promptitude qui révélait une soumission parfaite, les deux matelots dégringolèrent l'escalier qui conduisait à la cabine où, une demi-heure auparavant, ils avaient ligoté eux-mêmes Judex au pied du pilier central.

Judex et Miss Daisy Torp, cachés dans l'alcôve-soupente et prêts à intervenir en cas de besoin, les virent pénétrer dans la cabine, s'approcher de Moralès qu'ils détachèrent du mât et remontèrent sur le pont, sans avoir enlevé le voile noir qui entourait son visage.

Diana et Martelli les attendaient.

Le capitaine n'eut qu'un geste, mais un geste effroyable dans sa laconique signification…

Il leur désigna la mer.

Alors, les deux gredins, sans la moindre hésitation, précipitèrent l'homme ligoté dans les flots…

Puis… ils s'éloignèrent accompagnés de leur patron avec l'air satisfait de gens qui viennent d'accomplir une besogne toute simple et toute naturelle.

Diana, demeurée seule, penchée au-dessus du bastingage, regardait avec une fixité d'hallucinée l'endroit où le corps avait disparu.

Avec une joie féroce elle grinçait :

– Bon voyage dans l'éternel, monsieur Judex… Tu as cru que tu serais plus fort que moi… mais c'est moi qui ai remporté la victoire.

Et, d'un ricanement sinistre, elle accompagna les derniers bouillonnements de l'onde… répétant avec un accent de haine effroyable, que rien ne pouvait désarmer :

– Bon voyage ! Judex… Bon voyage !…

Mais une ombre venait de se dresser devant elle… en même temps qu'une main s'abattait sur son épaule.

Brusquement, l'aventurière se retourna…

Un cri de terreur et de colère s'échappa de sa gorge.

Judex était devant elle, la dominant de sa haute taille, l'écrasant de son regard superbe.

– Lui ! Vous ! grinça-t-elle.

– Oui, moi !

– Mais alors, qui vient-on de jeter à la mer ?

Jacques de Trémeuse répondit :

– Votre victime n'est autre que votre complice… Robert Kerjean…, dit Moralès.

– Misérable ! grinça l'ex-institutrice.

Mais, encore révoltée, elle ajouta :

– Je n'ai pas dit mon dernier mot. J'ai ici des hommes qui me sont tout dévoués… et qui ne me laisseront pas assassiner par vous.

– Nous allons bien voir ! soulignait flegmatiquement Judex…

– À moi !… au secours !… à moi !…

Martelli et ses hommes s'empressèrent d'accourir.

Judex, revolver au poing, s'était aussitôt jeté entre Diana et eux.

– Le premier qui bronche…, lança-t-il d'une voix métallique…, je lui brûle la cervelle.

À l'apparition inattendue de cet homme extraordinaire, qui venait d'échapper si miraculeusement à la mort et les dominait de toute la hauteur de son attitude altière et de son admirable dignité, l'équipage de *l'Aiglon* était demeuré comme pétrifié.

Profitant de l'effet qu'il venait de produire sur ces gens frustes et presque sauvages, Judex attaqua aussitôt en désignant Diana, qui s'était accrochée au bastingage, ivre de fureur, écumant de rage :

– Combien cette femme vous a-t-elle donné pour que vous deveniez ses complices ?

Et comme tous se taisaient, Judex, braquant son revolver dans la direction de Martelli, scanda :

– Allons, voyons, répondez !

– Cinq mille francs…, fit le capitaine de *l'Aiglon,* sur lequel Jacques de Trémeuse avait conquis d'un seul coup un irrésistible ascendant.

– Eh bien, reprit Judex, moi je vous en donne cinquante mille… plus une prime de mille francs par homme si vous passez à mon service. Et moi je ne vous demanderai pas d'assassiner les gens, mais de les sauver.

À ces mots une sourde rumeur s'éleva du groupe des matelots... de plus en plus impressionnés.

– Allons, décidez-vous !... ordonnait impérieusement le justicier.

– Qui me garantit que vous vous exécuterez ? interrogeait Martelli, ébloui par les mirifiques promesses de Judex.

– Je m'appelle Jacques de Trémeuse..., définit le jeune homme avec un accent d'incomparable noblesse.

Et, tirant son portefeuille de sa poche, il fit :

– Je puis d'ailleurs vous donner un acompte.

– Non... cela va bien, déclarait le forban entièrement conquis.

– Alors... je puis compter sur vous ?

– Absolument.

– Sur tous vos hommes ?

– Sur tous mes hommes.

– En ce cas, attendez mes ordres..., concluait Judex avec autorité.

Et, désignant Diana Monti complètement effondrée, il ajouta :

– J'ai un dernier compte à régler avec madame.

Tandis que Martelli et ses hommes, enchantés de l'aubaine, regagnaient l'avant du navire... Jacques, prenant l'ex-institutrice par le bras, lui dit :

– Suivez-moi !

– Vous allez me tuer..., grinça la misérable.

– Suivez-moi... vous dis-je.

La tête baissée, Diana Monti se laissa guider par Judex, qui la conduisit jusqu'à la cabine du capitaine... où l'attendait l'Américaine.

– Miss Daisy…, fit-il, je vous confie ma prisonnière… Veillez sur elle et évitez qu'elle ne se livre à quelque fâcheuse extrémité. Je veux la ramener vivante à terre.

En proie à un profond abattement, Diana se laissa tomber sur un coffre.

Mais pas une larme ne jaillit de ses yeux… Seuls la crispation de ses traits, le rictus infernal de ses lèvres montraient jusqu'à quel point la souffrance mordait à son tour l'infernale créature.

Tranquillement, en homme qui se sent désormais entièrement maître de l'heure, Judex avait regagné le pont… et ordonnait de remettre le cap vers la terre.

Le forban de la mer, tout à la discrétion de Jacques de Trémeuse, s'empressa d'obéir.

Désormais, il lui était tout aussi attaché qu'il semblait, quelques instants auparavant, dévoué aux intérêts de Diana Monti.

Il était de ceux qui ont pour principe de se vendre au plus fort enchérisseur.

Judex l'avait immédiatement compris.

Voilà pourquoi il se sentait à présent entièrement maître à bord de *l'Aiglon*.

– J'ai bien fait, se dit-il, de suivre mon inspiration première.

Et il ajouta, avec un tressaillement de bonheur qui donna à sa figure une expression véritablement surhumaine :

– Jacqueline va être heureuse ! Et moi, de même que j'avais fait mon devoir en m'emparant de son père, je l'accomplis encore en le lui rendant sans parjure.

Tandis que le navire évoluait dans la direction de Sainte-Maxime, Jacques de Trémeuse gagnait la cabine de Favraut… dont il ouvrit doucement la porte…

Le banquier, étendu sur une couchette, semblait reposer

paisiblement.

– Laissons-le…, se dit Judex. Inutile de troubler son sommeil.

Et il allait se retirer… lorsque tout à coup le banquier se dressa sur son séant et, dans un cri rauque, étranglé, il articula, comme en proie à une soudaine hallucination :

– Lui !… Lui !… Je le vois !… C'est Judex ! Judex !…

V

JUDEX !

– Oui, c'est moi, fit Jacques de Trémeuse en s'avançant vers le marchand d'or qui, déjà envahi par une terreur folle à la vue de son ennemi, sentait sa raison prête à l'abandonner encore.

Mais avec un accent que Favraut ne lui connaissait pas, tant il lui semblait empreint de la plus noble miséricorde, Judex s'empressait de déclarer :

– Calmez-vous, monsieur Favraut… et surtout n'ayez aucune inquiétude. Vous n'avez plus rien à redouter de moi. Ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, si je vous ai rejoint sur ce bateau, ce n'était nullement dans l'intention de vous replonger dans un cachot, mais au contraire, pour vous rendre à vos enfants, en pleine et entière liberté de vos décisions et de vos actes. Vous avez mieux aimé écouter les affirmations aussi perfides que mensongères de cette Marie Verdier, et de son amant, oui, monsieur Favraut, de son amant… Vous vous étiez livré à ces deux aventuriers pieds et poings liés… leur sacrifiant ainsi votre fille et votre petit-fils qu'ils se préparaient à assassiner au moment où, tombant dans le guet-apens qu'inconsciemment vous aviez aidé à organiser, ils allaient accourir vers vous.

« Et cette misérable… qui n'en a jamais voulu qu'à votre or, qu'à vos millions et qui vous eût sacrifié délibérément, dès qu'elle serait entrée en possession de votre fortune… quand elle m'a vu, attaché à ce pilier et dans l'incapacité absolue de tenter le moindre effort pour me défendre, comme elle a bien cru toucher au but… comme elle a été convaincue que son plan

infernal était enfin réalisé… selon son rêve !

« Ah ! Favraut !… Favraut !… si vous aviez remarqué à ce moment son regard… regard de haine terrible… regard de triomphe diabolique… où flambait toute l'atroce lueur du crime… vous auriez compris à votre tour… et, au lieu de savourer la joie que vous causait le spectacle de mon impuissance et la certitude de ma mort prochaine, vous eussiez tremblé pour vous-même… et vous eussiez compris que désormais c'était cette femme qui voulait vous perdre et moi qui voulais vous sauver.

« Mais non, aveuglé à la fois par le ressentiment que je vous inspirais et la passion que cette créature a su allumer en vous, vous avez assisté aux préparatifs de ma mort avec la joie sauvage, féroce, d'un coupable qui non seulement est à jamais certain de toute impunité, mais voit l'homme qui l'avait condamné à la prison perpétuelle, condamné à son tour à mort.

« Et tous vos mauvais sentiments… tous vos instincts criminels… qui avaient disparu sous l'angélique et divine caresse de votre petit-fils, se sont réinstallés en vous. En un mot, vous êtes redevenu le marchand d'or cupide, le brasseur d'affaires impitoyable… vous vous êtes abaissé au rang de cette aventurière abominable. Elle vous eût mis un couteau dans la main en vous disant : Frappe ! que vous lui auriez immédiatement obéi… car vos yeux reflétaient la même lueur de crime… oui, vos yeux ressemblaient aux siens… Et c'est ainsi que vous avez failli vous-même, après avoir savouré ma chute que vous croyiez mortelle, vous faire le bourreau de votre fille et de son enfant.

Et dominant Favraut, qui le contemplait avec épouvante, Judex acheva :

– Mais Dieu n'a pas voulu que ces deux innocents fussent sacrifiés à votre lâcheté aveugle, à votre haine exacerbée. Mes liens ont été brisés à temps pour me sauver malgré ces gens, et malgré vous. Favraut, je ne reviendrai pas sur mon verdict de grâce.

« Cessez donc de trembler ainsi. Je vous l'ai dit, je vous le répète, et vous ne tarderez pas à en avoir la preuve… désormais, vous n'avez plus rien à craindre de moi.

– Non… non… reprenait le banquier d'une voix sourde… farouche. Non, ce n'est pas possible.

– Pourquoi n'est-ce pas possible ?

– Parce que je sais qui vous êtes.

– Eh bien ?

Le marchand d'or, courbant le front, avoua :

– Jacques de Trémeuse ne peut pas me pardonner !

– Certes…, reprenait Judex, j'avais le droit de me montrer inexorable… et loyalement, je dois vous dire qu'élevé, ainsi que mon frère, dans la haine de celui qui avait tué notre père et à jamais brisé le cœur de l'épouse la plus pure et la mère la meilleure, rien ne m'eût détourné de la vengeance que nous avions résolu d'exercer contre vous, si un ange n'était pas venu à votre secours…

– Ma fille !… balbutia le banquier en joignant instinctivement les mains.

Car… rien qu'à la noblesse d'émotion et à la profondeur de sentiment que Judex avait témoignées en prononçant cette dernière phrase, le père de Jacqueline avait enfin compris que son ennemi était sincère et qu'il n'avait plus rien à redouter de lui.

– Oui… votre fille ! accentuait Jacques de Trémeuse. En attendant qu'elle vous confirme tout ce que je viens de vous dire, qu'elle vous mette sous les yeux la preuve des accusations que j'ai portées contre l'infâme Marie Verdier… laissez-moi vous dire ce qu'elle est… car vous ne vous en êtes jamais douté un seul instant… Elle a grandi… vécu près de vous… sans que vous daigniez jeter un regard attendri sur elle… sans que vous ayez jamais eu à son égard d'autres projets que ceux que vous jugiez utiles à vos intérêts… vous servant d'elle comme d'un

moyen de plus pour la réussite de vos entreprises… n'hésitant pas à la livrer, comme vous alliez le faire, à un individu que vous saviez non seulement criblé de dettes, mais sali de toutes les tares, capable de toutes les félonies, mûr pour tous les crimes, puisque j'en ai fait justice au moment où il allait devenir un assassin.

Maintenant, complètement subjugué par cette parole précise et puissante, Favraut écoutait, sans l'interrompre, Judex qui poursuivait :

– Je vous ai dit la vérité. Une fois que vous allez avoir reconquis cette liberté que je vous rends au nom de votre fille et de votre petit-enfant, vous agirez envers moi, envers tous, dans la plénitude de votre indépendance reconquise. Je ne ferai rien… vous m'entendez, absolument rien pour me soustraire aux responsabilités que j'ai encourues. Puissent ces deux êtres, auxquels vous devez déjà votre salut matériel, vous apporter aussi le salut moral dont vous aurez besoin pour reprendre en paix le cours d'une existence qui, je l'espère pour vous encore plus que pour les autres, sera toute de repentir, de réparation et de bonté.

Et, désignant d'un geste large, l'horizon qui commençait à s'empourprer des premiers feux de l'aurore, Jacques de Trémeuse acheva :

– Favraut… c'est un jour nouveau qui se lève pour vous. Soyez digne de la lumière qu'il vous apporte… du bonheur qu'il va vous donner. Je n'ajouterai qu'un mot : Le châtiment que vous avez subi n'est rien en comparaison de vos crimes. Je ne souhaite qu'une chose, pour ceux qui vous aiment… pour ceux que maintenant vous allez enfin savoir aimer… c'est que ce châtiment suffise à Dieu comme il m'a suffi à moi-même.

Et le marchand d'or, bouleversé par cette parole, qui le pénétrait d'un sentiment nouveau, inconnu… bégaya en un sanglot cette phrase, montrant qu'enfin touché par le regret, il comprenait à la fois ce qu'il avait été, et ce qu'il aurait dû être :

– Ah ! si j'avais su… si j'avais su !…

*

* *

Diana Monti, toujours affalée sur le banc, dans la cabine du capitaine Martelli, n'avait cessé de donner les marques du plus profond abattement.

Sous la surveillance de Miss Daisy Torp qui, fidèle à la mission que lui avait confiée Judex, ne la quittait pas des yeux… elle n'avait pour ainsi dire par bougé… se contentant, par instant, de faire entendre quelques plaintes douloureuses… et gardant sa tête cachée entre ses mains comme si elle voulait se dérober au regard de l'Américaine.

L'aventurière donnait ainsi l'impression d'une femme qui, résignée à son sort, n'a plus à opposer à l'infortune qui l'accable que la passivité du découragement le plus complet.

Et cependant… la misérable n'avait pas désarmé.

Loin de là…

Elle concentrait au contraire sa pensée sur un but unique : échapper à Judex.

Mais comment ?

L'astucieuse créature n'avait pas été longtemps embarrassée…

En effet, elle s'était dit :

– Je vais employer pour m'évader de ce navire le même procédé qui m'a déjà si bien servi pour me sauver du moulin des Sablons. Quand je sentirai que *l'Aiglon* s'est considérablement rapproché de la terre, je trouverai bien moyen de me débarrasser de ma gardienne… En un bond je grimperai sur le pont et, sans hésiter, je piquerai une tête dans la mer… Quoi qu'il arrive, je suis assez bonne nageuse pour me tirer d'affaire. Que ferai-je ensuite ? Je l'ignore. L'essentiel pour moi est de me tirer des griffes de l'ennemi.

Une fois sa résolution arrêtée en principe, une question se posa dans l'esprit de l'aventurière :

– Comment me débarrasser de ma gardienne ?

Diana Monti s'était tout de suite rendu compte qu'elle avait affaire à très rude partie… Attaquer de front une pareille adversaire lui semblait d'une imprudence extrême.

D'abord, elle risquait très vraisemblablement de ne pas être la plus forte, puis, le bruit de la lutte ne manquerait pas d'attirer l'attention de Judex, et, depuis la défection du capitaine Martelli et de son équipage, elle savait qu'elle ne pouvait plus compter sur personne pour la défendre.

Restait la ruse… et sur ce terrain, même au milieu de la terrible épreuve qu'elle traversait, l'ex-institutrice se sentait tout à fait à son aise.

Son plan fut vite tracé.

Il ne restait plus qu'à l'exécuter.

Avec un calme extraordinaire, un sang-froid étonnant qui montraient que non seulement elle n'avait pas désarmé mais qu'elle était encore en possession de toutes ses facultés criminelles, l'aventurière calcula le temps dont le brick-goélette avait besoin pour se rapprocher à une distance raisonnable de la terre.

Puis, quand elle eut la conviction qu'il ne se trouvait plus qu'à deux ou trois cents mètres du rivage… elle se leva… comme si elle était en proie à une soudaine et irrésistible douleur…

Puis, portant sa main à sa gorge, elle s'écria la bouche contractée… les yeux révulsés, l'écume aux lèvres :

– J'étouffe… j'étouffe !… au secours… à moi… je vais… mourir.

Et tournoyant sur elle-même, elle s'abattit lourdement sur le plancher de la cabine.

Instinctivement, Miss Daisy Torp se précipita.

C'était l'instant qu'attendait la misérable.

En effet, tandis que l'Américaine se penchait vers elle… Diana se releva d'un bond de panthère… Puis, d'un vigoureux coup de tête en pleine poitrine, elle envoya rouler à l'entrée de la soupente la fiancée de Cocantin qui, surprise par cette attaque aussi traîtresse qu'inattendue, n'avait pas eu le temps de se mettre en garde.

Alors, prompte comme l'éclair… Diana, dont la vitalité nerveuse était décuplée par sa volonté ardente d'échapper à Judex… courut à la porte… l'ouvrit, escalada les marches et se trouva sur le pont…

Courant droit au bastingage, elle grimpa sur le sabord… et, en un plongeon audacieux, disparut dans les flots.

Mais Miss Daisy Torp, immédiatement remise de l'attaque brusquée dont elle venait d'être la victime, apparut à l'entrée de la cabine au moment où l'aventurière piquait une tête dans la mer.

Elle gagna à son tour le bastingage…

Elle aperçut la Monti qui, en brasses précipitées, s'éloignait de *l'Aiglon* vers la terre.

Alors, sans hésiter, elle « pique » aussitôt dans la mer… se lançant à son tour à la poursuite de celle qui vient de lui échapper.

Diana cherche à la gagner en vitesse.

Mais bientôt elle s'aperçoit que la splendide nageuse qu'est Miss Daisy s'approche d'elle de la façon la plus inquiétante.

Bientôt les deux femmes ne sont plus qu'à quelques mètres de distance.

Une lutte terrible et sans merci va s'engager.

Car Diana, en un geste désespéré, a résolu d'accepter la bataille.

L'ondine a rejoint l'aventurière… Toutes deux, en un cri de défi… se saisissent… s'empoignent… s'étranglent… puis disparaissent bientôt, enlacées en une mortelle étreinte… sous les flots qui se sont refermés sur elles.

DOUZIÈME ÉPISODE

Le pardon d'amour

I

LES ANGOISSES DE COCANTIN

Cocantin, en l'attente du retour de sa dulcinée, était demeuré sur le port, en proie à une inquiétude qui, à mesure que le temps passait, s'était transformée peu à peu en la plus lancinante des angoisses, surtout quand il avait vu *l'Aiglon* s'éloigner de la rade en une rapide et silencieuse manœuvre.

– Ah ! çà, se disait-il, qu'a-t-elle bien pu devenir ? Elle a beau nager comme un poisson… qu'est-ce que je dis, mieux qu'une sirène… mieux qu'une ondine… il est matériellement impossible qu'elle ait pu suivre ce bateau qui, ayant le vent arrière, marche à une vitesse accélérée. Pourvu qu'elle n'ait pas eu un accident… Une crampe, un étourdissement… cela suffit pour provoquer une catastrophe irréparable. Si un pareil malheur était arrivé à cette chère Daisy, je ne m'en consolerais jamais. Car ce serait de ma faute, absolument de ma faute. Pauvre petite Daisy !

Mais bientôt un trait de lumière, véritable rayon d'espérance, se faisait dans l'esprit de Prosper.

– Parbleu !… songeait-il, accomplissant jusqu'au bout sa mission, elle aura voulu voir ce qui allait se passer à bord de ce navire… et elle aura certainement trouvé moyen, adroite comme elle l'est, de s'y faufiler sans que personne ne remarque sa présence.

Ainsi qu'on le voit, le directeur de l'Agence Céléritas avait deviné juste.

Cette fois son flair ne l'avait pas induit en erreur.

Mais à peine cette pensée s'était-elle installée en lui que son anxiété prit une forme encore plus aiguë.

– Voyez-vous, prévoyait-il, qu'ils l'emmènent ainsi jusqu'aux Indes ou en Amérique. Elle, qui n'a pour tout vêtement qu'une chemise américaine. La malheureuse !

Tout de suite il ajouta :

– Ce qu'elle doit avoir froid !

Considérant les vêtements de Miss Daisy Torp qu'il avait gardés devant lui, Cocantin s'écria avec un accent de naïveté exquise :

– Si seulement je pouvais lui faire parvenir tout cela ! Ah ! la pauvre petite Daisy… la pauvre petite !

Et, tout grelottant lui-même, il se mit à arpenter le quai… en battant la semelle et grommelant sur un ton de désespoir :

– Mes parents ont été bien coupables de ne pas m'apprendre à nager. Sans cela je serais avec elle… au lieu de rester là à me morfondre… à me geler… Il fait un froid de canard !… On a beau dire que dans le Midi il fait toujours très chaud. Quelle légende ! Aussitôt que le soleil disparaît, on sent un petit « frisquet » qui vous tombe sur les épaules… la nuit surtout… Brou… j'ai beau marcher pour me réchauffer… je suis transi… littéralement transi… Ma pauvre petite Daisy, qu'est-ce qu'elle doit prendre pour son rhume ?

Poussant un sonore et large éternuement, Cocantin ajouta :

– En fait de rhume, je crois que c'est moi qui en tiens un… Ah ! quelle nuit… mes amis… quelle nuit !… Je serais rudement mieux dans mon lit. Quand on pense que j'étais venu là pour un rendez-vous d'amour… Il est joli le rendez-vous… Atchoum !… atchoum !… Ça y est… je suis pincé… Demain, mon nez coulera comme une fontaine. Me voilà frais !

Or, ce que notre excellent Prosper redoutait par-dessus tout, c'était le coryza.

Pour lui, cette affection devant laquelle les médecins les plus célèbres ont dû reconnaître leur impuissance et qui tient victorieusement en échec toute la science passée, présente, et probablement future, prenait les proportions d'un désastre irréparable.

Sans doute le microbe subtil qui a échappé si astucieusement à toutes les attaques des savants trouvait-il dans le nez de Cocantin un de ces asiles à la fois spacieux et sûrs où l'on peut, en toute sécurité, fonder un foyer important et y perpétuer une nombreuse famille.

Toujours est-il qu'il savait profiter de l'hospitalité généreuse bien qu'involontaire que lui offraient les cavités nasales de Prosper… si bien que, pendant plusieurs semaines, l'infortuné successeur du sieur Ribaudet semblait transformé en une fontaine Wallace dont l'incessant épanchement lui coûtait quotidiennement une bonne demi-douzaine de mouchoirs.

– Atchoum !… atchoum !… éternuait obstinément Cocantin, me voilà encore empoisonné… C'est inouï ! Ah ! çà, qu'est-ce que font donc les médecins ?… Dire qu'il n'y en a pas un seul qui ait encore réussi à nous débarrasser de ce mal abominable ! Quel nouveau Pasteur nous délivrera un jour de ce fléau ? Je ne suis pas riche, mais je donnerais bien… Atchoum !… une pièce de dix mille francs… Atchoum !… à celui qui trouvera le moyen d'en finir avec le coryza… Atchoum ! Saleté de saleté ! C'est dégoûtant !

Et voilà que, pour comble de malheur, une saute de vent, décoiffant Cocantin, envoya sa casquette rouler dans la mer, découvrant son crâne qu'adornait une précoce calvitie.

– Allons, bon ! s'écria-t-il, il ne manquait plus que ça ! Je vais en pincer un qui ne va pas durer trois semaines, mais six mois. Atchoum ! atchoum !

En un geste d'instinctive protection, Cocantin, de plus en plus désemparé, enfonça sur sa tête le joli toquet que miss Daisy lui avait confié.

Comme le vent redoublait, notre Prosper, après s'être cravaté avec les fins bas de soie de sa fiancée, n'hésita pas à endosser le vêtement de fourrures qu'avant de se jeter à la mer elle avait remis entre ses mains.

Et ce fut affublé ainsi qu'il continua à faire les cent pas sur la jetée, grelottant, éternuant, geignant, grognant, s'arrêtant pour sonder inutilement l'horizon nocturne avec sa lorgnette… mais bien décidé cependant à demeurer là jusqu'au retour de sa chère fiancée.

Vers le petit jour, il vit arriver vers lui un jeune homme accompagné d'un petit garçon… qui, dès qu'il l'aperçut, se précipita vers lui en criant :

– Non, mais alors, mon vieux Coco… v'là maintenant que tu te fringues comme une bergère. Laisse-moi te « zieuter », que je voie un peu comme t'es bath.

Et le môme Réglisse, en une pose d'admiration comique, se mit à contempler l'excellent Prosper qui, dans son accoutrement aussi étrange qu'improvisé, n'eût pas manqué de remporter un succès complet de fou rire dans un de ces défilés carnavalesques dont la Côte d'Azur a le secret.

Roger de Trémeuse, qui les avait rejoints, malgré l'inquiétude que lui causait l'absence prolongée de son frère, ne put réprimer une exclamation de joyeux étonnement.

– Ah ! çà, mon cher monsieur Cocantin, fit-il… pourquoi avez-vous éprouvé le besoin de vous déguiser ainsi ? Serait-ce par hasard pour vous livrer à quelque filature ?

– Pas du tout, rectifiait Cocantin en accompagnant sa rectification d'un éternuement sonore. J'ai passé la nuit sur cette jetée, à attendre ma… ma fiancée…

– Votre fiancée ?

– Une charmante Américaine, Miss Daisy Torp… que j'adore et qui m'aime.

– Coco…, observait malicieusement le môme Réglisse, tu

nous avais caché cela… Eh ben, vrai, c'est pas chouette.

Le détective poursuivait ses explications.

– Je viens de vivre des heures bien pénibles… bien cruelles… Il fait froid… très froid… Le vent avait emporté ma casquette dans la mer… J'ai vite senti que j'allais m'enrhumer… Alors j'ai pris le parti de me coiffer du chapeau de ma fiancée… et de m'envelopper de ses vêtements.

– Elle s'était donc déshabillée ? observait Roger tout ahuri.

– Mais oui…, affirmait le détective malgré lui.

Et il ajouta avec force :

– Pour se jeter à l'eau… pour suivre à la nage le canot qui emportait monsieur votre frère à bord de *l'Aiglon.*

– Que voulez-vous dire ?… s'exclama Roger, qui, de plus en plus stupéfait, se demandait si Cocantin n'était pas subitement devenu fou, tandis que le môme Réglisse, précisant sa pensée, s'exclamait avec la franchise gouailleuse qui le caractérisait :

– Non, mais c'est-y que t'es tombé « louf » ? ou bien que ton rhume te tape sur le ciboulot ?

Mais, gravement, Cocantin affirmait :

– J'ai, au contraire, toute ma raison.

Et, prenant cet air solennel qu'il affectait dans les circonstances de sa vie, qu'il qualifiait lui-même de napoléoniennes, il déclara :

– Monsieur Roger de Trémeuse, j'ai d'importantes révélations à vous faire.

Le directeur de l'Agence Céléritas fit au frère de Judex le récit complet, exact et détaillé des événements dont il avait été le témoin pendant la nuit précédente et au cours desquels Miss Daisy Torp avait montré tant de crânerie intrépide et de dévouement désintéressé… scandant naturellement son discours de nombreux éternuements auxquels d'ailleurs, dans le feu de son verbe, il ne prenait plus garde… Il termina par cette phrase,

qu'en son for intérieur il jugea digne du Mémorial de son maître :

– Je suis sûr que Miss Daisy Torp aura fait de son mieux… Quant à moi, je regrette de ne pas en avoir fait davantage.

Roger l'avait écouté avec le plus palpitant intérêt.

C'est qu'en effet, à ses yeux, la situation présentait une gravité exceptionnelle.

Quelles que fussent la prudence, l'adresse et la vaillance de son frère, il se demandait si celui-ci, une fois arrivé à bord de *l'Aiglon,* n'avait pas vu ses propositions refusées et par le banquier et par ceux qui le détenaient en leur pouvoir… et si Diana Monti n'en avait pas profité pour se débarrasser à tout jamais de son si dangereux adversaire.

– Quel que soit le courage de cette jeune femme, je doute, si mon frère a été ou se trouve réellement en danger de mort, qu'elle ait pu efficacement lui venir en aide.

Et son cœur se serrait à la pensée que l'être admirable qu'était Judex avait peut-être succombé au moment où il allait enfin réaliser sa sublime mission d'amour, de clémence et de bonté, lorsqu'un cri enfantin retentit tout près d'eux.

C'était le môme Réglisse qui, s'étant emparé de la lorgnette de Cocantin, inspectait depuis un moment l'horizon et constatait en son jargon spécial dont il n'avait pas encore eu le temps de se corriger :

– Chouette, les aminches ! Vlà un « flottant » (bateau) qui rapplique à la « taule ! »

Vite, saisissant les jumelles, Cocantin regarda à son tour :

– C'est lui, je le reconnais… c'est *l'Aiglon*… Ils reviennent… Tout va bien… Sauvés… Ils sont sauvés… je suis content… je suis heureux !…

Et l'excellent Prosper se mit à exécuter une danse frénétique à laquelle son accoutrement bizarre donnait une saveur toute particulière.

Mais il n’allait pas tarder à déchanter.

En effet, lorsque *l’Aiglon* eut jeté l’ancre à une faible distance de la jetée, on vit presque aussitôt un canot se détacher du bord et gagner le môle.

Bientôt, la silhouette de Judex se précisa debout au milieu de la barque.

Tandis que, peu à peu, on distinguait, assis à l’arrière, en une attitude de mélancolie profonde où il semblait entrer encore un vestige de crainte, le banquier Favraut… le père de Jacqueline !

Lorsque les matelots eurent accosté… et amarré le canot au quai, Judex fit un signe à Favraut qui, docilement, le suivit jusqu’à terre.

Alors Cocantin se précipitant vers Judex s’écria :

– Et ma fiancée ?

À ces mots, Judex eut un léger tressaillement.

– Miss Daisy Torp, répondit-il, à laquelle je dois la liberté et même la vie… s’est élancée à la poursuite de Diana Monti qui avait réussi à se jeter à la mer.

– Et elle n’est pas revenue ?

– Non, mais tranquillisez-vous, j’ai laissé là-bas une barque qui croise en ce moment dans les parages… et n’aura pas manqué de recueillir votre vaillante fiancée.

Cocantin, affolé, n’écoutait plus Judex.

Suivi du môme Réglisse, enchanté de prendre part à de nouvelles aventures, il s’était précipité vers le canot, criant :

– Conduisez-moi là-bas, je veux la retrouver, je veux la secourir.

– Faites ce que monsieur désire…, ordonna Judex au capitaine Martelli, qui était resté dans la barque.

Et, tandis que les matelots de *l’Aiglon* s’éloignaient vers la

gare à force de rames, Favraut, encadré de Judex et de son frère, gagnait la villa de Trémeuse.

II

VERS LA GRANDE ÉPREUVE

Durant le trajet, pas un mot ne fut échangé entre les deux frères et le père de Jacqueline.

À mesure qu'on approchait de la villa, le pas du banquier devenait de plus en plus hésitant…

Non dégagé entièrement de l'influence en quelque sorte hypnotique que Diana Monti exerçait sur lui, il gardait au fond de l'esprit une arrière-pensée d'inquiétude qui lui faisait se demander :

– N'était-ce pas elle qui avait raison ?…

Et il se revoyait replongé dans une captivité dont rien désormais ne pourrait le tirer.

Qui sait même si Judex, averti par cette évasion, n'allait pas lui faire subir les affres terribles d'une incarcération cellulaire dans les souterrains du Château-Rouge ?

Aussi, lorsqu'en arrivant devant la grille de la propriété des Trémeuse, Favraut reconnut derrière les barreaux le vieux Kerjean qui, lui aussi, attendait avec une anxieuse impatience le retour de Judex, éprouva-t-il un sentiment de terreur insurmontable qui se traduisit par ces mots bégayés d'une voix blanche :

– Lui… mon geôlier !…

Mais, doucement, Jacques rassurait :

– Non, Favraut… ce n'est pas un piège… je vous l'ai déjà

dit… Nous vous avons pardonné.

Croyant rêver – car… son âme si naturellement ingrate se refusait à croire à la possibilité d'une aussi sublime clémence, – le banquier, toujours guidé par Jacques et Roger, gagna la maison.

Judex le fit entrer dans un salon… et, lui désignant un fauteuil, fit simplement, non plus avec un accent d'autorité irrésistible, mais sur le ton de la politesse la plus parfaite :

– Veuillez vous asseoir… monsieur Favraut… Je vais faire savoir à madame votre fille que vous êtes là.

Et il se retira, dominant non sans effort l'émotion qui, en cet instant si tragiquement décisif, s'était emparée de lui.

Favraut, demeuré seul… entendait encore vibrer à son oreille cette phrase qui avait enfin mis un terme à toutes ses incertitudes :

– Je vais faire savoir à madame votre fille que vous êtes là…

C'était donc vrai !… Il était libre !… libre !… Il allait retrouver sa force, son influence et sa fortune… son or…

Et, dans son premier mouvement d'impétueux égoïsme, toutes ses fièvres passées, toutes ses cupidités momentanément engourdies se réveillèrent en un irrésistible et foudroyant désir d'ambitions effrénées, de revanches éclatantes.

Redevenu maître de lui-même et de ses biens, de nouveau en possession de ce levier formidable qu'est la richesse, il eut un instant de griserie folle, inouïe.

Oubliant tous ses crimes passés, prêt à recommencer son œuvre de domination, dévastatrice, bravant avec la même insolence qu'autrefois… les protestations, les menaces et même la révélation de son infamie, non seulement il crut qu'il avait reconquis sa puissance si mystérieusement effondrée, mais il se persuada qu'il n'avait pas cessé un seul instant d'être le grand marchand d'or, l'un des rois de la finance contemporaine… Et ce fut pour lui une minute de frénésie joyeuse… dans laquelle il

oublia tout : famille… amis… ennemis… Diana… Judex… Kerjean… pour ne plus que contempler, dans un étincellement féerique, le fleuve d'or qui recommençait à couler vers ses caisses… lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à Jacqueline qui tenait son petit Jean par la main.

À la vue de sa fille, qui avait remplacé ses vêtements de deuil par une robe blanche toute simple qui lui donnait une expression de grâce et de douceur infinies, le banquier, s'arrachant à cette ivresse morale qui, depuis le départ de Judex, s'était emparée de lui, eut un cri étouffé :

– Ma fille !

– Mon père, mon père !… frémit Jacqueline qui, toute aux élans de son amour filial, se précipita vers Favraut qu'avait déjà rejoint le petit Jean.

Sur le seuil… Judex contempla un instant ce spectacle.

Il eût voulu être tout à la joie du pardon.

Mais cependant une cruelle inquiétude subsistait en lui…

N'ayant pas encore revu la comtesse de Trémeuse, il ignorait donc l'entretien définitif que celle-ci avait eu avec la fille du banquier… et il se demandait :

– Lorsque Jacqueline apprendra la vérité… quelle sera son attitude à mon égard ? Me pardonnera-t-elle ?… ou bien ne voudra-t-elle plus voir en moi que Judex…, celui qui a frappé son père ?…

Et… il s'en fut rejoindre sa mère.

– Favraut est là…, fit-il, je l'ai laissé avec ses enfants.

Et, d'une voix qui tremblait légèrement, il ajouta :

– Maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre la décision suprême !

Lisant dans le cœur de son fils, Mme de Trémeuse répondit aussitôt :

– J'ignore ce que fera le banquier…

– Peu importe…, fit nerveusement Judex, j'ai conscience d'avoir fait mon devoir, tout mon devoir. Je ne le crains pas…, je l'attends…

– J'aime cette fière réponse…, répliqua Julia Orsini, elle est digne de toi… digne de nous… C'est ainsi que moi-même j'envisage la situation vis-à-vis de cet homme. S'il exige un débat au grand jour, je suis prête à l'affronter devant tous, prête à revendiquer, à la face du monde aussi bien que devant Dieu, la responsabilité de ma vengeance. Mais, je me hâte de le dire, j'ai l'impression très nette… que dis-je, j'ai la conviction absolue que Favraut n'osera rien faire contre nous… et qu'en tout cas, sa fille sera là pour l'en empêcher…

– Vraiment… mère…, s'exclama Jacques de Trémeuse en un transport de juvénile espérance, vous croyez que Jacqueline demandera à son père d'oublier ?

– J'en suis sûre.

– Qui peut vous donner une certitude pareille ?

– Jacqueline a tout découvert.

– Mon Dieu !

– Elle s'est aperçue que Judex, Vallières et toi, vous ne formiez qu'un seul personnage.

– Alors ?

– Avec toute la loyauté que je lui devais et toute la franchise dont je suis capable, je lui ai révélé la vérité… lui donnant toutes les explications de notre conduite et lui faisant part des sentiments qu'elle t'avait inspirés.

Timidement, cette fois, Jacques interrogeait :

– Eh bien, mère ?

Alors, en un sourire où semblaient revivre toutes les joies abolies, et qui reflétait l'amour lointain et sublime, éternel, qui avait été toute sa vie, la comtesse de Trémeuse fit, avec cette expression adorable, divine, qui n'appartient qu'aux mères :

– Je ne puis te dire qu'une chose, mon fils… Jacqueline sait tout… et elle t'aime.

– Mère !

Tel fut le seul mot qui jaillit des lèvres de Judex… en un cri de joie sans limite, de bonheur sans mélange.

– Oui, elle t'aime ! répétait Mme de Trémeuse… qui… comme pour elle-même ajouta : L'amour a été plus fort que la haine… C'était écrit là-haut… et je n'ai pas le droit d'en vouloir à Dieu.

Mais le visage de Jacques s'était assombri…

La flamme d'espérance qui brillait en son regard s'était éteinte.

Surprise, la comtesse lui demanda :

– Qu'as-tu, mon fils ?… Pourquoi cette mélancolie soudaine ?… Que crains-tu donc encore ?

Judex gardant le silence, Julia Orsini insista :

– Crains-tu peut-être que, dans un sentiment de tendresse maternelle mal comprise, je n'aie exagéré, altéré la vérité ?

– Ma mère, j'ai trop de confiance en vous pour ne pas être convaincu que tout ce que vous venez de me dire est l'émanation même de la réalité.

– Eh bien, alors ?

– Et Favraut ?

À peine Judex avait-il prononcé ce nom que des cris se faisaient entendre :

– Au secours… vite… au secours !

Judex bondit jusqu'à la porte, car il avait reconnu la voix de Jacqueline.

Suivi de sa mère, il entra dans le salon où il avait laissé la jeune femme avec son père… et, tandis que la fille du banquier se précipitait vers lui en un geste de détresse éperdue, il

aperçut, étendu sur un canapé et ne donnant plus signe de vie, Favraut près duquel le petit Jean priait à genoux et en pleurant…

III

RÉDEMPTION

– Que s'est-il donc passé ? interrogeait Judex.

Jacqueline expliquait :

– Mon père semblait très ému et très heureux de nous avoir retrouvés, mon Jeannot et moi. Il avait commencé à nous parler… à nous interroger… Puis, s'asseyant sur le canapé, il avait pris son petit-fils dans ses bras, lorsque je l'ai vu pâlir… Ses yeux se sont révulsés, sa tête a oscillé, et il est tombé à la renverse et il est demeuré là, immobile… glacé… sans que j'aie pu, malgré tous mes efforts, le rappeler à la vie.

Et Jacqueline Aubry ajouta à voix basse, le regard agrandi par l'épouvante :

– J'ai peur… oui, j'ai peur qu'il ne soit mort !…

Judex s'approcha du banquier, écarta doucement l'enfant qui ne cessait de répéter :

– Grand-papa… c'est moi, c'est ton petit Jean, réponds-lui.

Puis, se penchant vers le corps inanimé, il écouta si le cœur battait encore.

– Ce n'est qu'un évanouissement, annonça-t-il au bout d'un bref instant. Rassurez-vous, madame, votre père vivra. Je ne vous l'aurai pas rendu pour qu'il vous soit repris de nouveau. Attendez-moi une minute, je reviens et, je vous en prie, rassurez-vous… il n'y a pas lieu pour vous d'avoir la moindre inquiétude.

Judex s'éloignait, Jacqueline avait saisi les mains de son père et s'efforçait de les réchauffer dans les siennes.

Quant au petit Jean, il s'était réfugié auprès de Mme de Trémeuse qui l'avait pris sur ses genoux et s'efforçait de le rassurer et de le consoler de son mieux.

D'ailleurs, ainsi qu'il l'avait déclaré, Jacques revenait promptement avec un flacon renfermant un puissant révulsif qu'il remit à Jacqueline en disant :

– Faites respirer cela à votre père. Lorsqu'il reviendra à lui, il est inutile qu'il nous voie, ma mère et moi. Mieux vaut qu'il se retrouve seul avec vous. Mais, je vous en prie, assurez-lui de nouveau qu'il n'a rien à redouter de moi… qu'il est libre… entièrement libre.

La fille du banquier remercia Judex d'un de ces longs regards dans lesquels semble passer toute une âme…

Tandis que Jacques et sa mère s'éloignaient avec le petit Jean, elle déboucha le flacon et l'approcha des narines de son père… qui ne tarda pas à pousser un profond soupir, tandis que ses paupières s'entrouvraient et que ses lèvres remuaient en un tremblement léger et convulsif.

Puis quelques sons rauques, incohérents, jaillirent de sa gorge… en même temps qu'un masque de terreur s'imprimait sur ses traits.

Bientôt les sons se précisèrent en un appel angoissé :

– À moi !

– Père… qu'avez-vous ?… Ne craignez rien… Je suis là, près de vous.

Cette voix si douce, si harmonieuse, qui vibrait à son oreille, parut rassurer quelque peu le banquier… car il fit, déjà avec moins de fébrilité :

– C'est toi, Jacqueline ?

– Oui, père, c'est moi… et je ne vous quitterai plus jamais.

Se penchant vers lui… ange de la rédemption sublime, divine annonciatrice de tous les pardons, pure messagère des infinies miséricordes, elle ajouta :

– Désormais, vous n'avez plus rien à craindre… le terrible cauchemar est fini.

– C'est donc vrai ? murmura Favraut en contemplant sa fille qui lui souriait à travers ses larmes.

– Oui, père, c'est vrai, accentua l'admirable créature.

La figure du marchand d'or lentement se détendait.

Maintenant il commençait à croire à la possibilité, à la réalité de sa liberté reconquise… et, passant sa main sur son front où apparaissaient quelques gouttes de sueur, il fit :

– C'est affreux ! ce que je viens d'éprouver… affreux… !

– Calmez-vous… reposez-vous…, conseillait Jacqueline.

– Non, non, il faut que je te dise…, imposa le banquier.

Et d'une voix âpre, saccadée, il déclara :

– Tout à l'heure, quand tu me parlais, quand mon petit-fils m'embrassait… j'ai été envahi par un sentiment de malaise indicible… J'entendais autour de moi comme des bourdonnements de cloches… un voile funèbre s'étendait devant mes yeux… je ne vous écoutais plus, je ne vous voyais plus, j'étouffais… oui, j'avais l'impression que la mort entrait en moi…

« Eh bien, cette impression épouvantable, cette sensation hideuse d'un corps qui se désagrège en pleine existence, d'une âme qui se dérobe, qui s'enfuit malgré tous les efforts que l'on fait pour la garder en soi, c'était exactement celle que j'avais éprouvée, au château des Sablons, le soir de ton dîner de fiançailles, quelques secondes avant de m'effondrer, frappé par la main mystérieuse de Judex !

Et, encore sous l'empire de la crainte effroyable qui l'avait envahi, Favraut articula d'une voix sourde :

– J'ai cru que je mourais pour la seconde fois !…

Le visage bouleversé, le père de Jacqueline poursuivait :

– Oui, je me suis dit que Judex, après avoir joué vis-à-vis de moi la comédie la plus cruelle, c'est-à-dire fait miroiter à mes yeux la renaissance possible d'un bonheur qu'il m'avait cependant déclaré à jamais impossible, me précipitait de nouveau dans l'abîme en un raffinement de vengeance implacable.

« Et tout à l'heure, quand je suis revenu à moi… dès la première lueur qui s'est faite en mon cerveau, je me suis demandé si je n'allais pas me retrouver en quelque cachot plus horrible encore que celui où je m'étais déjà réveillé d'entre les morts… si je n'allais pas subir le supplice épouvantable que Judex m'avait déjà réservé : celui de mourir enterré vivant dans mon cercueil.

– Père !

– Mais non… tu étais là… tu es là… Ta parole si douce et si tendre m'a vite fait comprendre que je n'avais plus rien à redouter ni de Judex ni de personne. Merci, mon enfant… merci de toute mon âme. Je me confie entièrement à toi… Où est Jeannot ? Appelle-le vite… oui, appelle-le… car nous allons nous en aller tout de suite… n'est-ce pas ? tout de suite, car je ne veux pas rester plus longtemps dans cette maison, en contact avec cet homme qui me déteste, et qui ne m'a délivré que parce que tu as su fléchir sa haine et sa colère.

– Père… laissez-moi vous dire…

– Écoute-moi, ma fille… je t'en prie… je t'en supplie… je suis encore tellement troublé que la seule pensée de mon ennemi peuple mon cerveau de visions atroces… Je ne veux pas redevenir fou… je veux garder toute ma raison… toute… pour vous refaire, à tous deux, à ton fils et à toi, la belle existence à laquelle tous deux vous avez droit. Judex m'a dit que, cédant à ses mystérieuses menaces, tu avais abandonné la part de l'héritage qui te revenait à l'Assistance publique…

– C'est vrai !

– Je ne puis que t'approuver, puisque c'est à ce geste généreux que je dois la vie. Mais maintenant que j'ai reconquis, non seulement l'existence, mais aussi la liberté, je vais aussitôt rentrer à Paris, faire valoir mes droits. Il faudra bien que l'on me rende ma fortune… et nous verrons bien alors si M. Jacques de Trémeuse ose de nouveau s'attaquer à moi !

– Mon père, reprenait Jacqueline d'une voix grave et douloureuse, Jacques de Trémeuse, pas plus que sa mère ni son frère, ne feront plus jamais rien contre vous.

– Ils feront bien !

– Ils vous ont pardonné dans toute la loyauté de leur âme entièrement apaisée. Je réponds d'eux comme de moi-même.

– Eh bien alors ! scandait le banquier dont les instincts brutaux, égoïstes, au cours de la terrible expérience qu'il venait de traverser, n'avaient pas entièrement disparu…

– Je vous en conjure, poursuivait l'admirable créature, ne vous offensez pas de ce que je m'en vais vous dire… Mais il faut que je vous parle, oui, il faut que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur… La tendresse que je vous porte, l'amour de mon enfant me l'ordonnent si impérieusement que, malgré ma crainte de vous affliger, je ne puis résister à l'ordre supérieur que me dicte ma conscience de mère, de fille et d'honnête femme.

– Parle, invitait Favraut, dont la figure avait quelque peu repris son ancienne expression de dureté.

Alors, faisant appel à tout son courage, la fille du banquier exprima :

– Je n'ai pas à vous juger… Donc, aucun reproche ne s'échappera de ma bouche… En cette heure comme en toute autre, j'ai le strict devoir de ne me souvenir que d'une chose : c'est que vous êtes mon père. Cependant, il est de mon devoir de vous prévenir que je n'ignore rien des circonstances dans

lesquelles vous avez acquis votre fortune.

– Que veux-tu dire ?

– J'ai eu sous les yeux les preuves impitoyables… hélas ! des moyens que vous avez employés pour vous enrichir… Je suis au courant de tout… Épargnez-moi des précisions qui vous seraient aussi pénibles qu'à moi-même.

Et comme Favraut avait un geste d'impatience voisin de la colère, Jacqueline, toujours divinement douce et miséricordieuse, poursuivit :

– Je sais… j'ai vu… j'ai eu sous les yeux les documents révélateurs…

– Et qui t'a dit ? interrogeait le marchand d'or, haletant d'émotion.

– Vallières.

– C'était donc ce traître !

– Il s'appelait Jacques de Trémeuse.

– Comment… c'était lui… lui ! s'écria le père de Jacqueline. Ah ! maintenant, je comprends comment il a pu si facilement exercer sa vengeance. Ah ! il est très fort… M. Jacques de Trémeuse… oui, très fort, beaucoup plus fort que moi.

Et, s'exaltant jusqu'à la plus inconsciente des incohérences, il s'écria :

– Et si, à mon tour, je lui déclarais la guerre ?… Si, à mon tour, je me décidais à prendre sur lui la revanche à laquelle j'ai droit ?… Dans quelques jours j'aurai reconquis ma puissance… Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je le broierai comme j'en ai broyé tant d'autres… Mais moi je ne serai pas aussi faible, je ne serai pas aussi stupide que lui… Je ne me laisserai pas désarmer, ni attendrir, dans le duel à mort qui va s'engager entre nous deux… Et, s'il a eu pitié de moi, je te jure que moi je n'aurai pas pitié de lui !

– Père ! s'écria la jeune femme, incapable de se maîtriser

davantage… Père, vous oubliez donc qui a commencé ?

– Ah ! il t'a dit aussi ?…

– Oui, et voilà pourquoi je vous adjure d'oublier son acte de vengeance, pour ne plus vous souvenir jamais que de son geste de pardon.

– Tu ignores donc ce que j'ai souffert ?

– Et lui… et cette pauvre femme qu'a été Mme de Trémeuse…

– Voilà que tu les défends !

– Je vous l'ai dit, mon père : je sais !… et si je déplore de toutes les forces de mon être les haines effroyables qui vous jettent ainsi les uns contre les autres… je ne puis cependant, malgré les liens du sang et l'affection qui m'unissent à vous, je ne puis cependant oublier que c'est vous qui les avez provoquées !

– Voilà que tu prends parti contre moi !

– Je cherche avant tout à vous défendre contre vous-même.

– Pour se disculper à tes yeux… Judex, se voyant découvert, a inventé sans doute quelque histoire imbécile !

– Nierez-vous qu'après avoir voulu déshonorer sa mère… vous avez amené son père au suicide ?

– Mensonge !

– Vous ne voudriez cependant pas, mon père, me placer dans la cruelle nécessité de provoquer un débat d'où, c'est affreux à dire, vous ne pourriez pas sortir victorieux ?

– Jacqueline !

– Calmez-vous… Redevenez comme vous étiez tout à l'heure… très doux… très bon.

– Tais-toi !

Et, comme si la folie s'emparait à nouveau de lui, Favraut s'écria d'une voix rauque, les yeux injectés de sang et tout le

corps agité d'un tremblement de rage :

– Je veux voir Judex… je veux lui parler… je veux lui crier ma haine… je veux le tuer, oui, le tuer… de mes mains.

Mais Jacqueline se précipitait vers son père en criant :

– Vous voulez donc me faire mourir ?

Ce cri déchirant parti du fond du cœur de l'héroïque jeune femme parut produire sur le banquier une impression aussi profonde qu'instantanée.

Il s'arrêta tout interdit, regardant sa fille avec une expression encore égarée, mais d'où toute fureur était cependant absente… et il bégaya :

– Toi mourir… non, non, je ne veux pas !…

Et, se laissant tomber sur un fauteuil, il s'écria en comprimant son front entre ses mains :

– Je ne sais plus, moi !… je ne sais plus !

Jacqueline l'avait rejoint… Doucement elle s'était assise près de lui… se penchant, toujours tutélaire, et bien décidée à mener jusqu'au bout ce tragique et sublime effort qu'elle avait entrepris pour arracher de l'âme ulcérée du banquier tous les mauvais instincts, tous les pires sentiments qui en avaient fait un criminel… Et doucement, sans violence, rien que par la force de la persuasion et de la tendresse, elle commençait sa tâche… la plus noble des tâches… le salut d'un père par son enfant.

– Écoutez-moi encore, disait-elle… Il n'y aura plus besoin de longues paroles entre nous… Je le vois… je le sens… vous avez commencé à me comprendre, vous allez me comprendre tout à fait. Père, croyez-moi… nous pouvons être si heureux… oh ! oui, si heureux… surtout sans cet or maudit… cause de tous vos malheurs… raison de toutes mes larmes. Ma santé s'est rétablie… je vais pouvoir travailler… vous êtes jeune encore… Après quelque temps de repos, je suis sûre que vous éprouverez le besoin de vous remettre vous aussi à l'ouvrage. Nous nous en irons à l'étranger… en Amérique… où je ne doute pas un seul

instant que, grâce à vos admirables qualités d'intelligence, d'énergie et de volonté, vous ne parviendrez à vous refaire promptement une fortune sinon aussi considérable que la première, mais tout au moins une situation d'autant plus solide et enviable qu'elle ne devra sa réalisation qu'aux plus honorables moyens.

« Il ne faut pas… oh ! non, il ne faut pas que le banquier Favraut revive… Il doit à jamais dormir dans l'éternité où tous le croient à jamais enseveli… C'est un autre homme que vous devez être… c'est un nouveau père que je veux… oui, un père que je puisse chérir et respecter tout à la fois, un père dont j'aie le droit d'être fière, un père pour lequel je n'aurai pas assez d'amour et dont je veux entourer du plus pur des bonheurs les longues années qui lui restent à vivre. Oh ! oui, oui, dites-moi vite que vous voulez bien que nous nous aimions ainsi ?

À ces mots, le banquier écarta les mains qui lui cachaient le visage.

Jacqueline eut un cri d'allégresse… car instantanément elle comprit qu'elle était victorieuse.

En effet, ce n'était pas seulement tout le remords qui se lisait dans les yeux du marchand d'or… c'était toute la bonté qui s'était répandue sur ses traits… le transformant entièrement en un nouvel homme… en ce nouveau père tant espéré, tant attendu.

Et, dans une longue étreinte, la rédemptrice et le rénové mêlèrent leurs larmes… silencieusement… en une communion intime de leurs âmes à jamais réunies désormais dans le même sentiment du devoir et de l'honneur.

Puis le banquier reprit d'une voix maintenant assurée :

– Ma fille, je n'oublierai jamais ce que tu as été pour moi. Tu as fait mieux que de m'ouvrir les yeux, tu m'as guéri le cœur. Déjà, je m'aperçois combien il va m'être doux et bon d'être ce que tu veux que je sois. J'entrevois des joies nouvelles, inconnues… infiniment supérieures à ces sensations que me

donnait ce tourbillon fiévreux incessant, au milieu duquel je m'agitais. Je comprends ce bonheur limpide que je remarquais jadis, avec un sourire méprisant, sur le front des hommes simples… J'aperçois l'inanité des ambitions malsaines… de ces triomphes tapageurs qui vous laissent toujours inassouvi. Je réprouve, je renie, je maudis tout cela… de toute la force de mon être, qui vient de revivre par toi, grâce à toi, à la vraie lumière. Sois bénie, mon enfant. Ne crains plus rien pour moi. J'ai bien saisi toute l'étendue de mon devoir. Réparer le passé… refaire l'avenir… mais dans le droit… dans la justice et dans la bonté…

– Père… embrassez-moi, s'écria Jacqueline… car je n'ai jamais été si heureuse !

Après avoir longuement serré sa fille dans ses bras… Favraut reprit… transfiguré et vraiment beau de douleur sincère et d'honneur reconquis :

– Maintenant, ma chère enfant, tu vas m'aider à accomplir la première étape de mon pèlerinage d'expiation et de repentir : conduis-moi près de Mme la comtesse de Trémeuse.

Et il ajouta… en enveloppant Jacqueline d'un regard où cette fois il n'y avait plus que l'expression de la plus fière et de la plus affectueuse paternité :

– Je veux lui parler… avant que tu ne revoies Judex !…

IV

COCANTIN SAUVETEUR

– Allons, mon vieux Coco… ne fais pas la tête comme ça. On va la retrouver, quoi… Une poule qui flotte comme un bouchon, c'est pas la mer à boire.

C'est en ces termes que le môme Réglisse qui avait pris place dans le canot de *l'Aiglon,* s'efforçait de rassurer son grand ami sur le sort de l'intrépide Miss Daisy.

Mais le directeur de l'Agence Céléritas, à mesure que la barque gagnait le large, sentait ses inquiétudes grandir.

En effet… les yeux rivés à la lorgnette, il avait beau scruter l'horizon qu'éclairaient à présent les premiers rayons du soleil… il n'apercevait rien… absolument rien…

Pas la moindre Daisy…

Pas le plus petit sillage d'une ondine sur les eaux.

Pâle… le regard navré… tout transi d'angoisse, il exprimait :

– Pourvu qu'elle n'ait pas été entraînée vers la haute mer par quelque courant. Quelle chose atroce ! Rien que d'y penser j'en suis malade. Je sens que je deviens fou !…

Puis, s'adressant aux matelots… il interrogeait avidement :

– Est-ce qu'il y a beaucoup de courants par ici ?

L'homme de barre, un vieux marin à la peau basanée et à l'œil malin, surmonté d'épais sourcils qui avaient pris les allures et la teinte d'une touffe d'algues marines, répondit en mâchonnant sa chique entre les trois ou quatre vieilles dents

qui lui restaient au fond de la bouche :

– Il y en a… des fois… mais on peut s'en garer.

Cocantin, l'œil rond, inquiet, demanda tout en tremblant :

– Et des poissons… des poissons dangereux… Est-ce qu'il y a des poissons dangereux… des requins par exemple ?

Le vieux matelot, d'un air gouailleur, répondait :

– Des requins… dans la baie de Saint-Tropez, j'en ai jamais vu.

Et, s'adressant à un petit mousse qui maniait déjà l'aviron avec une vigueur remarquable, il fit :

– Et toi… Paulo… t'en as-t'y vu des fois des requins… sur leur côte ?

– Non, jamais !

– Alors, qu'est-ce que t'as vu ?

– Des rascasses.

– Des rascasses ! s'écria Cocantin qui, soit qu'il eût complètement perdu la tête, soit qu'il n'eût, en pisciculture, que de très vagues connaissances, se sentit tout à coup, rien qu'à ce nom à la fois sonore et agressif, envahi par une sueur froide, accompagnée de violents frissons.

Et tout de suite il ajouta, tandis que son nez immense frémissait d'angoisse :

– C'est méchant, ça, une rascasse ?

Le mousse, auquel le vieux loup de mer avait lancé un rapide coup d'œil d'intelligence, fit aussitôt :

– Si c'est mauvais !… Autant dire, mon bon monsieur, qu'il n'y a pas de plus sale bête dans toute la Méditerranée… Si c'est mauvais !

– Tant que ça ?

– Bien plus encore…

– Comment est-ce fait ?

– C’est pas beau à voir…, définissait le mousse. Ça vous a d’abord une grosse tête… avec des yeux qui ressortent et qui sont tout hérissés de piquants, et puis… une gueule toujours ouverte… comme si elle voulait tout avaler à la fois.

– Ah ! mon Dieu ! soupirait Cocantin.

Le mousse poursuivait :

– Sur le dos, elles ont un gros paquet d’arêtes pointues… qu’elles redressent… quand elles sont en colère…

– Ne m’en dites pas davantage…, interrompait Prosper, bouleversé d’horreur par cette description aussi exacte que pittoresque.

Et il ajouta :

– Ma pauvre Daisy… pourvu qu’elle n’ait pas été dévorée par une rascasse !

À ces mots, tous les matelots partirent d’un joyeux éclat de rire.

– Non, mais… qu’est-ce qui vous prend ? s’indignait le détective malgré lui. Il n’y a rien de drôle à cela… au contraire.

– Dévorée par une rascasse ! répétait le loup de mer qui en avait lâché la barre. Dévorée par une rascasse !… Ah ! mon pauvre monsieur, vous n’avez pas cela à craindre pour votre dame… Vous pouvez être bien tranquille. C’est plutôt elle qui l’aurait dévorée, la rascasse !

– Qu’est-ce que vous me racontez là ? sursautait Cocantin que la colère commençait à envahir.

Car il commençait à avoir l’impression très nette que, depuis un moment, les matelots de *l’Aiglon* se payaient sa tête dans les grands prix.

Alors le matelot, tout en changeant sa chique de place, questionna, tandis que son œil pétillait de malice :

– Dites-moi monsieur, avez-vous parfois mangé de la

bouillabaisse ?

– De la bouillabaisse ?

Le loup de mer définit, avec une précision digne de l'auteur du parfait manuel de *La Cuisinière bourgeoise :*

– C'est un plat du pays composé de pommes cuites dans de l'eau… ou dans du vin blanc et dans lequel on met beaucoup d'ail, de persil, de safran, de poisson, de laurier…

– J'y suis… j'y suis, reconnaissait le directeur de l'Agence Céléritas qui, faisant appel à ce qu'on est convenu d'appeler des souvenirs d'estomac, formulait :

– Je me rappelle en avoir mangé à Marseille, sur le quai… C'était bon… c'était même très bon. J'en ai mangé aussi à Nice… elle était non moins exquise… Mais qu'est-ce que la rascasse peut bien avoir affaire avec la bouillabaisse ?

– Hé ! c'est que la bouillabaisse est faite avec la rascasse.

– C'est donc un petit poisson ?

– Un tout petit petit…

– Vous m'avez fait marcher !… s'écria Cocantin qui, doué d'un très bon caractère, eût été le premier à rire de la facile plaisanterie des hommes du bord, s'il n'eût pas été si anxieux du sort de sa fiancée.

Et il allait reprendre sa jumelle au môme Réglisse qui, depuis un instant déjà, s'en était emparé, lorsque le petit s'exclama :

– Hé ! Coco, là-bas… un peu à droite, je vois quelque chose qui remue… qui remue dans l'eau…

Brusquement… l'héritier du sieur Ribaudet… saisit la lorgnette et regarda à son tour…

Puis, au bout de quelques secondes d'un émouvant silence, il s'écria :

– C'est elle !… Je ne la reconnais pas bien… mais ça ne fait rien… j'en suis sûr… c'est elle… Mon cœur me l'a dit tout de

suite.

Et, sans se douter un seul instant qu'il parodiait le chevalier des Grieux dans *Manon,* il ajouta en se frappant la poitrine :

– Et mon cœur ne se trompe pas !… Ah ! Daisy… Daisy ! J'arrive à temps pour te sauver !…

Immédiatement… le canot se dirigea vers le point mouvant que l'on distinguait au loin… à la surface des eaux calmées, et qui ne se ridaient plus que de quelques vagues légères… onduleuses, plutôt faites pour favoriser la nageuse que pour gêner ses mouvements.

Peu à peu… le but se précisait…

Cocantin et le môme Réglisse n'avaient été nullement l'objet d'une erreur.

C'était bien Miss Daisy Torp qui… toujours souple… gracieuse, bien que réellement fatiguée, se balançait sur les flots.

En apercevant la barque qui venait à son secours, la jeune femme, redoublant d'efforts, voulut revenir vers elle…

Mais… elle avait trop présumé de ses forces.

Visiblement épuisée elle battit l'air de ses mains… et, au moment où le môme Réglisse lui lançait : « Tenez bon, nous voici », la nageuse disparut sous l'eau… tandis que Cocantin désespéré s'exclamait :

– Trop tard ! nous sommes arrivés trop tard ! C'est épouvantable ! Je ne m'en consolerai jamais… jamais !

Mais à peine avait-il prononcé cette phrase qu'un cri d'espoir et d'allégresse lui succédait.

– Elle… c'est elle. Je la vois. Daisy… ma fiancée ! ma femme !

Il venait de voir reparaître tout près de la barque, flottant à portée de sa main, l'opulente chevelure de Miss Daisy.

Brusquement, il avança le bras et empoigna

vigoureusement… une touffe de cheveux blonds… tandis que les matelots, se penchant hors de l'embarcation, parvenaient à saisir la jeune femme par un bras.

Daisy était sauvée !

En un clin d'œil elle fut remontée à bord.

Il était temps…

L'audacieuse ondine était privée de tout sentiment.

Tandis que le canot regagnait la terre, Cocantin, aidé du môme Réglisse qui s'y connaissait, se mit à la frictionner avec une ardeur sans pareille, tout en lui murmurant les paroles les plus sincèrement admiratives et les plus doucement affectueuses.

Au bout de quelques minutes, la jolie Américaine revint à elle…

En apercevant Cocantin qui, penché sur elle, guettait avec impatience son premier regard, elle balbutia d'une voix encore éteinte :

– Thank you very much ! (Je vous remercie beaucoup)…

Et presque aussitôt elle ajouta :

– Cela va mieux… beaucoup mieux… J'aurais tant voulu rattraper cette femme !

Et elle ajouta :

– Vous pouvez dire à votre ami Judex qu'elle ne viendra plus l'ennuyer… à présent… Je vous le garantis !

Puis… fermant les yeux… Miss Daisy Torp tomba dans une sorte de torpeur, inévitable conséquence de la dépression nerveuse qu'elle subissait à la suite de l'effort surhumain qu'elle venait d'accomplir.

Nous n'attendrons pas que Miss Daisy Torp soit revenue à elle pour narrer à nos lecteurs l'issue du combat terrible qui s'était passé en mer, et dont Diana Monti et la jolie ondine avaient été toutes deux les protagonistes.

L'aventurière avait commencé par se cramponner avec l'énergie du désespoir au cou de la nageuse… cherchant à l'étrangler en un spasme de rage suprême, formidable.

Mais si elle était adroite et robuste, l'Américaine ne lui cédait en rien en vigueur et en agilité.

Vivement elle s'était dégagée…

Comprenant qu'il s'agissait d'un véritable duel à mort, d'une lutte sans merci… les deux adversaires, revenant à la surface, s'étaient empoignées à nouveau en une furieuse étreinte.

Mais, cette fois, Miss Daisy Torp, mieux sur ses gardes et complètement fixée sur les intentions de son ennemie, avait tout de suite pris l'initiative du combat.

Immobilisée… serrée comme dans un étau… incapable de réagir, entièrement dominée, annihilée par la valeureuse Daisy, qui redoublait d'efforts, l'ex-institutrice des Sablons avait promptement senti ses forces s'épuiser… et, tandis qu'un dernier cri de rage infernale s'échappait de ses lèvres, elle avait perdu connaissance, ne laissant plus entre les mains de la nageuse triomphante qu'une sorte de loque humaine que la mer ne demandait qu'à engloutir.

Mais Daisy Torp, toujours intrépide, avait résolu de ramener sa prisonnière à bord de *l'Aiglon.*

Elle voulait que son succès fût complet, décisif.

Et, tout en soutenant d'un bras, hors de l'eau, la tête de la misérable, elle nagea vers le navire qu'elle apercevait au loin, et qui commençait sa manœuvre de retour. Mais bientôt elle s'aperçut qu'elle avait trop présumé d'elle.

Contrariée, gênée par les courants qui, sans présenter aucun danger, n'en étaient pas moins une entrave fatigante… en la forçant à chaque instant à modifier sa route et, tout en ralentissant son allure, l'écartaient sensiblement de *l'Aiglon,* la fiancée de Cocantin comprit bientôt qu'il serait plus que téméraire de persévérer dans son projet… et qu'elle devait

assurer, avant tout, son propre salut.

Lâchant Diana Monti, qui n'avait pas repris ses sens et disparut aussitôt sous les flots, elle résolut de retourner seule à bord.

Mais comme elle s'orientait… une exclamation lui échappa.

L'Aiglon, toutes voiles dehors, s'éloignait rapidement vers Sainte-Maxime.

Quant à la barque que Judex avait envoyée au secours de la nageuse, soit qu'elle se fût trompée de route, soit que Daisy, au cours de sa poursuite et de sa lutte, eût été entraînée dans une autre direction, elle avait disparu.

Il ne restait plus à miss Torp, comme dernière ressource, que de gagner la terre à la nage.

En aurait-elle le pouvoir ?…

En tout cas, elle allait l'essayer avec l'énergie indomptable qui la caractérisait.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, fort heureusement pour elle, Cocantin était arrivé au moment où, malgré son indomptable courage et ses facultés physiques prodigieuses, elle allait couler à pic…

Et comme, au moment où la barque qui l'avait recueillie entrait dans le port, elle rouvrait les yeux, apercevant le môme Réglisse qui la regardait avec une expression d'admiration profonde et d'irrésistible sympathie, elle demanda d'une voix encore un peu dolente :

– Quel est cet enfant ?

– C'est mon fils…, répliqua gravement l'excellent Cocantin en attirant le brave petit contre lui…

– Alors, sourit la gracieuse ondine, ce sera aussi le mien.

– Mince de luxe ! s'exclama le môme Réglisse en embrassant la nageuse. Un papa… une maman… tout ça dans la même journée. Il ne me manque plus maintenant que de faire un

héritage.

Et il ajouta en prenant un air de comique importance :

– Ce que c'est, tout de même, que d'avoir eu toujours une bonne conduite !

V

L’ABSOLUTION

Cédant tout de suite à la demande du banquier, Judex avait conduit celui-ci auprès de sa mère.

Mme de Trémeuse se trouvait dans son salon… avec son fils Roger, en train de consoler le petit Jean… qui, après avoir réclamé sa maman et son grand-papa, s’était enfin laissé convaincre et calmer par les paroles pleines de bonté que lui adressait la comtesse.

En apercevant Jacqueline, qui avait suivi son père, Jeannot s’évada des bras de Mme de Trémeuse et courut se jeter dans ceux de sa mère…

Comme la jeune femme, voulant éviter à son fils le spectacle douloureux qui s’annonçait, se préparait à l’emmener au-dehors, Favraut fit… avec un accent de volonté que tempérait à présent beaucoup de douceur :

– Reste, ma fille… Reste avec le petit… Il faut que lui… comme toi… soit présent à ce qui va se passer ici… Il faut que le souvenir en demeure à jamais en son esprit comme en son cœur. Je veux qu’il s’en pénètre intimement, absolument. Je veux qu’il soit le témoin de mes remords ! Car si jamais, ce qui n’arrivera pas… il subissait l’entraînement des tentations mauvaises, en se rappelant ce qu’il m’aura entendu dire et vu faire aujourd’hui, il comprendra qu’ici-bas, il n’y a qu’une seule vraie route à suivre : celle de la droiture, de la justice et de l’honneur !

En entendant ces mots, Mme de Trémeuse s'était levée en un mouvement d'indicible surprise.

C'était ce criminel sans scrupule qui parlait de la sorte !…

C'était ce bandit qui, après avoir impitoyablement broyé tous ceux qu'il considérait comme un obstacle à son ambition effrénée, après avoir semé autour de lui le deuil, la honte et la misère, désuni, brisé, dispersé tant de foyers, désespéré tant d'âmes, assassiné tant de cœurs, reconnaissait enfin ses torts… en une attitude prouvant qu'il était prêt à toutes les expiations, décidé à tous les repentirs !

Comme il était transformé !…

Ce n'était plus le marchand d'or arrogant, cruel, impitoyable, qui, avec ses millions, prétendait en imposer à tous, acheter toutes les consciences, venir à bout de toutes les honnêtetés, flétrir les pudeurs les plus nobles, avilir les sentiments les plus élevés.

À présent, Mme de Trémeuse avait devant elle un homme, un pauvre homme, profondément meurtri, humilié sans bassesse, ne souffrant plus que de regrets, bien décidé à tous les sacrifices, prêt à subir toutes les souffrances, les réclamant même… mais avant tout, par-dessus tout, assoiffé de pardon, non pas tant pour lui que pour ces deux êtres de grâce et d'innocence qui, rien que par la force divine de bonté et d'amour dont ils rayonnaient, avaient enfin rouvert ses yeux à la lumière.

Ah ! combien en ce moment il était sincère !… Combien il eût voulu, au prix de chaque goutte de son sang, racheter tous les crimes qu'il avait commis et dont il venait seulement de comprendre la hideur !

Et, tombant aux genoux de Mme de Trémeuse, Favraut s'écria :

– Madame ! pendant de longues années j'ai été un misérable. Je me suis conduit envers vous comme le dernier des lâches. J'ai brisé votre bonheur !… C'est abominable ! Je le reconnais

humblement, douloureusement. Je vous en demande pardon, madame… oh ! oui, pardon, de tout ce qui me reste de forces. Je voudrais pouvoir, comme le faisaient jadis les premiers chrétiens de l'Église, me confesser devant tous, en public. Mais une telle manifestation entraînerait le déshonneur des miens. Je ne dois pas faire supporter à deux innocents le poids de mes fautes. Le banquier Favraut est mort… Il ne revivra pas… il ne profitera pas de votre clémence pour reprendre dans ce monde une place à laquelle il n'a plus droit, pour réclamer des droits dont il se déclare à jamais déchu… Il disparaîtra… il se refera une autre existence… et s'efforcera de procurer, honnêtement cette fois, à sa fille et à son petit-fils… par un labeur acharné, la large aisance qu'ils méritent.

Mme de Trémeuse déclara :

– Notre présence en ce salon doit vous prouver que je vous ai pardonné.

Et avec un accent qui prouvait que, en cet instant suprême, elle avait dû s'imposer jusqu'au bout un dernier et rude effort pour accomplir jusqu'à la fin l'œuvre de miséricorde à laquelle, peu à peu, elle s'était laissé gagner, Mme de Trémeuse ajouta :

– Relevez-vous, monsieur… tout est effacé.

– Je n'ai pas fini, reprenait Favraut qui avait joint ses mains comme s'il adressait déjà une action de grâce à cet ange du pardon qui venait d'abaisser sur lui ses ailes. En effet… il faut que vous sachiez que non seulement je n'en veux pas à Judex… mais que je le remercie… Oui, je le proclame… votre vengeance était légitime. J'ajoute qu'elle était sacrée. Vous aviez le droit, le devoir de me frapper. Vous n'avez pas voulu aller jusqu'au bout de votre tâche… Vous avez eu pitié… soyez-en bénie !

– Jean, mon enfant… va vite embrasser ton grand-père…, s'écria Jacqueline dont le visage était éclairé par le reflet du plus pur bonheur qu'elle eût connu en ce monde.

Alors, attirant contre lui le chérubin qui, sans saisir encore

la signification de cette confession tragique, en sentait néanmoins toute la grandeur, Favraut s'écria :

– Mon petit, mon petit… comme je vais enfin pouvoir t'aimer toi… et ta maman !

– Mais, mon grand-papa, nous t'avons toujours aimé, nous ! répondit l'enfant en posant ses lèvres sur le front brûlant de son aïeul.

– Favraut…, fit gravement Mme de Trémeuse, maintenant, soyez rassuré, le baiser de cet ange, c'est votre absolution !…

Lorsque, après une longue crise de larmes, le banquier put reprendre la parole, il fit :

– Maintenant, il ne me reste plus qu'à partir avec mes enfants. Je ne veux pas, je ne dois pas vous imposer plus longtemps ma présence…

Mais Mme de Trémeuse, lui désignant tour à tour Jacques et Jacqueline… dont les yeux venaient, en un signe de détresse exquise, de trahir mutuellement le cher secret de leur âme, fit, maternellement, divinement pitoyable :

– Regardez-les, monsieur Favraut… Aurons-nous, l'un et l'autre, le triste courage de briser ces deux cœurs-là ?

Et elle fit encore… sublime d'abnégation humaine :

– Mon pardon a été celui de leur amour… Il était en eux, parce que Dieu l'y avait mis… Ne contrariez pas les desseins de Dieu !

– Ô vous, la plus sainte des femmes !… murmura le banquier… unissez leurs mains comme ils ont déjà uni leurs cœurs…

« Je m'en irai seul !… Qu'ils soient à jamais heureux ! »

*

* *

– Et mon fils ? avait demandé en tremblant Kerjean à Jacques de Trémeuse.

Celui-ci avait saisi les mains du vieillard et, avec une expression de commisération profonde, il avait déclaré :

– Il ne pouvait pas échapper à la justice ! Entraîné par la fatalité, il est allé lui-même au-devant du châtiment… En voulant m'assassiner, Kerjean, il a péri à ma place…

Comme un sanglot douloureux déchirait la poitrine de l'ancien bagnard, Jacques de Trémeuse reprit :

– Quoi qu'il en soit, mon ami, vous resterez toujours près de moi. Mon œuvre n'est pas terminée. Ce n'est pas une raison parce que j'ai conquis le bonheur pour que je m'enferme dans un égoïsme méprisable et coupable. Une fois uni à la femme que j'aime, et d'accord avec elle, grâce à ma fortune immense, je vais pouvoir rester *Judex,* c'est-à-dire celui qui *juge,* celui qui punit et celui qui récompense, tâche superbe, tâche formidable, qui m'attire d'autant plus que j'en ai déjà goûté le passionnant attrait. Je puis donc avoir besoin de vous, Kerjean… et je vous demande de rester avec moi.

– Merci ! fit l'ancien meunier des Sablons en portant jusqu'à ses lèvres les mains de son bienfaiteur.

Le lendemain, Kerjean errait mélancoliquement sur la grève, devant la mer qui avait servi de tombeau à son fils… Il songeait tristement que, sans cette misérable aventurière, sans Diana Monti, son fils serait là, prêt à seconder Judex dans la nouvelle tâche qu'il allait entreprendre… Et devant la réalité, désormais inéluctable, une sourde rage grondait en lui ; un âpre désespoir s'emparait de tout son être… et il se disait :

– Si je tenais cette femme… comme je la tuerais sans pitié !

À ses pieds, les vagues déferlaient, inondant les galets d'écume… découvrant et recouvrant tour à tour une masse sombre, vers laquelle le père de Moralès s'avança… mû par une sorte d'instinct irrésistible.

Avec une stupéfaction voisine de l'horreur… Kerjean reconnut bientôt que cette masse était une forme humaine, un cadavre… celui de la femme qui avait été le mauvais génie de son fils et que le flot rejetait maintenant à ses pieds comme pour lui dire : « Tu es vengé ! »

La nuit suivante, les restes de Diana Monti, recueillis secrètement par les soins de Judex, reposaient au fond d'un trou creusé dans un champ désert voisin de la côte… Aucune croix ne marque l'emplacement de la tombe mystérieuse… L'enfer avait reconquis son démon !

ÉPILOGUE

Tandis que le banquier Favraut, fidèle à sa parole, se renfermait sous un nom d'emprunt dans une villa isolée, Cocantin se préparait à épouser Miss Daisy Torp et à adopter le môme Réglisse… En attendant, ayant résolu de devenir à son tour un *ondin,* il se livrait chaque jour, prudemment, à de longs exercices de natation sur la table de son salon pour la plus grande joie de la jolie Américaine et du môme Réglisse… au comble du bonheur.

Jacques et Jacqueline, tout à leur rêve, devenu la plus idéale des réalités… se préparaient à partir au loin, pour un beau voyage en Italie.

Puis ils reviendraient se remettre à l'œuvre grandiose, à l'œuvre de bonté et d'amour entreprise en commun et qu'un jour peut-être vous racontera

ARTHUR BERNÈDE.

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.